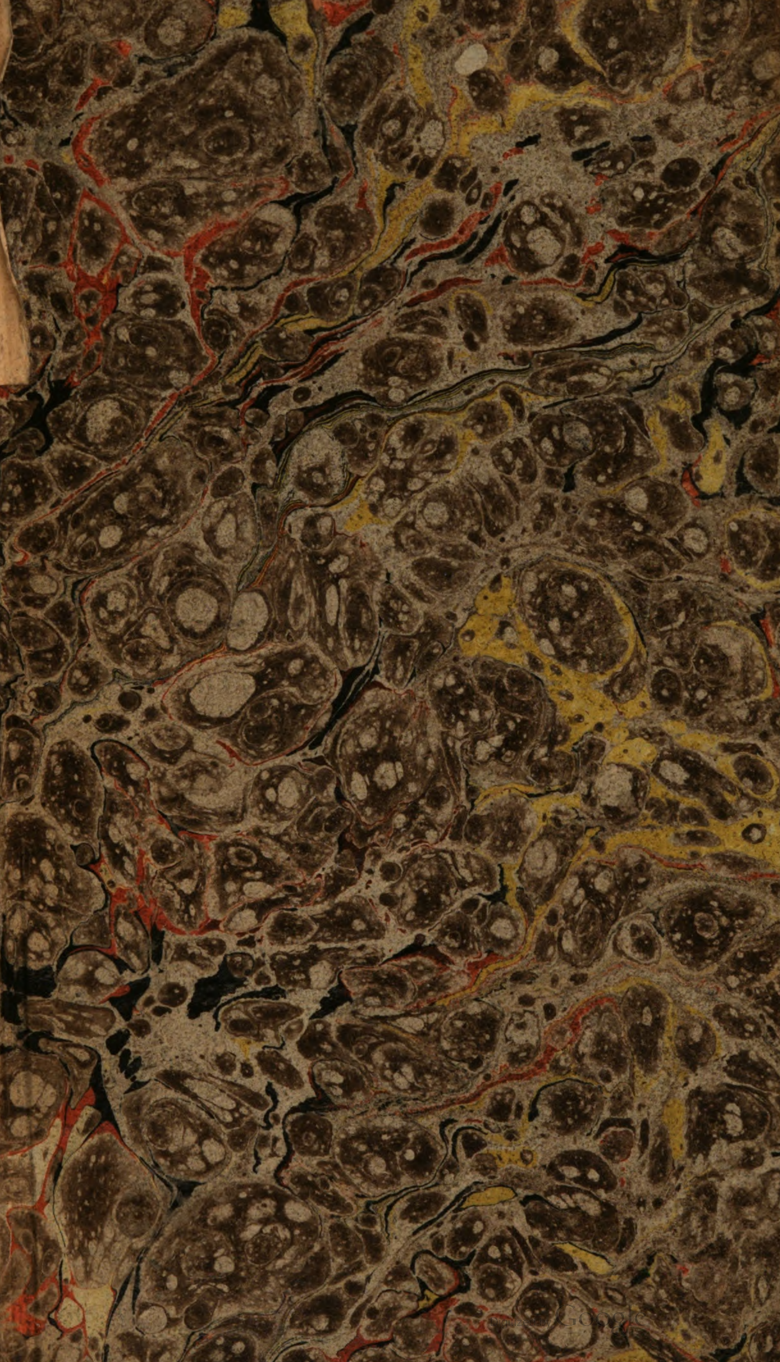




HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE,

CONTENANT des Discours sur l'Histoire Ancienne des Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire Naturelle, & des Observations sur les Religions, les Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, les Caracteres, &c. des Nations.

PAR M. L. A. R.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez DESVENTES DE LA DOUÉ, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collége de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE DES INDES.

HISTOIRE DES INDES.

LES désordres du Gouvernement avoient depuis long-temps répandu dans les esprits l'amour de l'indépendance. On avoit vu les Nababs & les Rajas négliger de payer à l'Empereur le tribut annuel, & affecter de braver les ordres les plus précis de la Cour. Parmi les Seigneurs à demi-rebelles, Daouft-Ali-Khan, Nabab d'Arcate, descendant du premier Nabab établi dans ce pays, sous le regne d'Aurengzeb, par le Vice-Roi de Golkonde, sembloit porter ses vues ambitieuses au-



delà de sa Province. Il sçavoit que les Rois de Tanjaour & de Maduré, & autres Princes tributaires, étoient redevables au grand Mogol de sommes considérables, que la mollesse des Ministres laissoit accumuler; cette occasion lui parut favorable pour porter la guerre chez les Rajas Gentils, ses voisins. Son dessein étoit de former un Royaume à son fils Sabder-Ali-Khan, & un autre à son gendre Chandasaheb, jeunes gens qui ne manquoient ni d'ambition ni de la bravoure & des autres qualités nécessaires pour exécuter ce projet. En 1736, ils investirent Trichenapaly, capitale du Royaume de Maduré, bâtie sur deux bras du Colram, à 44 lieues au Sud-ouest de Pondichéri.

Cette contrée, jointe au Marava, portoit autrefois le nom de Pandi Mandalam, Royaume de Pandi, fameux Roi, dont les descendans occuperent le trône, au nombre de 362, suivant les Mémoires des Indiens. Ils nomment le premier Pururuwen, & le dernier Wathudi ou Sihulimaren, mort sans enfans. Après eux regnerent des Princes de la race des Criarases, ou Rois montagnards du Malabar. Dans la suite, l'Empereur de Narsingue qui siégeoit à Bisnagar, ayant divisé ses Etats méridionaux entre ses prin-

cipaux officiers, Muttuvirapanaiken obtint le Maduré pour son partage. Le petit-fils du Roi tributaire envahit & perdit le Tanjaour en 1674. Après la mort de ce Prince nommé Soccalinganaiken & celle de son fils, qui le suivit de près, sa femme, la fameuse Mongammal, remplit le trône en qualité de tutrice de son petit-fils. Son Ministre, le Talavay, ou Prince Régent, gouverna l'Etat avec autant de désintéressement & de sagesse que d'autorité, au commencement de ce siécle. Le Roi de Maduré, petit-fils de Mongammal, étant mort après un regne de 28 ans, sa mere, nommée Wongudtammal ou Minnatschammal, eut la souveraine autorité vers l'an 1732. Cette Princesse soutint contre les Maures un siége de 4 mois avec toute la vigueur possible, mais elle fut assez facile pour consentir à les recevoir dans la place, à condition qu'ils en sortiroient après y avoir planté leur pavillon, pour sauver leur gloire. Dès qu'ils furent entrés dans Trichenapaly, Chandasaheb prit le titre de Nabab, laissant un vain nom de Roi à un Prince de la famille Royale. On dit que la Princesse n'avoit fait que céder aux impulsions de l'amour, en se livrant à Chandasaheb qui étoit aussi favorablement prévenu pour

elle ; mais que ce Prince s'en étant dégoûté, la fit enfermer & mourir ou de poison ou de chagrin. Du Maduré, les Maures allerent assiéger le Roi Sahagi Majá Raja dans Tanjaour sa capitale. Les fortifications de la place les ayant obligés de changer le siége en blocus, Chandasaheb se détacha de l'armée pour envahir le pays de Marava jusqu'au Cap Comorin. De là il poussa ses conquêtes jusqu'au Royaume de Travancor en 1738.

Le Royaume de Tanjaour avoit été successivement possédé par les Shoren, les Valéiers & les Valvadagériens, qui prenoient la qualité de Naïs ou Princes. En 1674, il avoit passé aux descendans de la maison des Marattes, dans la personne d'Ecogi-Maha-Raja, frere du fameux Sevagi, lequel prit le titre de Roi. Ce Prince eut trois fils, qui se succéderent l'un à l'autre. Tuccogi, le plus jeune, vit lui-même ses enfans se disputer le trône, & leurs différends se terminer en 1734 par la mort de l'aîné. Baba-Saheb qui lui succéda l'année suivante sous le titre d'Ecogi-Maja-Raja, grand Roi, mourut dans le courant de l'année 1736, laissant enceinte une de ses femmes, qui succomba au chagrin de n'avoir mis au monde qu'une Princesse. Une autre des

femmes de Baba-Saheb monta sur le trône. Wapra, oncle maternel du Roi défunt, & Cidogi, Prince de la même famille, gouvernerent absolument l'Etat sous le nom de la Reine, l'un comme Roi, l'autre comme premier Ministre. Le Sayad ou Commandant de Tanjaour, d'intelligence avec la famille Royale, jalouse de l'autorité de ces Princes, suscita contre eux Sahagi-Raja, fils du Roi Sarubogi, mort en 1729. La mere de ce prétendant avoit été obligée de se brûler avec le corps de son époux, parce que l'enfant qu'elle avoit mis au monde étoit attribué à un Bramine. Son fils fut porté sur les terres du Roi de Maduré, qui le sauva par sa protection. Gadtickai, son oncle, le plaça sur le trône par une conspiration qui fit la perte du Roi Cidogi & de Wapra. Sahagi n'eut pas mis la main sur le sceptre, qu'un de ses cousins le lui disputa. A peine eut-il le temps de se sauver à Chalembron, grande aldée ou plutôt gros bourg de la dépendance des Mogols. Le Gouverneur Maure de la place lui conseilla de rechercher l'amitié des François; il le fit, & pour en obtenir des secours, il leur céda la ville de Karical, le fort de Karcangery & dix aldées ou villages des environs. Les Hollandois établis à Ne-

gapatam, à quatre lieues de Karical, employerent aussitôt auprès du Prince les présens & les menaces pour le détourner de l'exécution du traité. Ils avoient plusieurs fois réussi à empêcher les François de mettre le pied dans le Tanjaour, ils étoient même parvenus à les faire chasser de Canerypatnan qu'ils occupoient depuis l'an 1688. Sur ces entrefaites, Sahagi ayant gagné les principaux du parti de son compétiteur, il se fit en sa faveur une révolution qui le remit sur le trône. Alors les Hollandois le trouverent disposé à rétracter la donation de Karical. Mais Sabder-Ali-Khan & Chandasaheb l'assiégeant dans sa capitale, ce dernier, ami de la Nation Françoise, mit M. Dumas, Gouverneur de Pondichéri, en possession du pays cédé à la Compagnie des Indes, par la convention à laquelle Sahagi résistoit. Ce Roi, qui n'avoit éludé le traité que pour profiter des présens des Hollandois & les satisfaire, loin de s'opposer à cette exécution faite à main armée par ses ennemis, la ratifia, ordonnant aux habitans de Karical d'obéir à l'avenir aux François. A peine ces actes étoient-ils expédiés, que les oncles du Prince, autrefois ses partisans, l'arrêterent dans son palais & y installerent un de ses

cousins, nommé Pradanpsingue, qui le fit étouffer dans un bain de lait tiéde. Le nouveau Roi confirma la concession de Karical, dont il augmenta même le territoire, moyennant une redevance annuelle. Ces derniers événemens sont de l'année 1739.

Cependant les Princes Gentils de cette partie de l'Inde, allarmés de l'irruption des Maures, avoient gagné Savon-Maha-Raja, Roi des Marattes, fils de Sombagi & petit-fils du fameux Sevagi, lequel fit descendre de ses montagnes plus de cent mille hommes, pour secourir des Etats avec lesquels sa Religion lui formoit une espece d'alliance. L'Auteur Anglois de l'Histoire des dernieres guerres de l'Inde dit que Nizam-el-Moulk, très mécontent de ce que l'élévation de Daoust-Ali-Khan s'étoit faite sans aucune déférence pour son autorité, encouragea lui-même de son côté à l'invasion du Carnate, ces peuples qu'il avoit jusqu'alors empêché d'obtenir, par leurs voies ordinaires, la réparation des torts que leur faisoient les Nababs d'Arcate, en négligeant de leur payer les sommes annuelles qu'on leur avoit promises pour les dédommager des possessions qu'ils avoient abandonnées, & pour arrêter leurs con-

HISTOIRE DES INDES.

1153.
1740.

tinuelles déprédations. Au bruit de la marche de ces troupes, Daoust-Alikhan alla se saisir, avec une petite armée, des défilés des montagnes de Canamay, à vingt lieues à l'ouest d'Arcate, après avoir écrit à son fils & à son gendre d'abandonner le blocus de Tanjaour. Ces Princes, jaloux d'une conquête qui leur paroissoit prochaine, différerent d'obéir. Ragogi-Bous-Boussolo, fils du Roi des Marattes, leur Général, arrive aux montagnes de Canamay, où un Prince Gentil de l'armée du Nabab, l'introduit par une perfidie que l'argent & l'esprit de Religion lui firent commettre. Le Nabab surpris périt ainsi que son fils Hassan, après un combat sanglant mais trop inégal. La consternation se répandit au loin. Les François accueillirent à Pondichéri les débris de l'armée Mogole & la veuve de Daoust avec sa famille. Les Marattes étant entrés dans Arcate, Sabder-Ali-Khan, fils du Nabab, ne crut pas acheter ce Gouvernement trop cher, en leur payant cent laks de roupies [vingt-quatre millions de nôtre monnoie] en joignant ses forces aux leurs pour chasser son beau-frere de Trichenapaly & de Tanjaour, en restituant aux Rajas de la côte de Coromandel leurs anciennes

possessions. Daoust-Ali-Khan avoit accordé à la Compagnie Françoise les Aldées d'Oulgaré, de Mongourapekan & de Calepet ; son fils lui fit présent des villages d'Archiouac & de Tindouvanatan, en reconnoissance de l'asyle donné à sa famille par M. Dumas. Cette donation fut confirmée par un Firman du grand Mogol. Ce Prince, à la sollicitation de Devoston, son Médecin, décora les Gouverneurs de Pondichéri du titre de Mansoubdars, ou Commandans de 4500 hommes. M. Dupleix en fut le premier revêtu, lorsqu'il partit du Bengale pour aller prendre possession du Gouvernement de Pondichéri. Cette dignité n'avoit jusqu'alors été accordée à aucun Européen ; elle mettoit les établissemens François sous la protection immédiate du grand Mogol, & rendoit les Gouverneurs François égaux dans toute l'Inde à ceux de la nation Mogole, établis immédiatement par l'Empereur, suivant la remarque de M. Dupleix.

Chandasaheb n'accéda point au traité conclu par son beau-frere avec les Marattes ; il y avoit même dans ce traité un article secret par lequel Sabder-Ali-Khan leur avoit cédé les terres de Trichenapaly, dont Chandasaheb étoit le maître, à condition qu'ils

1154.
1741.
les attaqueroient à leurs propres frais. Aussitôt Ragogi, avec cent trente mille hommes, ouvrit la tranchée devant Trichenapaly; d'où menaçant Pondichéri d'un siége, il détacha des partis qui pillerent çà & là indifféremment les Loges Angloises, Hollandoises & Françoises. Instruit de la résolution où le Nabab étoit de se défendre jusqu'à la mort, il arbora le *darmanchada* ou pavillon de paix, pour annoncer aux habitans qu'ils pouvoient sortir de la ville sans craindre aucune insulte. Sur cette assurance, la plûpart se retirerent vers Chiranghám. Chandasaheb étoit réduit à ses seules troupes, lorsque son frere Barasaheb, brave jusqu'à la férocité, osa se présenter avec vingt-cinq mille hommes devant l'armée formidable des Marattes. Accablé sous le nombre, il ne fut que plus ardent à combattre. Avec l'éloquence de la férocité qu'exalte la fureur, avec ce brasier si actif sur l'ame des Barbares, il persuade à quatre mille des siens, non-seulement de mourir ou de pénétrer dans Trichenapaly, mais d'égorger leurs femmes pour aller plus courageusement à la mort, les ayant soustraites aux insultes des Marattes. Il conseille, il exécute. Son poignard est déja dans le sein de sa femme;

& dans une furie mêlée d'horreur, chacun se saisit de sa victime, détourne la tête & frappe. Après cette sanglante tragédie, le bangue, boisson enivrante, source ordinaire du courage des Indiens, coule dans les veines brûlantes de ces frénétiques; ils attaquent, donnent mille morts, & tombent de mille blessures. Barasaheb, percé de coups, refuse opiniâtrément sa vie; il s'arrache lui-même une fleche de la tête avec tant de violence qu'il expire sur le champ. Ragogi, plein d'admiration, pleura sincérement un guerrier dont il comptoit moins faire un prisonnier qu'un ami. Chandasaheb, frappé de cette perte & de la perte d'un autre de ses freres, tomba dans un découragement & une insensibilité qui lui firent prendre deux jours après le parti de se rendre prisonnier de guerre.

HISTOIRE DES INDES.

M. Dumas arrêta par la négociation le torrent prêt à se répandre sur Pondichéri. Suivant le récit de l'Abbé Guyon, l'on fut principalement redevable de la paix à quelques bouteilles de liqueurs de Nanci, données sous le nom de cordiaux au Général des Marattes, & prises en goût par sa maîtresse. M. L. L. M, dans l'Histoire de la derniere révolution, rejette ce petit conte, avec un mépris af-

feſſé que quelques légeres erreurs n'auroient pas dû, ce ſemble, lui inſpirer pour un auteur qui, ſans avoir beaucoup de mérite, a du moins celui d'avoir publié ces événemens avant ſon critique, à peu près dans les mêmes termes. D'ailleurs M. Guyon écrivoit ſur les Mémoires de M. Dumas. Quoiqu'il en ſoit, M. Dumas détourna les coups des Marattes. Leur chef lui envoya le ſerpeau, habit qui répond chez les Indiens au caftan des Turcs. Sur la nouvelle d'une révolution arrivée dans le Carnate, ils regagnerent leur pays à grandes journées. Dans ce temps-là M. de la Bourdonnais, avec ſon eſcadre, ſauva Mahé, qu'il avoit conquis avec M. de Pardaillan en 1724. Ce comptoir étoit bloqué depuis dix-huit mois par les Montagnards du pays, nommés Naïres, qui feroient très-bons ſoldats s'ils étoient diſciplinés.

1155.
1742.
Le Nabab de Velour, Morſtous-Ali-Khan, excité par ſa femme, ſœur du Nabab d'Arcate, à s'approcher du trône du Carnate par des aſſaſſinats, maſſacra le Prince ſon beau-frere qui n'avoit qu'un fils âgé de ſept à huit ans. Le grand Chancelier de l'Empire, Nizam-el-Moulk, qui ne portoit plus que le nom d'Aſeph-Schah, que lui

avoit donné Tahmas-Koulikhan ; parcouroit avec une grande armée les Provinces maritimes que la révolte, les incursions des Marattes & les guerres particulieres des Nababs désoloient. Lorsqu'il s'approcha du Carnate, il traînoit à sa suite & dans les fers son fils Nazersingue, qui s'étoit révolté dans le Dekan, & qu'il avoit fait prisonnier dans une bataille. Les Marattes fuyoient ; les Nababs étoient dans le silence. Son arrivée dans le Carnate y rétablit la tranquillité. Cet homme fameux disoit avec étonnement qu'il avoit vû en un même jour au moins dix-huit Nababs dans la Province, quoiqu'il eût toujours pensé qu'il n'y en avoit qu'un seul dans toutes les Provinces Méridionales. Telle étoit l'anarchie de ces pays. Après qu'il eut retiré Trichenapaly des mains des Marattes, il donna le gouvernement du Carnate & de Maduré à Seid Mahomed-Khan, fils de Sabder-Alikan, neveu de Chandasaheb, sous la tutelle du Soubdar ou Gouverneur Anavendikan, ancien joueur de tambourin qui, avec son talent & de l'esprit, s'étoit rendu nécessaire aux amusemens du Régent. Le jeune Nabab fut assassiné par des Patanes que le Nabab de Velour, le meurtrier de son pere, avoit suscités,

1156.
1743.

HISTOIRE DES INDES.

ou, selon d'autres, par des Agens de cet Anaverdikan son tuteur qui mit le crime sur le compte du Nabab de Velour, soit pour aigrir Nizam contre ce Seigneur qui pouvoit entrer avec lui en concurrence, soit pour obtenir plus facilement les paravanas ou lettres patentes de la Nababie, ou vraisemblablement par les Ministres communs du complot de ces deux Seigneurs. Il est très-difficile, dit-on dans l'Histoire des guerres de l'Inde, de découvrir les secrets des Princes de l'Indostan. Ils ne les écrivent jamais dans les affaires importantes, si ce n'est en termes équivoques : mais lorsqu'elles sont de très-grande conséquence & de nature odieuse, ils les confient à un messager intelligent de bas état, auquel ils donnent des lettres de créance indéfinie, & qu'ils ne manquent pas de désavouer lorsque la chose ne tourne pas à leur avantage. Ainsi, continue l'Historien, le peuple privé de toute évidence authentique, ne peut juger des actions de ses chefs que par des conjectures de probabilité, ou par l'idée générale qu'on a de son caractere. La constitution & les défauts de leur gouvernement ont rendu les poisons & les assassinats la méthode ordinaire dont se servent les grands contre

ceux qui font obstacle à l'ambition des autres ; en sorte que l'histoire d'un siécle dans l'Indostan fournit plus d'exemples de cette nature qu'on n'en trouveroit dans la moitié des Royaumes de l'Europe depuis le temps de Charlemagne. Ces pratiques énormes sont si fréquentes que les morts qui arrivent par le cours ordinaire de la nature sont presque toujours attribuées à ceux qui en retirent un avantage immédiat. Tels furent, suivant l'Auteur Anglois, les principes sur lesquels le peuple du Carnate jugea & condamna Anaverdikhan pour le meurtre de Seyd-Mahomed-Khan, sans avoir aucune preuve contre lui, & sur le seul fondement que Morstous Ali-Khan, homme d'un caractere très-timide, n'auroit osé venir à Arcate teint du sang du pere du Nabab, s'il n'avoit eu des liaisons étroites avec le tuteur du jeune Prince.

Quoiqu'il en soit, il paroît que si Anaverdikhan ne pût se justifier aux yeux des peuples, il parvint à persuader Nizam de son innocence : & s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que ce Souba ne lui accorda ni à lui ni à ses enfans les titres nécessaires pour former un droit constant à la Nababie, il est constant du moins qu'il lui laissa l'usage

de toute l'autorité dans le Carnate. Mais la Province le haïssoit, elle se plaignoit de son avarice; on eût desiré un Gouverneur de la famille qu'on chérissoit; ainsi les Nababs de Velour, de Valdaour, de Sermonkoul & autres refuserent de le reconnoître, & envoyerent à Nizam le tribut qu'ils auroient dû payer au Nabab d'Arcate, auquel ils étoient subordonnés. Anaverdikan jura une tendre amitié à M. Dupleix, successeur de M. Dumas. Le nouveau Gouverneur de Pondichéri avoit déployé beaucoup de talent dans la direction de Bengale. La Compagnie Françoise lui devoit des augmentations très considérables à l'établissement de Chandernagor, un nouvel établissement à Patna, & l'ouverture du commerce lucratif d'Inde en Inde qu'il entreprit le premier, sur les instructions de M. le Noir, prédécesseur de M. Dumas.

1157-58. 1744-45. Sur ces entrefaites, la guerre s'alluma en Europe entre les Anglois & les François. Cependant les deux nations semblerent pendant quelque temps se porter à établir entre elles, ou plutôt entre leurs Compagnies, une neutralité dans les Indes. Le Gouverneur de Pondichéri trouvoit les Gouverneurs Anglois disposés

à l'obſerver par l'entremiſe & le négoce du Nabab Anaverdikan, & il négocioit pour l'aſſurer, contre l'avis de M. de la Bourdonnais. Pendant que l'eſcadre Françoiſe, l'eſpoir de la Colonie, retournoit en Europe par ordre du Miniſtere, les Anglois commencerent les hoſtilités; tous les navires marchands de France tomboient entre leurs mains. Enfin, M. de la Bourdonnais reçut des vaiſſeaux de l'Europe, battit la flotte Angloiſe, commandée par M. Peyton, & mit le ſiége devant Madras, ſur la côte de Coromandel. Perſonne n'ignore avec quelle bravoure & quelle activité cet Officier ſe rendit maître de cette ville, la plus forte & la plus célebre que les Anglois ayent dans les Indes. Madras étoit deſert lorſque les François y entrerent, & il eſt à croire que les habitans en ſe retirant avoient eu la précaution de mettre en ſûreté leurs effets les plus précieux. Par le traité de rançon qui fut enſuite conclu, le Gouverneur & le Conſeil ſupérieur de Madras s'engagerent à faire payer pour le rachat de leur fort & de leur ville, par la Compagnie d'Angleterre à celle de France, la ſomme d'onze cens mille pagodes. Mais le Conſeil de Pondichéri jugeant la capitulation contraire aux in-

1159. 1746.



térêts de la Compagnie, l'annulla; & par un acte qui fut signifié juridiquement à M. Morse, Gouverneur Anglois, & à son Conseil, elle déclara que Madras appartenoit au Roi & à la Compagnie de France. M. de la Bourdonnais avoit formé le plus beau projet de campagne qu'il fut possible de concevoir, au rapport de tous les Marins; un ouragan qui fracassa son escadre, & les oppositions du Conseil de Pondichéri, le contraignirent de l'abandonner. Les Auteurs Anglois avouent que, sans cet accident, leurs établissemens étoient menacés du dernier péril. M. Dupleix prit des mesures pour conserver aux François la possession de Madras; le malheur de l'escadre le servit en procurant à cette place & à Pondichéri de fortes garnisons; mais il ne fit que d'inutiles tentatives contre Saint David & Goudelour. Le Nabab d'Arcate prétendant que Madras devoit lui appartenir, soit parce que la place étoit située sur son terrein, soit parce qu'on lui avoit promis, disent les Auteurs Anglois, de la lui livrer avec huit à dix mille hommes pour assiéger les François. A la premiere sortie & au premier bruit du canon, les Maures prirent la fuite & se jetterent dans Saint Thomé,

où ils essuyerent un nouvel échec. M. Dupleix ayant ensuite mis dans ses intérêts Mahmet-Ali-Khan, frere de Mastous-Khan, en semant adroitement entre eux la discorde, il força l'aîné à lui demander la paix & à venir humblement à Pondichéri éprouver la générosité des François. Le Maure signa la paix dans cette ville.

1160-63. 1747.

Les différends de M. Dupleix & de M. de la Bourdonnais sont généralement connus; mais on n'est point instruit des raisons qui porterent le Gouverneur de Pondichéri à traverser celui de l'Isle de France; on suppose seulement que la jalousie y eut beaucoup de part. Il paroît par le Mémoire de M. Dupleix, qu'il agit par des ordres respectables qu'il ne lui fut pas permis de divulguer, même pour sa propre justification. M. de la Bourdonnais, à son arrivée en France, fut mis à la Bastille, où il demeura près de trois ans. La Cour nomma une commission pour le juger: mais lorsque sa conduite eut été examinée, lorsque son Mémoire apologétique eut prouvé son innocence aux yeux du public, il fut élargi. Il ne jouit pas long-temps de l'heureuse vie que son opulence, la considération de ses services, & sa forte consti-

HISTOIRE DES INDES.

tution sembloient lui promettre ; car une mort subite le mit au tombeau en 1753. » S'il avoit vêcu, dit l'Auteur de l'Histoire des guerres de l'Inde, dont l'autorité nous paroît d'un grand poids, sur-tout dans les témoignages qu'il rend sur les François qui ont figuré dans » ces guerres, s'il avoit vêcu jusqu'au » temps des disgraces de cette nation » (les François) en mer, il est vraisem» blable que son habileté l'auroit élevé » aux premiers grades dans la marine » de France. Ses connoissances dans les » Méchaniques le mettoient en état de » construire un vaisseau depuis la quille. » Par sa science dans la navigation, il » pouvoit le conduire dans toutes les » parties du globe ; & par son courage, il » l'auroit défendu contre toute force » égale. Dans la conduite d'une expé» dition, il dirigeoit tous les détails, sans » que leur variété ni leur nombre lui » causât aucun embarras. Ses plans étoient » simples, ses ordres précis, & les uns » & les autres ce qui convenoit le mieux » au service ; d'une application infatiga» ble, les difficultés ne servoient qu'à » exciter son activité, & il anima tou» jours par son exemple le zèle de ceux » qu'il commandoit. » Avant que la

guerre de l'Inde fut décidée, M. de la Bourdonnais avoit remontré que tout l'avantage en seroit infailliblement pour la nation qui se trouveroit armée la premiere dans les mers de ce pays, & il s'étoit proposé de se fixer avec sa premiere escadre dans le détroit de la Sonde, où il auroit enlevé tous les navires marchands & même les vaisseaux de guerre Anglois qui s'y seroient présentés. Son escadre fut rappellée, & les Capitaines Peyton & Barnet exécuterent pour l'Angleterre ce qu'il avoit projetté contre elle, comme M. Barnet le disoit aux vaisseaux François dont il s'emparoit. Après la prise de Madras, sans la ruine de la seconde escadre, il se flattoit d'aller donner la loi sur la côte Malabare. Ses idées de commerce, entremêlées dans ses expéditions militaires, montrent également l'étendue de ses lumieres, & la sagacité de son esprit dans des genres si différens.

Lorsque les Anglois eurent reçu des renforts par la flotte de l'Amiral Boscawen, ils allerent mettre le siége devant Pondichéri, que l'Amiral Griffins avoit tenu comme bloqué par mer, & ils entreprirent d'intéresser les Indiens dans leur cause. Nazersingue, fils de

1162.
1748.



Nizam-el-Moulk, étoit alors dans le Royaume de Maysour avec une armée. Ils firent d'abord illusion à ce Prince par leurs offres & par leurs promesses. Il avoit déja donné ordre à quelques Nababs d'aller joindre les Anglois, lorsque des bruits répandus par quelques Maures sur les fortifications de Pondichéri & sur les dangers de cette nouvelle guerre, bruits soutenus par la glorieuse réputation que les François venoient de s'acquérir à Madras, le firent renoncer à son entreprise; il conduisit son armée vers Aurengabad. Les sollicitations des Anglois eurent plus de succès auprès du vieil Anaverdikhan, Nabab d'Arcate, & de son fils Mafouskhan que les traités ne lioient point. M. Dupleix reçut dans ce temps-là du grand Mogol des titres qui, en augmentant son crédit & son autorité dans l'Indostan, contribuerent à lui concilier l'amitié de plusieurs Princes tant Maures que Gentils. Sa réputation lui fit obtenir de Savon Raja, Roi des Marattes, par l'entremise de Ragogi leur général, la liberté de Chandasaheb, ami de la nation, qu'il eût voulu rétablir dans le gouvernement d'Arcate. Les Maures qui étoient allés au siége de Pondichéri, prirent le parti de se retirer lorsqu'ils eurent vû la

belle défense des François. Ils furent suivis quelques jours après des Anglois, qui avoient perdu plus de mille hommes. On compte que les Assiégeans, dans le cours d'environ quarante jours de tranchée ouverte, jetterent près de 5000 bombes, & tirerent au moins 40 mille coups de canon. Scheik-Hassem, Général de ce pays, se distingua dans la place. Depuis ce temps-là tout l'Indostan retentit de la gloire militaire des François, & leurs ennemis déchurent de leur réputation. Après le départ de la flotte Angloise, les François se seroient rendus maîtres du fort Saint David, sans l'arrivée imprévue de l'Amiral Griffins. Du moins, ils pourvurent à la subsistance & à la sûreté de leurs comptoirs ; & M. Dupleix, avec les secours qu'il reçut, fut en état de repousser les nouveaux efforts des ennemis. La paix, qui se fit alors en Europe, rétablit les Anglois dans la possession de Madras.

Une grande révolution ensanglantoit alors le trône des Mogols. Les Patanes, toujours prêts à saisir l'occasion de se soulever, profiterent de la foiblesse du gouvernement pour aller, au nombre de près de 300 mille hommes, attaquer Dehli. Aussitôt qu'on eut appris leur ré-

volte à la Cour, l'Empereur assembla son Conseil pour présenter le bétel à celui de ses Omrahs qui auroit le courage de marcher à l'ennemi. Il n'y eut que son fils, jeune Prince âgé de dix-huit ans, qui osât ou qui voulût l'accepter; & quelque répugnance qu'eut témoigné l'Empereur à exposer l'héritier de son trône, il partit avec 300 mille soldats. Sur le point de livrer bataille aux Patanes, il fut instruit d'une trahison par laquelle il seroit tombé entre les mains des rebelles. Aussitôt il fit arrêter & punir les coupables; il attaqua & mit en déroute l'ennemi.

Les Omrahs de la Cour avoient déja sourdement répandu le bruit de sa mort qu'ils croyoient infaillible; & ayant jetté par une fenêtre le corps de l'Empereur qu'ils venoient d'étrangler, ils publierent que sur la nouvelle de la perte de la bataille & de la fin malheureuse de son fils, il s'étoit précipité de désespoir. Tel fut le terme des disgraces & des foiblesses de Mohammed-Schah. Son fils, informé de ces attentats, feignit de prendre, dans l'amertume de sa douleur, l'habit de Faquir pour renoncer au monde, après qu'il auroit, disoit-il, pris congé de sa mere dans son palais, & remis le sceau de

l'Empire

l'Empire à l'Omrah qu'il choisiroit pour regner. Dès qu'il fut dans son palais, il fit appeller les Aspirans l'un après l'autre, comme pour les couronner, mais en effet pour les étrangler avec des lacets de rotin, espece de jonc ou d'osier. En moins de deux heures, la trahison fut punie, & le Prince vengé sans bruit. Après l'exécution, Achmet-Schah monta sur le trône dans tout l'appareil de la majesté; nul des conjurés n'osa lever la tête; quelques Officiers furent envoyés au dernier supplice, & d'autres en exil; il y en eut qui furent condamnés à une prison perpétuelle. Le chef des conspirateurs restoit encore; il avoit tramé la conjuration du fond du Dekan: c'étoit le même homme qui avoit, dit-on, plusieurs fois attiré les Patanes & les Marattes contre l'Etat, livré l'Empereur & l'Empire aux Persans, & travaillé depuis long-temps à se revêtir d'un titre dont il avoit l'autorité. On reconnoît à ces traits Nizam-el-Moulk, que le démon de l'ambition possédoit encore à l'âge de plus de 100 ans: on dit qu'il mourut de chagrin des nouvelles & des ordres qu'il reçut de Dehli, ou d'un poison qu'il avala, dans la crainte de finir des jours pleins de gloire par une mort ignominieuse. Quelques-uns ont

HISTOIRE DES INDES.

HISTOIRE DES INDES.

1163.

1749.

soupçonné que son fils Nazersingue, qu'il retenoit auprès de lui pour veiller sur sa conduite, l'empoisonna. Ce Prince rebelle s'étant assuré par la violence, de la personne de ses freres & des amis de son pere, s'empara, sans attendre l'agrément ni les dispositions de la Cour, des Nababies de Nizam où il agit en Souverain. Cependant Nizam avoit nommé pour son successeur Mouzafersingue, né de Satodocoskhan & de la fille unique qu'avoit eue ce Seigneur de son mariage avec la niéce de l'Empereur Mohammed, ce qui donnoit à Mouzafersingue la qualité d'héritier de Nizam, à l'exclusion de ses oncles nés de concubines. La Compagnie de France a prétendu que ce testament étoit de l'invention de M. Dupleix, qu'elle a défié d'en rapporter aucune trace; & elle assure, dans son Mémoire, qu'elle a appris, par les informations qu'elle a faites à ce sujet, qu'il n'y avoit qu'une voix dans l'Inde pour attester que Nizam avoit désigné Nazersingue pour lui succéder. L'Historien Anglois, qui a écrit ces guerres de l'Inde, atteste au contraire que Mouzafersingue fut regardé dans tout l'Indostan comme l'héritier auquel Nizam avoit laissé ses trésors & le gouvernement des Provinces Mé-

ridionales. « Il est difficile, ajoute-t-il, » de s'assurer de l'authenticité des actes » émanés des Princes de l'Indostan, parce » qu'ils se servent au lieu de signature » d'un sceau dont il est aisé de contrefaire » l'empreinte, & qu'on ne se fait aucun » scrupule d'employer cette fausseté, ainsi » que plusieurs autres, lorsqu'on juge qu'il » est avantageux d'y avoir recours. Nous » ne pouvons donc dire avec certitude » si ce qu'on publia de Nizam-el-Moulk » en faveur de son petit-fils, avoit quel- » que fondement ou non ; mais ce fut » une opinion générale. Comme feuda- » taire de l'Empire, Nizam n'avoit pas » droit de laisser ses trésors par testament, » encore moins la souveraineté ; mais » depuis plusieurs années les loix fon- » damentales avoient été renversées im- » punément. »

M. Dupleix assure que le nouvel Empereur déclara Mouzafersingue Souba du Dekan & de Golkonde, par un Firman, qui lui accordoit aussi la qualité de Généralissime des armées. Mouzafersingue conduisit aussitôt une armée vers le Dekan. Comme il traversoit le Royaume de Canara, Chandasaheb lui ayant représenté la justice de ses prétentions sur Arcate, il lui conféra le titre de Nabab d'Arcate &

de Maduré au nom du grand Mogol, qui confirma ces dispositions en donnant de nouveaux titres d'honneur à Chanda-saheb. Le Souba & le Nabab réunirent leurs forces; ils furent joints par les François. On ne doutoit point à Pondichéri qu'Anaverdikhan ne favorisât Nazersingue, par l'intérêt que ces deux Seigneurs avoient à se soutenir mutuellement. M. Dupleix jugea qu'il devoit prendre parti dans une guerre où la neutralité ne seroit d'aucun avantage pour les François, & pouvoit leur devenir funeste. Les Anglois tentoient alors de rétablir sur le trône de Tanjaour le Prince Saujohi; mais bientôt ils furent obligés de renoncer à leurs espérances, & ils se bornerent à effacer la honte de s'être retirés devant un Prince Indien, & à faire quelques acquisitions qui les dédommageassent de leurs dépenses. Ces dernieres vues furent remplies. En effet, les Indiens céderent à leur Compagnie le fort de Divicoté, avec un terrein capable de produire un revenu de 76500 liv. Quant à la guerre dans laquelle les François s'engageoient, ils n'y entrerent d'abord que par des négociations avec leurs ennemis, & les François la soutinrent avec les seules forces qu'ils avoient dans l'Inde, en s'affoiblissant par

des envois considérables en Europe. La Compagnie a depuis désapprouvé la conduite & le systême de conquêtes de M. Dupleix, comme contraire aux vues & aux intérêts d'une société de commerce. M. Dupleix a prétendu qu'il y étoit suffisamment autorisé par le ministere de France & par la Compagnie même. Les dépenses de cette guerre ont formé la matiere d'un procès encore pendant après la mort de ce grand homme. Chandasaheb se chargeoit de l'entretien des troupes Françoises ; mais ses disgraces firent tomber ces frais sur la Compagnie, ou du moins sur le Gouverneur de Pondichéri : c'est un des articles du procès. Ce Prince fit aussi aux François l'importante donation de la ville de Villanour, & de quarante quatre Aldées qui forment son territoire ; Mouzafersingue la confirma, il y ajouta même la cession des terres du district de Bahour, contenant trente-cinq ou quarante Aldées enclavées dans celles de Villanour : ce qui augmentoit le revenu de la Compagnie de trente à quarante mille pagodes. Enfin, il fit expédier un paravana par lequel il assuroit à M. Dupleix, prêtant son nom à la Compagnie, la ville de Masulipatan, l'Isle de Divi, & trente lieues aux environs, avec droit d'y

battre monnoie ; ce qui forme, dit on, par an, un revenu de près de deux millions de nos livres. Le fameux Nizam-el-Moulk & le Nabab Daoust-Ali-Khan avoient depuis bien des années accordé ce droit à Pondichéri.

Mouzaffersingue, Chandasaheb, & M. le Comte d'Auteuil attaquerent Anaverdikhan, retranché au pied d'une montagne, sur laquelle est bâtie la forteresse nommée *Amour*. Les François forçerent les retranchemens de l'ennemi ; leurs alliés le poursuivirent dans sa déroute ; le vieux Nabab mourut ; son fils aîné, Mafous-Kan, fut fait prisonnier ; Mahmet-Ali-Khan alla se renfermer dans Trichenapaly. Les François ne se réservant que l'honneur de la victoire & du désintéressement, laisserent à leurs alliés un butin de deux millions de pagodes, dix-sept millions de notre monnoie. On mit à contribution plusieurs Nababs.

La guerre d'Arcate & du Maduré étoit terminée, si Mouzaffersingue eût marché sur le champ à Trichenapaly. Mais au lieu d'aller recueillir le fruit de la victoire, il prétexta obligeamment, ainsi que Chandasaheb, la blessure du Comte d'Auteuil pour aller à Pondichéri, signaler sa reconnoissance envers les François.

Lorſque ces Princes ſe furent remis en campagne pour ſe rendre devant Trichenapaly, ils oublierent l'objet de leur marche en paſſant ſur les terres du Roi de Tanjaour, dont ils inveſtirent la capitale pour tirer de lui une ſomme d'argent ſur les arrérages du Caſena, ou tribut qu'il avoit depuis long-temps ceſſé de payer au Souba de Dekan. L'expédition eût été rapide, s'ils euſſent déféré aux conſeils de M. du Quêne, commandant des troupes Françoiſes. Lorſqu'elles étoient prêtes à forcer la place, l'affaire finit par un traité, à la vérité fort avantageux, puiſque le Roi de Tanjaour s'obligeoit à payer dix-ſept millions aux Princes; qu'il déchargeoit la Compagnie de la redevance annuelle de deux mille pagodes à laquelle elle s'étoit obligée pour l'inveſtiture de Karical; & qu'il lui abandonnoit quatre-vingt-une Aldées à ſa bienſéance, dans la dépendance de cette ville : mais, par les intrigues des Anglois, ces engagemens furent mal remplis.

HISTOIRE DES INDES.

Nazerſingue, maître des tréſors de ſon pere, s'étoit mis en poſſeſſion du Dekan, ſoutenant, dit un Auteur Anglois, que Nizam avoit nommé Gaſſendikhan, ſon fils aîné. pour ſon héritier, & que celui-ci préférant à cet héritage l'emploi

HISTOIRE DES INDES.

de Capitaine-Général qu'il avoit à Dehli, lui avoit cédé la Viceroyauté des Provinces Méridionales : il produisit même, ainsi que son rival, des patentes de la Cour de Dehli. « Le mépris de la Ma» jesté Impériale, dit cet Historien, étoit » porté si loin que depuis plusieurs an» nées les Gouverneurs des Provinces, » non-seulement contrefaisoient des let» tres, des ordres, & des patentes de la » Cour, mais ils payoient des hommes » pour paroître en qualité d'Officiers du » grand Mogol, & conférer avec eux sur » les affaires du Gouvernement. » On se concilioit ainsi l'esprit des peuples qui conservoient tant de respect pour le sang de Tamerlan, qu'un Viceroi se croyoit dans la nécessité de paroître dans la faveur du grand Mogol, lors même qu'il prenoit les armes contre son autorité. Nazersingue, sommé, suivant les uns, par l'Empereur, d'aller à Dehli recevoir l'investiture des Provinces Méridionales, ou voulant, suivant les autres, solliciter cette dignité, étoit en chemin pour la capitale de l'Empire, lorsque la nouvelle de la bataille d'Amour le fit retourner à Golkonde, où plusieurs Nababs & Ra-
1164. jas grossirent son armée. Bientôt il s'avança
1750. vers le Sud à la tête de plus de trois cens

mille hommes, mais d'un pas timide & lent. Cette armée tremblante jetta, par le seul bruit de son arrivée, dans un tel effroi les deux armées Maures de Mouzaferfingue & de Chandasaheb, qu'il ne fut plus possible de les contenir. Cependant M. d'Auteuil fit prendre à ces troupes un poste assez avantageux pour arrêter l'ennemi. Déja l'on tentoit de fréquentes escarmouches lorsque l'étrange désertion de quelques Officiers François, replongeant l'armée des Princes dans le désordre, M. d'Auteuil fut contraint de se replier sur Pondichéri, en soutenant les continuelles attaques de l'ennemi que la bravoure de quelques François rendit inutiles. Quoique cette journée, glorieuse pour les François, eut coûté à l'ennemi, elle fut encore plus funeste aux confédérés; Chandasaheb se vit abandonné de ses troupes, & Mouzaferfingue dans les fers de son oncle. Il fallut recourir à la négociation. Nazerfingue, homme foible, inexpérimenté dans l'art de la guerre, plongé dans la débauche, & ne rachetant ses vices par aucune vertu, étoit gouverné par son Ministre Chanderskhan, que l'on ne put détacher de l'intérêt des Anglois. Le Comte d'Auteuil, ayant observé la négligence des

HISTOIRE DES INDES.

sentinelles Maures, détacha trois cens hommes, sous le commandement de M. de la Touche, pour surprendre pendant la nuit le camp de Nazersingue. L'entreprise eut tant de succès que ce Prince, après avoir perdu douze cens hommes, prit brusquement le chemin d'Arcaté; & les Anglois, indignés de sa retraite, retournerent dans leur fort de Saint David. Si les comptoirs François de Masulipatan & d'Yamon furent pillés, un détachement reprit aussitôt Masulipatan sans effort. Dans le même temps, le Comte d'Auteuil s'avança vers Goutdelour, où il pressa si vivement un détachement Maure qui rejoignoit les Anglois, que l'ayant engagé dans une action, il le mit en fuite avec beaucoup de perte & pour les Anglois & pour les Maures. Quelques jours après il réduisit Mahmet-Ali-Khan à abandonner son camp, ses vivres, & trente pieces de canon, entre lesquelles il se trouva deux mortiers aux armes d'Angleterre. Le premier fruit de ces deux victoires fut la prise de la forte place de Gingi, ancienne résidence des Rois des Marattes, située à quatorze lieues de Pondichéri, dans les montagnes. M. de Bussy l'emporta l'épée à la main.

Des succès si éclatans retirerent Nazersingue de ses débauches pour le jetter dans le désespoir, sur-tout quand il eut appris que les vainqueurs marchoient vers Arcate. Les représentations de ses Officiers & les murmures de son armée le déterminerent à mettre sa fortune au hasard d'une bataille. Mais les pluies & le débordement des rivieres retinrent pendant deux mois les deux armées dans l'inaction, à quatre lieues l'une de l'autre. Dans cet intervalle M. Dupleix, qui avoit des correspondances secretes avec les principaux chefs de l'armée Maure, gagna les chefs des Marattes & des Patanes qui faisoient la principale force de l'usurpateur. L'espérance de partager avec le Souba légitime les trésors de son concurrent, détermina le penchant qu'ils avoient à changer de parti, depuis qu'ils avoient vu Nazersingue retenir son neveu prisonnier, après lui avoir promis la vie & la liberté, & rejetter, contre leur avis, les propositions de paix qu'on ne cessoit de lui faire.

Nazersingue, que la vue du péril présent avoit arraché du sein de la molesse, ne vit pas plutôt l'ennemi se mettre en mouvement au retour de la belle saison, qu'il envoya des députés à Pondicheri

pour traiter de la paix. M. Dupleix écrivit, à ce qu'il assure dans son Mémoire, à M. de la Touche, pour lui commander de suspendre toutes ses hostilités; mais sa lettre arriva trop tard. M. de la Touche engagea l'action. Une bataille des plus sanglantes couta la vie à dix mille Maures; Nazersingue y périt lui-même. On a prétendu qu'il fût tué par le Nabab de Canoul, & que celui de Cadapi lui coupa la tête. Il est certain qu'un Général Maure l'ayant vû tomber de dessus son éléphant blessé de quelques coups de feu, courut à lui pour avoir l'honneur de porter sa tête à son neveu. Malgré les invectives de quelques Anglois contre M. Dupleix, on ne sçauroit le charger du soupçon d'avoir trempé dans une conspiration contre la vie de Nazersingue. Il avoit lieu de se reposer, pour le succès des événemens, soit sur ses intelligences dans l'armée ennemie, soit sur les négociations de paix. Mouzaferfingue fut proclamé Souba entre les deux armées. Il partagea le trésor de son oncle avec les chefs, gagnés par M. Dupleix, quoiqu'ils n'eussent contribué à la victoire que par une parfaite inaction, & qu'ils eussent pourtant promis de se ranger sous le pavillon François au commencement du combat

Les troupes Françoises reçurent une gratification de 1250 mille livres. Le Souba confirma toutes les donations faites à la Compagnie, & donna à M. Dupleix personnellement la fortereſſe de Valdaour & ſes dépendances, avec une penſion de 720 mille livres. Enfin Chandaſaheb obtint de lui la Nababie d'Arcate, & même de la Province entiere du Carnate. Tant d'avantages recueillis de cette victoire, au rapport du Colonel Lawrence, engagerent M. Dupleix à la célébrer par la fondation d'une ville, & par l'érection d'un ſuperbe monument dans le lieu même où Nazerſingue avoit perdu la vie; mais la ville fut détruite l'année ſuivante par le Capitaine Clive, avant que l'inſcription du monument fût achevée. On lui avoit donné le nom de *Dupleix Fateabat*, ville de la victoire de Dupleix. On remarque que le mot Dupleix eſt un mot Perſan qui ſignifie victorieux en guerre.

Mouzaferſingue part pour ſe rendre dans la partie ſeptentrionale du Dekan, accompagné d'un détachement de François & de Cipayes, commandés par M. de Buſſy & par M. de Kerjan, ſous ſes ordres. Au bruit de ſa marche, les Nababs de Cadapi, de Savounoul & des 1153. 1751.

HISTOIRE DES INDES.

Canoul, Patanes qui venoient de lui jurer une fidélité inviolable & d'être comblés de ses faveurs, se disposerent à l'attaquer. Les François ne balancerent point à seconder un Prince trahi par des sujets ingrats. L'action fut sanglante entre les Patanes & les Maures; elle fut décidée par les François. Cette grande victoire fut promptement suivie d'une horrible consternation, lorsqu'on eut appris que Mouzaferfingue s'emportant à la poursuite des ennemis, avoit été tué d'un coup de flèche. L'Auteur Anglois, que nous avons cité plusieurs fois, dit que le Souba eut le front percé d'un coup de javeline par la main du Nabab de Canoul, comme il avoit le sabre levé pour frapper ce Seigneur. Dans cette journée périrent trois des auteurs de la conjuration contre Nazerfingue, combattant les uns contre les autres. M. de Bussy proposa sur le champ aux chefs de l'armée Maure de se choisir un maître du sang de Nizam-el-Moulk. Le choix tomba sur Salabetzingue, oncle de Mouzaferfingue. Le nouveau Souba confirma toutes les concessions faites par son neveu à la Compagnie; & pour rendre l'établissement de Masulipatan plus solide, il y joignit les terres de Nizampatnan, de Condour,

d'Almenava & de Narzapour qui l'environnent. Il fit présent à M. Dupleix du territoire de Massoubendere, situé dans la Province de Chicacol, en reconnoissance de ses services personnels. Un Firman solemnel du grand Mogol mit le dernier sceau à la validité de ces donations.

Le Souba continua sa route vers Golkonde, força dans Canbul les restes des Patanes révoltés, & forma, suivant l'intention des François, un appanage à Mahmet Sadoudinkhan, fils de son prédécesseur, que sa jeunesse n'avoit pas permis de placer sur le trône. L'armée n'étoit plus qu'à vingt-cinq lieues d'Ederabad, capitale de Golkonde, lorsqu'on apprit que Badgirao, Général Maratte, l'attendoit avec vingt-cinq mille hommes. Celui-ci avoit été attiré par les promesses d'un des plus puissans Seigneurs du Dekan, appellé Sayed Laskerkhan; un présent de deux laks de roupies suffit pour l'engager à repasser les montagnes. Salaberzingue fit son entrée dans Ederabad, après une marche de deux cens lieues, pendant laquelle il avoit eu divers succès, dont il étoit redevable à la valeur ou même à la réputation des troupes Françoises.

L'armée prit ensuite le chemin d'Au-

rengabad, qui est éloigné de trois cens lieues de la capitale. Dans ce voyage, le nom seul des François soumit le Raja de Nirmel, homme qui depuis quelques années faisoit trembler tous les Mogols de ces contrées, & n'avoit pu être forcé à payer le tribut ni par Nazersingue, ni même par Nizam. Salabetzingue attendoit le Firman du grand Mogol pour la Vice-Royauté du Dekan, avec d'autant plus d'impatience, que son frere aîné Casindikan ou Cassendikhan, en avoit déja obtenu l'investiture par une surprise qui couta la vie à un Eunuque, négociateur de cette affaire, lorsque l'Empereur en fut instruit. Le grand Mogol donna la charge de Généralissime de ses armées à ce même Casindikan qui, loin de se contenter de ces honneurs qui lui étoient accordés en dédommagement de la Vice-Royauté & avec ordre de ne pas troubler son frere, s'échappa de Dehli pour aller à la tête d'une armée Marate détrôner Salabetzingue. Battu par les troupes Françoises à platte couture, il mourut de désespoir. Nabab-Bahadour, premier Ministre, amant de la mere de l'Empereur quoique Eunuque, & homme de confiance du Prince, quoique celui-ci fût instruit de ses intrigues, se rendit aux sollicitations

de ſon ami Aſſeindikhan en faveur de Salabetzingue, & de Ramdas-Pandet Agent de ce Souba, lequel ſema fort à propos l'argent, les préſens & la terreur des armes Françoiſes. Le Firman du Mogol & des victoires terminerent le différend. Comme on étoit prêt d'entrer dans Aurengabad, un chef des Maures indiſpoſa tellement contre la nation Françoiſe les principaux de la ville, qu'il y avoit à craindre un ſoulevement à leur arrivée. La ſageſſe de M. de Buſſy détruiſit ces mauvaiſes impreſſions, & les impoſtures du Maure tournerent à ſa honte. « Tout » tremble ici, écrivoit le Général vic» torieux au Gouverneur de Pondichéri; » au ſeul nom des François; ſi vous étiez » témoin de ce qui ſe paſſe, vous en ſe» riez vous-même étonné. Les pauvres ne » demandent plus l'aumône dans les rues » d'Aurengabad qu'au nom de Jéſus & » Marie. Les nations du Coromandel, » dit un Hiſtorien Anglois, accoutumées » à ne voir dans les Européens que des » marchands, qui rendoient au grand » Mogol tous les hommages qu'il en exi» geoit, furent très étonnées du progrès ra» pide des armes Françoiſes, & regarde» rent avec admiration l'habileté de M. » Dupleix, qui tout à coup avoit paru

HISTOIRE DES INDES.

» aussi instruit de la politique du Dekan, » que s'il eût été un Seigneur Mahométan élevé à la Cour de Dehli. » L'inaction des Anglois dans une conjoncture aussi critique ne surprenoit pas moins les Indiens que les Européens. Ils ne prirent part qu'aux affaires du Maduré en faveur de Mahmet-Ali-Khan, fils d'Anaverdikhan.

L'Empereur Achmet-Schah jettant les yeux d'un côté sur le Bengale qui étoit alors en proie à une armée de Marattes, de l'autre sur Surate & Cambaye où ses Généraux, au milieu des troubles, se jouoient de son autorité, crut n'avoir besoin que de la valeur des François pour rétablir l'ordre & le calme dans l'Empire. Il fit ordonner par le Nabab Bahadour, au Souba du Dekan, de conserver l'amitié des François, pour s'emparer par leur moyen d'un grand Etat qui ne payoit plus de tribut; c'étoit le Bengale. On destinoit aux François les places qui pouvoient leur convenir tant dans cette Province que dans le Guzarate, auprès de Surate, & dans tous les lieux à leur bienséance. Mais avant que de penser à l'exécution de ces projets, il falloit pourvoir à un objet d'autant plus intéressant que sa proximité ne permettoit pas de le négliger.

Après la mort de Savon Raja, Roi des Marattes, Badgirao, qui étoit à la tête d'une armée, avoit fait proclamer Roi un enfant d'une basse caste ou tribu, qu'il opposoit à un autre enfant protégé par la Reine veuve de Savon. Ses vues s'étoient alors étendues sur le Royaume de Golkonde, comme on l'a vu par sa derniere irruption. Pendant ce temps-là, la Reine profitant de son absence, s'étoit rendue maîtresse du phantôme de Roi qu'il avoit couronné, & avoit fait reconnoître l'autre enfant dans Satara, Capitale de la nation. A l'arrivée de Badgirao, les choses changerent de face. Il vainquit Manogi, Général du parti du nouveau Roi, & la Reine se renferma dans la forteresse avec son pupille. Badgirao, à qui ses succès rendoient ses premières vues d'ambition, demanda par une lettre très-fiere au Souba du Dekan, une grosse somme d'argent, & plusieurs places considérables, entre autres Brampour. Il se flattoit d'engager le Gouverneur de Cambaye d'entrer avec lui dans le Dekan. Mais le parti de la Reine ayant rassemblé de nouvelles forces, il demanda la paix & des secours à Salabetzingue, pendant que la Princesse imploroit la protection des François par une lettre écrite à M. de Bussy. La Cour

d'Aurengabad se détermina en faveur de la Reine, parce que son rival étoit trop à craindre, s'il devenoit le maître. Elle avoit à cœur la réduction des Marattes; mais si elle étoit assez puissante pour garantir le Dekan de quelque entreprise, elle se flatta vainement de donner la loi chez eux. Cependant M. de Bussy remporta l'année suivante plusieurs victoires sur Badgirao, & l'obligea de signer un traité glorieux au Souba; les événemens qui suivirent s'opposerent aux vues du grand Mogol pour les François. Les Marattes continuerent de faire trembler l'Empereur. Ils se montrerent par-tout où il y eut du butin à enlever, par-tout où les troubles leur présentoient un accès facile, par-tout où la foiblesse du Gouvernement attiroit leur avarice & leur ambition. Si la tentative qu'ils firent pour détrôner l'Empereur échoua par l'opposition de quelques Nababs, ils parvinrent du moins à s'approprier les revenus du Dekan.

Dans le Maduré, Mahmet Ali-Khan étoit toujours maître de la forteresse de Trichenapaly, quoiqu'après la mort de Nazersingue il eût promis de l'évacuer, moyennant un Gouvernement du Royaume de Golkonde. Rebuté de ses artifices & de ses délais, le Gouverneur de Pon-

dichéri donna des troupes à Chandasaheb pour s'emparer de cette place. Ce Prince fut arrêté par les Anglois & par les Maures auprès de la forteresse de Valgondabouram. Là ils essuyerent un si terrible échec, qu'on prétend qu'il n'en seroit pas échappé un seul, si la poursuite eût été plus vive. Cependant les Anglois s'emparerent bientôt de diverses places. M. d'Auteuil ayant été obligé par des attaques de goutte, de quitter le camp, M. Law prit le commandement des troupes, & signala son arrivée par une action de vigueur qui lui ouvrit les approches de Trichenapaly. La ville étoit dépourvue de munitions; la mésintelligence y regnoit entre les Anglois & les Maures; & Mahmet Ali-Khan, hors d'état de fournir aux dépenses, eût consenti à un accommodement, s'il eût été maître dans la place, mais il y étoit tenu comme prisonnier par les Anglois. Au milieu de ces belles espérances, tout fut perdu pour les assiégeans. L'armée Angloise s'étant assemblée par petites divisions, coupa les vivres à M. Law. Chandasaheb ne vit alors pour lui d'autre ressource que de se livrer à Manogi, général des troupes du Tanjaour, qu'il crût avoir mis dans ses intérêts, au moyen d'une grosse somme

1166.

1752.

HISTOIRE DES INDES.

d'argent. Ses ennemis, après s'être disputé l'honneur de disposer de son sort, lui firent couper la tête, quoiqu'il ne se fût rendu que sur la parole qui lui avoit été donnée qu'il auroit la vie sauve. M. Dupleix accuse le colonel Lawrence de cette criminelle infraction du droit des gens; ce commandant des troupes Angloises a été justifié sur ce point par ses compatriotes. Les Anglois n'avoient aucun démêlé personnel avec Chandasaheb; ils n'étoient là qu'auxiliaires, & il est très vraisemblable que le colonel Lawrence ne put obtenir des alliés la permission de le faire conduire dans quelqu'établissement de sa nation, comme on le voit dans ses Mémoires. M. Law s'étoit déja rendu prisonnier de guerre avec toute son armée. Ce triste événement eut les suites les plus funestes. » Voilà, dit le Mémoire » de M. Dupleix, comment nos ennemis » réduits aux abois reprirent sur nous la » supériorité; & la guerre fut perpétuée » dans un temps où rien ne nous man- » quoit pour assurer la paix à tout le Car- » nate, par la réduction d'une place qui » n'auroit pas tenu huit jours devant nos » troupes, si celui qui les commandoit » ne les eût pas ouvertement livrées à » l'ennemi ». Cette imputation faite par

erreur à M. Law, a été désavouée avec autant de dignité que d'équité par Madame Dupleix, au nom de son mari. En effet, la conduite de cet officier ayant été mûrement examinée à Pondichéri, le résultat des instructions fut qu'il n'étoit point criminel; on ne pouvoit lui reprocher que quelques fautes : aussi le Gouverneur lui rendit-il sa confiance. Mais à son tour il doit peut-être lui-même à la justice & à la mémoire de ce grand homme, la rétractation authentique de quelques accusations infamantes qu'il s'est permises contre lui dans son Mémoire.

Loin de se décourager du cruel échec reçu devant Trichenapaly, M. Dupleix rassembla le peu de troupes qui lui restoient pour défendre les terres & les établissemens de la Compagnie, il détacha même du parti ennemi le Roi de Maissour & Morarao, chef des Marattes, tous deux indignés du supplice de Chandasaheb. Mahmet Ali-Khan, allarmé de la perte de ces deux alliés, parut revenir à des projets de paix; mais M. Saunders, Gouverneur de Madras, traversa, prolongea, 1167-69. 1753-55.
embarrassa les négociations, & les rompit enfin lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en entretenir les apparences. Dans ses Lettres

& dans ses Mémoires, il peignit les François comme une nation ambitieuse, qui vouloit envahir tout le commerce de l'Inde, & les Princes Maures de leur parti, comme des rebelles, qui, sans autre titre que la protection & les armes de leurs alliés, travailloient à détruire leurs légitimes souverains. Dès 1752, la Compagnie d'Angleterre avoit porté ses plaintes à la Compagnie Françoise; On protesta de part & d'autre qu'on désiroit passionnément la paix, Après une longue négociation, on convint que chaque Compagnie rappelleroit son Gouverneur & nommeroit des Commissaires. Telle fut la politique par laquelle les Anglois se délivrerent du plus redoutable ennemi qu'ils eussent aux Indes.

Dans l'ignorance de ce qui se passoit en Europe, M. Dupleix ne songea qu'à réduire par la force un ennemi, qu'il désespéroit, dit-il, de vaincre par la raison. Sa petite armée grossie par celle du Roi de Maissour & par les Marattes, forma en 1754 sur Trichenapaly une entreprise, qui malgré la sagesse des dispositions de M. de Mainville, échoua par un emportement indiscret dans l'exécution de ses ordres. Cependant on serra la place de si près, pour la réduire par la famine, que

que le commandant Anglois écrivit au général, que s'il n'envoyoit pas des vivres aux prisonniers François, on les laisseroit mourir de faim. La ville étoit sur le point de se rendre, lorsque le Commissaire chargé par la Cour de France de remplacer M. Dupleix arriva. A la veille du coup décisif, qui devoit, ce semble, rendre la puissance Françoise plus respectable & plus redoutable que jamais, M. de Mainville fut révoqué. L'armée fut indisposée par ce changement, & le nouveau général ayant laissé entrer un convoi dans la place, il fallut en lever le siége.

D'un autre côté, la situation des François avoit changé de face à Aurengabad. L'argent & l'intrigue avoient mis dans les intérêts de leurs ennemis, les deux principaux Ministres du Souba, Sayadet-laskarkhan & Husseinkhan, ainsi que deux chefs des Marattes, Badgirao & Ragogi. Ces Rajas devoient faire la guerre à Salabetzingue, & pour repousser de si redoutables ennemis, ses deux Ministres devoient lui persuader que le secours des Anglois lui étoit nécessaire. Les Anglois auroient en apparence inspiré la plus grande terreur aux Marattes; ceux-ci auroient demandé la paix. Alors les pré-

tendus libérateurs de Salabetzingue se réunissant tout d'un coup avec les Marattes & les Maures, auroient chassé les François du Dekan, & se seroient fait revêtir de leurs possessions. La même intrigue terminoit les affaires du Carnate, où maîtres absolus sous le nom de Mahamet Ali-Khan, les Anglois auroient eu les François à leur discrétion. Tel est le projet attribué dans le Mémoire de M. Dupleix au Gouverneur de Madras.

M. de Bussy étoit malade à Masulipatan, lorsqu'il apprit la trame qu'on ourdissoit contre la nation. Il oublia l'état de sa santé pour se rendre promptement auprès du Souba, où sa présence déconcerta les deux Ministres. En montrant une contenance fiere & feignant de grands préparatifs pour mettre encore une fois à la raison Badgirao, il l'étonna tellement, que le Raja, le croyant prêt à fondre sur lui, se hâta de prévenir l'orage, en offrant de céder au Souba les places dont il s'étoit déja saisi, & de confirmer la paix par un nouveau traité. Ragogi suivit aussitôt son exemple. M. de Bussy, par un double traité, rendit une paix profonde au Dekan, & remit les François dans une haute considération chez les Maures. Il crut devoir saisir cette avanta-

geuse conjoncture pour achever de ruiner, s'il étoit possible, la faction Angloise. Salabetzingue le reçut à Aurengabad avec des marques d'honneur & d'affection, qui furent pour les François un vrai triomphe. Les esprits ainsi disposés, il obtint, pour la subsistance de ses troupes, les quatre Provinces de Ragimendry, d'Elours, de Chicakol & de Moustafanagar, voisines de Masulipatan & nécessaires à la sûreté de cette place.

Sayedlaskarkhan qui gouvernoit despotiquement son maître, dont il étoit craint & haï, soutint les espérances de la faction Angloise. Il tendit un piége à M. de Bussy, pour le rendre suspect au Souba, Prince foible & toujours flottant entre les défiances que son Ministre lui inspiroit des François, & son inclination pour leur commandant. Le Ministre profita de l'absence de M. de Bussy pour rappeller à son maître que dès le temps de son élévation au trône, les François avoient pris un vif intérêt au sort de ses freres; qu'ils l'avoient engagé à leur faire un traitement peu conforme aux usages & à la politique des Maures; & que la prudence exigeoit que sans expliquer ses motifs, il s'assurât de ceux qui lui donnoient de l'inquiétude. Le rusé Ministre

ne doutoit pas que dès que le Prince auroit fait arrêter ses freres, M. de Bussy se mêlant de les réconcilier ou d'intercéder pour eux, ne donnât beaucoup de vraisemblance aux soupçons. Les Princes furent arrêtés. Le commandant François, guidé seulement par une juste prudence dans une chose dont le fond étoit un mystére pour lui, déclara à ceux qui le solliciterent d'employer son crédit en faveur des Princes, qu'il respectoit les secrets du Souba & de ses Ministres, & qu'il ne prenoit aucune part aux affaires d'Etat, qui n'intéressoient pas sa nation. Cette conduite déconcerta son ennemi, qui, peu de temps après, abdiqua volontairement le ministère. Celui-ci eut pour successeur Chavanaskhan, autrefois homme de Nazersingue, fort attaché à la nation Françoise. Alors le conseil du Prince ne fut composé que de sujets sûrs & dévoués à ses amis. Ces événemens se passerent à la fin de l'année 1753. Salabetzingue avoit fait périr l'année précédente son frere Cassendikhan, le plus dangereux compétiteur qu'il pût avoir à la Soubabie. Scheabeddin, fils de ce Prince, obtint de la Cour la commission de Souba. Depuis ce temps-là jusqu'à la fin de l'année suivante, le calme regna dans le Dekan, les troupes

Françoiſes y furent ſoigneuſement entretenues. Le Maratte Ragogi fut le ſeul qui oſa remuer, ſous prétexte de ſujets de mécontentement qu'il prétendoit avoir reçus de la Cour d'Aurengabad. Dès qu'il fut entré en campagne, la marche de M. de Buſſy le détermina à demander humblement la paix.

Les deux Compagnies de France & d'Angleterre étoient convenues, après les conférences tenues à Londres, de révoquer leurs Gouverneurs & de nommer des Commiſſaires, à cauſe de l'incompatibilité de M. Dupleix & de M. Saunders, qui ne permettoit pas, diſoit-on, d'eſpérer qu'il y eût jamais entr'eux de vraie réconciliation. Les deux Gouverneurs furent en effet révoqués, mais les Anglois nommerent ce même M. Saunders pour Commiſſaire, & M. Dupleix reçut ordre de la Cour de France de paſſer en Europe. M. Godeheu qui ne s'étoit jamais occupé des affaires de l'Inde, négocia dans des vues pacifiques avec l'Anglois le mieux inſtruit des intérêts reſpectifs des deux Compagnies. Les Commiſſaires conclurent deux traités, l'un conditionnel & dépendant de la ratification des deux Cours, l'autre abſolu touchant la trêve. L'objet du premier traité

fut l'établissement d'une sorte d'équilibre & d'égalité entre les deux Compagnies. Pour assurer cet équilibre de puissance, la Compagnie de France disposa en faveur de la Compagnie Angloise d'une partie des concessions de terres & des alliances des Princes Maures, quoique tous ces biens ne soient possédés que précairement par les Européens. Avant que M. de Leyrit arrivât de Mahé pour remplacer à Pondichéri M. Dupleix, les Anglois se mirent, pendant l'interregne, en possession de plus de 200 aldées. Immédiatement après la trêve, ils s'étoient emparés du Maduré, de Tinavelly, &c. Des contestations survinrent aussi-tôt touchant les terres de Carangouli, Vandahavy, &c. que le Conseil secret, nommé par M. Godeheu, déja parti pour France, au mois de Février 1755, leur avoit cédées en partie, en leur accordant, suivant le nouveau Gouverneur, mal-à-propos, sur ces terreins une égalité d'autorité & d'inspection. Le premier soin de M. de Leyrit fut d'arrêter les Anglois qui alloient se répandre de tous côtés, & donner à leur droit d'égalité toute l'extension possible. L'honneur & le crédit de la nation lui prescrivoient cette maniére d'agir, ainsi que la sûreté du com-

merce de la Compagnie. » Dans la po-
» sition où sont les choses, disoit il, il
» faut absolument que la supériorité reste
» à l'une des deux nations. L'égalité pro-
» jettée, si elle a lieu, donne absolument
» la supériorité aux Anglois. Pourquoi la
» céder & renoncer à des avantages qui
» nous l'assurent »? Tel étoit le sentiment
des personnes les plus versées dans les
affaires de l'Inde.

Il est important de connoître sur ces
événemens les sentimens des Princes qui
y étoient intéressés. » Votre nation, écri-
» voit Salabetzingue à M. de Bussy, m'a
» soutenu & secouru jusqu'à présent. J'ai
» reconnu, autant que j'ai pu, les services
» qu'elle m'a rendus. J'ai donné à mon
» oncle Zafferzingue (le Souba avoit
donné à M. Dupleix le nom de Zaf-
ferzingue Bahadour, il l'appelloit son
oncle en signe d'amitié) » le Gouver-
» nement du Carnate. Les troubles que
» mes ennemis y ont occasionnés, ont
» causé de grandes pertes. J'ai toujours
» eu l'espérance que mon oncle (M. D.)
» auroit le dessus. C'est avec le dernier
» chagrin que j'apprends qu'il vient d'être
» révoqué. Des Alkaras (messagers)
» que j'avois envoyés pour lui porter des
» lettres, ont été traduits devant le Gou-

HISTOIRE DES INDES.

» verneur, (M. Godeheu,) auxquels il » a dit, ainsi qu'ils me l'ont rapporté: » *Dites au Souba, votre maître, que je* » *suis envoyé de la part de mon Roi, qui* » *m'a défendu de me mêler du Gouverne-* » *ment Mogol; qu'il peut se pourvoir* » *comme il lui plaira.* Les mêmes Al- » karas m'ont aussi rapporté qu'on avoit » envoyé à Mahamet Ali-Khan des pri- » sonniers. J'apprends aussi que Morarao » vous a quittés; que les Maissouriens en » font autant. Tout cela prouve que les » Anglois ont le dessus sur votre Nation. » Je vous avoue que ces affaires me » jettent dans la surprise. Vous m'aviez » toujours assuré que votre Roi étoit un » puissant Monarque; je vois aujourd'hui » que ceux qui ont protégé Mahamet » Ali Khan. l'emportent sur vous. Je vous » préviens donc que sur ces nouvelles » qui me jettent dans le dernier chagrin » & dans la plus grande surprise, je suis » obligé de répondre favorablement aux » Anglois & à Mahamet Ali-Khan, qui » m'ont écrit. La situation où je me » trouve l'exige. D'ailleurs vous sçavez » les offres que les uns & les autres me » font depuis long-temps. Quinze ou » vingt lacks qu'ils m'offrent en dernier » lieu, me mettront fort à l'aise. Ragogi

» fait de grands préparatifs contre moi.
» Vous sçavez que je ne compte que sur
» vos forces ; le changement de Gouver-
» neur va peut être m'en priver : c'est de
» quoi je vous prie de m'instruire sans
» déguisement. »

Chavanaskhan, Divan ou Ministre du Souba, marquoit les mêmes craintes au Gouverneur d'Ederabat. « Je ne reviens
» point de la surprise où me jette la nou-
» velle de la révocation du Gouverneur
» Bahadour. Je ne sçais à quoi ont pensé
» les François ; ils perdent par là leur
» honneur & leur bien ; car je ne puis
» vous cacher que nous ne pouvons rien
» traiter avec le nouveau Gouverneur qui
» n'entend point nos affaires comme M.
» Dupleix. D'ailleurs il paroît que les
» François ne sont ni si puissans ni si géné-
» reux qu'ils vouloient me le faire enten-
» dre, & que les Anglois ont absolument
» le dessus sur eux. Je ne vous cache donc
» pas que je vais traiter avec les Anglois,
» &c. »

» Il paroît, dit l'Auteur Anglois de l'Histoire des guerres de l'Inde en parlant de M. Dupleix, » que sa fortune, en
» partant de Pondichéri, étoit moins con-
» sidérable que lorsqu'il en reçut le gou-
» vernement en 1742. Sa conduite méri-

C v

HISTOIRE DES INDES.

» toit certainement plus de reconnoissance » de la part de sa nation, qui n'eut jamais » un sujet qui desirât avec plus d'ardeur » & qui fût plus capable d'étendre sa répu- » tation dans les Indes Orientales. S'il » avoit été soutenu par les forces qu'il » demandoit aussitôt après la mort d'Ana- » verdikhan, ou si la France lui avoit don- » né ensuite les secours nécessaires pour » remplir les vastes projets qu'il avoit for- » més, on ne peut douter qu'il n'eût placé » Chandasaheb dans la Nababie du Car- » nate, qu'il n'eût donné des loix au » Souba du Dekan, & peut-être même » au trône de Dehli, enfin qu'il n'eût éta- » bli une souveraineté sur une des plus » belles provinces de l'Empire. Avec une » telle puissance, il auroit aisément réduit » tous les autres établissemens Européens » aux conditions qu'il lui auroit plu de » leur imposer; il est même vraisembla- » ble que son ambition ne se seroit pas » arrêtée à des restrictions; que son des- » sein étoit de chasser les autres Européens » de l'Indostan & ensuite de toutes les » autres parties des Indes Orientales, puis- » qu'on lui a souvent entendu dire qu'il » réduiroit les établissemens Anglois de » Calicut & de Madras à leur état origi- » naire de villes de pêcherie. Lorsque

» nous considérons qu'il avoit formé ce
» plan de conquête dans un temps où tou-
» tes les autres puissances de l'Europe
» avoient la plus haute idée des forces du
» gouvernement Mogol ; qu'elles souf-
» froient honteusement l'insolence de ses
» plus bas Officiers plutôt que de résister à
» un pouvoir qu'elles croyoient capable
» de les écraser en un instant ; nous ne
» pouvons nous empêcher de reconnoître
» & d'admirer la sagacité du génie de M.
» Dupleix, qui le premier découvrit &
» méprisa cette illusion. Il manquoit à la
» vérité de talens militaires pour exécuter
» des projets qui en demandent essentiel-
» lement. Il étoit bien instruit de la théorie
» de la guerre ; mais il n'avoit pas reçu
» de la nature cette fermeté d'ame capable
» de contempler un danger instant & tu-
» multueux avec la sérénité nécessaire pour
» commander une armée. Il n'avoit pas
» d'Officiers à Pondichéri en état d'oppo-
» ser à ceux qui commandoient les trou-
» pes Angloises : son usage étoit d'ôter le
» commandement à ceux qui avoient souf-
» fert une défaite ; & nous en avons vû
» six qui ont eu successivement aussi peu
» de succès depuis le commencement de
» 1752. Le seul homme d'une capacité
» distinguée qui servit sous lui fut M. de

HISTOIRE DES INDES.

» Buffy ; & la conduite qu'il tint avec cet » Officier prouve qu'il connoiffoit le mé- » rite & fçavoit l'employer dans tout fon » avantage. Quoique M. de Buffy, dans » fon expédition du Nord, eut acquis » plus de réputation & plus de richeffes » que n'en avoit M. Dupleix, il vit fes » fuccès fans aucune jaloufie, & fuivit » exactement fes avis dans toutes les af- » faires dont M. de Buffy, dans fa fitua- » tion, pouvoit mieux juger que lui-mê- » me. On doit préfumer par cet exemple » que bien loin de perfécuter M. de la » Bourdonnais, M. Dupleix auroit tou- » jours été d'accord avec lui, s'il étoit » venu dans l'Inde avec une commiffion » dépendante de fon autorité : mais fon » orgueil ne put fouffrir de fe voir un » égal qui prenoit des mefures fi différen- » tes des fiennes, dans un pays où il avoit » jetté pour lui-même des fondemens » d'autant de grandeur & de réputation. » On ne peut nier qu'en cette occafion » un peu d'envie ne répandit des nuages » dans fon efprit, & ne le rendit coupable » de quelque injuftice. Cependant on a » toujours vu que dans fa vie privée, il » marquoit autant d'amitié que de généro- » fité pour ceux qui avoient quelque mé- » rite, & qu'il ne fut jamais d'une févé-

» rité implacable contre ceux dont l'inca-
» pacité ou la mauvaise conduite déran-
» geoient ses projets Le meurtre de Na-
» zersingue est le seul acte d'atrocité qu'on
» lui ait imputé : mais il n'y a jamais eu
» de preuves qu'il ait excité les Nababs
» Patanes, ni même qu'il ait concouru
» avec eux dans le plan qu'ils formerent
» pour assassiner ce Prince. Aussitôt que
» M. Dupleix eut quitté Pondichéri, on
» vit tomber l'antipathie que plusieurs
» personnes avoient conçue contre lui à
» cause de la hauteur de sa conduite, &
» tous ses compatriotes convinrent unani-
» mement que son éloignement du gou-
» vernement de Pondichéri étoit le plus
» grand coup qui pût être porté aux inté-
» rêts de sa nation dans l'Inde. » Cet homme est mort dans l'indigence !

Avant la conclusion du traité entre les François & les Anglois, il étoit arrivé sur le trône des Mogols une singuliere révolution. Suivant le récit de l'Historien que l'on vient de citer & les Mémoires du Colonel Lawrence, Ahmet-Schah, malgré les apparences de vigueur qu'il avoit données en montant sur le trône, étoit tombé, comme les autres successeurs d'Aurengzeb, dans un état d'indolence, d'où son Ministre Scheabeddin,

marchant sur les traces de son grand-pere Nizam-el Moulk, avoit inutilement tenté de le retirer. Le zele du Visir étoit devenu si suspect à l'Empereur, qu'ayant soumis des Rajeputes qui, encouragés par l'imbécillité du Monarque, avoient essayé de recouvrer quelques pays, ce Prince, gagné par ses ennemis, vint au devant de lui avec l'appareil d'un maître reconnoissant qui honore les services d'un sujet, pour le conduire dans un piége où la mort l'attendoit. Scheabeddin, qui en fut informé, congédia les troupes Mogoles, & prit à sa solde une armée de Marattes avec laquelle il marcha vers Dehli. Le Monarque se vit aussitôt généralement abandonné. Scheabeddin entra dans la ville sans résistance; Ahmet-Schah le reçut dans le durbar ou salle d'audience ordinaire sans présager son sort. La révolution fut rapide. Scheabeddin fit mettre Ahmet en prison; les Omrahs placerent sur le trône Allumgir, & le Prince détrôné fut privé de la vûe suivant la politique du pays. Scheabeddin se déclara lui-même Visir du nouvel Empereur, auquel il laissa peu de part dans l'administration. Dans le dessein qu'il conçut de réformer les grands désordres introduits dans les provinces voisines de la capitale, il parut satisfait

que la Soubabie du Midi à laquelle il prétendoit, reſtât dans les mains de Salabetzingue, ſon proche parent, mais le meurtrier de ſon pere. Cette révolution arriva en 1754.

Suivant une Relation inſérée dans le Mercure Hiſtorique, Mai 1755, les Marattes irrités de ce qu'ils ne touchoient pas les ſommes que l'Empereur leur avoit cédées ſur le Dekan, ſe liguerent avec Cavendikhan, neveu de Salabetzingue, pour marcher contre les Mogols. L'Empereur qui n'avoit que des troupes mal aguerries & peut-être gagnées par des intrigues aſſez ordinaires, fut forcé dans ſon camp. Le chef des Marattes, conſervant à ſon égard une apparence de ſoumiſſion, demanda reſpectueuſement d'être admis à ſon audience. Là, le Sulthan ne parut que comme un eſclave & un coupable. Sur la répugnance qu'il témoigna à dépoſer ſon grand Viſir & le Surintendant de ſes finances haïs de Cavendikhan & des Marattes, à payer un nouveau tribut, & à réformer l'adminiſtration, le vainqueur levant le maſque l'arrêta priſonnier avec ſes femmes & ſes favoris, ſe ſaiſit des richeſſes qu'il avoit dans ſes tentes, entra dans la capitale, renferma le Monarque dans une étroite priſon, & inſtalla

HISTOIRE DES INDES.

sur le trône un autre Prince Mogol. Cavendikhan, qui fut nommé Grand-Visir, se flatta de régler toutes choses sur le ton d'un homme à qui le Souverain devoit la Couronne. Ayant demandé la tête du Prince dépouillé, le nouvel Empereur fit comparoître Ahmet Schah devant le Conseil, où il demanda à son Ministre quel étoit le crime de ce Prince ? « Celui de n'avoir » pas fait regner avec lui la justice comme il » convient à un Souverain, répondit Ca» vendikhan; son sang doit appaiser les » cris de ses sujets. Ses sujets, reprit » l'Empereur, sont des traîtres qui l'ont » abandonné ; son crime est d'avoir été » trop foible ; il en est assez puni par » son malheur : mais puisqu'il faut ver» ser son sang, je veux bien qu'il coule. » Alors il fit appeller un Chirurgien, & on lui tira une palette de sang, après quoi on le conduisit dans un très bel appartement où il devoit être servi avec tous les égards que demandoient sa dignité & sa disgrace. Le nouvel Empereur, autrefois appellé Emir Modin, prit le nom d'Alemghir. M. l'Abbé le M. l'appelle Héroudine. Il étoit petit-fils de Schah-Halam & neveu de Mahamet-Schah. On assure qu'il montra sur le trône la noblesse d'ame qu'il avoit fait éclater devant Tahmas-

Kouli-Khan. Ces deux Relations ne different que dans le détail des circonstances & sur le nom de l'Auteur de la révolution, appellé Scheabeddin par les uns, & Cavendikhan par les autres. Le récit du Colonel Lawrence, qui se distinguoit alors à la tête des troupes Angloises, nous paroît mériter plus de croyance que celui du Mercure.

Après le départ de M. Godeheu & de M. Saunders, les Anglois & Mahamet-Ali-Khan avoient continué la guerre contre les Maissouriens qui refusoient d'accéder au traité. La conduite de ces derniers n'avoit été ni sage ni brave. Les hostilités envelopperent un peuple très-peu connu avant ce dernier temps, que l'on nomme Colleries, brigands nocturnes qui racontent les vols hardis de leurs compatriotes, comme les autres nations rapportent les faits héroïques de leurs ancêtres, & qui envisagent le danger & la mort avec la plus étonnante indifférence lorsqu'ils apperçoivent le butin dans le péril. Les Anglois & leurs Alliés triompherent de toutes parts, aidés quelquefois par les avis qu'ils recevoient des François. Par la prise du Maduré, de Tinavelly, &c. l'égalité que l'on avoit prétendu établir entre les deux nations eût dès-lors cessé de subsis-

1170.
1756.

ter, quand elle eût été réelle. En soumettant leurs ennemis, les Anglois détruisirent une puissance de Pirates, formée par un nommé Angria, ennemie de toutes les nations dont elle pilloit indifféremment les vaisseaux qui n'achetoient pas ses passeports. M. de la Bourdonnais avoit eu le dessein de l'exterminer quelques années auparavant, après qu'il eut délivré le comptoir de Mahé des armes des Naïres par une belle victoire. Les Anglois enhardis par leurs succès s'engagerent dans une entreprise contre Velour. M. de Leyrit, Gouverneur de Pondichéri, informé de leur projet par le Phousdar de Velour, Morstous Alikhan, Seigneur presque aussi puissant que le Nabab d'Arcate, la regarda comme une infraction à la tréve; il arma pour s'y opposer, & les deux nations furent sur le point de rentrer en guerre, mais les Anglois craignirent de la renouveller, & les François n'étoient pas dans une situation assez avantageuse pour l'entamer sans une nécessité absolue. Les Anglois chercherent alors, suivant les idées de M. Saunders lui-même, à porter sourdement à leurs rivaux un coup plus funeste que n'auroient pu l'être des expéditions éclatantes. Le dernier traité avoit indisposé le Souba du

Dekan contre la nation Françoise; la gloire qui en avoit rejailli sur les Anglois ouvroit tous les esprits à leurs insinuations. Salabetzingue étoit détaché des François, quoiqu'il tînt encore fortement à M. de Bussy. Cet Officier accompagnoit & servoit utilement le Souba, dans toutes ses expéditions; dans le Conseil, ses lumieres & son génie lui donnoient une voix prépondérante: cependant la prévention publique contre sa nation, secondée par la jalousie des Seigneurs contre le Général, l'emporta sur son crédit particulier, que les Anglois ruinerent au milieu même des services qu'il rendoit au Souverain. Le Ministre Chavanaskhan fut gagné, le Souba ne tarda point à suivre ses impressions, & M. de Bussy se vit non seulement contraint de renoncer à la confiance de ce Prince, mais encore assailli par ses troupes & réduit aux dernieres extrémités. Il parut alors manifestement que le Commissaire François avoit été la dupe du Commissaire Anglois; que, sans le sçavoir, il avoit acheté la paix par le sacrifice de sa nation; & que les Anglois, qui n'avoient employé les traités que comme une ruse de guerre plus fructueuse que plusieurs victoires, n'avoient attendu la consommation de ses dispositions pacifiques & son

départ, que pour donner à l'exécution de leurs projets tout l'avantage des conjonctures.

Cette nation, pendant qu'elle tenoit sa rivale en quelque sorte asservie par les traités & par son impuissance, avoit lieu de se promettre sa ruine entiere, par l plein succès d'un systême d'artifices don toute l'étendue ne tarda point à se dévoiler. Si elle avoit l'air de la ménager dans le Coromandel, si elle n'employoit contre elle que le ressort de l'intrigue dans le Dekan, c'étoit pour assurer les coups qu'elle devoit lui porter avec éclat dans tous ses établissemens de l'Inde. Maîtresse de l'esprit du Souba du Dekan, elle visoit à donner un Nabab au Bengale; si ce dessein eût réussi, toute la puissance Françoise s'écrouloit à la fois; Pondichéri, Masulipatan & Chandernagor tomboient d'eux-mêmes: mais la fortune se déclara contr'eux dans cette province, lorsque M. de Bussy sembloit devoir être enseveli dans le Dekan. A deux cens lieues des établissemens de sa nation, à travers un pays ennemi, dans une retraite forcée par la trahison & la nécessité, dans une marche de quatre-vingt lieues, cet officier avoit dérobé sa petite troupe aux poursuites de cent cinquante mille Maures & Marattes;

& sa marche glorieuse, qui ne lui avoit couté que quarante hommes, avoit été terminée par la prise de la capitale de Golkonde. Cependant dénué de toutes ressources, il ne pouvoit aspirer qu'à une fin héroïque. Les Maures le tenoient bloqué dans Ederabat ; déja les troupes Angloises se préparoient à donner main forte au Souba pour le réduire. C'étoit fait de lui, de son armée, des comptoirs François, de Pondichéri même, si la vaste ambition des Anglois n'eut été trompée du côté du Bengale, Le Nabab, instruit de leurs manœuvres en faveur d'un de ses sujets & irrité de leurs refus au sujet de certains droits, les fit retomber sur eux. Ils plierent, ils succomberent, ils perdirent Calicuta & toutes ses dépendances, ils furent entierement chassés de la province. M. Drake, Gouverneur de la place, n'avoit pas attendu d'être forcé pour se réfugier à bord des vaisseaux, & M. Holwell, Commandant en second, persécuté depuis par l'envie & la lâcheté, l'avoit défendue avec la seule espérance de mériter la gloire d'avoir bien servi sa patrie. Les cœurs les plus insensibles seroient pénétrés jusqu'aux larmes, de la relation pathétique qu'il a publiée des terribles angoisses qu'il éprouva, ainsi que ses compagnons, dans la

[redacted] prison où les Indiens les enfermerent. Le Nabab qui, après avoir peu ménagé les François ainsi que tous les autres Européens, avoit reconnu l'utilité d'une bonne intelligence avec eux, invita vainement ceux de Chandernagor à lui prêter le peu de forces qu'ils avoient pour détruire leur ennemi commun. Les François, loin de profiter de ses dispositions favorables pour se rendre dans le Gange, suivant la remarque de l'Auteur d'une lettre imprimée à la suite de la réponse de M. Dupleix à M. Godeheu, tels que les Anglois y auroient été après une heureuse issue, accueillirent avec les meilleurs traitemens les restes fugitifs de Calicuta. Les Historiens de cette nation en conviennent; mais ils prétendent, comme on le voit dans l'Histoire universelle, que les intrigues des François avoient encouragé le Nabab dans son entreprise, & qu'ils lui avoient même fourni des munitions & des canoniers pour l'exécuter. Quoique la guerre fût alors déja déclarée entre la France & la Grande-Bretagne; quoique les vaisseaux de cette derniere couronne eussent déja commencé les hostilités dans les mers d'Orient, les Agens de la Compagnie Françoise écouterent des propositions de neutralité: tel Conseiller de

HISTOIRE DES INDES.

Pondichéri, dit-on, opina même à se joindre aux Anglois pour leur ouvrir les portes du Bengale. Si les François ne tendirent pas la main à leurs rivaux pour les aider à se relever de leur chûte, ils favoriserent du moins leurs efforts & leur en faciliterent les moyens. Il est à croire que leur situation ne leur permettroit pas de mettre cette révolution à profit. Le repos leur paroissoit nécessaire dans le Coromandel; ils jugeoient qu'il étoit plus important de tirer M. de Bussy de la détresse & de la perplexité. M. de Leyrit, Gouverneur de Pondichéri, écrivoit peu de temps après à M. Dupleix, qu'il auroit été dans un grand embarras, si les événemens du Bengale n'avoient procuré la tranquillité au Coromandel; & que ne recevant point de secours de la Compagnie, & n'ayant pas des forces pour agir en sûreté contre les Anglois, il étoit obligé de se borner à la conservation des possessions acquises par M. Dupleix, & à entretenir les revenus, la seule & unique ressource qu'il avoit, pour fournir aux dépenses des établissemens & à la solde des troupes. Une grande partie de ses forces avoit passé dans le Nord au secours de M. de Bussy. Cet Officier, dont le nom sera à jamais honoré dans l'Inde, après avoir soutenu

HISTOIRE DES INDES. dans Ederabat un siége de quarante-cinq jours, réduisit enfin l'ennemi à lui demander la paix : il l'accorda. De retour à la cour de Salabetzingue, il y parut en vainqueur, en pacificateur, en maître; il y donna la loi. Le sceau de son triomphe & de sa sûreté fut l'expulsion des Chefs & des Ministres qui avoient excité la révolution.

1171. 1757. La réconciliation des François avec le Souba fut suivie de la prise des factoreries Angloises d'Ingeram, de Bandermalanka, de Visigapatam; & par ces avantages, la Compagnie de France se vit en possession de la côte depuis Ganjam jusqu'à Masulipatan. Les Anglois, pendant que leurs affaires prenoient une si mauvaise tournure dans le Nord, tirerent peu de profit des Provinces Méridionales, à cause de quelques troubles qui s'y étoient élevés. Le Bengale étoit le théâtre de leur gloire d'autant plus éclatante que leur humiliation avoit été plus profonde. Les propositions de neutralité qu'ils avoient faites aux François pour cette belle partie de l'Indostan, & les bons traitemens qu'ils avoient reçus à Chandernagor, avoient paru aux chefs de cette nation des garans de leurs bonnes dispositions sur ce pays; l'on sembla croire leur reconnoissance au dessus

dessus de tout intérêt. Moyennant le voile qu'on se fit de tout cela pour s'aveugler, suivant l'expression d'un ami de M. Dupleix, ou plutôt dans l'impuissance où l'on étoit à Pondichéri de fournir à une guerre dans ces cantons, on les laissa rentrer dans Calicuta, passer sous le canon François avec de petits bâtimens pour aller brûler Ougly, & forcer ensuite le Nabab à faire telle paix qu'ils voulurent. Il est vrai que l'intrigue eut plus de part à cette paix que leurs forces; car le Colonel Clive n'avoit pu remporter une victoire complette. Toutefois le Nabab donna de son propre mouvement aux François les mêmes privileges qu'il avoit été obligé d'accorder à leurs rivaux; il leur remboursa l'argent qu'il avoit d'abord levé sur eux en contributions; il ne chercha qu'à les gagner; mais ils resterent dans l'inaction: il y a apparence que le Nabab se refroidit à leur égard. Alors les Anglois, sous la conduite de l'Amiral Watson & du Colonel Clive, les attaquerent jusques dans Chandernagor: ce précieux établissement fut perdu pour eux, & le vainqueur, à qui la prise de quatre forts ne couta, dit-on, que quatre jours de fatigue, viola par des abus odieux de son triomphe, ce lieu qui venoit de lui servir d'asyle dans sa disgrace; pro-

HISTOIRE DES INDES.

cédé qui auroit autorisé M. de Bussy à ne pas ménager la garnison & toute la colonie de Visiagapatam, dont il s'empara peu de temps après à la côte d'Orixa, s'il n'eut pas regardé la générosité comme une plus noble vengeance. Par le dernier traité conclu entre les deux Compagnies, le Commissaire François avoit pacifiquement laissé les Anglois maîtres de la mer ; ce qui répondoit merveilleusement à leurs vues sur les places maritimes auxquelles ils s'attachent principalement, parce qu'outre qu'une escadre leur tient lieu de plusieurs armées pour la conservation de ces lieux si avantageux par eux-mêmes pour le commerce, & si bien affermis par la supériorité des forces navales, ils y trouvent les clefs des terres qui s'ouvrent & se ferment au gré des possesseurs des côtes. Ainsi quand la flotte Angloise se porta sur Chandernagor, elle ne rencontra sur la mer aucun obstacle ; & le Gouverneur de Pondichéri n'ayant point de vaisseaux pour envoyer des secours à ce comptoir, étant peut être d'ailleurs retenu par des ordres supérieurs & par la crainte de trop dégarnir le principal établissement de la Compagnie, le succès de l'expédition étoit assuré. Avec une poignée de soldats & de matelots ramassés dans le Bengale,

M. Law conserva pendant quelque temps le nom François sur les bords du Gange; il le fit aimer & même respecter sans autre ressource que son courage & son génie. En cherchant à forcer çà & là la fortune en homme de tête, en homme zélé pour le rétablissement de la nation, il rendit inutiles tous les efforts que les Anglois firent pour le perdre; & plusieurs fois il parut sur le point de les chasser de la province, au moyen de ses alliances avec les chefs des Marattes, avec un Prince du sang Impérial dont l'armée, composée de cinquante mille hommes, menaça tout à la fois & cette Province & la Capitale de l'Empire Mogol. Mais pour arrêter le cours des revers & celui des variations de l'esprit Indien, il auroit eu besoin de forces Européennes; M. de Leyrit ne put ou n'osa lui en prêter; M. de Lally qui le put ensuite ne le voulut point: le sort en étoit jetté; les François ne devoient point rentrer dans le Bengale; ce riche magasin, avec lequel ils approvisionnoient le Coromandel, devoit leur être fermé pendant cette guerre. C'est de-là que les Anglois ont tiré non seulement dequoi fournir aux frais de la guerre du Coromandel, mais encore dequoi y payer les dettes de leur Compagnie; c'est avec 50 ou 60 millions

qu'ils ont trouvés dans Chandernagor, qu'ils ont conquis l'Inde Françoise.

Jaffier Ali-Khan, homme accrédité dans le Bengale, conspiroit alors contre le Nabab Sulahjud Doubla, dont il étoit un des principaux Ministres. Les Anglois entrerent dans son projet, convaincus, disent-ils, par la conduite équivoque de ce Prince, par la violation des articles du traité qu'il avoit solemnellement jurés, par le refus de recevoir garnison dans Cassembazar, par la défense de laisser passer une livre de poudre ou de plomb, par des avis sûrs qu'il avoit invité M. de Bussy à le joindre à Golkonde, qu'il avoit dessein de renouveller la guerre, aussi-tôt que le fruit de ses intrigues seroit à maturité. M. Clive marcha contre le Nabab. La victoire ne fut pas long-temps disputée, parce que la trahison de quelques officiers découragea bientôt ce Prince, & répandit la terreur parmi ses troupes. Avec l'autorité d'un vainqueur, le général Anglois alla dans Muxadavat, capitale de la Province, investir de la Nababie Jaffier Alikhan, qui reçut les hommages des Indiens de tout rang, en qualité de Souba des Provinces de Bengale, de Baher & d'Orixa. Enfin on fit le vieux Nabab prisonnier, au moment où M. Law, chef

des François de Cassembazar, alloit le soutenir avec un détachement Européen. Quatre jours après, il fut exécuté par ordre de l'usurpateur, qui récompensa ses alliés, de maniere à prouver, dit-on, combien il méritoit leur assistance.

» C'est ainsi, disent les Auteurs de » l'Histoire universelle, qu'une poignée » de monde fit dans l'espace de douze » jours cette grande révolution dans les » affaires de la Compagnie, & dans un » des plus riches Royaumes de l'Asie. Le » commerce fut rétabli, même au-delà » de ce qu'il avoit jamais été; les Anglois » se trouverent fortifiés par un puissant » allié, intéressé à être fidéle à ses en- » gagemens; ceux qui avoient souffert à » Calicuta furent dédommagés de leur » perte, autant que l'argent pouvoit le » faire, les soldats & les mariniers ré- » compensés au-delà de toutes leurs es- » pérances pour le zele & le courage qu'ils » avoient témoigné, & les François en- » tiérement chassés du Bengale & de ses » dépendances. On pourroit mettre en » question, si toutes les grandes puissances » de l'Europe, engagées dans une guerre » qui a fait couler des torrens de sang & » coûté tant de millions, recueilleront au- » tant d'avantages solides que la Com-

» pagnie des Indes a fait avec deux mille » hommes, sous la conduite de M. Clive, » dont la postérité lira les exploits avec » étonnement ». Cet illustre général a mis le comble à sa gloire & à la puissance de sa nation dans le Bengale, principalement par la guerre récente & par le traité de paix qui ont couronné son ouvrage. Il a disposé de nouveau de la Nababie, & la nation Angloise, jalouse des grands avantages que la Compagnie y a acquis par ses exploits, en a disputé la jouissance à cette Société, qui, après de vifs débats, s'est engagée à payer tous les ans au Gouvernement 400, 000 livres sterlings, en attendant la confirmation & la continuation de sa charte. Après la révolution que l'on vient de décrire, M. Law soutint encore pendant quelque temps sur le Gange, l'honneur du nom François.

La guerre étoit allumée dans le Coromandel. L'arrivée de M. le Chevalier de Soupire à Pondichéri, au mois de Septembre 1757, avec des secours, donna aux François le moyen d'entrer en lice avec avantage. Pour attaquer avec succès des places maritimes, le concours d'une escadre parut nécessaire au Conseil. Ainsi la saison étant trop avancée pour que les vaisseaux qui avoient amené M. le Chevalier de Soupire, tinssent la mer sans

s'exposer à périr, & l'escadre Angloise qui leur étoit fort supérieure, pouvant paroître à chaque instant & les détruire, on résolut le siége de Schetoupet & de Tiroumaley, dont la prise devoit procurer à la Compagnie la jouissance d'un pays fertile, dans lequel on pouvoit puiser des sommes considérables & des subsistances abondantes : cet objet fut rempli. Les pluies obligerent le général à ramener son armée à Pondichéri, où l'on s'occupa des mesures nécessaires pour la sûreté des places & pour des entreprises plus importantes. Pendant ce temps là, on entama une négociation avec un officier des Cipayes enfermés dans Trichenapaly avec la garnison Angloise. L'heureux succès de cette intrigue auroit mis entre les mains des François la clef du Maysour, du Maduré & de Tanjaour.

M. le Comte de Lally arriva sur ces 1172.
entrefaites, avec la qualité de comman- 1758.
dant & chef général de la nation Françoise dans l'Inde. Les opérations prirent alors une nouvelle route. M. de Lally fut à peine à terre qu'il marcha sur le fort S. David. On prit pour un bon augure cette apparence d'activité ; mais les premiers essais du commandement ou plutôt du regne du nouveau général, abattirent



HISTOIRE DES INDES.

aussi-tôt les esprits: ce ne fut que hauteurs, qu'injustices, que violences employées pour servir son impatience & sa précipitation. Voilà, lit-on dans le Mémoire publié pour la justification de M. de Leyrit, le premier germe de cette haine publique, qui est toujours allée en augmentant, à raison des alimens qu'on lui a fournis. M. le Comte d'Aché étoit avec une escadre sous le fort S. David, pendant que l'armée de terre alloit l'attaquer, lorsque l'escadre Angloise, commandée par l'amiral Pocock, vint à lui pour le combattre. L'amiral Pocock, par les renforts que l'amiral Steevens lui avoit amenés, se trouvoit à forces à peu près égales avec M. d'Aché. L'un & l'autre s'engagerent dans une action avec huit vaisseaux de guerre & une frégate. Des deux côtés l'ardeur des troupes étoit très-vive; les deux escadres furent fort maltraitées; la nuit les sépara. Les Anglois se retirerent à Madras & les François à Pondichéri. M. de Lally n'ayant point trouvé de résistance à Goudelour, commença aussi-tôt, avec beaucoup de confiance & peu de munitions, le siége du fort S. David, qui domine cette ville. Quoique la terreur des forces arrivées de France fut répandue dans tous les éta-

blissemens Anglois de la côte, le succès de l'entreprise n'eût pas été peut être heureux, ou du moins rapide, si la garnison du fort n'avoit été considérablement affoiblie par la désertion des Noirs, si l'indiscipline & l'ivrognerie du soldat Anglois ne l'eussent empêché de s'acquitter du service, si le major Polier, au lieu de s'opiniâtrer à la défense des postes avancés, les avoit abandonnés & détruits, pour ménager ses troupes, déja trop foibles; si la disette d'eau, le mauvais emploi d'une formidable artillerie & des munitions, l'inutilité des mines dont la poudre étoit gâtée par l'humidité, avoient permis aux assiégés d'envisager sans frayeur l'intrépidité des officiers François chargés des attaques. Le major Polier qui avoit toujours servi avec autant de bravoure que de conduite, capitula, ne pouvant compter sur la garnison, & conjecturant par l'apparition de l'escadre de M. d'Aché, qu'il n'avoit aucun secours à attendre de l'escadre Angloise, avant que la brêche fût ouverte & que l'ennemi eût applani le chemin pour monter à l'assaut. Le Conseil de Madras nomma une commission pour examiner sa conduite; & si avec quelques reproches, on lui donna quelques louanges, il crut qu'il lui en

D v

HISTOIRE DES INDES.

restoit une tache, qu'il ne pouvoit effacer que par des actes d'une bravoure avide de périls. Les ouvrages du fort furent détruits. » Le vaincu, lit-on dans les Mémoires du colonel Lawrence, ne » sçauroit blâmer une pareille conduite » dans un général, quelque partial qu'il » soit, puisque c'est beaucoup gagner à la » guerre que de pouvoir détruire une for- » teresse ennemie; mais on ne peut s'em- » pêcher de blâmer les François d'avoir » détruit quantité de maisons de plai- » sance & de bâtimens magnifiques qui » étoient dans les environs; d'avoir brû- » lé & saccagé les villages qu'ils trou- » verent sur leur route à leur retour du » fort S. David. Cette conduite leur » aliéna le cœur des habitans, au point » qu'ils intercepterent leurs convois, & » les réduisirent presque à mourir de faim » devant Tanjaour ». Les Anglois ayant évacué Divicoté, l'armée Françoise s'en empara sans coup férir.

L'allarme étoit dans Madras, on ne doutoit point que l'ennemi ne poussât sa victoire jusques sous ses murs. Aussi-tôt on rappella les garnisons d'Arcate, de Changalaput, de Carangoly, &c. afin de réunir les forces dispersées de la Compagnie, dans le centre de sa puissance.

Le danger paroiſſoit urgent; mais il s'éloigna; on ſe raſſura, & l'on eut le loiſir de ſe fortifier, pendant que M. de Lally alloit dans le midi avec la plus belle armée que les François euſſent eue juſqu'alors aux Indes, exiger d'un Prince Indien, le payement d'une ſomme qu'il devoit à Rajaſaheb, fils de Chandaſaheb. Cet ennemi dont on ſe plut à irriter la haine ſecrete, c'étoit le Roi de Tanjaour, uſurpateur, partiſan des Anglois & leur ouvrage. Avec un ſimple détachement, on l'auroit tenu en reſpect; & plutôt que de faire tête à ce corps, il auroit donné l'argent qu'on eût pu lui demander, à titre d'indemnités, pour les infidélités & les trahiſons qu'on avoit éprouvées de ſa part; il ſe feroit hâté d'acheter la paix, dans la crainte de s'expoſer par des refus à une ruine entiere. En couvrant l'entrepriſe du nom du légitime maître de la Province, que l'on venoit de délivrer à la priſe du fort S. David, & de qui l'on tenoit, entr'autres bienfaits, la poſſeſſion de Karical, on auroit acquis, avec une réputation de reconnoiſſance, de juſtice & de généroſité, la bienveillance d'une partie du peuple, des troupes & de la Cour même: le général François ne goûta point cette idée. Le pays étoit fertile; mais au

HISTOIRE DES INDES.

milieu de l'abondance, l'armée souffrit une disette extrême, parce que dès l'ouverture de la campagne, elle commença à se pourvoir par le pillage, jusques sur les aldées de la Compagnie; de maniére qu'elle vit bientôt la proie fuir devant elle, disparoître, & passer même jusques dans l'escadre Angloise, qui étoit à la côte vers Negapatan. Les pourvoyeurs manquoient à leurs engagemens, soit par impuissance, soit par mauvaise volonté, soit parce que les employés Noirs étoient sans cesse exposés aux vexations des Blancs. Les calers ou voleurs du pays interrompoient la communication avec Pondichéri & même avec Karical; on ne travailla point à les contenir, ce qu'on eût pu faire en laissant une forte garnison à Divicoté, non plus qu'à intercepter les secours que le capitaine Caillaud envoyoit de Trichenapaly avec le Paléagar, & dont on ne parut pas même instruit. Par l'évacuation de Cheringham que l'on avoit abandonné pour en conduire inutilement les troupes au siége de S. David, on avoit fait naître une partie de ces obstacles. Naour étoit un lieu de grand commerce, sur-tout en grains; on s'en empara, & l'armée n'en tira presque point de ressource. Les marchandises que l'on y trouva

furent données à M. Fischer pour 200 mille roupies, ou 480 mille livres (à 48 sols la roupie); le colonel Lawrence, suivant qui on les vendit un demi lack ou 120 mille livres de plus, assure qu'elles valoient deux fois autant. Le Roi de Tanjaour ne vouloit pas se battre; on l'y contraignit. En quinze jours, le général François conclut & rompit quatre traités. Par le dernier accord, le Roi s'engageoit en recevant des otages, à payer cinq lacks de roupies, ou un million deux cens mille livres, & à fournir des troupes pour le siége de Trichenapaly: il envoya une partie de l'argent & des soldats qu'il avoit promis; M. de Lally à qui il parvint quelques piéces de gros canon & de la poudre, fit mettre les soldats en prison, garda l'argent, laissa ses otages à la discrétion d'un Prince justement irrité, & battit la ville de Tanjaour. » Les habitans, » dit le colonel Lawrence, se déterminerent à faire une sortie générale. Ils » la firent le 9 d'Août avec un succès extraodinaire, & il y a lieu d'être surpris » qu'un corps de nationaux, quoiqu'il » fût composé d'un grand nombre de cavaliers, de cipayes & de colleries, ait » pu faire impression sur une aussi forte » armée d'Européens, (environ 2500

HISTOIRE DES INDES.

» hommes) & de cipayes disciplinés, que » celle que commandoit M. de Lally, & » qui étoit d'ailleurs soutenue par un gros » train d'artillerie. Ils attaquerent tout à » la fois le camp & les batteries des Fran» çois, tuerent cent Européens, prirent » une piéce de canon, un tombereau de » munitions, deux éléphans & quelques » chevaux, brûlerent quatre tombereaux » de munitions, & rentrerent dans la ville. » M. de Lally, renonçant entiérement à » son dessein, encloua son canon & se » retira vers Karical. Les Tanjaouriens » s'étant mis à ses trousses, lui tuerent » encore cinquante hommes, & lui en» leverent deux piéces de canon & deux » mortiers. Le reste se retira à Trivalour » & de-là à Karical; & vers la fin du » mois, la plus grande partie des troupes » & M. de Lally lui-même se rendirent » à Pondichéri ».

M. de Lally écrivit après cet événement à M. de Leyrit : » Il est fâcheux que 400 » boulets & 5 milliers de poudre pour » achever huit pieds de brêche, nous » forcent de renoncer à une conquête qui » ne demandoit que 48 heures, & à la» quelle la bonne volonté du soldat s'étoit » soumise, en renonçant pour 24 heures » à toute espéce de nourriture... Voilà

» donc le fruit de notre conquête borné
» à Naour, que je vais tâcher de con-
» server, & au désagrément personnel
» de voir m'échapper une place devant
» laquelle j'ai perdu 27 hommes, outre
» 10 à 12 blessés, qui mourront ou seront
» incapables de servir. Quoiqu'il en soit,
» aux grands maux les grands remédes.
» La profusion, le désordre, le vol &
» la rapine m'ont suivi depuis Pondichéri,
» & m'y rameneront vraisemblablement.
» Dieu vous garde, vous & Pondichéri,
» &c. ». Cependant M. de Lally n'ignoroit pas que M. de Maudave étoit sur le point d'arriver de Naour, avec les munitions qu'il avoit demandées, & dont il auroit du se pourvoir avant que de partir pour l'expédition. Il paroît, sur-tout par un rapport de M. le Marquis de Monmorency, que si l'on manquoit de subsistances, ce n'étoit pas qu'elles fussent rares dans le pays. Pondichéri que M. de Lally menace d'une ruine entiére, auroit été dans un danger encore plus imminent, si M. le Chevalier de Soupire, qui protégeoit cette place & ses environs avec un assez foible détachement, n'eut adroitement éludé l'ordre que le général lui avoit donné, d'aller le joindre devant Tanjaour, lorsque & sur mer & sur terre, tout an-



nonçoit de la part des Anglois des projets sur Pondichéri ou du moins sur Alamparvé, où l'on avoit rassemblé de l'artillerie pour le siége de Madras. Si sa volonté du chef eût été suivie, ni Alamparvé ni Pondichéri n'auroient été à l'abri d'une entreprise brusque, d'un coup de main. Quant à Naour, les Tanjaouriens y entrerent sans coup férir. On ne regardera pas la perte si modérée de 30 ou 40 hommes comme un grand mal qui demandât de grands remédes; la vraie perte, une perte irréparable, c'étoit celle du temps qu'on auroit pû employer plus utilement à des opérations combinées avec celles de l'escadre; de la réputation, non-seulement de bravoure, mais encore de justice, de bonne foi & de prudence; de l'occásion d'attaquer les Anglois dans le moment favorable de leur affoiblissement & de leurs craintes; de la bonne volonté des troupes qui tournerent entiérement à l'indiscipline & au désordre; d'une foule de déserteurs, qui dans l'espérance d'être nourris & payés, ayant pris parti chez les Anglois, par lesquels ils furent toujours employés dans les postes les plus périlleux, furent, suivant M. de Lally lui-même, les principaux libérateurs de Madras, & suivant M. de Bussy, les vrais

auteurs de la ruine de leur nation dans l'Inde. M. de Lally avoit coutume, à ce qu'on assure, de comparer sa retraite à celle des dix mille; ce n'est pas ainsi qu'en ont jugé les Anglois, comme on l'a vu par le récit du colonel Lawrence. Il est plus aisé de se persuader, ainsi que le pense M. de Leyrit, qu'il n'y a qu'un général dispensé de rendre compte à ses supérieurs, qui osât en prendre sur soi le reproche. » C'est dans cette expédition, lit-on dans une note du Mémoire de M^r. de Bussy, que se retirant à la tête de trois » mille François, devant quelques mil- » liers de Noirs, les moins braves de » l'Inde, il (M^r. de Lally) se dépouilla, » dit-on, de toutes les marques exté- » rieures de ses dignités, dans la crainte » d'être reconnu ».

Pendant ces malheureuses opérations dans l'intérieur des terres, l'escadre qui ne pouvoit y avoir part étoit restée long-temps embossée sous Pondichéri. M. de Lally prétend que M. d'Aché lui avoit refusé dans le fort S. David d'aller à Madras. M. d'Aché assure qu'il proposa lui-même à M. de Lally de se rendre devant cette place, mais que ce général n'y acquiesça point, par la raison qu'il n'y avoit pas à Pondichéri assez de munitions de

guerre & d'argent. Il eſt certain que le vœu de toute l'eſcadre étoit de ſe porter ſur Madras, ſuivant la dépoſition de M. le Comte de Genlis. On avoit même fait des diſpoſitions à cet égard. Cet officier devoit avoir le commandement de pluſieurs chaloupes & chelingues, deſtinées à brûler les vaiſſeaux Anglois dans la rade, ſuivant le projet qu'il en avoit donné lui-même. Cette conquête devoit être le ſeul objet de l'ambition de l'eſcadre. Elle manquoit d'hommes, de vivres & d'agrès : le fort S. George pris, elle auroit trouvé dans les magaſins des Anglois les agrès dont elle avoit beſoin; elle auroit trouvé chez les nations Européenes des vivres qu'elles prodiguoient à l'ennemi; elle n'auroit plus trouvé d'ennemis à combattre, & cette glorieuſe campagne eût été la fin de ſes travaux. Après le départ de l'armée pour le Tanjaour, M. d'Aché ſe mit en mer pour aller enlever des vaiſſeaux richement chargés, qui venoient du Bengale à Madras. Le Conſeil en fut allarmé. Sur ſa ſommation, le chef d'eſcadre que l'on rendoit reſponſable des accidens qui pourroient arriver ſur la côte pendant ſa croiſiére, revint à Pondichéri, & les vaiſſeaux du Bengale paſſerent à Madras. Enfin l'eſcadre, après

avoir fait une grande consommation de vivres sans avoir pu se rétablir parfaitement, sortit de la rade, de l'avis du conseil, lorsque l'amiral Anglois vint l'appeller en mer par ses manœuvres. A la nouvelle de la levée du siége de Tanjaour, on jugea que la flotte ennemie sur laquelle il y avoit beaucoup de troupes, tenteroit d'en débarquer aux environs de Karical, pour couper la retraite à M. de Lally : la circonstance parut exiger un combat. L'action fut des plus meurtrieres. Les Anglois ayant visé au corps des vaisseaux ennemis, & les François ayant cherché à démâter les leurs, ceux-ci eurent beaucoup d'hommes tués ou blessés, & les mâts & les agrès de l'ennemi souffrirent extrêmement. Mais du côté des François, il se trouva deux vaisseaux, dont les batteries étoient noyées & incapables de service. Les feux d'artifice lancés par les Anglois en mirent deux autres hors de combat. Ainsi M. d'Aché se vit contraint de faire route vers Pondichéri ; l'amiral Pocock fut à bout de bordée mouiller à Karical, sans emporter aucun trophée, sans avoir pris une chaloupe. Ce combat donna la supériorité aux Anglois. M. d'Aché étoit dans une impossibilité absolue d'agir, lorsque M.

de Lally lui proposa de tenter de nouveau le sort des armes : tentative qui sans aucune utilité pour les possessions de la Compagnie, eût causé l'anéantissement de l'escadre, si le succès n'en avoit pas été heureux, ou l'auroit réduite dans le plus pitoyable état, quand la victoire l'auroit couronnée. L'avis du conseil de marine fut que l'escadre gagnât les Isles pour s'y radouber. Le départ de l'amiral Pocock suivit de près celui du Comte d'Aché, qui laissoit cinq cens hommes à Pondichéri pour renforcer l'armée de terre.

Les Anglois & leurs alliés s'étoient emparés de Tiroumaley & de quelques autres postes. M. de Soupire s'étoit rendu maître de Carangouly ; M. de Lally alla planter le pavillon de Salabetzingue dans Arcate, que le Kélidar, à qui les Anglois en avoient laissé la garde, lui livra. Il eut dès-lors installé Rajasaheb dans la Nababie, si M. de Bussy qu'il avoit rappellé de Dekan, ne l'eût détourné d'une démarche aussi fausse. « Cette imprudence, » dit cet officier renommé, qui auroit » annoncé à toute l'Inde que l'on s'at- » tribuoit le droit de disposer des plus » grandes places du pays, au préjudice du » légitime souverain, auroit été le coup » de rupture entre Salabetzingue & nous,

» & un signal de réunion contre la nation
» de tous les aspirans à la Nababie d'Ar-
» cate, dont il étoit de notre intérêt de
» flatter les espérances, pour nous con-
» cilier leurs services & leurs secours ».
Cette politique ne fut pas long temps du goût de M. de Lally. Rajasaheb proposoit de l'argent, on accepta ses offres l'année suivante, & ce ne fut pas entiérement au profit de la Compagnie. Les concurrens de Rajasaheb étoient les propres freres de Mahamet Alikhan; on les nommoit Nagiboula-Khan & Abdoulvab-Khan. Ils offroient tous les deux des troupes aux François. Les mauvais traitemens de M. de Lally les engagerent à se déclarer contre eux. Abdoulvab-Khan, devenu l'ennemi irréconciliable de la Compagnie, dont il avoit été long temps l'ami, servit aussi utilement les Anglois pendant le siége de Madras, qu'il les avoit autrefois vigoureusement repoussés à Nelour. « Il
» est assez singulier, dit M. de Bussy,
» qu'un général envoyé au secours d'une
» Compagnie de commerce, qui n'a dans
» les lieux qu'elle occupe qu'un état pré-
» caire, & en quelque sorte subordonné
» à la volonté des maîtres du pays, af-
» fecte de ne pas concevoir de quelle
» utilité peuvent être pour le commerce,

HISTOIRE DES INDES.

» les traités, les alliances avec les maîtres » de ce pays, sur-tout quand on a des » ennemis jaloux & puissans ? Les An- » glois qui concevoient très-bien ce que » le Sieur de Lally ne concevoit pas, » achetoient des alliés au poids de l'or, » & le Sieur de Lally nous faisoit des » ennemis ».

1173-74. 1758-59. Enfin M. de Lally se détermine à tenter le siége de Madras; il part avec une armée de près de 3000 Européens, & un corps très-considérable de Cipayes & de Noirs, mais sans avoir ni canon de siége, ni poudre, ni boulets, ni mortiers, ni bombes : il arrive, laissant derriere lui la place de Chinguelpet, sur la route que les convois devoient tenir pour se rendre à son camp. La prise de ce poste eût exposé nos limites, dit le colonel Lawrence, aux incursions de l'ennemi, eût servi de retraite à nos déserteurs, & nous eût empêchés de recevoir le bois, les grains & les autres provisions dont nous avons besoin. L'ennemi, ajoute-t-il, renonça au dessein qu'il avoit sur cette place, & je crois qu'il eût lieu de s'en repentir durant le siége de Madras. C'est là en effet que des essains de noirs partisans des Anglois, après avoir traversé les possessions Françoises du Sud, laissées dans un aban-

don total, vinrent établir leur point d'appui, pour aller inquiéter l'armée des assiégeans. C'est-là que fut le rendez vous & l'asyle des détachemens Anglois & des secours des Paléagars leurs alliés, avec lesquels le capitaine Preston ne cessa de harceler & d'assiéger, en quelque sorte, M. de Lally. C'est de-là que vint le salut de Madras. On assure que le général François se soumit aux éruptions de ce volcan, dans la crainte de donner aux habitans de Madras, c'est-à-dire, de la ville noire, occupée par les Indiens, le temps d'emporter leurs richesses, s'il travailloit à s'en garantir. Son armée attaqua sur des colonnes la ville noire, que les Anglois n'étoient pas en état de lui disputer, tant à cause de sa grande étendue, qu'à raison de la médiocrité de leurs forces. La confusion étoit dans le fort S. Georges, où les hommes, les femmes & les enfans se réfugioient en foule. Le colonel Lawrence commandant des troupes, & M. Pigot gouverneur, jugerent à propos, suivant le conseil du colonel Draper, de commencer leur défense par un coup d'éclat, capable de rassurer la garnison & de décourager l'ennemi. On fit une vigoureuse sortie, avec l'élite des troupes, sur l'armée Françoise, encore acharnée au pil-

HISTOIRE DES INDES.

lage. L'indiſcipline du ſoldat trompa la bravoure du colonel Draper. On fut repouſſé, avec perte, dit-on, de trois ou quatre cens hommes, qui formoient preſque le tiers de la garniſon. Il eſt certain que le combat fut très-meurtrier pour les Anglois, puiſqu'ils n'oſerent plus renouveller leur tentative, & qu'ils laiſſerent aux François le loiſir d'arranger tranquillement les préparatifs du ſiége, ainſi que le temps néceſſaire pour recevoir des munitions. Cependant il ſe paſſa plus de trois ſemaines avant que les aſſiégeans tiraſſent ſur le fort ; ils ne commencerent à le canonner qu'aux premiers jours de Janvier. Il paroît par le Journal de M. Call, ingénieur en chef du fort, que l'artillerie des aſſiégeans fut auſſi mal gouvernée que le canon des aſſiégés fut bien conduit. Les batteries des aſſiégeans étoient preſque auſſi tôt démontées que démaſquées. Leur feu n'étoit que momentané, parce que contre les régles les plus ordinaires de l'art, le général précipitant ſes attaques, n'attendit jamais des proviſions ſuffiſantes de munitions pour le nourrir. On laiſſoit à l'ennemi le temps de réparer avec avantage ce qu'il avoit ſouffert, ſuivant l'expoſé de M. de Leyrit. Le chemin couvert emporté, la contreſcarpe renverſée,

renversée, les préparatifs pour la descente du fossé finis; on n'avoit encore pu ralentir le feu de la place. Il est à remarquer que la forteresse étoit attaquée du côté du nord, quoique ce côté fût le mieux fortifié & le moins commode pour recevoir les munitions qui venoient du sud. On prétend que si M. de Lally se fût borné à bloquer la place sans prodiguer ses soldats, il auroit réduit aux abois la garnison par la disette, par la désertion & par la maladie. Il y avoit quelques vaisseaux à Pondichéri, il n'en étoit point resté à Madras. Les maladies régnoient dans cette place; & l'arrivée de quelques secours, quand ils auroient échappé aux assiégeans, n'auroit fait qu'y augmenter la disette ainsi que le désordre.

Le Capitaine Preston, avec son camp volant, dont cinquante Blancs formoient la principale force, parvint à couper plusieurs fois les vivres à l'ennemi, à lui enlever un gros convoi, à partager son attention par des courses importunes, à l'affoiblir en détachemens & en combats, à le fatiguer: c'étoit l'objet de ce corps; & la garnison du fort en témoigna publiquement sa reconnoissance au chef. M. de Lally comparoit ces troupes aux mouches qui, lorsqu'on les chasse d'un côté, re-

HISTOIRE DES INDES.

viennent de l'autre. Ce Général comptoit pour quatre batailles & deux combats, dont il sortit victorieux, les engagemens que ses détachemens eurent avec elles. Il marcha lui-même, avec six cens Blancs d'élite & plus de cinq mille Cipayes ou Noirs & onze pieces d'artillerie, contre le camp volant de soixante Européens, quatre mille Cipayes ou Noirs& quatre pieces de canon. Il perdit des hommes & se retira, en accusant les Officiers de lâcheté. Ce n'étoit rien que de mettre en fuite cet incommode ennemi, il falloit le détruire; on n'en attendit pas, on n'en saisit pas l'occasion. Cependant vers la fin du siége, quoique le Major Caillaud l'eut grossi d'un nouveau renfort, on parvint à le renfermer dans le poste du grand Mont; & il paroissoit perdu sans ressource, si le corps qui l'enveloppoit n'eut manqué de munitions, & n'eut reçu ordre de M. de Lally de retourner au camp.

Dès le commencement du siége, ce Général avoit jugé à propos de mettre dans Sadras, établissement Hollandois, une garnison Françoise, sous prétexte de prévenir les Anglois, ou pour avoir de la poudre, à ce qu'il mandoit à M. de Leyrit. En quittant le Tanjaour, il avoit déja

conçu le projet d'attaquer cette nation neutre, comme un remede violent à un grand mal. Elle avoit alors souffert que les Anglois enlevassent de leur Colonie de Chinchurat, après la prise de Chandernagor, 50 mille roupies appartenantes à des François, ainsi qu'un brigantin de la même nation dans la rade de Negapatam: M. d'Aché s'étoit saisi en représailles d'un navire de Batavia richement chargé. M. de Lally avoit encore des vues sur Paliacate. Toute entreprise lui paroissoit légitime, lorsqu'elle lui procuroit de l'argent. Faute de paye, les troupes & principalement les Cipayes désertoient en foule. Cependant on ne cessoit d'envoyer de l'argent de Pondichéri. Raja-Saheb, régisseur d'Arcate, devoit fournir des sommes considérables; il étoit aisé d'en tirer des Paléagars voisins. Toutefois M. de Lally disoit qu'il n'y avoit que l'argent qui manquât pour prendre Madras. « Si nous manquons » Madras, disoit-il dans une autre lettre, » comme je le crois, la principale raison à » laquelle il faudra l'attribuer est le pillage » de 15 millions au moins, tant de dévasté que de répandu dans le soldat, & » j'ai honte de le dire, dans l'Officier, » qui n'a pas craint de se servir même de » mon nom. Tout le public sçait, dit M.

HISTOIRE DES INDES.

» de Leyrit, que les principaux confidens » de M. de Lally se sont enrichis par les » nazers, (présens particuliers) les con- » tributions, les sauvegardes & les para- » vanas qui étoient autant de fruits qu'ils » faisoient produire à la chape (cachet ou » sceau) du Général. » Lorsque M. de Lally ne demandoit qu'un lack pour terminer l'expédition, il en arriva des Isles quatre & demi. Pendant que l'armée manquoit de vivres, on faisoit vendre, au rapport de M. de Bussy dans un petit établissement Hollandois voisin du camp, ceux qu'on avoit trouvés dans la ville Noire. Cet Officier demanda la commission d'aller en tirer des Paléagars ou Rajas, dépendans d'Arcate, qui payent ordinairement une partie de leurs tributs en denrées; mais le Général n'aimoit point à l'employer, à suivre des conseils & à écouter la voix publique.

M. de Lally, trois jours avant la levée du siége, fournit aux Anglois un puissant motif de s'opiniâtrer dans leur défense, quoique réduits aux dernieres extrémités, & un instrument aussi propre à ranimer le zele de leurs Alliés qu'à perdre de réputation leurs ennemis. Le Major Caillaud intercepta une de ses lettres, dans laquelle il écrivoit à M. de Leyrit : « Nous

» sommes toujours dans la même position ; la breche faite depuis quinze jours, toujours à quinze toises des murs de la place, & jamais ne levant la tête pour la regarder. Je compte qu'en arrivant à Pondichéri, nous chercherons tous à apprendre quelque autre métier ; car celui de la guerre exige trop de patience..... Vous n'imaginerez jamais que ce sont cinquante déserteurs François & une centaine de Suisses qui tiennent en arrêt deux mille hommes de troupes du Roi & de la Compagnie qui sont encore ici existans, malgré les états surchargés que chacun fait ici à sa guise de la boucherie qu'on en a faite ; & vous seriez encore plus surpris si je vous disois que sans les deux combats & les quatre batailles que nous avons essuyés, & sans les deux batteries qui ont été manquées ou faites de travers, pour parler plus clairement, nous n'aurions pas perdu cinquante hommes depuis le commencement du siége jusqu'à aujourd'hui.... J'ai écrit à M. de Larche : s'il persiste à ne point venir ici, tirera de l'argent qui voudra des Paléagars, ce ne sera pas moi ; & je renonce, comme je vous en ai déja prévenu il y a plus d'un mois, à me mêler

» directement ni indirectement de tout » ce qui peut avoir rapport à votre admi» niſtration, ſoit civile, ſoit militaire. » J'irai plutôt commander les Caffres de » Madagaſcar que de reſter dans cette So» dome, qu'il n'eſt pas poſſible que le » feu des Anglois ne détruiſe tôt ou tard » au défaut de celui du Ciel. » Les Anglois firent traduire cette lettre dans toutes les langues que l'on parle ſur la côte, & en envoyerent des copies à tous les Princes de l'Inde, à tous les chefs, & même aux marchands ou fabriquans, avec des commentaires analogues à l'eſprit & à l'état de chacun d'eux. « Pour juger, dit » M. de Buſſy, de l'effet prodigieux que » produiſirent & cette lettre & ces com» mentaires deshonorans dont elle fut ac» compagnée, pour concevoir toute l'é» tendue du diſcrédit où elle nous fit tom» ber, il ne faut que ſçavoir que chez les » peuples de l'Inde, le chef d'une nation » y eſt tout ; qu'il tient, pour ainſi dire, » dans ſa main & la gloire & la honte de » la nation, & qu'on n'y eſt point tenté » d'eſtimer ſes propres gens qu'il mé» priſe. »

Les Anglois attendoient alors un ſecours par mer. On vit paroître dans la rade de Madras ſix vaiſſeaux mar-

chands, escortés de quatre frégates venant de Bombay. Aussitôt l'ordre fut donné de lever le siége; l'armée se retira dans le plus grand désordre vers Arcate, abandonnant malades, blessés, artillerie. Cependant ce prétendu secours n'étoit bon qu'à recruter les Hôpitaux & à accélérer la prise de la place; puisque les soldats que l'on mit à terre étoient presque tous malades, & que les vaisseaux manquoient de vivres ainsi que la ville. La présence de ces troupes, dans la citadelle, eût donné une nouvelle force à la contagion qui la désoloit, puisqu'il périt beaucoup de monde de la ville au Grand Mont, lieu de plaisance fort salubre, où les habitans se transporterent, après la retraite des François. M. de Lally eût pu facilement s'établir dans ce poste naturellement retranché, bloquer & contenir l'ennemi par la supériorité de ses forces, relever la réputation de l'armée que l'annonce de sa retraite avoit détruite, tirer par des détachemens de l'argent & des vivres des Paléagars, & réduire bientôt les Assiégés qui avoient déja consumé leurs bois, leurs cordes, leurs bœufs de trait, &c, à demander une capitulation : c'est le conseil que M. de Bussy lui donnoit. Il auroit pu du moins, au lieu de démanteler les forts

que l'on avoit vers Madras, s'y arrêter, couvrir de-là le pays dont on auroit conservé la possession, & resserrer les Anglois. On peut juger de l'état de leurs forces par les efforts qu'ils firent, soit pour inquiéter les François dans leur retraite, soit pour rentrer en campagne. Ces efforts n'aboutirent qu'à détacher deux cens Blancs & quelques Cipayes à la poursuite de l'ennemi, & à mettre longtemps après neuf cens Européens sur pied, quelque ressource que le pays qu'on leur abandonnoit pût leur fournir. Après la levée du siége, M. Pigot n'épargna point les récompenses à ceux qui s'étoient distingués dans la défense de la place. On distribua, suivant la promesse qui en avoit été faite, 50 mille roupies à la garnison. C'est par la délivrance de la capitale que le Colonel Lawrence couronna les services qu'il avoit rendus depuis plusieurs années à la Colonie. Le siége avoit duré depuis le 12 Décembre jusqu'au 17 Février. *Hé, qui vous a dit que je voulusse prendre Madras?* dit un jour M. de Lally à M. le Chevalier Durre, Commandant du Corps Royal, au rapport de M. de Bussy.

L'armée Angloise s'étant rétablie, munie de provisions, & assurée de quelques postes, le Major Brereton la conduisit à

Vandavachy ; elle ouvrit la tranchée devant cette place. Les François ne tarderent point d'arriver avec des forces supérieures, battirent l'ennemi, & firent avorter ses projets. Le Commandant Anglois ayant appris qu'ils avoient laissé peu de monde à Cangivarom, fit une marche forcée & surprit la ville. Mousaferbek, qui commandoit la garnison noire, se jetta dans une pagode où, malgré le temps que sa vigoureuse défense donna à ses alliés de le secourir, ils souffrirent, sans paroître s'en appercevoir, qu'il fût sacrifié avec toute sa famille au zele qu'il montroit pour eux. M. de Lally écrivit après cet événement si peu propre à lui concilier l'affection des Maures : « Cangivarom » est pris ; Timéry s'est révolté & nous » refuse l'entrée ; la ville d'Arcate est » entiérement évacuée de tous ses habi» tans : la conservation de ce fort, que » l'on peut faire sauter dans deux fois » vingt-quatre heures, ne vaut pas la » dépense de tenir une armée en cam» pagne. » Ainsi ce Général proposoit l'anéantissement de la capitale du pays, dont la possession étoit si intéressante. Cependant il en percevoit les revenus ; il percevoit ceux des anciens domaines de la Compagnie. Après avoir défendu aux

fermiers de donner un ſou ſur les ordres du Gouverneur & du Conſeil de Pondichéri, qu'il traitoit avec la derniere indignité, il les rendoit, au premier murmure des troupes qui n'étoient point payées, reſponſables des troubles, des ſéditions & de leurs ſuites, en les accuſant d'enfouir ou de faire paſſer en Europe toutes les reſſources de la Colonie. La bravoure du malheureux Mouſaferbek avoit été ſi funeſte aux Anglois, qu'après la priſe de Cangivarom, ils furent hors d'état, ſuivant les Mémoires du Colonel Lawrence, de profiter du déſordre qui regnoit dans l'armée Françoiſe, ſur le point de ſe mutiner faute de paye. Les déſertions étoient continuelles : la plus importante fut celle de cinquante huſſards, qui eurent bientôt déſabuſé les Anglois de l'opinion qu'ils avoient toujours eue que c'étoient des troupes inutiles. Leurs ſervices déterminerent les Officiers Anglois à en lever un corps conſidérable. Les deux armées reſterent long temps en préſence, à s'obſerver mutuellement & à eſcarmoucher ſans riſquer une action générale. Le camp François retentiſſoit ſans ceſſe des plaintes des troupes. Enfin l'étendart de la révolte fut levé par un régiment qui, emportant drapeaux, bagages, artillerie, déclara

qu'il pourvoiroit lui-même à son entretien en mettant le pays à contribution, & qu'il se défendroit contre quiconque oseroit l'attaquer. Cependant ses Officiers le calmerent; on lui paya quelques arrérages, & il rentra dans ses quartiers. Les hostilités furent alors suspendues. Les Anglois attendirent en paix les renforts que le Colonel Coote devoit leur amener d'Europe. M. de Lally laissa le commandement de l'armée Françoise à M. de Soupire, pour se retirer à Chalembron, d'où il fut à portée d'envoyer à Trinquebar & à Negapatam, places neutres, ses chameaux très-chargés. Dans le même temps, il demanda au Résident Hollandois de Goudelour une lettre de change sur l'Europe, de trois mille pagodes, qu'il lui remit (la pagode est une monnoie d'or de la valeur de 8 livres 15 sols); & il prêta lui-même de l'argent à Pondichéri sous le nom de ce Résident, qui a donné lui-même une déclaration authentique de ce fait.

On avoit eu beau représenter avec les plus vives couleurs à ce Général les tristes effets que produiroit dans le Nord le rappel de Mrs de Bussy & Moracin, il s'étoit fixé dans la résolution d'exposer Masulipatam & toutes les possessions Françoises,

HISTOIRE DES INDES.

aux entreprises de quelques Paléagars ou Zémidars révoltés, aux brigandages des Marattes, à la défection de Salabetzingue, à la vengeance de Nisam-Ali, frere du Souba, & aux envahissemens des Anglois. Sans l'appui d'une nation Européenne, le maître du Dekan gémit sous le poids de la puissance Maratte : sans l'appui d'une puissance Européenne, Salabetzingue devoit être opprimé, tant par cet ennemi que par son frere Nisam, qui avoit sur lui l'ascendant d'une ame forte & celui de la politique. Abandonné des François, il falloit qu'il se jettât dans les bras de ses concurrens : ceux ci étoient les alliés de Balagirao, un des principaux chefs des Marattes; ils avoient pour eux l'ambition de Nisam-Ali, qui tendoit au même but que la leur, & sa haine contre les François qui l'avoient réduit à la subordination; l'affection de quelques Rajas leur étoit acquise. Immédiatement après le départ de Mrs de Bussy & Moracin, le Raja de Visanapour donna le signal de la révolution par la prise & le pillage du comptoir de Vizagapatam, où il arbora le pavillon d'Angleterre. Pour être en état de se soustraire à la vengeance de M. de Conflans, qui marcha de Masulipatam pour le punir, il fit représenter

au Colonel Clive, qui étoit à Calicuta, combien, avec le vœu unanime des Paléagars contre la domination des François, il seroit aisé de chasser cette nation, s'il étoit secondé par des Européens. L'entreprise parut hazardeuse au Colonel, & l'inconvénient de partager ses forces, tandis que l'usurpateur du Bengale n'étoit pas bien affermi sur le trône, étoit grand. Néanmoins, considérant non-seulement les fruits d'un heureux succès pour sa nation, tant dans le pays de Golkonde que dans le Bengale, mais encore l'avantage qu'il y auroit dans la tentative seule à attirer une partie des forces de l'ennemi loin de Madras, dont la prise auroit entraîné la perte du Bengale & la ruine des troupes victorieuses qu'il avoit à Patna, il résolut de courir les risques de l'événement, d'autant plus qu'il étoit en même temps rempli, dit le Colonel Lawrence dont la bonne foi sur ce point sera justement contestée, de l'idée de ce qui lui étoit si souvent arrivé sur la côte de Coromandel, où il avoit *vû une armée entiere de François fuir devant une poignée d'Anglois*. On donna au Colonel Forde 500 Européens & 600 Cipayes, avec lesquels il se joignit au Raja de Visanapour. Les deux armées réunies attaquerent vers Péra-

HISTOIRE DES INDES.

pour celle de M. de Conflans, composée de 600 Européens & d'un grand nombre de Cipayes. Le Colonel Forde remporta une victoire complette. Les François, contraints de quitter le champ de bataille & même d'abandonner leur camp, prirent, en pelotons détachés, la route de Rajimandry où ils n'attendirent point le Capitaine Knox, qui s'empara du fort, pendant qu'ils se retiroient vers Masulipatam. M. de Conflans étoit campé à un village éloigné d'environ deux milles des murs de cette place, lorsque les ennemis arriverent pour mettre la derniere main à leur triomphe. On lit dans les Mémoires du Colonel Lawrence, qu'il est surprenant qu'il ne se soit pas maintenu dans son poste avantageux, d'autant plus qu'en cas de défaite, il auroit pu se retirer à couvert du canon de Masulipatam. Après que les François furent rentrés dans le fort, le Colonel Forde les investit & les assiégea, quoique par la perte de Rajimandry qu'un détachement ennemi venoit de reprendre, son armée fût privée d'argent & d'un bagage considérable. Il y avoit un mois que les assiégeans poussoient leurs travaux, lorsque l'épuisement de leurs munitions les fit résoudre à donner l'assaut à la place : leur dernier effort fut heureux. M. de

Conflans, pressé par leurs vigoureuses attaques, demanda quartier pour la garnison; & Masulipatam fut pris. On estime à huit ou neuf laks de roupies la perte des particuliers, sans parler de celle de la Compagnie. Par le rappel de M. de Bussy, on avoit manqué le recouvrement de vingt à vingt-cinq laks qu'il auroit perçus dans ce pays en moins d'un mois. Pendant le siége de Masulipatam, Salabetzingue étoit avec une armée à peu de distance de la place, non sans doute pour secourir les François, mais pour se déterminer suivant l'événement. Aussi les Anglois, par le moyen de Jaffer-Ali-Khan, leur ami, lequel étoit alors un de ceux qui dirigeoient le Conseil du Prince, obtinrent-ils bientôt de lui par un traité, la cession du pays qu'ils venoient de conquérir, & la promesse qu'il ne souffriroit point qu'à l'avenir les François y eussent aucune espece d'établissement. Cependant Ayderzingue, zélé partisan des François, écrivoit à M. de Lally que la présence de M. de Bussy, attendu par Salabetzingue, répareroit ces pertes dans un instant. La conduite du Souba, dans ces circonstances, rendoit ses offres suspectes. M. de Lally, après avoir longtemps bercé M. de Bussy, & pour le seul

HISTOIRE DES INDES.

plaisir de l'humilier, de l'espérance d'être chargé du salut des possessions du Dekan, y avoit enfin envoyé M. Moracin, lorsque les derniers coups étoient portés. Cet Officier, après avoir vu son ancien gouvernement dans les mains des Anglois, sans que le Souba songeât à l'y rétablir, se rendit à Ganjam, où le Raja du pays mit tout en œuvre pour faire périr sa troupe par le fer, la famine & le poison : la désertion & la tempête acheverent de la détruire presqu'entierement.

Nizam-Ali travailloit alors efficacement soit à Aurengabad, soit à Eyderabad, à s'emparer de l'autorité ; il eut bientôt soumis Salabetzingue sous sa tutele ; le Souba ne fut plus qu'un phantôme ; Ayderzingue fut dans la suite la triste victime de cette révolution. Il restoit aux François une ressource ; c'étoit de s'unir étroitement avec Bassaletzingue, autre fils de Nizam-el Moulk, & ami de Balagirao & de Moratao, puissans Marattes, lequel étoit sur les frontieres du Carnate avec une armée considérable, dont il offroit le secours aux François, pour les aider à chasser leurs ennemis de cette contrée : avec son alliance, ils se seroient infailliblement maintenus dans le sud ; ils auroient pu se rétablir dans le nord, où ils devoient

regarder comme autant d'ennemis tous les Paléagars & les Zémidars, tant qu'ils n'auroient pas un fils de Nizam-el-Moulk à oppofer à un fils de Nizam-el-Moulk. Par la même raifon, ils auroient trouvé, fous le nom de Baffaletzingue, toutes fortes de fecours chez les Paléagars du midi. Mais la poffeffion d'Arcate étoit un des principaux objets de la marche de ce Prince; & M. de Lally l'avoit vendue à Rajafaheb, à qui l'on ne vouloit pas en reftituer le prix. D'ailleurs, pour fe l'attacher, il auroit fallu lui céder des avantages dont on aimoit mieux jouir. M. de Lally avoit plus à cœur une alliance avec les Marattes, gens qui ne fçavent que piller, qui pillent indifféremment l'ami & l'ennemi, qui couterent beaucoup d'argent, qui ne procurerent aucun bien, & qui apporterent enfin la défolation. Dans le fein de Pondichéri, il fe trouva des hommes que des intérêts perfonnels porterent à traverfer M. de Buffy dans fes négociations auprès de Baffaletzingue, à qui l'on écrivit de ne prendre aucune confiance dans cet Officier, que M. de Lally ne lui avoit envoyé que pour l'éloigner, & de fe garder de venir dans la province d'Arcate où il perdroit l'honneur & peut-être la vie. Il apprit de Golkonde que le

HISTOIRE DES INDES.

Général François avoit entamé une correspondance avec Nizam-Ali, dont on ne pouvoit pourtant attendre que de fausses promesses & des dons empoisonnés, pendant que les Anglois lui donnoient les plus belles paroles, jusqu'à lui assurer de lui prêter un secours d'Européens assez considérable pour le mettre en état de combattre ce frere ambitieux. Un envoyé de ce Prince, qui cherchoit à le gagner, lui inspiroit de la défiance pour les François, lui répétant sans cesse qu'il ne connoissoit point M. de Lally, & que M. de Bussy n'étoit qu'un simple guerrier sans commandement. Les Paléagars, qui lui rendoient hommage, se déclaroient ouvertement contre la nation vers laquelle il penchoit. Enfin les nouvelles des mauvais succès & de la révolte générale de l'armée Françoise acheverent de le rebuter; M. de Bussy ne put en obtenir que quelques troupes dont on ne ménagea pas le chef, & un paravana pour la province d'Arcate, avec des injonctions à tous les Seigneurs, Gouverneurs, Commandans Maures, de payer les tributs au Général François; piéces dont on ne fit aucun usage.

J'ai parlé d'une révolte générale de l'armée Françoise. Manquant de paye

depuis un an, elle avoit eu recours à la rébellion le 19 Octobre, à Vandavachy, quoiqu'on eût prévu par la fermentation des esprits que le mécontentement ne tarderoit point à éclater. On auroit pû prévenir ce mal, puisque M. de Lally n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya la solde de six mois pour y remédier; ce qui confirma le soldat dans l'opinion où il étoit que tout s'engloboit dans la caisse du Général. Suivant le calcul de M. de Bussy, il étoit entré dans ce gouffre trente à quarante millions dans l'espace de dix-huit mois. Cependant M. de Lally écrivoit dans cette occasion à M. de Fumel, qu'il blâmoit la révolte sans en blâmer le motif; qu'il étoit prêt de se joindre aux troupes contre le Gouverneur & le Conseil; que chaque corps eût à envoyer un détachement à Pondichéri, pour contraindre les habitans à se cottiser pour fournir à la paye de l'armée; *car*, écrivoit-il, *je suis tout aussi prêt à me soulever que le soldat, puisqu'il m'est dû bien plus qu'à lui*. C'est en lisant cette lettre à l'armée qu'il vouloit que M. de Fumel appaisât le tumulte. Elle exigea, pour rentrer dans le devoir, un acte d'amnistie, signé non-seulement du Général, mais encore du Conseil de Pondichéri. Peu de temps après, M. de Lally

la partagea en deux corps, dont l'un, composé de onze ou douze cens hommes, passa dans le sud, vers Chéringham, que l'on avoit abandonné dès le siége de S. David, & où il n'y avoit plus d'ennemis à combattre, pendant que les Anglois réunissoient toutes leurs troupes avec un nouveau renfort de trois ou quatre cens hommes du bataillon du Colonel Coote, vis-à-vis de celui qui restoit à Arcate, composé seulement de mille hommes, vu le détachement de cavalerie avec lequel M. de Bussy étoit allé joindre Bassaletzingue. Cette division laissoit le nord en proie à l'armée Angloise. Toute la Colonie fut dans l'allarme. A la vérité les troupes conduites par M. le Chevalier de Crillon dans le sud, s'emparerent de Chéringham; les Marattes, que l'on avoit appellés, ravagerent beaucoup de pays, & l'argent manquoit aux Anglois: mais ceux-ci, après avoir long-temps hésité de se mettre en mouvement, dans l'idée que le partage apparent de l'armée Françoise couvroit quelque piége, se rendirent maîtres de Vandavachy, d'où l'on ne put les chasser; la garnison de Carangouly ne put se défendre assez long-temps que pour obtenir les honneurs de la guerre. Arcate leur eût ouvert ses portes, si M. de Bussy

ne fût arrivé assez tôt pour arrêter, avec 250 Blancs & 2000 Cipayes seulement, leurs progrès auxquels la retraite précipitée du reste des François à Gingy & leur timide inaction laissoient un libre cours. La petite troupe de M. de Bussy, placée le long du Paléar, contint les Anglois qui resterent au-delà du fleuve, dans le temps que toute la Colonie effrayée croyoit se voir bientôt resserrée & affamée dans Pondichéri. M. de Lally ridiculisoit ces craintes, en disant que si les ennemis avoient pris Vandavachy, la place leur appartenoit; que si Carangouly rentroit sous leur puissance, on le leur avoit enlevé; que quand ils reprendroient Arcate, ce n'étoit qu'une conquête qui n'avoit rien coûté à la Compagnie; que Chetoupet n'en resteroit pas moins à la nation; que Madras n'en seroit pas moins pulvérisé; que Goudelour, S. David & Divicotté n'en seroient pas moins rasés; que l'on avoit dans Thiagar (qui sera dans la suite cédé aux Maysouriens) une barriere inexpugnable; que, par la reprise de Cheringham on étoit à couvert des inondations des Noirs; & que l'on avoit encore trois mille hommes en état de porter les armes avec des munitions de toutes espéces.

HISTOIRE DES INDES.

Les deux escadres s'étoient livré un terrible combat le 10 Septembre; & l'escadre Françoise, composée de onze vaisseaux de ligne & de deux frégates, avoit été battue par l'escadre Angloise, qui n'étoit que de neuf vaisseaux. M. d'Aché attribue le mauvais succès de cette action à un concours singulier d'événemens malheureux, & particulierement à la fuite ou plutôt à la désertion de quatre vaisseaux de la Compagnie : de sorte, dit-il, qu'il n'y eut que six vaisseaux, inférieurs en nombre & en calibre, qui tinrent tête à neuf vaisseaux Anglois; & malgré cela l'ennemi, qui avoit le vent sur l'escadre Françoise, n'osa arriver sur elle, ni la suivre au moment qu'elle étoit forcée de céder du terrein. Etonné de la contenance de deux vaisseaux du Roi qui la couvroient, il tint au contraire le vent & lui laissa tranquillement passer la nuit sur le champ de bataille à se regrayer. Tel est le récit de M. d'Aché qui, dans ce combat, eut les chairs de la cuisse emportées jusqu'à l'os; ce qui le fit tomber évanoui dans son sang. Suivant les Mémoires du Colonel Lawrence, l'Amiral Pocok essuya tout le feu des François jusques vers la fin du combat, avec sept vaisseaux seulement, parce qu'ayant été attaqué avant que tou-

te son escadre fût rassemblée, deux de ses vaisseaux n'eurent point de part à l'action; & il y en eut quatre de son avant-garde qui se trouverent, après deux heures de canonnade, hors d'état de continuer le combat. Quoiqu'il en soit, l'escadre Françoise remplit son objet principal; c'étoit de débarquer à Pondichéri de l'argent & des troupes. Dans la crainte de manquer de vivres à la rade de cette ville, qui n'en avoit pas pour ses troupes & ses habitans, de se voir obligé de céder encore ses matelots pour renforcer l'armée de terre, & d'être renvoyé pour attaquer l'ennemi au premier échec que cette armée recevroit, un des remedes que M. de Lally avoit coutume d'employer dans ses revers, M. d'Aché partit pour une expédition secrete qu'il projettoit contre Masulipatam; mais il fut aussitôt rappellé par la signification d'un protêt national qui le chargeoit de tous les événemens malheureux qui arriveroient pendant son absence. L'escadre Angloise parut. Elle espéroit de surprendre M. d'Aché; les manœuvres du chef d'escadre la découragerent: elle étoit invitée au combat; elle l'évita & se retira à Madras. Quelques jours après, l'escadre Françoise fit voile pour l'Isle de France. Des vaisseaux, envoyés de cette Isle dans

le golfe de Perse, allerent attaquer le comptoir Anglois de Gombroon ou Bender-Abassi, ville bâtie par le Sofi Schah-Abbas, après la destruction d'Ormuz. Ce comptoir n'étoit à proprement parler qu'une maison forte; on ne pouvoit le sauver que par la protection du Gouverneur de la place qui lui refusa des secours, aussitôt qu'il crut avoir à craindre les éclats du canon François. M. des Essars, Capitaine de vaisseau, qui commandoit en chef l'expédition, & M. Charnyau qui commandoit les troupes de terre, s'emparerent du comptoir. En se rembarquant, ils y mirent le feu; le Gouverneur le mit au pillage. Ce Maure, nommé Moulah-Ally-Schah, avoit conclu avec les François un traité d'alliance, qui portoit qu'il y auroit entre eux une éternelle amitié, qu'on lui assureroit ses ports & ses vaisseaux, & que la nation Françoise tiendroit pour ennemi quiconque se déclareroit le sien.

L'escadre Angloise, avant que de venir à la côte de Coromandel, avoit favorisé une entreprise plus importante, que la présidence de Bombay avoit résolue, d'après les représentations des chefs du comptoir Anglois de Surate sur cette ville célebre. La confusion regnoit depuis long-

temps

temps dans le pays, par l'opposition des intérêts du Gouverneur, du Commandant du château, des autres Officiers, & des Marattes. Au milieu des fraudes, des extorsions, des rapines, des violences & des meurtres, le commerce tomboit. Le désordre intérieur invitoit les Marattes, à qui l'on avoit néanmoins cédé le tiers des revenus de la ville pour les engager à ne pas troubler les trafics, à roder sans cesse autour des murailles défendues par les comptoirs Européens, dans l'espérance d'être appellés au secours de quelque parti, c'est-à-dire, au pillage de la place. Le Siddée, chef d'une Colonie Cafre, nommé Amiral de cette mer par le grand Mogol, sous la charge d'entretenir une flotte pour protéger les négocians, ainsi que les pélerins qui s'embarquent pour la Mecque, contre les forbans & les pirates, s'étoit emparé du château pour se payer du tanka, ou revenu de trois lacks de roupies, que l'Empereur lui avoit assigné pour ses appointemens, & que le Gouverneur lui retenoit. Sa domination s'étoit bientôt étendue sur une partie de la ville, & il s'étoit approprié le tiers des revenus. Le Gouverneur Meah Atchund qui, par le secours des Marattes, avoit dépossédé son prédécesseur Novasalikhan, ne put

HISTOIRE DES INDES.

maintenir ses droits & ses prérogatives contre les usurpations du Siddée Hoffis-Ahmed-Khan, qui l'avoit porté à renoncer à l'alliance de ces brigands. Celui-ci lui enleva jusqu'au droit de nommer les Officiers qui lui étoient subordonnés. Quelques-uns des principaux habitans & marchands, dans la crainte qu'il ne se liât de nouveau avec les Marattes, & dans le dessein d'extirper la racine des troubles, proposerent à M. Spencer, chef du comptoir Anglois, d'aider sa Compagnie à se mettre en possession du château, si elle vouloit les délivrer de l'oppression, & faire nommer Phavraskhan, Nabab ou Naëb, Lieutenant-Gouverneur de la ville. La Présidence de Bombay goûta cette proposition. Elle fit partir pour Surate, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre, le Capitaine Maittand avec 850 Blancs & 1500 Cipayes. L'Amiral Maure, quoique chargé d'entretenir une flotte, n'avoit pas une marine suffisante pour s'opposer aux vaisseaux Anglois; ils débarquerent leurs troupes; l'ennemi prit la fuite à leur approche; elles s'emparerent de la ville extérieure; la ville intérieure leur fut ouverte par la négociation. Meah Atchund consentit non-seulement à les recevoir & à reconnoître Phavraskhan pour son Naëb,

mais encore à leur prêter toutes ses forces pour s'emparer du château. Cet accord ne laissa aucune ressource au Siddée, qui ne demanda que la retraite libre de ses troupes avec leurs armes & leurs effets. Nanna-Pundit Praden, chef des Marattes, consentit à assurer aux Anglois la jouissance du kélidaré ou commandement du château & du tanka; elle leur fut confirmée par le Visir du grand Mogol & par l'Empereur lui même, qui revêtit encore la Compagnie de l'office de Dévoga ou Amiral, abandonné par le Siddée Yacoudkhan, sous la charge de veiller à la sûreté des négocians, des pélerins & de la ville. Ainsi le plus riche commerce des Indes fut, avec de gros revenus, à la disposition des Anglois.

C'étoit toujours Alemghir qui portoit 1174.
le sceptre des Mogols, jouet des Patanes 1760.
& esclave de son Visir Schehabeddin, petit-fils de Nizam-el-Moulk; mais il touchoit à la fin de sa carriere. En 1757, Ahmed Abdallah, chef des Patanes, l'avoit bercé du trône à la prison, de la prison au trône, où il le laissa comme un phantôme auquel il falloit rendre des hommages & donner la loi. Le Patane triomphant fit reconnoître son fils Timour, Roi de Lahor, d'où il prétendoit



HISTOIRE DES INDES.

qu'il gouvernât l'Indostan, en respectant l'Empereur. Ce Prince foible n'avoit que l'ombre de la puissance souveraine, même sur les contrées que le Patane lui abandonnoit; son Ministre y exerçoit un pouvoir illimité, quoiqu'au milieu de beaucoup d'embarras que lui suscitoient les fils de son maître. Vers la fin de l'année 1759, l'ambition naturelle au sang de Nizam-el Moulk, inspira au Visir l'horrible dessein de se délivrer de ses inquiétudes par le meurtre de l'Empereur, & par le couronnement d'un Prince sans crédit & sans soutien. Il mena les enfans d'Alemghir à une partie de chasse fort loin de Dehli; & pendant ce temps-là deux marchands, déguisés en Faquirs, ayant attiré ce Prince par la dévotion hors de son palais, sanctuaire que le crime superstitieux craint de violer, chez les Maures mêmes, tandis qu'il viole les droits les plus sacrés, ils le poignarderent. Schehabeddin fit aussitôt arrêter les enfans & les amis de l'Empereur à qui un petit fils de Mahamet-Schah fut substitué; ensuite il alla joindre trente mille Marattes qui l'attendoient vers Dehli. Les Patanes, qui croyoient avoir des droits sur le gouvernement de cette capitale, marcherent contre l'assassin & ses alliés qu'ils haïs-

soient également. Après deux victoires remportées sur l'armée Maratte, Ahmed-Abdallah se rendit à Dehli, où pendant que les Rajas & les Gouverneurs des environs éloignoient l'ennemi, il installa sur le trône son fils Timour, déja Roi de Lahor. Ce Prince avoit, dit-on, épousé une fille d'un des derniers Empereurs Mogols. Telle fut la révolution par laquelle les Patanes, peuples, ce semble, de la même race que les Aghuans, recouvrerent l'Empire que les descendans de Tamerlan leur avoient enlevé, mais sur lequel ils n'ont pas eu le temps d'affermir leur puissance. Le serment ordinaire d'un Patane étoit : *que je ne sois jamais Roi de Dehli, si la chose n'est comme je l'assure* ; tant la nation trouvoit le Mogol vil & peu redoutable.

Ces révolutions de la capitale de l'Indostan n'influoient point sur les provinces maritimes ; le sort des armes y élevoit, y détruisoit les puissances. Les derniers coups alloient y être portés, qui devoient abbattre une des deux nations Européennes, jalouses de subjuguer l'esprit des nationnaux & d'acquérir leurs richesses. Les Anglois étoient tranquilles dans le Bengale : si les Hollandois avoient osé y déclarer la guerre à leurs alliés, ils avoient

HISTOIRE DES INDES.

aussitôt donné main forte à ces derniers ; qui en deux combats firent retomber l'ennemi dans le mépris que l'on a pour lui dans cette partie de l'Inde. Dans le Dekan, leurs conquêtes leur paroissoient si bien établies, qu'ils n'y avoient que les troupes nécessaires pour exiger les contributions ; dans Masulipatam, il ne restoit pas cinquante soldats. Dans le Coromandel, leur armée se reposoit sur ses derniers avantages dans un camp fort d'assiette, d'où elle gardoit le pays du pillage des Marattes, & où les ennemis ne pouvoient l'attaquer ; mais ils auroient pu l'enfermer & l'affamer s'ils en eussent défendu l'issue, & s'ils s'étoient établis à Cangivarom, son magasin. M. de Lally, qui n'étoit pas fort inférieur en Européens au Colonel Coote, & qui lui étoit supérieur en troupes soudoyées, aima mieux l'attirer hors de son poste, quoiqu'il ne songeât point à le combattre ; il fit piller Cangivarom sans travailler à se le conserver, ni même à attaquer le temple qui lui sert de citadelle. Après ces manœuvres, les François se présenterent devant les murs de Vandavachy, où le Capitaine Sherlock commandoit avec 150 Européens & 8 compagnies de Cipayes. Le Colonel Coote marcha sur eux : quand

leur avantgarde l'apperçut, ils le croyoient fort éloigné; car leur Général, par la négligence intéressée de l'homme de confiance qu'il avoit chargé du district des espions, n'étoit jamais exactement informé des forces & des manœuvres de l'ennemi. Leur camp, dans une position avantageuse, étoit protégé par une forte artillerie; M. de Lally le quitta, laissant la tranchée & les batteries garnies à l'ordinaire, & abandonnant beaucoup de choses au hasard dans ses dispositions pour le combat. Les premieres attaques des Anglois jetterent de la confusion dans l'aîle gauche de l'armée Françoise. Le feu qui prit à un charriot de munitions & qui fit sauter 80 personnes de cette aîle, commença aussitôt à déterminer le sort de la bataille. M. de Bussy rallia trois fois ces troupes; il les remenoit pour la troisieme fois à la charge, lorsque l'aîle droite, pour s'être avancée avec trop de précipitation, fut mise en désordre. La déroute devint alors générale. On prétend que M. de Lally étoit déja fort loin du champ de bataille où M. de Bussy fut fait prisonnier. « La perte » des hommes, dit cet Officier, fut à peu » près égale de part & d'autre, & n'excéda guères 200 de chaque côté. On assure » même que s'il y avoit de la différence,

» elle étoit en notre faveur ; de sorte » qu'au delà de l'avantage d'avoir délivré » la place, l'ennemi ne gagna, à propre- » ment parler, que l'honneur que nous » perdîmes, l'artillerie du siége & quel- » ques piéces de canon qu'on lui abandon- » na. Cependant il plut à M. de Lally de » se regarder comme complettement bat- » tu (ainsi qu'il l'écrivit à M. de Leyrit, » quoiqu'il ajoute que sa perte en hom- » mes fut de 250 soldats & de 15 Offi- » ciers) & d'agir en conséquence, en se » retirant avec précipitation sous Pondi- » chéri, & en abandonnant à l'ennemi » vingt lieues de pays & toutes nos pla- » ces. » L'armée se rallia presque toute entiere à très-peu de distance du champ de bataille, sans que l'ennemi, qui sembloit surpris de son succès, fît mine de se mettre à ses trousses. Notre cavalerie, dit le Colonel Lawrence, étoit si fatiguée qu'elle fut hors d'état de la poursuivre le soir de sa défaite. Suivant cet Auteur, les François avoient eu 800 hommes tant tués que blessés ; & les Anglois 52 Européens tués & 140 blessés, parmi lesquels le Major Brereton qui mourut de ses blessures. Il fait monter le nombre des prisonniers François à 240. M. de Lally écrivit de Cheroupet à M. de Leyrit, la

lendemain de l'action, 23 Janvier : « Je » reste ici pour ramasser les débris de notre » armée, & au moyen de l'abandon de » Chéringham, nous nous trouvons plus » forts que nous n'étions auparavant. La » perte n'en est pas moins irréparable. » En effet les troupes, que, pour le malheur de la Colonie, on avoit envoyées dans le sud, revinrent, & la perte ne fut pas réparée, quoiqu'elle pût l'être encore.

Les Marattes, soudoyés par les François, n'avoient pris aucune part à l'action; aux premieres escarmouches, ils s'étoient éloignés. Cette affaire, qui ne fut que le signal de la destruction de leurs alliés, quoiqu'elle ne fût en elle-même qu'un échec, auroit été leur ruine entiere, si, comme ils en étoient fortement sollicités par l'ennemi, ils eussent mis le comble à leur perfidie en se tournant contre eux. L'accord fait entre ces Barbares & un nommé M. de Noronha, Moine Portugais, homme diffamé, & l'agent de M. de Lally, de partager le fruit de leurs brigandages, suivant M. de Bussy, borna leurs services à la dévastation des Aldées Françoises & au pillage du peuple. Le Colonel Coote engagea ou obligea Innis-khan, leur chef, à les ramener dans leur pays; ce qui laissa au Capitaine Visseret

HISTOIRE DES INDES.

la liberté de dévaster les environs de Pondichéri, pour répandre la terreur dans l'esprit des habitans, & hâter la reddition de la place. Aussi les Noirs se retirerent-ils bientôt en foule, dans la crainte d'un siége. Les Maures & les Indiens que l'on avoit envoyés vers Arcate, sans ordre & sans argent, quoiqu'on en eût alors, se débanderent, également découragés & mécontens; car on maltraitoit les chefs, jusqu'à les emprisonner & à les rançonner pour les décharger des fers; & l'on lésoit le soldat jusqu'à faire de grosses retenues sur le peu qu'on lui payoit de ce qui lui étoit dû. Zulphakerzingue, chef du détachement tiré de l'armée de Bassaletzingue, après avoir été battu par le Capitaine Vood, alla consommer à Pondichéri le triste sacrifice auquel son zéle pour les François l'avoit appellé. Après sa défaite, Arcate se rendit. Les Anglois s'étoient déja emparés deChetoupet & du fort de Timmery. Permacoil, Alamparvé, Karikal, Calambrom, Valdaour, Villenour, &c, subirent en peu de temps la même loi. On eût formé une armée des garnisons qui se rendirent prisonnieres dans ces places, qu'il eût fallu ou protéger ou évacuer. On les abandonna, on n'opposa pas le moindre obstacle aux progrès de l'ennemi;

& ce ne fut que l'étonnante inaction de l'armée vaincue qui rendit la journée de Vandavachy importante & décisive.

Pendant le siége d'Alamparvé, des déserteurs François, mécontens de leurs nouveaux maîtres qui les ménageoient peu, offrirent à M. de Bussy, alors prisonnier, tant pour eux que pour leurs camarades au nombre de six à sept cens, de retourner à leurs corps, si on leur donnoit assurance qu'ils y seroient reçus, nourris & payés. Le vœu de ces malheureux étoit unanime; leur retour auroit réduit l'ennemi à l'impuissance de tenir la campagne; car ils formoient presque le tiers des forces Angloises. Leur espérance fut trompée : la nation perdit le moment de remporter sans risque de grands avantages; les Anglois pousserent leurs progrès avec les instrumens qui alloient se tourner contre eux, par la défiance que M. de Lally affecta d'avoir sur le compte de M. de Bussy. Quelque temps après, on apprit par des prisonniers François que les Anglois, uniquement occupés du soin de resserrer Pondichéri avec toutes leurs forces, n'avoient laissé à Madras que trente ou quarante Invalides qui, endormis comme tous les habitans dans une sécurité profonde, ne montoient même

point de garde. D'après cette connoissance, M. de Landivisiau conçut le projet de surprendre Madras. Il n'y avoit alors aucun bâtiment Anglois dans ces mers. Avec 25 ou 30 bateaux, on pouvoit porter en 15 ou 18 heures, 400 hommes choisis sur cette place, où ils n'auroient trouvé du côté de la mer qu'un fossé sec de trois pieds de profondeur à franchir, & un mur de quinze pieds à escalader. Si l'entreprise eut réussi, tout étoit gagné : si l'on eut manqué la place, on auroit du moins délivré Pondichéri, sans risque pour le détachement; car le Général ennemi eût volé au secours de sa capitale en danger; & comme il ne lui falloit pas moins de cinq ou six jours, tant pour recevoir cette nouvelle que pour se transporter sur le lieu, la frégate l'Hermione qui devoit mouiller à S. Thomé, à demi lieue de Madras, auroit tranquillement ramené le détachement, après qu'il auroit eu ravagé le territoire, avec les prisonniers qu'on auroit tirés des foibles mains des Indiens. On reconnut l'importance du projet; l'exécution en parut facile; on travailla aux préparatifs; le jour fut pris; mais dans le moment que M. de Landivisiau alloit s'embarquer, M. de Lally lui donna ordre de rester, en lui disant :

qu'il falloit qu'il fût bien simple d'imaginer qu'il lui laisseroit prendre Madras, tandis que lui Général, qui avoit été envoyé exprès pour le prendre, l'avoit manqué. Ces faits sont tirés du Mémoire de M. de Bussy.

HISTOIRE DES INDES.

Les Anglois, après avoir chassé l'armée Françoise des postes d'Ariancopang, d'Oullagary, &c, la forcerent à rentrer dans les limites de Pondichéri, limites marquées par des hayes de six à sept toises d'épaisseur garnies de canon, & plantées autour des villes, à dessein d'éloigner les Marattes, cavalerie nue, qui n'ose les traverser à cause des ronces. Le Colonel Monson, qui étoit alors à la tête de l'armée Angloise, ayant eu la jambe cassée, le Colonel Coote, qui se disposoit à partir pour le Bengale, vint reprendre le commandement. En attendant que la saison des pluies fut passée, il assit son camp sur une hauteur. Pondichéri souffroit déja de la disette de vivres, malgré la désertion d'une foule innombrable de soldats & d'habitans. On accuse M. de Lally de n'avoir jamais pris beaucoup de soin des récoltes des Aldées de la Compagnie. Il venoit d'en ôter la ferme à des François, pour en donner le bail à un fripon Noir, nommé Ramalinga, qui quelques mois

HISTOIRE DES INDES.

auparavant, s'étoit racheté de la potence pour 50 mille roupies, & qui fit vendre dans les villes voisines une partie de la récolte de l'année, dont le produit total auroit suffi pour nourrir Pondichéri pendant plus de deux ans. On avoit donc été obligé de recourir aux Indiens pour l'approvisionnement de Pondichéri. Moyennant la cession de Thiagar, d'Elevanassour, de Dourgom, &c, on avoit engagé Aydernek, Général du Maysour, à envoyer des vivres & des troupes dans la place. Ses troupes étoient arrivées, mais elles n'avoient point apporté de vivres. Sur ces entrefaites, le Capitaine Smith, avec une partie des forces de Trichenapaly, s'étoit emparé de Karriour, la clef du pays des Maysouriens, & le Roi lui-même avoit appellé les Marattes pour se délivrer du joug de son Général; ce qui avoit mis Aydernek dans la nécessité de rappeller le secours qu'il avoit accordé aux François. Ceux-ci s'adresserent ensuite à Visagipendet, Général de Balagirao, à qui l'on promit de livrer la forteresse de Gingy, dès qu'il auroit fourni la capitale de munitions de bouche. Mais Gingy fut enlevé par le Major Preston, & Pondichéri n'eut pour toute ressource que l'industrie & les sacrifices de la nécessité,

des impositions & des recherches violentes, des expulsions. La sonde passa par toutes les maisons; ce qui procura quelques secours passagers en grains que les particuliers se reservoient à eux-mêmes. Dans ces dures extrémités, il auroit fallu que toutes les opérations eussent été inspirées par le patriotisme, réglées par la justice, exécutées par l'humanité, approuvées par le sentiment intérieur de chacun, du coupable, de l'innocent même, obligé de souffrir pour le bien commun. Il auroit fallu que la voix publique eût dénoncé & condamné le mauvais citoyen; que l'intérêt personnel eût été invité, engagé, forcé d'une maniere noble à se confondre dans l'intérêt général; que dans le cœur des chefs comme dans le foyer patriotique, tant de malheureux, déja unis par l'infortune & le danger, eussent pu puiser le sentiment généreux de se dévouer les uns pour les autres à la Colonie. Il n'en fut pas ainsi. On eût dit que la ville étoit livrée à la discrétion d'un barbare vainqueur. Tout fut fait, même les choses justes, avec les instrumens de la tyrannie. Des potences dressées aux deux côtés du gouvernement annonçoient l'empire d'un despote tremblant qui ne peut regner que par l'effroi. On présenta l'appareil de

HISTOIRE DES INDES.

la mort à plusieurs personnes riches pour les obliger à racheter cherement leur vie. Les flétrissures tomberent indistinctement sur le fripon & sur l'honnête homme. On enleva les vivres sans regle ni mesure. Les amendes que l'on eût pu justement imposer sur des employés, accusés de profits illicites, on les rendit odieuses par des évaluations arbitraires & excessives. Les Noirs étoient chargés de fers, s'ils se prétendoient surchargés de taxes : ils furent à la fin tous chassés de la ville & réduits à vivre de racines dans les champs. La discorde entre le Général, le Gouverneur, le Conseil, l'armée, le peuple étoit une guerre déclarée. L'ordre de la police & de l'administration fut chaque jour interverti. Le Conseil essuya les plus cruels outrages, & les imputations les plus atroces. Il sembloit qu'à force de traitemens durs, de soustraction de paye & de vivre, & de manœuvres sourdes, on voulût faire révolter les troupes ; elles menaçoient hautement ; elles désertoient en foule. Le soulevement enfin étoit général. Les sentimens, les vœux & les cris étoient unanimes contre M. de Lally, dont l'humeur hautaine & impétueuse ne ménageoit personne. « La crainte de perdre ce » qu'il avoit recueilli, dont je ne puis pas

» douter, dit M. de Leyrit, qu'il ne fût
» vivement frappé (M. le Chevalier Bazin
» peut dire, s'il le veut, combien il en
» étoit occupé à Gingy après la perte de la
» bataille) ; cette crainte, dis je, lui a
» ſuggéré de lier avec les Anglois des
» relations qui l'ont rendu ſuſpect aux
» François. Les ſoupçons & les diſcours
» du public à ce ſujet l'ont indiſpoſé de
» plus en plus contre la Colonie, & ont
» allumé cette bile qu'il exhaloit impu-
» demment dans ſes diſcours contre tout
» ce qui étoit dans Pondichéri. C'eſt pour
» dreſſer une contrebatterie qu'il s'eſt ef-
» forcé de rejetter ſur nous tout ce qu'on
» diſoit de lui..... L'indignation des ſol-
» dats contre leur Général (il n'étoit point
» ſorti de la banlieue de la capitale depuis
» qu'il y étoit rentré) & les ſoupçons
» qu'ils ont eus de ſon mauvais deſſein
» contre la ville, les ont armés de pa-
» tience ; & je crois pouvoir avancer que
» cette diſpoſition dans les eſprits n'a pas
» peu contribué à nous garantir d'un ſou-
» levement & d'un ſac général. »

Pondichéri ne pouvoit attendre ſon ſalut que de l'arrivée de l'eſcadre ; mais elle ne devoit pas quitter l'Iſle de France. M. d'Aché avoit trouvé cette Iſle dans un état déplorable, cauſé par la diſette ou par la

crainte de la famine, ſource funeſte de diviſions dans les eſprits. Un ouragan furieux avoit quelque temps après imprimé tant ſur la terre que ſur la marine le ſceau de la plus affreuſe déſolation; & tandis que l'excès du malheur, réveillant les eſprits & animant les courages, inſpiroit les meilleurs expédiens & l'activité la plus prompte pour réparer les ravages de la famine & des élémens, on reçut du Miniſtere de France & de la Compagnie l'ordre d'employer l'eſcadre à la conſervation de cette Colonie, contre laquelle les Anglois préparoient, diſoit-on, un armement conſidérable. Le Conſeil ne preſſa pas moins M. le Comte d'Aché d'aller au ſecours de Pondichéri, pour ſe décharger ſoit de la perte de l'Inde, ſoit d'une partie du poids de la miſere ſous laquelle l'Iſle gémiſſoit. Mais quand ces conſidérations auroient autoriſé M. le Comte d'Aché à faire céder les intentions de la Cour aux conjonctures, l'état de ſon eſcadre ne le lui permettoit pas. De ſept vaiſſeaux qui lui reſtoient, il n'y en avoit pas un ſeul qui fût en état de ſortir, faute de vivres, d'hommes & d'agrès; & ces ſept vaiſſeaux, bien armés, n'auroient pu aller dans les mers de l'Inde que pour y être la proie de la formidable flotte que les Anglois y avoient alors.

Après les discussions, les divisions, les dissentions ordinaires & toujours funestes entre les Officiers du Roi & ceux de la Compagnie, il arriva des vivres; les vaisseaux resterent à l'Isle de France; & la saison ne permettant plus aux Anglois de venir l'attaquer, M. d'Aché, suivant la permission qu'il en avoit obtenue de la Cour, s'embarqua sur une frégate pour passer en Europe, laissant le commandement de la Marine à M. de l'Eguille. On voit dans le Mémoire de M. d'Aché, comme on l'a vû dans le Mémoire de M. de la Bourdonnais, combien les vues & les intérêts différens des hommes du Roi & des hommes de la Compagnie, ainsi que des troupes de terre & des troupes de mer, ont toujours nui aux opérations dont le succès dépendit toujours de leur union & de leur concert. Il sembloit, comme l'ont dit les chefs de ces troupes, que l'on servît des maîtres différens; si l'on servoit le même maître, c'étoit avec un esprit bien différent, ce qui produisoit les mêmes maux. Tous les ressorts au contraire de la puissance Angloise obéissoient harmonieusement à un seul & unique mobile.

Pendant que le Colonel Coote tenoit 1175.
Pondichéri investi par terre avec une ar- 1761.

mée de trois ou quatre mille Européens & de près de dix mille Indiens, l'Amiral Stewens, devenu chef des forces navales par le départ de M. Pocock pour l'Europe, bloquoit la rade avec 14 vaisseaux de ligne, dont six étoient nouvellement arrivés d'Angleterre sous la conduite du Contre-Amiral Cornish. Ainsi la nation victorieuse nourrissoit, si je puis m'exprimer ainsi, sa haute fortune avec de puissans secours, tels qu'il en falloit à la Colonie, autrefois sa rivale, pour reprendre vigueur, & lutter contre la destinée à laquelle on l'abandonnoit. Si Pondichéri avoit pu être sauvé, il l'auroit été par l'ouragan furieux qui, le premier jour de Janvier, fit périr quatre vaisseaux de la flotte Angloise, & endommagea tous les autres. Une escadre qui seroit alors arrivée à son secours auroit écrasé l'ennemi; elle auroit été maîtresse de la mer; & toute la côte eût pendant long temps reçu sa loi. L'Amiral Stewens reprit tranquillement sa premiere station quand le péril eût cessé. Le blocus continua. Enfin il ne resta plus dans la place aucune nourriture; sa foible garnison auroit pu à peine se traîner sur les remparts: il fallut rendre cette capitale, sans qu'elle eût été attaquée, comme le dit M. de Lally;

car le Colonel Coote s'étoit contenté d'établir à 600 toises de la place trois batteries qui n'avoient pas seulement écrêté le parapet, & il ne périt, au rapport du général François, qu'un homme, d'un boulet échappé de l'esplanade de Pondichéri, pendant tout ce fameux siége. » M. de Lally, lit-on dans les Mémoires du Colonel Lawrence, » écrivit dans un » accès de déséspoir au Colonel Coote, » & après avoir si souvent juré la ruine » des établissemens Anglois, & détruit » ceux dont il étoit le maître, il rendit » l'importante forteresse de Pondichéri » aux conditions que l'on voulut ; car que » pouvoit-il exiger, pour empêcher cette » place de subir le sort du fort Saint » David? ». Le Conseil avoit dressé une capitulation particuliere, & l'on assure que l'ennemi étoit disposé à accorder aux habitans des conditions favorables. Mais M. de Lally avoit offert de se rendre aux termes du cartel conclu entre les deux Cours, & il consentit à se rendre à discrétion, comme on le voit dans la capitulation qu'il rapporte lui-même. Il y est dit que le Colonel Coote veut que les troupes se rendent prisonnieres de guerre, pour être traitées comme il conviendra aux intérêts du Roi son maître, & qu'il

aura pour elles toute l'indulgence qu'exige l'humanité : c'est tout ce qui s'y trouve stipulé pour la Colonie. M. de Lally dit pour sa défense qu'il avoit employé le seul moyen qui étoit en lui, pour parer, non-seulement à la destruction des maisons, mais encore à la démolition des fortifications de la place, en la remettant au pouvoir de Sa Majesté Britannique, & non à la Compagnie Angloise : que ses Généraux l'ont reçue comme telle, & que quand dans la suite, ils se sont vus contraints de la remettre à leur Compagnie, sur ce qu'elle refusoit de fournir à la subsistance de leurs troupes de terre & de mer, ils se sont opposés formellement à sa démolition, comme étant une conquête royale, & comme dépendante immédiatement de Sa Majesté Britannique. Le Gouverneur de Madras, dit-il encore, avoit le double des instructions des Comtes de Lally & d'Aché ; il les cite dans son manifeste pour excuser la rigueur avec laquelle il a traité Pondichéri ; & les Anglois les ont fait imprimer. Or ces instructions défendoient aux Comtes de Lally & d'Aché d'accorder aucune condition aux établissemens Anglois dont ils s'empareroient, & elles leur enjoignoient d'en transporter indistinctement tous les

habitans civils & militaires à l'Isle de Bourbon. Aussi, ajoute-t'il, les Anglois se sont-ils vantés à toute l'Europe d'avoir mieux traité les François à la prise de Pondichéri, que les François n'avoient ordre de les traiter, s'ils eussent pris Madras. Il paroît que les chefs des deux nations en ont agi dans leurs conquêtes, suivant les instructions que les deux Compagnies avoient envoyées à leurs comptoirs respectifs. Pondichéri fut rendu le 16 Janvier, & le fort intérieur le 17. Le nombre des prisonniers monta à 2067 personnes; c'est tout ce qu'il restoit d'hommes dans la ville. On leur accorda leurs effets mobiliers, condition que M. de Lally avoit refusée à S. David, & on leur alloua une solde pour leur subsistance. Ce fut dans le moment de cette funeste catastrophe que la haine publique se déchaîna contre le Général. L'arrêt prononcé contre lui a constaté qu'elle étoit juste. La prise de Pondichéri soumit les côtes de l'Indostan aux Anglois. Les Indiens privés de l'appui d'une puissance Européenne, ne pouvoient que leur prêter matiére à des triomphes & à des conquêtes.

La paix a rendu aux François leurs anciens établissemens, sans leur rendre leur

HISTOIRE DES INDES. 1763, &c.

puissance. Le XIe article du traité conclu le 10 Février 1763, entre la France & la Grande-Bretagne, est conçu en ces termes. » Dans les Indes Orientales, la » Grande-Bretagne restituera à la France, » dans l'état où ils sont aujourd'hui, les » différens comptoirs que cette Couronne » possédoit, tant sur la côte de Coro- » mandel & d'Orixa que sur celle de » Malabar, ainsi que dans le Bengale, au » commencement de l'année 1749; & » Sa Majesté très-Chrétienne renonce à » toute prétention aux acquisitions qu'elle » avoit faites sur la côte de Coromandel & » d'Orixa, depuis ledit commencement » de l'année 1749. Sa Majesté très-Chré- » tienne restituera de son côté tout ce » qu'elle pourroit avoir conquis sur la » Grande-Bretagne, dans les Indes Orien- » tales, pendant la présente guerre, & » fera restituer nommément Nattal & Ta- » panooly dans l'Isle de Sumatra. Elle » s'engage de plus à ne point ériger de » fortifications, & à ne point entretenir » de troupes dans aucune partie du » Soubab de Bengale; & afin de con- » server la paix future sur la côte de Co- » romandel & d'Orixa, les François & » les Anglois reconnoîtront Mahomet- » Aly-Khan pour légitime Nabab du Car- nate,

» nate, & Salabat-Jing pour légitime
» Soubab du Dékan ; & les deux parties
» renonceront à toute demande ou pré-
» tention de satisfaction qu'elles pour-
» roient former à la charge l'une de l'au-
» tre, ou à celle de leurs alliés Indiens,
» pour les déprédations ou dégats com-
» mis soit d'un côté, soit de l'autre, pen-
» dant la guerre. »

Les Anglois sont donc aujourd'hui dans l'Inde tels que M. Dupleix s'étoit proposé de rendre les François, tels que les François commençoient à être sous l'administration de ce grand homme, & qu'ils auroient été sous des Généraux du courage, de la sagesse & de l'expérience de M. de Bussy. L'ouvrage de ces bons patriotes s'est écroulé. Les Anglois ont élevé leur puissance sur ses ruines, ils l'ont élevée suivant le même plan. Par la possession seule du Bengale, possession qu'aucune nation n'est plus en état de leur contester, ils dominent sur le reste de l'Indostan maritime. Si la mort du Nabab Mir Jaffier Alikhan, leur allié, a occasionné quelques troubles en 1765, la présence du Lord Clive a bientôt eu déconcerté & rompu la ligue qui s'étoit formée contre leurs intérêts. Sans coup férir, il a soumis un immense territoire à la do-

HISTOIRE DES INDES.

mination de la Compagnie, qui peut actuellement nommer à tous les offices publics & recueillir tous les revenus de ce beau Royaume, moyennant un tribut annuel de 50 lacks (12 millions 500 mille livres de France) pour le fils du dernier Nabab qu'il a placé sur le trône, & une somme à peu près pareille pour le Mogol. A l'occasion de la paix conclue par l'entremise du Lord Clive, l'Empereur a envoyé à la Compagnie de riches présens. Le nom Anglois n'inspire pas moins de terreur dans les autres provinces. On a vu le Roi de Tanjaour qui depuis quinze ans ne payoit point de tribut, se hâter d'éloigner par une pure satisfaction les troupes que le Gouverneur de Madras avoit envoyées dans ses Etats. La fortune a par-tout accompagné de même leurs armes. Il paroît par un écrit Anglois, qui contient un état détaillé des affaires de la Compagnie, que les effets qu'elle possede, les revenus dont elle jouit depuis l'année 1766 & les prétentions qu'elle peut former, montent à 5 millions 243 mille 750 livres sterlings. L'auteur de cet écrit suppose en même temps que les revenus de Bengale & des provinces voisines dont la Compagnie a fait l'acquisition, augmenteront dans la suite de 500

mille livres sterlings par an ; de sorte que le total en formeroit une somme annuelle de deux millions sterlings, déduction faite de toute espéce de dépense. A ces revenus, il faut ajouter les produits du commerce que l'on évalue à 8 pour 100 de profit. La Compagnie a dû faire partir annuellement, tant pour la Chine que pour l'Inde, au moins 24 vaisseaux. Il est à remarquer que son fonds capital n'est que de 3 millions 500 mille livres sterlings. Connoissant le prix des hommes & des conjonctures, elle avoit donné au Lord Clive, 100 mille livres pour l'engager à demeurer encore un an aux Indes. Le gouvernement d'Angleterre avoit long-temps regardé la Compagnie avec une sorte d'indifférence, ou du moins sans un vif intérêt ; la nation même en général eût desiré de la voir anéantie pour avoir la liberté de commercer aux Indes. Dans ces derniers temps, c'est-à-dire, depuis les opérations de M. Dupleix, le Ministere Anglois a traité ses affaires comme un des objets les plus importans pour l'Etat. La nation semble aujourd'hui jalouse de ses progrès. On a mis en question si les concessions qui lui ont été faites par le Traité du Lord Clive, peuvent lui appartenir légitimement, sans

que le Parlement les confirme, & si la nation n'a pas le droit de les reclamer. Le seul moyen qui reste aux François pour se maintenir dans les Indes, c'est de cultiver pacifiquement l'amitié des Princes Maures & des Rajas. M. le Baron Law, Commissaire pour le Roi & Commandant-Général des établissemens François, l'employé avec succès, même auprès des anciens ennemis de la nation, tels que Mahamet Alikhan. Pondichéri & les autres lieux de la Compagnie se relevent.

Depuis l'année 1761, les Hollandois de l'Isle de Ceylan ont eu une guerre à soutenir contre le Roi de Candi. Ce Prince leur a donné de vives inquiétudes; ils ont fait de grands efforts pour le dompter, & la fortune s'est à la fin déclarée pour eux. Dans la seule campagne de l'année 1765, le Baron Van-Eck, Gouverneur de Colombo, a livré au Roi de Candi neuf batailles rangées dans lesquelles les Indiens ont été totalement défaits. Les vainqueurs, après avoir gravi des montagnes presque inaccessibles & s'être emparés des forteresses dont elles étoient munies, ont soumis la ville de Candi d'où le Roi s'étoit retiré quelques jours auparavant; ils ont également obligé la famille Royale de s'enfuir de Mandamanoere, château situé dans le Royaume

de Matale. Quoique par ces succès la puissance & la considération de la Compagnie Hollandoise aient été non-seulement rétablies, mais encore considérablement augmentées dans cette partie des Indes, la guerre ne paroissoit pas terminée; les trophées étoient encore mal assurés. Le Roi menaçoit avec une partie de ses troupes dans les montagnes reculées d'Œva, du côté de Batticalo; & la mort de M. Van-Eck, jointe à d'autres circonstances défavorables, faisoit craindre des revers : cependant la paix a aussi-tôt couronné le triomphe des Hollandois & étendu leur domination.

Le sang de plus de 12000 Chinois, répandu en 1740 à Batavia, a laissé sur cette nation une horrible tache, dont elle n'auroit pas dû, ce semble, négliger de se laver. Nous ne trouvons dans aucune des Relations de ce carnage, un caractere de certitude & d'authenticité, sur lequel nous puissions reconnoître le premier crime qui enfanta tant d'abominations. Les Chinois s'étoient si prodigieusement multipliés à Batavia par la protection que les Gouverneurs accordoient, à prix d'argent, à leur commerce, que leur nombre montoit à 90 mille hommes, suivant le calcul le plus modéré. Les uns disent qu'un Sei-

gneur de leur pays vint souffler l'esprit de rebellion parmi ses compatriotes déjà fort insolens, & qu'il étoit convenu avec le chef des Chinois de Batavia, que lorsqu'il auroit donné sur les montagnes le signal du massacre, celui-ci mettroit tout à feu & à sang dans la ville. D'autres regardent ce prétendu complot comme une fable inventée par le Gouverneur & ses adhérans qui, redevables de grosses sommes à ces étrangers, avoit résolu de se tirer d'embarras en les exterminant. Quoiqu'il en soit, on assure que des troupes de Chinois, la plûpart misérables, allerent sur les montagnes s'abandonner aux plus affreux brigandages. Après d'inutiles essais pour les ramener, le Conseil envoya contr'eux 800 hommes; on les battit & on les dispersa. Dans le même temps, cinq Chinois vinrent, dit-on, de leur propre mouvement révéler au Général Hollandois une conspiration formée par la nation entiere, d'égorger tous les Européens. Sur ces informations, la Régence prit toutes les mesures possibles pour faire échouer le projet & rentrer ses auteurs en eux-mêmes. Les Chinois du dehors, loin d'être effrayés de ces dispositions, attaquerent un poste extérieur, mirent le feu à un

fauxbourg, & s'engagerent dans un massacre effroyable, persuadés que ceux de l'intérieur, encouragés par leurs affreux succès, étendroient la scene sur toute la ville qui n'avoit que trois mille hommes pour sa défense : leur attente fut trompée ; ceux-ci, malgré l'extrême avantage qu'ils avoient sur les Hollandois, se renfermerent ou par crainte ou par probité dans leurs maisons. Le Conseil, après que les attaques du dehors eurent cessé, donna ordre de les passer tous au fil de l'épée, à la réserve des femmes & des enfans, comme l'unique moyen de pourvoir à la sûreté publique. En peu de temps, le sang ruissela dans toutes les rues, les canaux & la riviere furent remplis de corps morts, le quartier des Chinois fut réduit en cendres, leurs immenses richesses devinrent la proie de leurs assassins ; & cette scene d'horreurs finit par le massacre encore plus horrible de 635 prisonniers qui étoient dans la citadelle. De l'aveu des Hollandois, il périt dans cette affreuse journée au moins 12000 Chinois de tout âge & de toute condition, tandis que leur perte n'alla pas à plus de 100 hommes.

On trouva, dit-on, parmi les dépouilles de ces victimes quatre étendarts sur

[redacted]

Histoire des Indes.

lesquels on lisoit les inscriptions suivantes : sur le premier, *le second d'Octobre à l'honneur de Joostie (Idole Chinoise)* : sur le second, *pour notre ancienne liberté* : sur le troisiéme, *pour la délivrance des opprimés* : sur les deux autres, *Dieu sera notre aide*. Les Chinois confesserent eux-mêmes, si on en croit certaines relations, que leur dessein étoit de faire leur Capitaine Gouverneur de la ville, & de garder le Gouverneur & le Directeur général Hollandois pour porter devant lui le parasol. Ils devoient, ajoute-t-on, hacher & manger MM. Imhof & Thedens, leurs ennemis capitaux, empaler vifs les autres Conseillers, brûler les vieillards, hommes & femmes, & prendre pour esclaves les jeunes gens échappés au carnage. Les Chinois des montagnes continuant leurs ravages, le Gouverneur mit à prix la tête des chefs, & publia un pardon général pour ceux qui reviendroient à Batavia. Il y en eut un grand nombre qui accepterent l'amnistie.

Les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle remarquent, d'après des Mémoires publics & sur des informations particulieres, que ce Gouverneur fut renvoyé de Hollande à Batavia, pour y être jugé sur les abus indignes qu'il avoit faits

HISTOIRE DES INDES.

de son pouvoir, & qu'il y est resté prisonnier jusqu'à sa mort : que deux Conseillers des Indes & le Procureur Fiscal ses coopérateurs, furent privés de leurs emplois & mis en prison : qu'il fût permis aux Chinois, malgré le caractère vindicatif, artificieux & intriguant de cette nation, de s'établir à Batavia, avant même que les troubles causés par le massacre fussent appaisés : qu'il y en repassa un grand nombre qui y sont restés, malgré les plaintes qu'ils ont faites de la cruauté avec laquelle on en avoit usé à leur égard, & de la gêne dans laquelle on les tient, par la défiance que ces événemens ont dû inspirer à leur égard : que la Compagnie envoya en Chine une personne revêtue d'un caractère public, pour excuser ce qui s'étoit passé, & que cette commission eût un entier succès; parce que la Cour de Pekin ne fait pas grand cas de ceux qui abandonnent leur patrie pour l'amour des richesses, & se mettent sous la protection d'une puissance étrangère. Les Hollandois, par-tout où leur domination est étendue & environnée de dangers, donnent aux Gouverneurs une autorité si grande, que ce n'est que par une vertu à toute épreuve que ces Ministres peuvent résister aux objets qui

sollicitent l'avarice ou l'ambition : aussi ces exemples héroïques sont-ils assez rares. L'on voit au contraire leurs établissemens souvent en butte aux malversations, aux rapines, aux cruautés. Ainsi l'Isle de Ceylan a été sur le point de devenir la proie d'un Rumpf, qui accumuloit les richesses par des concussions & des meurtres revêtus des apparences de la justice, pour s'élever à la souveraineté ; & la sentence qui l'a condamné à être écartelé vif, n'a point retenu son successeur Versluys qui, moins ambitieux & moins cruel, mais plus avare & plus adroit, s'est soustrait au glaive & même aux fers, moyennant la consignation d'une grosse somme. Ces exemples, disent les Auteurs de l'Histoire Universelle, suffisent pour vérifier la remarque du grand pensionnaire Jean de Wit, que les établissemens, étant absolument sous la domination de la Compagnie, sont exposés continuellement aux plus grands périls, & que s'ils en échappent si souvent, c'est uniquement par un effet de sa bonne fortune & de sa vigilance, les semences du mal subsistant toujours.

Nous terminerons cette Histoire par l'extrait d'une lettre que M. Law a écrite de Chandernagor à la Compagnie, le 31 Août 1765, sur une grande révolution

arrivée à Dehli, mais dont il est à remarquer que les papiers Anglois n'ont fait aucune mention. Les Scyques, peuple idolâtre des environs de Lahor & de Kachemire, & presque inconnu jusqu'à ce jour, ont fondu, au nombre de plus de 200 mille hommes, sur Abdaly & sur ses Patanes, qu'ils ont battus. Cette victoire leur a ouvert les portes de Lahor & soumis le trône de Dehli. On assure qu'ils ont massacré tout ce qui restoit de la race de Tamerlan. Quoique leur gouvernement ne fut pas monarchique, la vaste étendue de l'Empire Mogol les a déterminés à élire un Roi, au nom de qui l'on a déja frappé des roupies. Ce Prince se nomme Gobinsingue. Les suites de cet événement ne semblent pas s'étendre jusques sur les côtes ; elles paroissent depuis long-temps détachées du tronc de l'Empire : des présens & des tributs arrêtent le torrent de la conquête. Les Scyques forment une caste particuliere, mais moins superstitieuse, ce semble, que la plûpart des autres, puisqu'ils mangent sans scrupule de toute sorte d'alimens, & qu'ils admettent indifféremment à leur société toutes sortes d'idolâtres, les Mahométans, les Chrétiens. Il est à présumer que ce peuple est d'un caractère doux ;

HISTOIRE DES INDES.

car la dureté fait immanquablement contracter des antipathies & des haines. Dans leur pays, ils étoient gouvernés par quatre personnages distingués, élus par le peuple tous les ans ou tous les trois ans : cette forme de gouvernement suppose, sur-tout dans ces régions, que leur domaine n'étoit pas fort étendu. Ces chefs n'étoient que des administrateurs ; ils sembloient reconnoître l'autorité supérieure d'un phantôme emblématique de Roi ou de Législateur. Un livre placé sur un tabouret, avec un sabre, un bouclier & un poignard par dessus, c'étoit-là leur Roi sur son trône. Par ce symbole de la souveraineté, n'auroient-ils pas voulu désigner l'Empire de la loi qui regne par la force, qui doit commander aux chefs comme au peuple, & qui s'exprime par la bouche des interprêtes que la nation a choisis ? Quand il s'agissoit de délibérer sur les affaires publiques, les quatre Conseillers lisoient ou feignoient de lire dans le livre, délibéroient ensuite entre eux ; & annonçoient enfin les ordres du Roi, ou les oracles de la loi au peuple, qui étoit obligé de s'y soumettre, sous peine d'encourir la disgrace de la divinité ; car toutes les nations suspendent, pour ainsi dire, leur trône au ciel, & la voix de leur

Prince eſt la voix de Dieu même. Il y a apparence que les Scyques ſont un de ces peuples montagnards, que jamais les forces Mogoles n'ont pu dompter. Les montagnes s'élevent comme le ſiége de l'indépendance ; tout, autour d'elles, reconnoît & redoute leur aſcendant, trop ſouvent funeſte ; elles vomiſſent les torrens & les ravages ſur les vallées.

Fin de l'Hiſtoire Moderne des Indes.

DESCRIPTION DE L'INDE,

Suivie d'Observations sur l'Histoire Naturelle, le Commerce, les Arts, le Gouvernement, les Religions, &c.

HISTOIRE DES INDES.

JE diviserai l'Inde en trois Parties. La premiere est située entre l'Indus & le Gange, elle se nomme l'Indostan ou l'Inde proprement dite. La seconde s'étend depuis le Gange jusqu'à la mer de la Cochinchine; elle est partagée en plusieurs Royaumes. La troisiéme est éparse en plusieurs Isles dans les mers de l'Orient.

Le Sind ou l'Indus sert de bornes à l'Indostan du côté de l'ouest, & le Gange à l'est. Le premier de ces fleuves se décharge dans la mer de Perse. Le second se jette par quatre embouchures dans le golfe de Bengale. De l'un à l'autre fleuve on compte environ quatre cens lieues dans leur plus grand éloignement. La Perse est sur l'autre rive de l'Indus. On trouve de l'autre côté du golfe de Bengale, l'Arrakan, Pégu, Siam & divers autres Etats. L'Indostan a pour limites au nord la Tar-

tarie & le Tibet, au midi la mer. On lui donne 450 lieues de l'extrémité de sa frontiere septentrionale jusqu'aux pays les plus avancés vers le sud. La plus considérable portion de cette contrée appartient au grand Mogol.

La seconde portion de l'Inde forme une presqu'Isle que la mer baigne à l'orient, au midi & au couchant. Elle ne tient au continent que par sa partie septentrionale qui confine au Mogol, à la Tartarie & à la Chine. Sa plus grande étendue est d'environ 500 lieues du nord au sud, & de 360 lieues du levant au couchant. Mais vers sa partie méridionale, elle s'étrécit de telle sorte qu'elle ne forme plus qu'une langue de terre qui communément n'a pas trente lieues de largeur. Lorsque l'on vient de l'orient, on trouve le Tonquin, la Cochinchine, Ciampa & Camboie. En s'avançant dans le pays, on découvre Siam au centre de la presqu'Isle, & Malacca formant sa pointe méridionale. Le couchant & le nord offrent les Royaumes de Laos, de Pégu, d'Ava, d'Arrakan, de Boutan, de Tipra, d'Azem, &c.

Les Isles les plus considérables de la mer qui baigne le midi de l'Inde, sont les Maldives, situées à l'ouest du Cap Co-

HISTOIRE DES INDES.

morin ; Ceylan, à l'est du même Cap ; Sumatra, au midi de Siam ; Java, au sud-est de Sumatra dont le détroit de la Sonde la sépare ; Bornéo, au nord de Java ; Célebes ou Macassar, à l'est de Bornéo ; les Moluques, qui s'étendent encore plus vers l'orient ; les Philippines au nord de Bornéo, des Moluques & de la nouvelle Guinée ; enfin les Isles des Larrons, ou les Isles Mariannes, autrement l'Archipel de Saint Lazare, les plus orientales des Isles de l'Inde.

1. Avant que d'entrer dans les observations particulieres sur chacune de ces contrées, il est à propos de donner des considérations générales sur les choses qui leur sont communes.

Histoire Naturelle des Indes.

Le climat, les saisons, les vents, les marées, les courans, & ensuite les productions naturelles de l'Inde seront la matiere de cet article, principalement extrait de l'Histoire des Voyages.

Climat, saisons, productions, &c.

Il est aisé de se figurer les différences de climat qui se rencontrent dans un pays étendu depuis 7 ou 8 jusqu'à 35 ou 36 degrés de latitude du nord, espace d'environ 560 lieues. Sa partie septentrionale

qui comprend presque tout l'Indostan Mogol, est dans la Zone tempérée. Elle jouit d'un climat doux & sain. Les variations des vents y sont fréquentes. Ses plus longs jours sont de quinze heures. Les parties méridionales, telles que Surate, Bengale & toute la presqu'Isle, sont dans la Zone Torride. Il y regneroit des chaleurs insupportables, si l'air n'étoit rafraîchi par des inondations annuelles & par des vents réglés. Le soleil est treize heures & demie sur l'horison dans les plus grands jours. Le climat de ces régions est mortel pour les étrangers dans certaines saisons, & les naturels du pays sont eux-mêmes exposés à de terribles maladies épidémiques.

Les Européens ont donné les noms d'été & d'hiver à la saison séche & à la saison humide qui se succedent aux Indes avec la même régularité que le chaud & le froid en Europe, c'est-à-dire, que comme on a l'été dans le climat voisin d'un pôle lorsque l'on a l'hiver dans l'autre, il fait de même un temps beau & sec au nord de l'Equateur, lorsque le temps est venteux & pluvieux au midi. La moisson se fait dans la saison séche, sur-tout aux plantations de sucre. On prépare la terre dans le temps des pluies. La saison humide au nord de l'Equateur dans la

& à Coylang, ainsi que dans les autres lieux de cette côte, on éprouve ce que l'hiver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans l'Isle de Ceylan, l'hiver attaque au mois d'Octobre la partie septentrionale; mais dans le même temps on jouit de tous les charmes de l'été dans les parties du midi. Au contraire, tandis que la contrée méridionale est couverte d'un air sombre & noyée par les pluies, on ressent dans la région opposée la douceur de la belle saison. On trouve les mêmes singularités dans les Isles de l'est. Ainsi à Céram, Isle peu éloignée d'Amboine, l'hiver s'appésantit sur le nord, pendant qu'à trois ou quatre lieues de là, l'été se répand dans le sud.

L'hiver se fait plutôt sentir dans le Malabar que dans le Canara & le Visapour, plutôt, par exemple, à Coylan & à Cochin qu'à Goa, plutôt à Goa qu'à Surate; ce qu'on observe sur toute la côte occidentale de la presqu'Isle, à proportion qu'elle court vers le nord, car c'est du midi que vient le gros temps. Lorsqu'il approche, les Européens font des provisions de vivres & mettent leurs vaisseaux à couvert. Les pluies forment des torrens qui inondent la plus grande partie du pays. Cependant cette saison n'a

point d'ailleurs de froids assez rigoureux pour mériter le nom d'hiver. On observe même que la plûpart des fruits arrivent dans ce temps à leur maturité, & que les fleurs & les plantes ont plus de fraîcheur que dans l'autre mousson. En effet le soleil darde alors directement ses rayons sur cette contrée, & les chaleurs seroient excessives, si les nuées ne formoient entre la terre & cet astre un mur de séparation, qui amortit ses feux.

On éprouve assez généralement que le fort des pluies est dans les pays situés sous la ligne ou qui en sont voisins; que les bayes y sont plus sujettes que les pointes de terre; qu'elles tombent plus abondamment dans les parties orientales des continens que dans leurs parties occidentales, & dans les côtes droites que dans les côtes sinueuses; qu'il pleut moins le jour que la nuit, & plus sur la terre que sur la mer au voisinage des côtes. Les pluies sont fort grosses dans les golfes de Tonquin & de Siam, dans le fond & du côté oriental du golfe de Bengale, au Malabar dont les terres sont montagneuses. Les pays bas sont engraissés par les inondations régulieres, mais la surabondance des pluies les incommode. Dans les sécheresses extraordinaires, ils ont l'avan-

tage de pouvoir être arrosés par des canaux qu'on tire des riviéres; la nécessité l'emporte alors sur la paresse naturelle des Indiens.

Les saisons souffrent souvent des différences notables, soit dans leur durée, soit dans les degrés d'humidité ou de sécheresse. Dans certaines années, les pluies ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre ; quelquefois elles tombent à contretemps, ce qui nuit beaucoup au riz. Dans les pays de la Zone Torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles. Si le riz n'est pas assez détrempé par les eaux des pluies & des riviéres, le pain manque dans ce pays, trop peuplé pour qu'on y subsiste alors sans le secours des autres régions. Dans ces temps de nécessité, les pauvres sont réduits à vendre leurs enfans, leurs femmes & leur propre liberté pour se conserver la vie ; & si cette ressource leur manque, des familles entiéres périssent. Cet usage d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, est ordinaire dans les Indes Orientales, & particuliérement sur les côtes de Malabar & de Coromandel. Le tonnerre tombe rarement dans toutes ces vastes régions, ce que quelques-uns attribuent à la subtilité de l'air qu'on y respire.

Des vents qui soufflent dans les divers parages des Indes, ceux que les François nomment alisés ou doux & unis, & les Anglois vents de commerce, sont les plus utiles à connoître pour la navigation. Ces vents qu'on appelle aussi généraux & réglés, soufflent constamment d'une pointe ou d'un trait de compas; c'est-à-dire, d'un certain endroit de l'horison, particuliérement depuis le 30e degré de latitude du nord, jusqu'au 30e degré de latitude du sud, les uns suivant une telle direction; les autres dans d'autres sens. Quelques-uns, fixés, soufflent toute l'année d'un même endroit. Il y en a qui, moins constans, soufflent six mois d'un côté, six mois d'un autre. Les vents alisés changeans se succédent tour à tour dans le cours de l'année, chacun dans la saison qui lui est propre.

Les vents alisés de mer, vents généraux & procédans d'une cause réguliere, soufflent constamment & sans intermission dans les grandes mers, à la bande du sud comme à celle du nord, excepté sous la ligne: mais ils n'ont pas la même force en tout temps ni dans les deux latitudes. En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, on trouve presque toujours ces vents à dix

HISTOIRE DES INDES.

hauteur de 28 ou 30 degrés, & quelquefois de 32 ou 35. Ils viennent de l'est, & quand ils regnent seuls, le temps est toujours beau. Leur souffle est doux & modéré jusqu'au Tropique, où leur force augmente depuis la latitude du 23e degré jusqu'au 12e ou 14e. Ils perdent ensuite de leur fraîcheur & varient dans leurs directions. Dans nos mois d'été, on rencontre auprès de la ligne des calmes fréquens & des *tornados*, tourbillons dangereux qui battent le vent réglé.

Les vents alisés des côtes sont fixes ou changeans. Les premiers parcourent les côtes du Midi, de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée; ils sont à peu près les mêmes dans les mêmes paralleles; on les connoît peu sur les rivages des Indes. Les vents sujets à des changemens réguliers, dominent les côtes Orientales, depuis le Cap de Bonne Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. De ce Cap au-delà des Courans, ils sont depuis Mai jusqu'en Octobre entre ouest & nord-ouest, jusqu'à trente lieues des côtes. Du Cap des Courans jusqu'à la Mer Rouge, on les voit d'Octobre à la mi-Janvier, sauter ordinairement de rhumb en rhumb, jusqu'à faire le tour du compas, au milieu des

des bourasques & des orages. Dans les Indes Orientales, on donne à ces vents changeans & réguliers le nom de *mousſons*. La mousson d'est commence au mois de Septembre, & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la mousson d'ouest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la côte. La mousson d'est amene le beau temps, & celle d'ouest est accompagnée de tourbillons & de pluies. La plûpart des pays de commerce dans les Indes Orientales, sur-tout ceux qui sont dans le continent entre la ligne & le tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de vents & de saisons. Il seroit difficile d'imaginer des moyens de faire le commerce dans ces mers, sans cette admirable & incompréhensible disposition de la nature.

Les Brises de mer & de terre sont des vents frais & reglés, qui différent des autres en ce qu'ils ne soufflent pas nuit & jour ni de la même pointe, comme ces derniers. La Brise de terre se repose le jour, & celle de mer dort la nuit. Celle-ci souffle dans la côte, & l'autre de la côte. Le lever de la Brise de mer est ordinairement à neuf heures du matin; elle s'approche de terre avec une dou-

ceur, & pour employer les termes de Dampier, d'un air languissant, qui feroit croire qu'elle appréhende de se rendre incommode. Elle s'arrête; il semble qu'elle va se retirer. La mer qui est entre le vent & la terre, paroît alors unie comme une glace. A mesure que la Brise s'avance, sa surface se frise, & son eau devient noirâtre. Le vent, une demi-heure après avoir atteint la terre, augmente par degrés jusqu'à midi. A trois heures, il s'affoiblit insensiblement; vers les cinq heures, il cesse. Lorsque cette Brise a fini son cours, le même ordre de la providence fait sortir la Brise de terre de sa retraite, pour commencer son office, & rafraîchir l'air jusqu'au lendemain par une douce agitation. On attend ces vents dans leurs latitudes avec la même régularité que le jour & la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'est que dans la saison humide. Dans les latitudes où ces vents se trouvent, ils sont d'une grande utilité pour naviguer autour des côtes. On a l'avantage de partir avec l'un & de retourner avec l'autre. Les Brises de terre sont fort froides, beaucoup plus que celles de mer; quoique celles-ci soient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle est, soit d'un grand

ſoulagement dans ces climats chauds, où le fort de la chaleur eſt dans l'intervalle des deux Briſes, temps de calme, pendant lequel on a peine à reſpirer. De là vient que ceux qui ſe couchent nuds, ſur des nattes & quelquefois à l'air, à cauſe de l'extrême chaleur du calme, ſe trouvent le lendemain tranſis de froid, & quelquefois attaqués de flux de ſang, qui en font périr un grand nombre. Les Briſes de mer ſont plus fortes, ſe levent plutôt, & tombent plus tard aux caps & aux pointes de terre, que dans les bayes & dans les anſes. Leur empire, dit Dampier, ne s'étend qu'à trois ou quatre lieues : au-delà on ne trouve que le vrai vent de mer.

Les vents de terre que les Portugais ont nommés *Terrenos*, ſoufflent à la côte de Coromandel, trois, quatre & même huit ou dix jours de ſuite, dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ils ſont à l'oueſt, & il n'y a point d'autre vent qui ſoit auſſi chaud. Les Européens s'enferment ſoigneuſement dans leurs maiſons pour s'en garantir. Les Indiens, à cauſe de l'extrême rudeſſe de leur peau, en ſupportent la chaleur exceſſive, ſans qu'elle leur cauſe ni ſueur ni aucune autre incommodité.

Le Harmatan eſt un vent particulier de la côte de Guinée, qui ſouffle deux, trois, cinq jours de ſuite, entre la fin de Décembre & le commencement de Février. Il eſt ſi froid & ſi perçant qu'il ouvre les jointures du plancher des maiſons, les ponts & les côtes des navires, juſqu'à y pouvoir paſſer la main. Des chevres expoſées à ſon aprêté, meurent dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Quoique pendant ſa durée, le ſoleil ſoit toujours couvert, il n'entraîne ni éclair, ni tonnerre, ni pluie.

Les Typhons ſont des vents orageux, qui regnent ſur diverſes côtes des mers Orientales, vers les mois de Juillet, Août & Septembre, preſque toujours à la pleine ou nouvelle lune, & ſeulement au nord de la ligne. Dans un temps calme & ſerein, il ſe forme au nord-eſt une groſſe nuée, noire près de l'horiſon, d'un rougeâtre obſcur dans la partie ſupérieure, d'un rouge plus clair à l'autre bande, enfin blanchâtre à ſes extrêmités juſqu'à éblouir les yeux. On la voit quelquefois pendant douze heures, avant que la tempête éclate. Enſuite elle ſe meut avec rapidité. Elle s'ouvre enfin avec fracas, & il en ſort un vent impétueux, des éclairs fréquens, d'horribles tonnerres &

un déluge d'eau. L'ouragan dure pendant environ douze heures ; il se calme pour une heure ou deux. Après cela un vent de sud-ouest souffle aussi long-temps & avec la même violence que le premier.

Les Tornados sont une autre espèce d'ouragan des environs de la ligne. Ce sont des vents de terre, qui poussent sur la mer des nuages qui donnent des pluies abondantes, accompagnées d'éclairs & de tonnerres. Ces nuées retournent souvent vers la côte, comme attirées par quelque vertu secrette ; si elles avancent sur la mer, elles se dissipent insensiblement. Lorsque les matelots apperçoivent de loin sur la côte ces Tornados, ils sont sans inquiétude ; *la terre*, disent-ils, *va les dévorer*.

Le plus mauvais temps dans les mers Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. Alors la mousson ordinaire d'ouest donne des pluies & des vents dangereux. Une horrible tempête que les Portugais ont nommée *Elephanta*, ferme la scène de cette saison : on se met ensuite en mer sans en craindre d'autres. Ce vent furieux frappe directement dans la côte & bouche ainsi les havres. Il court sur la côte de Malabar, sur celle de Coromandel, & dans le golfe de Bengale,

au même temps de l'année que les Typhons troublent les côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

Les marées dans les Indes Orientales, ne ſont ni ſi hautes ni ſi régulieres qu'en Europe. Leur plus grande irrégularité ſe trouve au Tonquin, 20[e] degré de latitude du nord, & à la nouvelle Hollande, 17[e] degré du ſud : à peine peut-on y diſcerner les baſſes. Dans le détroit de Malacca, le flux & le reflux ne vont qu'à ſix pieds, dans les plus grandes marées. Leur hauteur eſt encore moindre ſur les côtes de Coromandel & de Malabar. Vers les embouchures du Gange, l'eau monte quelquefois à dix pieds. En général, les plus grandes embouchures des riviéres ont les marées les plus grandes; elles ſont moins hautes dans les Iſles éloignées du continent. A Guaham, une des Iſles Mariannes, les eaux ne s'élevent qu'à deux ou trois pieds. Le flux & le reflux ne ſe font ſentir que près du rivage.

Les courans, leſquels ne ſont ſenſibles qu'à cinquante lieues de la terre, différent des marées, principalement en ce qu'ils prennent leur direction d'un côté, un jour, une ſemaine, un mois, ſix mois, pour revenir enſuite ſur eux-mêmes pen-

dant le même espace de temps; au lieu que dans le flux & le reflux, les eaux avancent & refoulent deux fois pendant vingt-quatre heures. C'est une observation commune à tous les gens de mer, que par-tout où les vents réglés dominent, ils réglent les courans. Quelquefois les vagues soulevées & emportées d'un côté par des vents casuels, n'empêchent pas qu'un courant, sous leur surface, ne suive une direction contraire. Enfin il n'est pas extraordinaire de voir des courans opposés dans le même temps, dans le même lieu, & l'un sur l'autre. Aux Indes Orientales, leur direction ordinaire, pendant une partie de l'année, est de l'est à l'ouest, & pendant l'autre partie de l'ouest à l'est. Leur cours suit la mousson, mais il ne change que quelque temps après.

Nous allons décrire les arbres, les plantes, les fruits & autres productions communes à la plus grande partie des Indes Orientales, qui semblent mériter une attention particuliere.

Plantes, Fruits, &c.

L'Agoucla, Aquila, ou bois d'Aigle est un grand arbre assez ressemblant d'ailleurs à l'olivier, lequel rend, quand on l'approche du feu, une odeur fort agréable. Les personnes riches en brulent dans

HISTOIRE DES INDES.

des lieux bien fermés pour en recevoir précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire. Il croît particulierement dans la Cochinchine; mais le commerce le répand dans toutes les Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses pour fortifier le cœur & l'estomach.

L'Ahate de Pauncho Recchi porte un fruit rafraichissant & apéritif, de la grosseur d'un citron, verd & frisé par dehors, blanc en dedans, plein d'une pulpe succulente & d'une odeur suave. Il fleurit deux fois l'année.

Les racines de l'Ahegast, grand arbre, servent à teindre en bel incarnat.

L'Alafreira, arbre un peu plus grand que notre prunier, produit le saffran des Indes. Sa singularité la plus remarquable est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'Aloës des Indes, lequel passe pour le meilleur dans les usages de la Médecine, est assez semblable au squille, mais plus gros. Cette plante, qui répand une odeur très-forte, n'a qu'une racine enfoncée perpendiculairement en terre comme un pieu. Elle est d'un goût très-amer.

L'Alpam, fameux arbrisseau, dont le

tronc se divise en deux ou trois tiges, a l'écorce verte & cendrée, les branches blanchâtres & partagées par des nœuds, la moëlle verte, la racine rouge, des feuilles vertes d'un goût un peu âcre & d'une odeur qui n'est point désagréable, des fleurs d'un pourpre foncé & sans odeur, enfin des cosses pleines d'une pulpe charnue sans aucune semence visible. On en fait un excellent onguent pour les maladies de la peau. Le suc de ses feuilles, & de sa racine est un antidote fort vanté.

L'Ambalam est un grand arbre dont un homme peut à peine embrasser le tronc. Lorsque les boutons de ses fleurs viennent à pousser, il se dépouille de ses feuilles & ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

L'Ambon, arbre de la forme du néflier, donne un fruit délicat & savoureux, approchant de la figure des prunes blanches, & contenant un noyau auquel l'on attribue l'étrange propriété de faire tourner l'esprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard assure qu'en ayant imprudemment goûté, il se sentit la raison troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cause des maladies mortelles.

HISTOIRE DES INDES.

L'Ananasseira est une espéce de buisson qui produit l'Ananas, aujourd'hui très-connu & même cultivé par les curieux en Europe, fruit d'une forme pyramidale, garni de feuilles pointues qui lui donnent quelque ressemblance avec l'artichaut. Sa pulpe jette une odeur de musc. Elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux fort agréable, sur tout quand on l'a mise, pelée, dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas d'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain, quoique si chaud, qu'un couteau qu'on y laisseroit l'espace d'un jour, en perdroit sa trempe.

L'Angolam est un bel arbre toujours verd, d'environ cent pieds de haut & douze pieds de grosseur, qui croît sur les montagnes & dans les rochers. Son fruit ressemble à celui du cerisier. Les Indiens le regardent comme le symbole de la royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadême.

Il découle par incision de l'Angsana une liqueur qui se condensant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'est dans cet état que la vendent nos droguistes.

On appelle Anis une graine de buissons assez ressemblante au vrai Anis pour l'odeur & pour le goût. On en fait une liqueur violente, estimée par les Indiens comme un excellent cordial, mais capable de ruiner les meilleures constitutions.

L'Areka, espéce de petite noix qui croît sur un arbre haut, droit & délié, se mêle avec le Béthel, fameuse feuille d'un arbrisseau rampant comme le lierre & le poivre. L'Areka récent contient une matiere blanche, visqueuse & enivrante pour ceux qui ne sont pas accoutumés à manger le Béthel. On nomme simplement Béthel, une préparation de feuilles de cet arbre, de noix d'Areka & de chaux éteinte, en forme de paquet. On y mêle quelquefois, pour flatter le goût, de l'ambre gris, du girofle, du cardamome, ou on mâche le paquet sans en avaler le suc qui rougit la salive, la langue & les levres. La feuille du Béthel est naturellement verte, mais on la blanchit en l'enfermant dans un coffre de bois récent de bananier, & en l'arrosant au moins une fois le jour. Chez les gens de qualité, on ne présente que du Béthel d'une blancheur parfaite. Outre le beau vermillon que donne sa préparation, & l'odeur agréa-

ble qu'elle laisse, elle fortifie l'estomach & aide la digestion. Tous les Voyageurs assurent que la pierre & la gravelle sont des maladies inconnues dans les pays où l'usage du Béthel est commun. Les Européens s'y accoutument d'abord & bientôt en font leurs délices.

On dit que le fruit du Badukka, arbre médicinal, pris dans du lait, rend impuissant.

Le Bambou ou Mambou, espéce de roseau célebre, croît en maniere d'arbre quelquefois jusqu'à la hauteur du peuplier, ses branches dirigées vers le ciel. Son tronc est de la grosseur de la cuisse humaine près du genou. Sur la côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ses jointures ou nœuds, une matiere blanche que les Indiens nomment Sucar Mambu, sucre de Mambou, & les Arabes ainsi que les Persans, Tabaxir, jus blanc. Ses vertus médicinales la rendent si précieuse qu'en Arabie & en Perse elle se vend au poids de l'argent. Le tronc & les branches du Bambou servent à toutes sortes d'usages.

La racine, les feuilles & le fruit du Baxana passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre tous les poisons; mais on prétend que dans le voisinage d'Or-

muz son fruit suffoque & son ombre est mortelle.

Le Benjoin, gomme que les Arabes appellent Lor, découle naturellement ou par incision d'un arbre grand & touffu, dont les feuilles ont la forme de celles du limonier. L'odeur de cette espéce d'encens & ses usages pour la Pharmacie, en ont fait une des plus précieuses marchandises de l'Orient. Le meilleur Benjoin est noirâtre.

L'Acajou naît du Cajuyera, arbre peu haut & touffu. Ce fruit, qui a le dehors d'une pomme jaune & rouge, porte le noyau dessus comme une espéce de cimier verd. On attribue à son odeur la vertu de rafraîchir & d'augmenter la mémoire.

Le bois du Calamba, espéce d'Aloës, suivant Pyrard, est fort précieux tant par son odeur à laquelle on attribue de grandes propriétés, que par l'emploi qu'on en fait dans les ouvrages de marqueterie. Les grands le rendent cher par la consommation considérable qu'ils en font pour le faste autant que pour la jouissance d'un excellent parfum.

Pour tirer la gomme des Camphriers communs, on en met le bois, les racines, les branches & les feuilles sur le feu dans une cucurbite bien bouchée; & la

HISTOIRE DES INDES.

matiere du camphre se sublime & se rassemble en masse. Celui de l'Isle de Bornéo, le plus estimé, découle naturellement de l'arbre, dans lequel on en trouve même de petites veines.

Le Caniram, arbre dont à peine deux hommes embrassent le tronc, a cela de singulier, que le suc de ses feuilles qui, pris modérément en décoction, est très-sain, cause tous les effets du poison, la mort même, lorsqu'on en boit trop.

Le Cardamome ne se trouve que dans le Royaume de Cananor sur une montagne. On n'a besoin pour multiplier l'arbrisseau qui le porte, que de mettre le feu aux herbes qui ont poussé pendant les pluies & que le soleil desséche après l'hiver : l'arbre naît de leurs cendres. En Perse, en Arabie, en Turquie, dans toutes les Indes, on n'est pas content d'un ragout, s'il n'est assaisonné de cet aromate. Sa rareté le fait vendre trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Le Camchain & le Camkit sont deux sortes d'oranges en haute estime, sur-tout dans la Cochinchine & dans le Tonquin, où rien n'est comparable à leur excellence.

Le Canellier est à peu près semblable

à l'Oranger. Il produit pour fruit une forte d'olives dont on tire une huile qui passe pour fort médicinale, & dont les Portugais formoient une pâte assez semblable à de la cire blanche. Les cierges de cette pâte répandoient un parfum délicieux; on en brûloit à Lisbonne dans la Chapelle du Roi. On ne dit point que les Hollandois aient suivi cette méthode. Le Canellier est couvert de trois écorces. La seconde est incomparablement la meilleure; on ne touche point à la troisieme, parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'arbre. On fait sécher au soleil la premiere écorce intérieure qui est proprement la canelle. En se séchant, elle se met d'elle-même en rouleaux & devient d'une couleur tirant sur celle de rose. La canelle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. La plus excellente se recueille entre Point de Galle & Negumbo, où l'on en trouve des forêts entieres. La Compagnie de Hollande ayant chassé les Portugais de Cochin, y fit ruiner tous les canelliers. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non plus que des girofliers qui croissent hors des Moluques, parce que l'expérience a fait connoître que les uns & les autres sont comme autant d'avortons & de productions

HISTOIRE DES INDES.
ſauvages qui ne méritent pas le nom d'épiceries. Les derniers Voyageurs font remarquer que la canelle coute plus aux Hollandois qu'on ne ſe l'imagine. Le Roi de Candi, dans l'Iſle de Ceylan, qui eſt preſque toujours en guerre avec eux, ne manque point le temps de la récolte pour les ſurprendre & les incommoder par ſes attaques. Il faut qu'ils entretiennent 15 ou 1600 hommes de guerre pour la défenſe d'un pareil nombre d'ouvriers qui travaillent dans les bois à lever les écorces, & qui ſont nourris pendant le reſte de l'année. Ajoutez à ces frais la dépenſe des garniſons habituelles de Colombo, Point de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de pluſieurs autres places que la Compagnie occupe autour de l'Iſle. Les Inſulaires ont l'art de travailler l'écorce verte, c'eſt-à-dire, la véritable canelle. Ils en font entrer dans les cabinets, les armoires, les coffres; ils ſçavent même en revêtir des cannes. On employe le bois des vieux canelliers dans la conſtruction des maiſons. Ce qui tombe à terre de ces arbres en produit de nouveaux. Lorſque ceux-ci ſont aſſez grands, on coupe les vieux qui ſont moins bons pour donner de l'air aux jeunes.

Le Canificier, ou arbre de la caſſe, reſ-

ſemble au noyer par ſes feuilles, par ſes branches, & par ſon tronc qu'un homme ne ſçauroit embraſſer. Ses feuilles ſont rangées ſur une côte par quatre paires, terminées par une ſeule feuille. Ses fleurs ſont jaunes. Les Chinois l'appellent l'arbre au long fruit, parce qu'en effet ſon fruit eſt une ſilique ligneuſe d'environ deux pieds de long. Ces coſſes, qui ſont noires dans leur maturité, forment autant de tubes diviſés en cellules enduites d'une ſubſtance moëlleuſe, aſſez douce, blanche au commencement, enſuite jaune, & enfin d'un rouge noir. C'eſt la caſſe, purgatif benin. On trouve dans chaque cellule une ſemence platte & preſque ronde. La caſſe eſt commune aux Philippines, aux Iſles du détroit de Java, &c. Celle du Bréſil eſt amere, mais beaucoup meilleure pour purger que celle des Indes Orientales.

L'Arbre aux chandelles tire ce nom d'une ſorte d'écorce fort déliée & longue de deux palmes, qui pouſſe des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux chandelles vertes.

Le Cœur Indien ou pois de Merveille, eſt le nom que les voyageurs ont donné à une plante Indienne & à ſon fruit, qui eſt en effet un pois d'une beauté ſinguliere,

en partie noir, en partie blanc, & toujours marqué d'un cœur.

Le Congnare, arbre d'une grande hauteur, est fort estimé à Goa. Comme il porte dans toutes les saisons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir toujours paré de fleurs, les unes en boutons, les autres ouvertes, d'autres nouées, comme les fleurs de l'oranger, & de fruits, espèce de petites prunes d'un goût délicieux, dans tous les degrés, jusqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier croît de la grandeur du rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'érable, & ses fleurs sortent comme les boutons de roses. Ce n'est qu'après la fleur que les boutons grossissent, & que par un nouvel épanouissement, ils produisent le coton, matiére de tant de belles toiles qui font mépriser aux Indiens celles de lin & de chanvre. Schouten fait mention d'une plante à coton, haute de deux pieds & divisée en plusieurs petites branches, dont les feuilles sont à peu près comme celles de la vigne. Ses fleurs tirent sur le jaune: elles sont un peu rouges dans le milieu, d'où sortent des fruits à peu près de la grosseur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en forme d'étoiles. Le fruit jette son coton, quand il est mûr. Le

coton d'arbre n'eſt pas ſi fin que celui d'herbe.

Le Cuciombi ou Cumuc, arbriſſeau qui s'attache aux arbres comme le poivrier, produit ſur-tout à Java & ſur la côte de la Sonde, une ſorte de cubebes unies en grappes, que les Indiens appellent Cuba-Chini. Ce fruit eſt bon pour débarraſſer la poitrine de toutes ſortes d'humeur. Les Maures s'en ſervent, comme des feuilles vertes du Talaſſa, pour s'exciter aux plaiſirs de l'amour.

Le Dragon eſt un arbre fort haut, dont la ſéve découle dans certaines ſaiſons & forme une gomme claire & vermeille, qui par diverſes épurations, devient la drogue que l'on appelle ſang de Dragon ou Adragante. Il a le tronc gros. Son ſommet jette des branches rondes, douces, unies, & jointes deux à deux comme les Mandragores : les feuilles en ſortent comme entre les doigts. L'écorce reſſemble aux écailles d'un dragon ou d'un ſerpent. Sous cette écorce, eſt une ſubſtance ſpongieuſe, qui ſert fort bien, quand elle eſt ſéche, à faire des ruches d'abeilles. Le ſang de dragon eſt beaucoup meilleur & plus aſtringent à l'Iſle de Ténérife & autres pays de l'Afrique qu'à Goa & dans le reſte des Indes Orientales.

HISTOIRE DES INDES.

Le Durion ou Durian donne un fruit du même nom, gros comme une citrouille, fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit, quand il est parfaitement mûr, répand, lorsqu'on l'ouvre, une odeur excellente. Il y en a une partie de la grosseur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis; mais il paroît avoir celui de l'oignon rôti à ceux qui ne sont pas accoutumés à en manger. Ce fruit ne croît qu'au tronc, comme le Jaka qui lui ressemble beaucoup, ou aux parties les plus voisines du tronc & aux grosses branches, comme le Coco.

La semence du Dutroa ou Datura, prise en certaine quantité avec de l'eau, du vin, ou quelqu'autre mets, fait mourir en riant ou en poussant des cris. Si la dose n'en est pas considérable, on tombe ou dans une sorte d'imbécillité qui dure douze ou quinze heures, ou bien dans un profond sommeil qui en dure vingt-quatre. C'est la ressource des femmes libertines contre l'œil jaloux de leurs maris ou de leurs gardiens.

Le Figueira ou Bananier d'Inde, est une plante tendre de la grosseur de la cuisse humaine, haute de quinze à vingt palmes,

& garnie de feuilles larges de quatre ou environ. On croit aux Indes comme en Afrique, que ces feuilles furent les premiers vêtemens dont les peres du genre humain couvrirent leur nudité. Elles tiennent lieu de plats & d'assiettes. Elles servent aussi de papier. Lorsque la plante a fourni de 60 à 100 bananes, on coupe le tronc par le pied, & il en sort un rejetton.

Il naît du Figuier d'Inde, lequel n'a rien de commun avec celui d'Europe, un petit fruit qu'on brûle pour en tirer une huile noire, qui sert, au lieu de poix & de suif, à enduire les navires. Ce que cet arbre a d'admirable, c'est que ses branches, comme celles du paletuvier, jettent, après avoir poussé en hauteur, une petite racine à leur cime, & se courbent ensuite d'elles-mêmes, pour s'introduire dans la terre & produire de nouveaux arbres.

L'arbre au Goudron a trois ou quatre pieds de diamétre : son suc, s'il a un peu bouilli, forme un excellent goudron ; s'il bout plus long-temps, de la poix. La maniére de le tirer, est de faire horisontalement un grand trou, jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-dessus de cette cavité, jusqu'à

ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou qui forme alors un demi-cercle, on fait une espéce de bassin, qui contient une pinte de liqueur ou deux ; & de la partie supérieure qu'on a coupée, le suc tombe dans ce réservoir, qu'il faut vuider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après lesquels il s'arrête, & l'arbre se rétablit.

Le Jacaranda est un arbre beau, dur & marbré. Ses feuilles sont réguliérement opposées l'une à l'autre. Chaque rameau pousse des rejettons, & ces rejettons portent des grappes de boutons, qui en s'entrouvrant, se divisent en cinq feuilles inclinées en bas, & représentant en dedans une petite robe de soie, couleur d'olive luisante ; entre ces feuilles, il naît une fleur, à laquelle succéde un fruit rempli d'une substance verte, tirant sur le blanc, dont on se sert pour les usages du savon. Les Indiens appellent ce fruit Manipoy.

Le Jaca, fruit qui naît au pied du tronc du Jagueira, arbre de la grandeur du laurier, est le plus gros fruit que l'on connoisse au monde ; un seul fait la charge d'un homme. Il est plus gros & plus commun dans l'Isle de Ceylan que dans les autres pays des Indes.

L'Indigo du territoire de Brana, d'Indoua & de Corsa, dans l'Indostan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur des Indes. On a l'indigo de Golkonde, de Bengale, &c, à meilleur marché de 80 pour 100 que celui là. Cette plante croît jusqu'à la hauteur d'un homme. Ses feuilles sont vertes tant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette, tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du chardon, & la graine à celle du senegré. L'usage des Indiens est de couper l'indigo trois fois l'année à demi pied de terre, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur. Celui de la premiere récolte est sans comparaison le meilleur & le plus brillant; celui de la derniere le moins bon & le moins vif. Cette différence dans leur couleur, qui est d'un violet bleuâtre, en fait une considérable dans le prix. Les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges. Après avoir coupé les plantes, on sépare les feuilles de leurs petites queues, on les fait sécher au soleil, & on les jette dans de l'eau saumâtre où elles se réduisent comme en vase ou en terre grasse. Ensuite les ouvriers forment de cette pâte des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de poule

coupé en deux, c'est-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. Les Marchands, pour éviter de payer les droits d'un poids inutile avant que de transporter l'indigo en Europe, ont soin de le faire cribler pour ôter la poussiere qui s'y attache. Les habitans du pays achetent cette poussiere pour leurs teintures. Les ouvriers qui criblent l'indigo, sont obligés de se couvrir le visage d'un linge & de prendre du lait à chaque demi heure; &, malgré ces préservatifs, après huit ou dix jours de travail, leur salive est bleuâtre. Si l'on met un œuf le matin près des criblans, le dedans en est tout bleu le soir. Les Marchands qui achetent l'indigo, en font toujours brûler quelques morceaux pour voir si l'on n'y a pas mêlé du sable. L'indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Quand la terre a nourri cette plante l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer avant qu'on y en seme d'autre. Les Indiens donnent à l'indigo les noms d'Anilnil, Gali, &c.

De la moëlle du Libby, arbre qui paroît être de l'espéce du palmier, on fait une sorte de pain de fort bon goût, & des dragées comme du sagu des Moluques, avec lequel le Libby peut être confondu.

fondu. On trouve fréquemment aux Indes le même arbre sous des noms différens.

Histoire des Indes.

Le Makarekau a ses racines hors de terre où elles ne tiennent que par un petit bout ; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotis & des arcades. Son fruit est de la grosseur d'une citrouille, de couleur incarnate, divisé par carreaux, & rempli de pignons d'un excellent goût. Ses feuilles sont longues d'une aune & demie & larges d'un empan. On les divise en deux peaux, sur lesquelles on peut écrire avec de l'encre comme sur du parchemin.

Dampier regarde le Mangoustan comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la grenade, mais il est beaucoup plus petit. Le goût en est plus fin dans l'Isle de Java qu'en tout autre lieu.

Le Manguera, arbre des Mangues ou Mangoués, semble occuper le troisiéme rang après le Cocotier & le Betheleira dans l'estime des Indiens & dans l'opinion même des Voyageurs. Son fruit a l'écorce verte avec une pulpe d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs espéces d'un goût différent, tels que les Carreiras, les Mallajas, les Nicolas, les Satias & quelques autres : mais ils surpassent tous

en délicatesse les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il n'a rien connu de si délicieux. L'usage est de les cueillir verds comme tous les autres fruits des Indes, de les laisser mûrir dans les maisons, & de les confire soit au sucre, soit au vinaigre. Les Indiens les mangent en achar, espéce de salade. Leur qualité est fort chaude.

La Molucane est appellée par les Indiens le remede des pauvres & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies. Cette plante n'a nulle part des propriétés si salutaires qu'aux Moluques, d'où elle tire son nom.

Le Negundo, grand arbre, a des fleurs approchantes de celles du romarin, & des fruits semblables au poivre noir. On lui attribue beaucoup de vertu. Les femmes Indiennes se font un breuvage du suc de ses feuilles, & s'en lavent extérieurement pour aider à la conception.

Le Nirnotsjil est un arbrisseau respecté au Malabar, à cause de la vertu qu'on attribue à ses feuilles de guérir du mal vénérien.

L'arbre de la Noix Muscade est de la grosseur du noisettier, avec cette différence que ses branches sont plus épaisses & moins étendues. Son fruit croît com-

me la noisette entre les rameaux. Il est enveloppé d'une fleur enfermée dans une gousse. La plûpart des Voyageurs observent que l'arbre ne se plante point. On assûre que dans la maturité des noix, il vient des Isles Méridionales un grand nombre d'oiseaux, sur-tout de Manucodiatas ou oiseaux de Paradis, qui les avalent entieres & les rendent de même. La matiere visqueuse dont on les suppose couverte au sortir du corps de ces oiseaux, sert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un arbre qu'on n'obtiendroit pas, ajoute-t on, de la nature en le plantant par d'autres méthodes; mais les Hollandois ont fait une expérience contraire. Les oiseaux de Paradis passent, comme ici les Grives, pendant la vendange. La Noix Muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns, & les fourmis, dont les Isles sont remplies, leur mangent les pieds, delà l'opinion vulgaire qu'ils en sont dépourvus. C'est proprement dans les six petites Isles de Banda & dans l'Isle de Damme que croît la muscade.

HISTOIRE DES INDES.

L'Oloturion est une espéce d'ortie d'une nature si caustique & si venimeuse qu'il suffit d'y toucher pour sentir une ardeur semblable à celle que cause l'eau

HISTOIRE DES INDES.

bouillante, & qui excite une violente fievre, si l'on n'applique aussitôt de l'ail pilé sur la plaie. Malgré cette pernicieuse qualité on ne laisse pas, dans plusieurs contrées des Indes, de mêler le suc de cette plante avec l'Arrack, ou les eaux de vie du pays, & de le faire entrer dans l'assaisonnement des viandes.

Le Pagna jette une matiere blanche dont on fait des coussins & des matelats; on ne la file point.

On distingue plusieurs espéces de Palmiers. Les feuilles du palmier de Transolin forment une sorte de balai. Les Portugais s'en font des sombreiros ou parasols. Le Palmier des Bergios ou des Singes a les branches en forme de fouet à plusieurs cordes ou de discipline. On fait de très-beaux chapelets de son fruit; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés qu'ils ne le seroient par le plus habile graveur. Les fruits du Palmier Bourias des Philippines ont des noyaux qui servent au même usage. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une espéce de miel & de sucre noir nommé Pacascas. Carreri qui range sous le nom de Palmiers jusqu'à quarante espéces d'arbres, dit que l'Yoro ou Landan fournit les Philippines de pain; c'est la

ſagu des Moluques. On transforme auſſi en pain la ſubſtance du Bourias. L'eſpéce qui donne du vin & du vinaigre dans les premieres de ces Iſles, ſe nomme Saſa & Nipa. Tavernier remarque qu'il n'a jamais bu de vin de Palmier auſſi fort que celui que rendent ces arbres dans les pays où l'on plante du poivre tout autour.

Le Panoma ou bois des Moluques, eſt ſi précieux, à raiſon de ſes propriétés, que les Indiens qui en élevent dans des jardins, n'en accordent pas aiſément même la vue aux étrangers. Son bois eſt fort purgatif, il réſiſte au venin. C'eſt un grand reméde pour toutes les bleſſures empoiſonnées. On ne le vante pas moins pour certaines fiévres, les coliques, l'hydropiſie, la gravelle, la migraine, les écrouelles, les vers, &c. Il excite l'appétit. On en apporte en Europe, mais il y eſt rare & cher.

Le Papeira qui donne les Papaies ou Melons des Jéſuites, a le bois ſi tendre qu'on en coupe facilement le tronc avec un ſimple couteau, quoiqu'il ait une palme de diamétre ſur vingt de hauteur. Il produit toute l'année des fruits ſemblables à des pommes d'amour, mais plus gros du triple & accouplés deux à deux. On trouve ainſi aux Indes pluſieurs arbres qui portent

dans toutes les saisons. La plûpart demeurent toujours verds. Leurs feuilles ne tombent que successivement & à mesure qu'il en croît de nouvelles.

Le Pereyra ou le Guaiavier de l'Orient, donne aussi des fruits pendant toute l'année ; ce sont des espéces de poires, dont on fait de très-bonnes confitures séches & liquides.

Le Plantain ou Platane des Indes Orientales, ne se distingue du Bananier que par son fruit qui est beaucoup plus gros & de la moitié plus long. Quelques voyageurs lui donnent le nom de Roi des fruits, sans excepter la noix de Coco. Au sommet & du cœur de l'arbre, il sort une tige très-dure, autour de laquelle le fruit succédant aux fleurs, se forme par pelottons dans une gousse, semblable à une saucisse de six à sept pouces de long & de la grosseur du bras. Il est aussi mou que le beurre en hiver. Le goût en est très-délicat. Il n'a que de la chair sans pepins, & il se fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange aussi en guise de pain, après l'avoir fait rôtir ou cuire dans l'eau avant sa maturité. On compose encore de son jus une liqueur agréable, qui approche du Lambswool, ou laine d'agneau, liqueur Angloise faite

de pommes & de l'espéce de biere qu'on nomme Ale. Les Anglois aussi passionnés pour le fruit que les Indiens, le réduisent en masse pour le faire bouillir en forme de Poudding. Ils appellent ce mets *cotte de maille*, parce que c'est contre la faim une ressource commune. On en fait aussi de très-bonnes tartes. Les Insulaires de Mindanao tirent du tronc du plantain séché au soleil de petits filets, dont on fait des draps. Cette étoffe dure peu; mais la facilité d'en avoir supplée à la bonté.

Le Poivrier, arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du lierre, a une tige si foible, qu'il faut le planter auprès d'un mur, d'un arbre, ou de quelqu'autre appui, autour duquel il serpente. Ses feuilles ont une odeur forte & le goût piquant comme le fruit. Il croît en terre franche & grasse. Après trois ans de stérilité, il produit pendant trois ans jusqu'à six & sept livres de poivre. Ensuite sa fécondité dégénére, de façon qu'après la douziéme année, il ne rapporte plus rien. Le Poivrier pousse d'abord des fleurs blanches vers le mois d'Avril. Il sort ensuite de leurs boutons de petites grappes, comme celles du groseiller, couvertes de trois feuilles chaçune. Les grains sont verds au

commencement. A mesure qu'ils mûrissent, ils prennent un rouge très-vif. Dans leur parfaite maturité, ils sont tout à fait noirs. Il s'en trouve quelquefois qui ne rougissent & ne noircissent point, ils deviennent blancs. On a l'art de blanchir le poivre commun. Les grappes se coupent en Décembre. Les grains, en séchant au soleil, quittent d'eux-mêmes leur queue. La culture de l'arbre demande beaucoup de soins. Le Poivre du continent des Indes n'est nullement comparable à celui des Isles. Les Hollandois tirent beaucoup de gros poivre de la côte de Malabar & des terres du Visapour. Pour le petit qui vient à Bantam, à Achem, &c., il en sort peu de l'Asie; les Maures en font une grande consommation. Le Poivre long dont la graine vient dans une gousse, est fort commun, sur-tout dans les Etats du Mogol; il est à fort bon compte.

En Perse, en Arabie, en Turquie, à Malaça, &c. il se fait un grand trafic du bois & des racines du Pucho, ou Cosb, Costus Indicus. Cette plante ressemble beaucoup au sureau.

Les Anglois de Madras achètent une quantité considérable de Pamplenose, fruit de la grosseur d'un citron, contenant, comme la grenade, des grains

remplis de jus d'un goût fort agréable.

Le Quil ou Quirpele, en Portugais Pao de Cobra, le bois de serpent des Hollandois, est un antidote contre toutes sortes de venin. Il tire son nom Indien d'un animal de la grandeur & de la figure d'un furet, qui attaque les serpens, & qui, s'il est blessé dans le combat, s'en va aussitôt manger de cette racine.

Le fruit du Rima est le seul pain des Isles Marianes; sa chair est blanche comme la mie du meilleur pain; il demande d'être mangé frais.

On croit que c'est des Indes Orientales que le Riz a passé dans les autres parties du monde. Je parle ailleurs de cette plante. C'est un sentiment général dans ce pays, que le pain de riz donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourrissant & difficile à digérer.

Le Saamouna est un bel arbre, mais d'une forme extraordinaire; le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu il prend un corps & un volume étonnant.

Le Sagu ou Sagumanda, arbre d'un tronc épais quoique peu haut, a les feuilles conformes à celles du Cocotier. On rape

son bois, qui n'est qu'une moëlle ferme; & en le faisant détremper dans l'eau, on en compose une espéce de tourteaux ou galettes, que l'on laisse sécher au soleil jusqu'à ce qu'ils soient aussi durs que du biscuit de mer. On fait aussi cuire les parties les plus fines du Sagu en bouillie. C'est la nourriture de la plûpart des Isles Orientales, qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle. On vante le goût de cet aliment. On tire aussi de l'arbre une liqueur dite le *Sagouar*, plus douce que le miel, qu'on mêle avec le Houbat, autre liqueur composée de diverses herbes qui lui donnent une sorte d'amertume. Le Sagouar est sain pour ceux qui en usent sobrement. Les Hollandois des Moluques & d'Amboine n'ont guére d'autre boisson. Pris avec excès, il enivre & fait même enfler le corps.

Le bois de Sandal est dans une haute estime dans les Indes. On distingue le rouge, le jaune, le blanc, dont les deux derniers qui croissent en abondance dans les Isles de Timor, & de Solor, sont les plus recherchés. On broie ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires.

Le Savonier porte, pour fruit, de petites boules jaunâtres, qui frottées entre les mains, se convertissent en un savon très-blanc, avec lequel les Indiens lavent la soie.

L'Arbre sensible doit ce nom à une propriété très-remarquable. Dès qu'on le touche son fruit s'enfle & s'agite. Schouten raconte, qu'un jour près de Cochin, se trouvant assis auprès d'un de ces arbres avec d'autres Européens, ils ne furent pas peu surpris, pour ne pas dire effrayés, lorsque ce fruit merveilleux, qu'ils ne prenoient d'abord que pour une feuille, vint à grossir, à se mouvoir, & même à faire plusieurs sauts, lorsqu'ils y eurent touché.

L'Arbre que les Moluquois appellent Siger, les Persans Calafu, & les Européens Girofle, ressemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme de ses feuilles. Le goût des clous que ces Insulaires nomment chimque, se trouve jusque dans le bois. Ses branches nombreuses se chargent d'une prodigieuse quantité de fleurs, d'abord blanches, ensuite vertes, & enfin rouges & assez dures. Dans ce dernier degré de maturité, elles sont proprement clous. En séchant, le clou devient d'un brun jaunâtre, lorsq-

[redacted]
HISTOIRE DES INDES.

qu'il est cueilli, il prend la couleur du noir de fumée. Il ne croît aucune espéce de verdure autour de l'arbre, parce qu'il attire tous les sucs nourriciers de la terre. Les clous sont d'une nature si chaude que s'il se trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choisit pour les nettoyer, quelqu'éloignée qu'elle soit des clous, elle sera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux. Les Hollandois, qui ont fait cette expérience, ajoutent que la soie grége de la Chine a la même vertu. Les Indiens ont coutume d'arroser le pavé du lieu où est la soie qu'ils doivent livrer dans le commerce, pour qu'en s'imbibant d'eau, elle augmente de poids. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui se répandent en divers endroits les reproduisent assez. Argensola, dans son Histoire des Moluques, raconte, sur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, dont l'Isle de Gilolo fourmille, mangent les clous meres; c'est-à-dire, qu'on laisse vieillir sur les arbres pour qu'ils soient mieux nourris & plus forts, & que les rendant avec leur fiente, il en naît des girofles. Cette facilité de se multiplier s'opposera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les détruire. Après la

conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'insolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, n'imaginérent pas de meilleur moyen pour s'en délivrer, que de détruire les funestes richesses qui les exposoient à cette tyrannie. Le désespoir leur mit le feu à la main pour brûler tous les girofles; mais cet incendie répondit si mal à leurs vues, qu'au lieu de répandre une éternelle stérilité dans leurs Isles, il en augmenta la fertilité. Le girofle vit cent ans.

Le Simbor est une plante qui représente les cornes d'un Elan; ce qui lui en a fait donner le nom par quelques Voyageurs. Elle ne paroît avoir d'autre racine qu'une matiere mollasse & fongueuse: aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre pour croître; il suffit de la placer sur une pierre ou sur le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité.

Les Tamarins ou Tamarindes, grands & beaux arbres, croissent dans presque toutes les parties de l'Inde, & particuliérement au Bengale. On les transporte jeunes des lieux incultes où la nature les produit dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les carrefours, les places publiques, &c, pour y servir d'ornement. Les Indiens se mettent à couvert

HISTOIRE DES INDES.

du soleil sous leur ombrage. Son fruit, enveloppé dans une gousse, se retire sous les feuilles au coucher du soleil; & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet astre. Ses féves sont enduites d'une moëlle gluante appellée Tamarin, que les Indiens & les Portugais emploient dans l'apprêt de leurs viandes. On en fait des confitures au sucre, que l'on transporte dans tous les pays du monde.

Le Tanga ou Cocotier, arbre fort droit dont la hauteur ordinaire est d'environ 40 pieds, n'a d'autres branches que dix ou douze feuilles larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. On les emploie séches & tressées pour couvrir les maisons: elles résistent pendant plusieurs années à l'air & à la pluie. Elles servent aussi de papier à écrire. On fait de très belles nattes de leurs filamens les plus déliés, & des balais du reste. On brûle le milieu qui est comme une tige. Le cocotier a presque toujours le même nombre de feuilles, parce qu'il en succéde continuellement de nouvelles aux anciennes. Le bois de l'arbre est spongieux, mais dans sa vieillesse il devient très-solide. Ses racines nombreuses & déliées n'entrent pas fort avant dans la terre; mais comme l'arbre n'a point de branches qui donnent

prise au vent ; il n'en résiste pas moins à la violence des orages. Au sommet, on trouve, entre les feuilles, un cœur ou gros germe, de la forme & du goût du choux-fleur, suffisant pour rassasier six personnes. On en fait peu d'usage, parce que l'arbre meurt quand on l'a cueilli. Entre le cœur & les feuilles, il sort des bourgeons gros comme le bras, d'où, leur extrémité coupée, il distille une liqueur blanche & agréable. Cette liqueur porte les noms de Tary, Toddy, Nery & Sory, suivant la différence des lieux, de ses qualités, de sa préparation. C'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la côte du Malabar. Le Tary, la premiere & la plus naturelle de ces liqueurs, est très-doux & approchant du petit vin. Dès qu'il est échauffé ou par la chaleur du soleil, ou par quelqu'autre cause, il s'aigrit ; c'est alors du Sory ou Soura. Dans vingt-quatre heures, la liqueur est tout-à-fait aigre. Du Sory distillé, on tire une sorte de vin & du vinaigre. Passé trois fois par l'alembic, c'est de l'eau de vie. Le Tary frais, en bouillant avec un peu de chaux vive, s'épaissit d'abord en consistance de miel ; il acquiert à la fin la solidité du sucre ; sans acquérir la délicatesse ni toute la

blancheur de celui des cannes. Le peuple ne fait ses confitures qu'avec cette espéce de sucre, qu'on nomme Jagra.

Le Tary est la matiére & l'aliment du Coco; aussi les arbres qu'on incise pour en faire distiller la liqueur, ne portent point de fruit. Si l'on permet à la nature de suivre son cours, chaque bourgeon jette une grappe de dix, douze, quinze Cocos. Ces fruits sont de la grosseur de la tête humaine. Leur premiere écorce qui a le goût des fonds d'artichaux, contient en abondance une liqueur agréable, saine & rafraîchissante. A mesure que le Coco mûrit, cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle, douce, & du goût de la crême. On donne aux Cocos à demi-mûrs le nom d'Elexir ou de Lagné. Enfin la chair qui se forme de cette eau a, dans sa parfaite maturité, la blancheur, le goût & la solidité des noisettes. Son suc entre dans les sauces les plus délicates. Pressée dans des moulins, elle rend l'huile dont on se sert communément aux Indes; cette huile, quand elle est récente, égale en bonté celle d'amandes douces; en vieillissant, elle prend les qualités de l'huile de noix. La premiere écorce du Coco se divise en filamens, qui servent à faire des étoffes,

des cordages & même des cables pour les plus gros vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille dure & épaisse, dont on fait des tasses, des cuillers & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle, & le charbon en sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc dont le peuple nourrit les pourceaux & la volaille; les pauvres mêmes en mangent dans les années stériles.

Ainsi le Cocotier fournit de quoi former, mettre à la voile, & même charger un vaisseau; de quoi bâtir & meubler une maison; & de quoi vêtir & nourrir ses habitans: aussi représente-t-on cet arbre comme la plus utile & la plus merveilleuse production de la nature.

Le Théca est comme le chêne des Indes; on en trouve des forêts. Les Indiens idolâtres n'emploient point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs temples. Le sucre de leurs feuilles teint en pourpre les soies & les cotons; elles servent aussi d'alimens.

L'arbre de S. Thomas est d'une beauté admirable par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du lierre, & sur-tout par ses fleurs qui sont des lys violets d'une excellente odeur.

L'Arbre triste a été ainsi appellé, parce

HISTOIRE DES INDES.

qu'en même temps que les autres semblent se réjouir, dit Philippe de la Trinité, en épanouissant leurs fleurs à la venue du soleil, celui-ci perd les siennes. La description qu'on en fait paroît convenir au saffran d'Inde.

Les Indiens tirent du Tsjaskela, espèce de figuier, des cordes pour leurs arcs, & la couleur rouge dont on teint les draps de Cambaye.

On transporte beaucoup de drogues des Indes Orientales dans les pays étrangers; le Pontion, que sa qualité d'excellent fébrifuge met toujours à fort haut prix; le Doringi, graine carminative & vermifuge, si douce & si bienfaisante qu'on en fait prendre aux enfans de naissance; le Semparentaon, racine amere qui a de puissans effets contre diverses maladies; le Caxumba ou Flors, racine dont on assaisonne les mets & dont on teint le coton; le Tianco, fruit que les Indiens prennent pilé avec quelque liqueur pour les moindres incommodités; le Paravas, herbe rare, rafraîchissante & propre à purifier les humeurs; le Sambaia ou Guduan, fruit cher pour sa rareté, & bon surtout contre les poisons; &c. Ces peuples, soit pour se garantir des intempéries de l'air, soit pour se guérir de diverses ma-

ladies, soit pour se parfumer, se frottent le corps avec des racines & des bois pilés, comme le Tomonpute, le Tagari, le Seruban, le Sedovaia, le Sari, espéce de fleur de farine, le Spodiam, le Ganti, le Cajuasti, bois qui met la bouche en feu, &c. Le Madian, le Maju & le Carassani, sont autant d'espéces d'Amfion ou d'Opium, avec lesquels les Indiens s'enivrent. Ils mêlent de ces drogues avec le Cumin, en Malais Jentanierau, en Persan Chirman, pour les employer contre les violens rhumatismes auxquels ils sont sujets, à cause qu'ils sont presque nuds.

Le poids dont on se sert pour peser l'or, l'argent & d'autres métaux, est une espéce de petites féves, Conduri en Malais, Saga en langue Javane, d'un beau rouge, avec une tache noire sur le côté.

La Gomme Laque, Lak en langue Mauresque, Tick en langage Péguan, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils emploient à teindre ou à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature que de certaines fourmis ailées, qui suçant la gomme découlant de certains arbres, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes arbres, ou même sur la terre. Celle du Bengale

eſt plus belle & plus nette que celle du Pégu, où l'on en trouve en plus grande abondance. Les Hollandois en achetent beaucoup dans ce Royaume pour la Perſe. Après qu'on en a tiré la couleur, le reſte ſert à revêtir de petits ouvrages, ou à former des bâtons de cire à cacheter. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en enlevent tous les ans 150 caiſſons. Du temps de Tavernier, elle ne leur revenoit pas à plus de dix ſols la livre, & elle valoit en France dix ſols l'once, quoique fort mêlée de réſine. La Laque du Tonquin, ſuivant Baron, coule naturellement de l'arbre. Elle eſt naturellement blanche, mais l'air la noircit. Les ouvrages de Laque du Japon l'emportent ſur ceux de toutes les autres contrées de l'Orient; ce qu'on attribue à l'excellence du bois de ce pays, plutôt qu'au vernis & à la peinture. Les cabinets & autres ouvrages qui doivent être vernis ſe font de bois de Ponc, eſpéce de ſapin inférieur au nôtre pour cet objet. Les ouvriers de l'Orient ſont fort éloignés de l'habileté des Européens dans ce genre de travail. Ce travail eſt très-dangereux, parce que la gomme contient, à ce qu'on croit, une eſpéce de poiſon. On fait auſſi avec la Laque une colle qui paſſe pour la meilleure qu'on connoiſſe au monde.

Les sucres en cassonade sortent particuliérement du Bengale. Il se fait aussi du sucre en pains de huit à dix livres, mais on ne le rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de sucre royal. C'est une opinion établie dans cette contrée, que le sucre gardé trente ans devient un des plus dangereux poisons du monde. Le tabac croît en divers endroits des Indes, & quelquefois en si grande abondance, qu'on en laisse perdre une grande partie. Il a différentes qualités. Le meilleur opium vient de l'Isle Célebes. Il y en a beaucoup à Brampour, où les Hollandois en prennent en échange pour leur poivre. Les mers des Indes n'ont ni corail ni ambre jaune. Les Portugais ont rapporté de Goa & de Mozambique des morceaux d'ambre gris d'une grosseur prodigieuse. C'est du Royaume de Boutan que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le Bengale abonde en salpêtre ; celui qui est rafiné coûte trois fois plus que celui qui est brut. Les Hollandois qui en ont un magasin à Choupar, à quatorze lieues au-dessus de Patna, avoient fait venir de Hollande des chaudieres & des rafineurs pour faire eux-mêmes cette opération : mais les Indiens irrités de se voir

enlever le gain de ce travail, leur refuserent du petit lait, sans lequel le salpêtre ne blanchit pas; & néanmoins, il n'est pas estimé, s'il n'est d'une blancheur transparente. La plus grande quantité de cette matiére vient des parties septentrionales des grandes Indes, on la tire d'une argile ou terre noire, fauve ou blanchâtre. On creuse un grand puits, comme un puits à sel, dans lequel on paîtrit l'argile & la terre nitreuse dans de l'eau claire, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espéce de bouillie. La partie la plus grossiere s'étant précipitée, on met le reste dans un autre grand trou, & l'on en retire la portion qui surnage. C'est une eau toute nitreuse qu'on fait bouillir & que l'on écume jusqu'à ce qu'enfin il ne reste que la substance du salpêtre.

Le Bezoar, pierre d'une vertu singuliére qu'on trouve dans le corps de différens animaux, vaut dans les Indes Orientales le double de celui des petites Indes. Il y en a de diverses formes. Les uns sont ronds; les autres ressemblent à des noyaux de dattes, à des œufs de pigeons, aux rognons d'un chevreau, à des glands. Leur couleur n'est pas moins variée; car il s'en trouve d'un rouge clair, de couleur de miel & de couleur de cendres; mais la

plûpart sont d'un verd pâle. Les Bezoars de l'Orient sont composés de plusieurs robes, comme l'oignon, & luisans comme si l'art s'étoit attaché à le polir. On estime singuliérement celui des chevres de Golkonde. Les habitans du pays connoissent, en battant le ventre d'une chevre entre les deux mains, combien elle a de Bezoars, & ils la vendent à proportion. La grosseur de ces pierres fait leur prix, quoique les petites n'ayent pas moins de vertu que les autres. Si cinq ou six Bezoars pésent une once, la valeur de cette once sera de quinze à dix-huit francs; un seul Bezoar du poids d'un once en vaudra cent; s'il s'en trouve de quatre & cinq onces, il se vendra jusqu'à 200 pistoles. L'imposture a trouvé le secret de grossir ces pierres, avec une pâte composée de gomme & d'autres matiéres. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruse. L'un est de péser le Bezoar & de le faire tremper dans de l'eau tiéde: si l'eau ne change point de couleur & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu; si le fer y entre, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel.

Les vaches & d'autres animaux de

[redacted] HISTOIRE DES INDES.

l'Orient produisent des Bezoars, entre lesquels il s'en trouve qui pésent jusqu'à dix-huit onces; mais six grains des chevres de Golkonde ont plus d'effet pour les maladies auxquelles ils sont employés, que trente de l'autre. Il faut excepter celui des singes, que l'on vante encore plus que celui des chevres. Gemelli Carreri dit qu'on tire des Oncas, espéce de singes rouges ou blancs & noirs, qu'on trouve particuliérement dans l'Isle de Bornéo, le meilleur Bezoar du monde. Les chasseurs observent de les blesser légérement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & durant la foiblesse que leur cause la blessure, la pierre se forme, dit-on, dans leurs entrailles, ensuite on les éventre. Il y a dans l'Isle Célebes une autre race de singes, dont les Portugais achetoient le Bezoar jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix; parce qu'ils le regardoient comme un puissant antidote si propre à les rassurer contre la crainte du poison, dont ils se croyoient sans cesse menacés de la part les uns des autres.

La pierre qui se forme dans la tête du porc-épic est encore plus recherchée que le Bezoar. On vend aussi aux Indes une pierre que l'on dit tirée de la tête d'une espéce

espéce particuliére de serpens. Les voyageurs les plus sensés jugent que c'est une composition de quelque drogue, d'ailleurs excellente, que les Bramines, les seuls qui en vendent, font eux-mêmes. La pierre du serpent à chaperon, ainsi appellé, parce qu'il a réellement une sorte de chaperon derriere la tête, passe aussi pour un très-bon antidote.

HISTOIRE DES INDES.

La Semencine, fameuse poudre à vers, aussi estimée des Anglois & des Hollandois que des Persans, vient d'une herbe de pré, qui reçoit un grand prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. C'est dans les pays de Boutan & de Kerman qu'on trouve particuliérement la Semencine.

Pierres précieuses, mines.

Il y a dans les Indes quelques contrées d'où l'on tire des pierres précieuses en plus grande abondance que des autres quartiers de l'Orient; tels sont le Pégu, l'Isle de Ceylan & le Royaume de Golkonde. Dans la montagne de Capelan au Pégu, est une mine très-riche en rubis, en épinelles ou meres de rubis, topases jaunes, saphirs bleus & blancs, hyacinthes, améthistes & autres pierres de différentes couleurs. Les montagnes qui courent depuis le Pégu jusqu'au Royaume de Cambalu, contiennent des rubis, des

épinelles, des topases, des saphirs & des mines d'or, Tavernier assure qu'il sort très-peu de pierres précieuses du Pégu, du moins d'un certain prix, parce qu'elles passent toutes par les mains du Roi qui retient les plus belles. Les Péguans donnent indifféremment à toutes les pierres de couleur le nom de rubis. L'Isle de Ceylan est enrichie de rubis, de saphirs & de topases plus belles & plus nettes que celles du Pégu, par une riviere qui vomie par les hautes montagnes du centre, les abandonne sur le sable, lorsque ses eaux sont basses. La turquoise ne se trouve que dans les mines de la vieille & de la nouvelle roche de Perse.

Quoique les émeraudes ne soient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'est une ancienne erreur de se figurer qu'elles en viennent originairement; il est certain qu'on ne connoît dans l'Orient aucun lieu qui en produise. Tavernier croit que les Américains, avant même qu'ils nous fussent connus, en portoient des sources du Pérou dans les Isles Philippines, d'où par les canaux du commerce, elles circuloient jusqu'en Europe. Les Péruviens trafiquent encore aujourd'hui dans ces Isles, & lorsqu'ils y sont arrivés, les Indiens du

Bengale, d'Arrakan & du Pégu, ainsi que les Portugais de Goa, s'y rendent chargés de toiles, d'étoffes de soie, de pierres en œuvre, d'ouvrages d'or & de tapis de Perse, quoiqu'ils ne puissent rien vendre directement à ces marchands d'Amérique.

Le Royaume de Golkonde tient de son sol des améthistes, des topases, des agathes, des grenats, & quantité de pierres transparentes. Ses mines de diamans sont très-célebres. C'est dans celle de Raolkonda, située à cinq journées de Golkonde, que se trouvent les pierres les plus nettes & de la plus belle eau. Les Mineurs les tirent avec des fers crochus des veines des rochers. Celui qui en découvre une dont le poids soit au dessus de sept ou huit mengelins, équivalens à quatorze ou seize carats, reçoit une récompense, mais proportionnée à sa misere plutôt qu'à l'importance du service. Ces travailleurs sont si mal payés qu'ils ne se font aucun scrupule de détourner des diamans, s'ils le peuvent, & comme ils sont presque nuds, ils tâchent adroitement de les avaler. Les enfans des maîtres mineurs & autres gens du pays font, depuis l'âge de dix ans jusqu'à quinze ou seize, le commerce de ces pierreries avec une in-

telligence singuliere. La maniere de traiter entre les Marchands mérite une observation. Tout se passe dans le plus profond silence. Le vendeur & l'acheteur, assis comme deux tailleurs l'un devant l'autre, se tiennent l'un à l'autre la main droite couverte d'une ceinture sous laquelle le marché se conclut, sans que les assistans soient instruits des conditions. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce signe exprime mille pagodes ou mille roupies, suivant les espéces dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'en demande que cinq cens; un doigt, cent; la moitié du doigt, cinquante; le petit bout, dix, &c. Lorsque les diamans s'achetent publiquement, c'est toujours sous les yeux d'un Officier nommé par la Cour.

A la mine de Coulour ou Gani, qui est à sept journées de la capitale, Tavernier trouva jusqu'à 60 mille travailleurs. On lui raconta que cette mine avoit été découverte depuis environ cent ans par un pauvre homme qui, béchant un petit terrein pour y semer du millet, trouva une pointe naïve du poids d'environ vingt-cinq carats. Le célebre Emir Jemla fit présent à Aurengzeb d'un diamant de cette mine qui pesoit neuf cens carats

avant d'être taillé. Ce Seigneur avoit 20 mans pesant de diamans ; c'est le poids de 408 livres de Hollande. La plûpart de ces grandes pierres ne sont pas nettes, & leurs eaux tiennent ordinairement de la couleur du terroir. On avoit ouvert entre cette mine & celle de Raolkonda, une autre mine dont les pierres avoient l'écorce verte, belle & transparente. Elles paroissoient au-dessus des autres, mais elles se mettoient en morceaux dès qu'on commençoit à les égriser, ou du moins elles ne pouvoient résister sur la roue. Le Roi de Golkonde étoit de tous les Monarques des Indes le plus riche en pierreries. Il portoit sur sa tête un joyau d'un prix inestimable, long d'un pied : c'étoit une rose de gros diamans de trois à quatre pouces de diamétre. Au haut de la rose il y avoit une petite couronne d'où sortoit une branche en forme de palme, courbée par le haut, longue d'un demi pied, & composée de verges ou de feuilles terminées par une belle perle en poire. Le pied du bouquet étoit garni de deux bandes d'or en façon de brasselets en table, dans lesquelles on avoit enchassé de gros diamans entourés de rubis. Le joyau s'attachoit à la tête avec des crochets de diamant.

HISTOIRE DES INDES.

La mine de Béngale est la plus ancienne de toutes les mines de diamans ; elle est placée entre le bourg de Soumelpour & la riviere de Gouel. C'est de cette riviere que viennent les belles pierres qu'on nomme pointes naïves, & qui ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme pierres de tonnerre. Il est rare qu'on en trouve de grandes. Vers le commencement de Février, c'est à-dire après les pluies, il sort de Soumelpour & des environs huit ou dix mille personnes de tous les âges qui ne respirent que le travail. Les plus experts connoissent, à la qualité du sable, s'il s'y trouve des diamans. Pendant plusieurs années, on avoit cessé de voir de ces pierres en Europe, ce qui faisoit croire que la mine s'étoit appauvrie : les guerres seules avoient interrompu le travail. On trouvera dans Tavernier des instructions utiles sur le commerce des diamans. Le poids principal des diamans est le mangelin, qui pése cinq grains & trois cinquiémes. Le carat pése quatre grains, ainsi cinq mangelins font sept carats.

Du temps de Saris, la ville de Sukâdana, dans l'Isle de Bornéo, étoit le plus brillant marché de diamans de l'univers. La riviere de Lavi lui en fournissoit en

abondance. L'usage étoit de les chercher dans des parcs le long de la riviere, en plongeant comme on fait pour les perles. Les Insulaires distinguent quatre sortes de diamans par leur eau ou verna, le blanc, le verd, le jaune, & le bessi ou verd-jaune. Les Voyageurs font mention de plusieurs autres mines répandues dans l'Asie.

Les principales pêcheries de l'Orient sont celles de Baharin dans le Golfe Persique, de Catifa vis à vis Baharin sur la côte de l'Arabie heureuse, de Manar dans l'Isle de Ceylan, du Cap Comorin nommée simplement la Pêcherie, & celles du Japon. Les perles du Japon sont assez grosses, de fort belle eau, mais baroques. Celles de Manar sont supérieures à toutes les autres pour l'eau & la rondeur, mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats. Les pêcheries du Golfe Persique ont aujourd'hui la plus grande célébrité. Quoique les perles de Baharin & de Catifa tirent un peu sur le jaune, on n'en fait guères moins de cas que de celles de Manar, parce que les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres ou cuites, & que leur eau dorée conserve toujours sa vivacité, au lieu que les perles blanches ne durent pas

trente ans sans la perdre, & que la chaleur du pays ou la sueur de ceux qui les portent ne leur fasse prendre un vilain jaune. Cependant il paroît au fond, par une foule de témoignages, que les Asiatiques sont du goût des Européens pour la blancheur, & qu'ils aiment mieux, comme nous, les perles blanches & les diamans les plus blancs, comme ils préferent le pain blanc & les femmes blanches. On dit que la couleur jaunâtre vient de ce que les Pêcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois pendant quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles mêmes, une partie de ces huîtres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'altérent jusqu'à devenir puantes, & la perle est jaunie par l'infection. Il est certain que dans les huîtres qui ont conservé leur eau, les perles sont toujours blanches. On attend que les coquilles s'ouvrent d'elles mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour les huîtres qui se mangent, on pourroit endommager & fendre la perle. Dans les mers Orientales, la pêche se fait deux fois l'an. Cependant il se passe quelquefois des années sans qu'on en entreprenne, si l'on craint qu'elle ne compense pas les frais. Les Marchands

ſont obligés d'acheter les huîtres au haſard, ſans ſçavoir ſi elles ſont perlieres, mere-perles, ou non. Il eſt une huître qui a au-delà de vingt perles, mais elles ſont très-petites. La coquille ou nacre de perle a ſon prix.

» Les habitans, dit le P. de Rhodès, » en parlant de la côte de la pêcherie » au Cap Comorin, connoiſſent dans » quelle ſaiſon ils doivent chercher ces » belles larmes du ciel, qui ſe trouvent en- » durcies dans les huîtres ». Alors les pêcheurs s'avancent en mer dans leurs barques. L'un plonge, attaché ſous les aiſſelles avec une corde, la bouche remplie d'huile & un ſac au cou. Il ramaſſe les huîtres qu'il trouve au fond; & lorſqu'il n'a plus la force de retenir ſon haleine, il employe quelque ſigne pour ſe faire retirer. Ces pêcheurs, continue le Miſſionnaire, ſont ſi bons chrétiens qu'après leur pêche, ils viennent ordinairement à l'Egliſe, pour mettre de groſſes poignées de perles ſur l'autel. On y voyoit une chaſuble couverte entiérement de perles, eſtimées deux cens mille écus du pays; qu'eût-elle valu en Europe? Cet Auteur ajoute que les Jéſuites ayant été dépouillés d'une maiſon qu'ils avoient à Tutucurin, principale place de la côte, on dit que les

perles & les huîtres disparurent dans cet endroit. Mais aussi-tôt que le Roi de Portugal eût rappellé ces zélés Missionnaires, on vit revenir les perles: *comme si le ciel eut voulu marquer que lorsque les pêcheurs d'ames seroient absens, il ne falloit pas attendre une bonne pêche de perles.* Il est bon de sçavoir qu'il y a dans les Indes des drogues, qui jettées au fond de la mer, chassent les mere-perles & les empêchent pendant plusieurs années d'y revenir.

Avant que les Hollandois fussent maîtres de la pêcherie de Ceylan, c'étoit à Goa qu'on voyoit le plus grand trafic de perles, ainsi que des diamans & autres pierres. Les mineurs & les marchands y apportoient de toutes parts ce qu'il y avoit de plus précieux, parce que la vente y étoit libre, au lieu que dans leur pays, ils ne pouvoient rien étaler de beau sans s'exposer à l'avidité des Princes Indiens, qui par violence se rendoient arbitres du prix. La plûpart des perles de Baharin & de Catifa se vendent aux Indes, parce qu'on y est beaucoup moins difficile qu'en Europe sur leur forme & sur leur eau. Le Prince Arabe, possesseur de Mascate, a dans son trésor une des plus belles perles du monde. Elle est moins estimable pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un

peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur & pour l'excellence de son eau, qui la rend presque transparente. Le grand Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres. Il paroîtroit étonnant que l'on porte des perles en Orient, d'où il en vient une si grande quantité, si l'on ne sçavoit que dans les pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point de si grands poids que dans celles d'Occident, & que les Monarques & les Seigneurs de l'Asie payent mieux que les Européens les perles & tous les joyaux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à la reserve du diamant.

Animaux.

Le seul pays des Indes & quelques Provinces méridionales de l'Afrique fournissent des Eléphans, mais ceux des Indes l'emportent sur les autres. Cet animal, le plus gros de tous ceux qui sont sur la terre & peut-être le plus singulier dans sa nature, mérite une particuliére attention. Il est au moins un an dans le ventre de sa mere. Lorsqu'il vient au monde, il est de la grosseur d'un veau. Il n'est dans toute sa force qu'à l'âge d'environ cinquante ans; alors on peut bâtir une tour sur son dos. L'étendue ordinaire de sa vie est de cent ans. Il a le dos couvert d'une

HISTOIRE DES INDES.

peau ſemblable à un treillis épais, ou plutôt une barde d'armure qu'on ne ſçauroit preſque entamer; mais ſous le ventre, cette peau eſt beaucoup plus tendre. De ſon nez pend une maſſe de chair longue & creuſe, qu'on nomme ſa trompe ou même ſa main, parce qu'elle lui rend des ſervices infinis. La nature lui a donné une main, dit Cicéron, parce qu'un corps auſſi prodigieux que le ſien auroit trop de peine à paître. Sa mâchoire inférieure eſt armée de deux dents ou défenſes prodigieuſes que les anciens ont priſes pour des cornes: c'eſt l'ivoire. Les dents croiſſent juſqu'à ſix pieds de haut. Il y a des Eléphans qui ont juſqu'à vingt pieds de circonférence. Les plus forts portent au-delà de 40 mans, de 80 livres le man. Ces énormes maſſes ſont d'une vîteſſe ſurprenante; on en a vu, qui pour échapper à la pourſuite des chaſſeurs, montoient d'arbre en arbre, par le moyen de leur trompe, ſur des montagnes eſcarpées. Ces animaux nagent avec beaucoup de légéreté, ils aiment l'eau. On a cru pendant long-temps qu'ils ne pouvoient plier les genoux & qu'ils dormoient debout, c'eſt une erreur; ils marchent, ſe couchent & ſe levent comme les autres

animaux. Les Eléphans de Ceylan sont les plus estimés, parce qu'ils sont les plus courageux quoique plus petits. Cependant on préfére pour montures ceux de Golkonde, de Siam, de Cochin, de Sumatra, parce qu'ils sont plus forts & qu'ils ont le pied plus sûr dans les montagnes.

Aussi sauvage par lui-même que le lion & le tigre, il faut chasser l'éléphant comme toutes les bêtes fauves. Chaque pays a sa chasse particuliére. La méthode la plus commune est d'attirer ces animaux dans des piéges, par le moyen d'une femelle apprivoisée qui est en chaleur & qui appelle le mâle par ses cris. Dans les forêts, ils vont ordinairement en troupeaux & sans faire aucun mal à personne. Mais s'il en est qui se séparent de la bande, il y a du danger à les rencontrer. On appelle ceux-là dans le pays, voleurs de grands chemins, parce que s'il se trouve un homme sur leurs pas, ils le tuent & le mangent. La douceur naturelle de ces animaux les rend faciles à apprivoiser; leur intelligence & leur force leur donnent une aptitude singuliére à différens exercices. Ceux qui aiment à renvoyer l'homme à l'école des bêtes, rassembleront sans peine une foule de traits singuliers de dou-

HISTOIRE DES INDES.
ceur, de docilité, d'induſtrie, d'affection, de modeſtie, de reconnoiſſance & d'humanité de la part des éléphans. Ils en trouveront, qui par leur courage & par leurs ſoins ont ſauvé leurs maîtres, un Porus, un Pyrrhus & mille autres, de périls extrêmes; d'autres qui ſont morts de chagrin ſur les tombeaux de leurs Gouverneurs; d'autres qui dans les offices domeſtiques ont preſque égalé l'intelligence commune des hommes; d'autres qui, dit-on, par horreur pour le crime, ont découvert & puni des aſſaſſins & même des adultéres. Dans l'uſage ordinaire, on leur apprend à faire divers tours avec leur trompe, à ſaluer, à ſe battre militairement, &c. On lit dans les anciens que ces animaux entendoient la plus grande partie de la langue Indienne pour ce qui les concernoit; énoncé vague qui laiſſe le frein lâche aux imaginations populaires & les invite à franchir les bornes du poſſible. Les Siamois parlent de l'éléphant comme de l'homme, & la parole eſt l'unique avantage qu'ils donnent à l'eſpéce humaine ſur ces animaux. Ils les croient vains & ſenſibles à l'air de grandeur. Le plus rude châtiment qu'on croie pouvoir leur infliger, eſt de retrancher leur maiſon, de leur ôter

leurs femelles, en un mot de diminuer leur faste. Les conducteurs des éléphans les montent sur le cou, & les conduisent avec un bâton ferré. Lorsqu'ils vont à la guerre ou à la chasse, il y a deux conducteurs pour les éléphans des grands, l'un sur le dos, l'autre sur la croupe: le Seigneur est au milieu, armé d'une lance ou d'un javelot. On dresse, sur le dos de ceux qui sont destinés à porter des Rois, une espéce de trône. Une fois privées, ces bêtes sont toujours fort traitables, à moins qu'elles ne soient en colére ou en chaleur. Dans ces deux cas, leur gouverneur a besoin d'une grande adresse pour se tirer du péril. Elles feroient d'étranges ravages, si on ne les arrêtoit en jettant sur elles des feux d'artifice. Leur fureur calmée, on les voit pénétrées de douleur si elles ont tué ou maltraité leur maître. L'absence de leur compagne contribue ordinairement plus que tout autre moyen à les assoupir & à leur faire oublier leur propre force. On dit que lorsque les éléphans se battent entr'eux, jamais ils n'endommagent leurs défenses, pour ne pas se désarmer, dit-on, contre d'autres ennemis; car il faut toujours honorer l'instinct. Ces animaux coûtent beaucoup à nourrir; outre de la

HISTOIRE DES INDES.

viande & de l'eau de-vie, il faut leur donner des pâtes de farine, de ſucre & de beurre. Auſſi les grands Seigneurs ſeuls en entretiennent-ils & en petit nombre. Le grand Mogol n'en a pas plus de cinq cens pour ſa maiſon, & M. Conſtance en impoſoit, comme ſur tout le reſte, lorſqu'il donnoit deux mille éléphans de guerre au Roi de Siam.

Le Rhinocéros, animal farouche & cruel ennemi de l'éléphant, eſt ordinairement de la hauteur d'un grand âne : celui qu'on a vu à Paris en 1748 étoit beaucoup plus gros qu'un bœuf dans ſon état naturel. Le rhinocéros auroit la tête à peu près de même que l'âne, s'il n'avoit au-deſſus du nez une corne d'une palme de longueur. Marco-Polo lui donne toujours le nom de licorne : ſa tête eſt enveloppée par derriere d'une eſpéce de capuchon, qui lui a fait donner le nom de moine des Indes par les Portugais. Ses jambes ſemblent engagées dans des eſpéces de bottes. Sa langue eſt couverte d'une membrane ſi rude qu'elle n'eſt guére différente d'une lime, & qu'elle écorche ce qu'elle léche. Chacun de ſes pieds ſe diviſe comme en cinq doigts, qui ont chacun la forme & la groſſeur du pied même de l'âne, ſa

peau eſt brune, horrible à voir, & formée d'écailles ſi dures qu'elle eſt à l'épreuve du mouſquet. Elle lui pend des deux côtés juſqu'à terre, mais elle s'enfle & le rend gros comme un taureau lorſqu'il eſt en colére. Sous cette cuiraſſe on le tue difficilement, dit Gervaiſe, & on ne l'attaque jamais ſans péril. Comme il aime les lieux marécageux, les chaſſeurs obſervent, quand il s'y retire; & ſe cachant dans les buiſſons au-deſſus du vent, ils attendent qu'il ſe ſoit couché, ſoit pour s'endormir, ſoit pour ſe vautrer dans la fange, & le tirent près des oreilles, ſeul endroit par lequel il puiſſe être bleſſé mortellement. Une de ſes propriétés eſt de découvrir par l'odorat. Toutes les parties de ſon corps ſont médicinales. Sa corne eſt ſur-tout un puiſſant antidote contre toutes ſortes de poiſons : elle ſe vend quelquefois juſqu'à cent écus. On mange la chair du rhinocéros. On ramaſſe ſon ſang avec ſoin pour l'employer dans les maux de poitrine & pluſieurs autres. On attribue même des propriétés ſalutaires à ſes excrémens. La plûpart des Rois Indiens boivent dans des coupes faites de ſa corne, parce qu'elle ſue, dit-on, à l'approche de quelque venin que ce ſoit. On lit dans d'Herbelot que lorſqu'on fend

HISTOIRE DES INDES.

cette corne par le milieu, on y apperçoit des deux côtés la figure d'un homme dessinée par de petits traits blancs, & celles de différens oiseaux & d'autres sujets, comme dans les cailloux d'Egypte. On dit que lorsque le rhinocéros veut se battre contre l'éléphant ou contre d'autres animaux redoutables, il aiguise sa corne sur la pierre; mais Marco-Polo assure que sa corne ne lui sert pas à se défendre, & que la nature lui apprend à renverser d'abord son ennemi, à le fouler au pied, & à le presser du genou, pendant qu'avec sa langue hérissée de pointes, il le crible de blessures. Le P. le Comte en a vu qui mangeoient avec plaisir des branches d'arbres hérissées d'épines. Il est vrai qu'ils en avoient quelquefois la bouche ensanglantée, mais cela même leur en rendoit le goût plus agréable. Ces animaux sont communs dans le Bengale, à Siam, dans l'Isle de Java, &c.

On trouvera dans l'Histoire Naturelle de l'Arabie, la description du chameau & de divers autres animaux communs à cette contrée & aux Indes. Le Dromadaire est un Chameau à deux bosses, originaire du Turkestan, plus foible mais plus léger à la course que ce dernier animal. Les Maures & les Persans en font

beaucoup d'eſtime ; ſa double boſſe le rend plus propre pour les voitures. Brue, Directeur général du commerce des François au Sénégal au commencement de ce ſiécle, dit que le mouvement du Dromadaire eſt ſi rapide qu'il faut ſe ceindre la tête & les reins pour le ſupporter.

La Girafe, au rapport de Marco-Polo, eſt un fort bel animal. Elle a les jambes de devant plus longues que celles du derriere, le cou fort long, la tête petite, droite & fiere, comme le chameau ; ce qui lui a fait donner par les anciens le nom de *Camelopardus*. Elle eſt de la grandeur d'un âne, rouſſe & blanche, avec une raie noire ſur le dos. Sa taille approche de celle d'un cheval fin. Ses pieds ſont déliés & fendus comme ceux du cerf. Elle eſt ſi douce, qu'elle ſe laiſſe toucher & conduire par un enfant.

L'animal auquel les modernes ont appliqué le nom de Licorne, eſt une eſpéce de cheval ſauvage de couleur brune, ayant les dents pointues & la queue fort courte. Quelque méchant & dangereux que ſoit cet animal, les Indiens viennent à bout de le dompter, ſoit pour leur ſervir de monture, ſoit pour l'atteler à des chars de courſe. Si on le prend au-deſſus de deux ans, il ne perd jamais entiérement

HISTOIRE DES INDES.

sa férocité. A quelque soumission qu'on l'amene, il faut encore que son frein soit armé de pointes de fer. On dit que la liqueur qu'on laisse quelque temps dans des gobelets faits de sa corne, est un contre-poison assuré. On attribue la même vertu à celle de l'âne sauvage, bête admirable par la variété des couleurs de sa peau, & remarquable par sa légéreté qui s'accroît par le mouvement. Le P. Grueber lui donne le nom de Monocéros. Il paroît que c'est le même animal que les Mogols Tartares appellent Kolan, & que l'on prendroit pour un mulet. Il faut que les chasseurs le surprennent lorsqu'il mene paître ses petits, que sa tendresse ne lui permet pas d'abandonner. Il combat pour eux avec une furie étonnante; & s'il succombe, ce n'est qu'après être hérissé de traits & avoir perdu son sang. Aussi-tôt les Indiens lui coupent la corne du front, qui est moitié rouge, moitié noire, & celle des pieds que l'on dit être d'un vermeil ou cinabre parfait. Ils emmenent les petits pour les familiariser peu à peu.

Les Indiens ont le talent d'apprivoiser le Lion même, de le dresser pour la chasse comme un chien, & même de l'atteler. Sa force, son courage & sa majesté lui ont fait donner le nom de *Roi*

des animaux, & il en uſe en effet comme de ſon domaine, car il n'a point d'autre nourriture. Il n'attaque l'homme que quand la vieilleſſe & la diſette ne lui permettent plus de lancer une autre proie. Le courage n'eſt guère dans les animaux que l'effet de leurs beſoins. Le lion affamé ſe jette ſur l'homme ; raſſaſié, il le fuit. L'animal carnaſſier paſſe pour courageux, parce que ſa conſtitution eſt telle que pour vivre, il eſt obligé de combattre ; au lieu que l'animal pâturant eſt appellé timide, parce qu'il n'a point de danger à affronter pour trouver ſa nourriture ; que s'il eſt preſſé d'un beſoin, comme dans le rut, il devient quelquefois auſſi furieux qu'un animal vorace. Souvent le ſentiment de leur foibleſſe inſpire aux lions de ſe joindre à d'autres pour s'aider réciproquement. Le lion ne craint point le chaſſeur le plus redoutable. Il le regarde avec aſſurance & fierté. A la premiere attaque, il commence à battre la terre avec ſa queue, enſuite il s'en frappe les reins, & il allume ainſi par degrés cette fureur qui n'a point d'exemple. Comme il y a toujours pluſieurs chaſſeurs réunis contre lui, il examine de quelle main partent les traits, & il s'attache au chaſſeur qui l'a percé. La lionne plus terrible dans ſa co-

lere, lorsqu'elle a ses lionceaux à défendre, les sauve ou périt. Dans l'Empire Mogol, la chasse du lion est réservée à l'Empereur & aux Princes de son sang. Lorsque ce Monarque est en campagne, si les Gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans un lieu voisin, un âne que l'animal féroce ne manque pas de dévorer. On l'apâte ainsi pendant plusieurs jours. Lorsque l'Empereur s'approche, on tend de vastes filets que l'on resserre par degrés. Ce Prince, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné de quelques Omrahs, suivi d'un grand nombre de Gourzeberdars à cheval & de plusieurs Gardes armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets & tire le lion, quelquefois assoupi de satiété. Le fier animal qui se sent blessé, va droit à l'éléphant; mais les filets l'arrêtent, & l'Empereur le tire jusqu'à ce qu'il le tue. Cependant il y en a qui sautent par dessus les filets & s'échappent. C'est un mauvais augure si le Monarque ne tue pas le lion; on croit l'Etat en grand danger. S'il en vient à bout, l'augure est favorable, & le succès de la chose est accompagné de grandes cérémonies. On apporte le lion mort devant l'Empereur, dans l'assemblée générale des Om-

rahs; on l'examine ; on le mesure, & l'on écrit dans les Archives de l'Etat, que tel jour, tel Empereur tua un lion de telle grandeur, de tel poil, avec les moindres circonstances d'un si grand événement. Bernier a décrit cette chasse.

On trouve dans Tavernier la méthode curieuse que les Indiens suivent pour apprivoiser les lions. On attache ces animaux par les pieds de derriere, à douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'espace occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent ces animaux attachés par les pieds de derriere, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallele qui sert de borne à ceux qui sont au-delà, pour les irriter en leur jettant des pierres ou des morceaux de bois. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement.

Il y a une espéce de lion appellé Machan, qui passe pour la plus terrible des

HISTOIRE DES INDES.

bêtes féroces. Il eſt marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & ſon agilité ſont ſi extraordinaires qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur ſa proie. Il s'en trouve un aſſez grand nombre dans l'Iſle de Java, & les ravages qu'ils font dans certains temps, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chaſſe eſt ſi dangereuſe qu'elle coûte ordinairement la vie à pluſieurs ſoldats. Elle ſe fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obſcurité, quoiqu'il ſorte de ſes yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Edmond Scot, au commencement du dernier ſiécle, en vit un que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, & qui dans ſa cage, traînée par deux buffles, laiſſoit voir de quoi ſa fureur l'auroit rendu capable en liberté. Ceux qui penſent que la nature eſt plus forte dans le nord que dans le midi, ont-ils comparé les lions, les rhinocéros & les éléphans des Indes & de l'Afrique, avec les ours blancs & les orox des pays ſeptentrionaux ? La nature n'eſt foible nulle part ; mais elle fait dans des climats oppoſés des emplois différens de ſes forces.

Les Indiens chaſſent le Léopard & la Panthere, mangent leur chair & gardent leurs

leurs petits pour les dresser à la chasse. Le léopard exhale de son corps une odeur si agréable pour les dains, les chevreuils, les gazelles, &c, qu'attirés par sa douceur, ils s'exposent au danger d'être dévorés. Mais comme la tête de leur cruel ennemi leur fait horreur, ils se sauveroient s'il n'avoit l'adresse de se cacher sous des feuilles, & de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce qu'ils soient assez près de lui pour qu'il puisse les saisir inopinément. On prétend que quand la panthere a des petits, le léopard n'ose plus se défendre contr'elle, quoique beaucoup plus fort, & qu'elle s'en autorise pour lui faire souffrir de mauvais traitemens.

Les Tigres infectent les Indes, la Chine & la Tartarie. Dans ces deux dernieres régions, ils passent pour les plus féroces des animaux. Leur cri seul pénétre d'horreur ceux qui ne sont pas accoutumés à l'entendre. On observe que lorsqu'ils se voient environnés de chasseurs qui leur présentent l'épieu, ils marquent beaucoup de frayeur. Au lieu que la plûpart des autres animaux s'agitent dans ces occasions & cherchent à s'échapper, le tigre s'accroupit sur sa queue & soutient long-temps l'aboyement des chiens & les coups des fléches émoussées. Mais

dès que ſa rage eſt allumee, il s'élance avec tant de véhémence, en fixant les yeux ſur les chaſſeurs, qu'il ſemble ne faire qu'un ſeul ſaut. Les chaſſeurs épient ordinairement le temps où la mere eſt allée chercher de la nourriture, pour enlever les petits. Avec cette proie, ils fuient ſur des chevaux légers; mais dès que la mere s'eſt apperçue de la perte qu'elle a faite, elle les pourſuit, guidée par l'odeur, avec une vîteſſe égale à ſa furie. Lorſqu'elle eſt près de les atteindre, ils lâchent un de ſes petits, & pendant qu'elle le reporte à ſa taniere, ils ont le temps de ſe mettre à couvert de ſa rage. On apprivoiſe ſes petits pour le même uſage que ceux de la panthere. Divers peuples de l'Orient trouvent la chair du tigre d'un goût excellent. Cet animal, auſſi hardi que vorace, ne craint pas de combattre le lion. Il eſt le plus redoutable ennemi de l'éléphant; il dévore plutôt les hommes que les bêtes. On dit que la chienne a pour lui un attrait particulier, & que de ce mêlange, il naît une ſorte de chien naturellement cruel & chaſſeur qui ne redoute pas même la panthere & le lion, & qui ſe laiſſe plutôt déchirer les membres que de lâcher ſa proie. Les Indiens attachent des chiennes à des arbres:

les tigres en dévorent quelques-unes, & leur voracité satisfaite, ils se joignent aux autres.

De toutes les contrées de l'Orient, le Malabar est celle où les tigres sont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois sortes qui différent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre espéce ne sont pas plus grands que nos plus gros chats. La taille de ceux de la moyenne excéde rarement celle des moutons. La troisiéme espéce atteint la hauteur du cheval. Les tigres du second rang causent tant de ravages, qu'on est toujours, pour ainsi parler, en guerre ouverte avec eux. Les Princes excitent leurs sujets à cette dangereuse chasse par différens degrés de récompense. Celui qui dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la fléche, a délivré le pays d'un tigre, reçoit un brasselet d'or qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée que nos ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet ou avec le secours d'autrui, ne sont récompensés que par une somme d'argent. La grande espéce de tigres appellés par les Portugais tigres Royaux, est peu nombreuse. Dellon, qui ne vit pas sans frayeur la peau d'un de ces redouta-

HISTOIRE DES INDES.

bles monſtres, rend témoignage qu'on en auroit pu couvrir un lit de ſix pieds. Ils ſont plus communs au nord de Goa. Lorſqu'on rencontre un tigre, ſi l'on porte une arme à feu, le parti le plus ſage eſt de la décharger en l'air, à moins qu'on ne ſe croie ſûr de le tuer ou de l'abattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite, au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend furieux. On aſſure que la vûe du feu écarte les tigres.

Les Malabares ſont perſuadés par de longues obſervations que la nature a mis une ſinguliere intelligence entre le Tigre & l'Adive, ou Jakar & Jakal, animal vorace, aſſez reſſemblant au chien, mais avec la queue d'un renard & le muſeau du loup. Les Adives ſe dérobent à la lumiere, & la nuit ils marchent en troupe en pouſſant des ſons plaintifs ſemblables à des cris d'enfans de différens âges qui ſe plaignent ou pleurent enſemble. Un tigre qui cherche ſa proie, ſe ſert, dit-on, du ſecours d'un adive, qui marche devant lui pour attirer par ſes cris les chiens ou les efanns hors des maiſons. On reconnoît aiſément ſi l'adive eſt accompagné d'un tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que ſi pluſieurs ſe font entendre à la fois, les Indiens ne ſe croient

pas menacés du plus cruel de leurs ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Cependant il arrive quelquefois que les adives enlevent des enfans, même de leur berceau, ou des bras d'une mere effrayée, lorsqu'ils trouvent un maison ouverte & sans défense; mais un homme armé d'un bâton n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soient d'un naturel si féroce, qu'à quelqu'âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser.

Les Serpens sont si féconds aux Indes à cause de la chaleur du climat, que si la terre n'en étoit purgée tous les ans par le débordement des eaux, les maisons mêmes ne seroient pas habitables. Malgré ce service que la nature rend aux Indiens, il y a beaucoup de contrées où l'on ne seroit pas un jour sans danger d'être blessé mortellement par ces reptiles jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter exactement sa demeure. L'on est sur-tout exposé à ce péril dans les cantons idolâtres où la superstition impose la loi de ne tuer aucune couleuvre. Elles passent pour des divinités malfaisantes qu'il faut seulement conjurer par des prieres, des offrandes & des adorations. Sont-elles inexorables ? Le droit de la défense naturelle ne

s'étend pas jusqu'à la révolte contre de tels êtres, & les Dieux irrités n'en sont pas moins des Dieux. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince mourut de la morsure d'un serpent à chapeau, qui n'avoit été ni flatté des caresses ni intimidé des menaces que les Bramines lui faisoient pour l'engager à rendre cet Officier à la vie. Le serpent avoit été condamné à être brûlé sur le même bucher que le Secrétaire. Cependant le Prince, quelque sensible qu'il fut à la perte d'un homme utile à l'Etat, ayant fait réflexion que le mort pouvoit, par quelque faute secrette, s'être attiré le courroux des Dieux, remit en liberté la couleuvre, en lui adressant beaucoup d'excuses & de profondes révérences. Une piété bisarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens dans les forêts ou sur les chemins pour la subsistance de ces ridicules divinités. Si l'on veut donner à une extravagance un motif raisonnable, on peut penser que la vue des Indiens fut anciennement d'ôter aux serpens l'idée de venir chercher leur nourriture dans les maisons, en la leur fournissant dans les champs & dans les bois. Les diverses représentations de ces divers animaux font le plus bel ornement

des pagodes. Sur les côtes de l'Afrique, ils ont des temples. On les regarde comme les protecteurs de l'Etat, & on marie les jeunes prêtresses avec ces serpens fétiches.

Les morsures des serpens ne sont pas dangereuses, si l'on y remédie de bonne heure. La nature a prodigué aux Indiens les antidotes. Lorsque ces secours leur manquent, ils attirent le venin hors de la plaie en y présentant un charbon de feu. Loin que l'ardeur du feu les incommode, elle les soulage, parce que le venin en sort peu à peu. La pierre de cobra, qui est une pâte formée des cendres de certaines racines, appliquée sur la blessure saignante, produit le même effet.

On distingue quantité de serpens & de viperes qui différent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Il y a des serpens long de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaler un homme & même un bœuf. Ces monstres, que Schouten appelle Polpogs, ne se rencontrent guère que dans des lieux inhabités. Leur énorme grosseur avertit de loin les Voyageurs de les fuir. Leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement lorsqu'ils avalent un homme; on prétend d'ailleurs que l'espéce n'en est

L iv

HISTOIRE DES INDES.

pas venimeuſe ; & en général les plus gros ſerpens ſont les moins venimeux. Le Pimberah de l'Iſle de Ceylan, qui eſt de la groſſeur d'un homme, avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. Les Bobas des Philippines ont quelquefois trente pieds de longueur. L'Ilitin, ſerpent preſque auſſi extraordinaire de ces Iſles, ſe tient pendu par la queue au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il paſſe des cerfs, des ſangliers, des hommes. Lorſqu'il les a avalés tout entiers, il ſe ſerre contre l'arbre pour les digérer. Garreri s'imagine qu'il les attire par ſon haleine, & que l'unique moyen qu'un homme a de s'en garantir, eſt de rompre l'air qui ſe trouve entre lui & le ſerpent. Il y a une eſpéce de ſerpens qu'on appelle Volans, parce qu'ils s'élancent du haut des branches ſur les animaux. Les Voyageurs parlent auſſi d'un ſerpent connu qu'ils nomment Céraſte. Le ſerpent à Chapeau, appellé par les Indiens bonne Couleuvre, a le corps émaillé de couleurs très-vives, qui en rendent la vue auſſi agréable, que ſes bleſſures ſont dangereuſes. On voit dans le Malabar une eſpéce de couleuvre verte, groſſe comme le doigt, & longue de ſix pieds, qui ſe

cache entre les feuilles des buissons, où sa couleur ne permet pas de la distinguer facilement. Elle ne fuit point, à moins qu'on ne fasse beaucoup de bruit; au contraire, elle s'élance sur les passans dont elle attaque presque toujours les yeux, le nez, les oreilles. On dit que ces couleuvres n'empoisonnent point par leurs morsures, mais qu'elles exhalent un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Gervaise parle avec horreur d'un serpent de Siam, qui n'a guere plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt, mais dont le venin est fort subtil, & que sa petitesse aide à s'insinuer par-tout. Il y a des serpens, qui loin de nuire aux hommes, leur passent sur le corps & sur le visage sans leur causer aucune incommodité: tel est le serpent que les Hollandois ont nommé preneur de rats, parce qu'effectivement il vit comme les chats, de rats & de souris. Il se tient niché sur le toit des maisons. Les Indiens de Ceylan ont donné le nom de *Serpent Royal*, Noya Rodgerah, à certaine espéce, parce qu'elle n'est pas nuisible. Le Noya est ennemi mortel du Pelonga, serpent très-venimeux. Lorsqu'ils se rencontrent, ils commencent un combat qui

ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre.

HISTOIRE DES INDES.

Les montagnes, les forêts, les campagnes des Indes, sont peuplées de Singes de toutes sortes de couleurs, bruns, blancs, noirs, verds, rouges, &c. Il en est venu en France qui avoient la face d'un bleu céleste parfait. Ces animaux sont même si communs dans quelques villes, où par principe de religion on les laisse multiplier à l'infini, que les marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises, & les passans à se garantir des pierres ou autres choses qu'ils s'amusent à jetter du haut des maisons. Il y en a d'assez puissans pour se défendre contre les attaques des hommes. Ils ne sont jamais les aggresseurs, mais si l'on en a maltraité quelqu'un, on les voit souvent se rassembler en foule pour le venger. Un Anglois qui en avoit tué un d'un coup d'arquebuse, faillit à être étranglé par soixante de ces animaux, qui fondirent sur lui du haut des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours d'un grand nombre de valets. Les François, dit Dellon, en parlant du Malabar, à qui la familiarité des singes paroissoit fort incommode, en tuoient toujours quelques-uns, mais ils

avoient besoin de précaution pour n'être point apperçus; ce crime auroit été capable de les faire chasser du pays. Il peut paroître étrange que des peuples qui n'ont pas une très-haute idée de l'espéce humaine, honorent dans les bêtes comme une qualité digne de leur culte, l'art de contrefaire quelques actions de l'homme. L'espéce a, comme l'individu, son amour propre, ou plutôt un sentiment intime de supériorité, qui la meut & la conduit, quelquefois à son insçu, & même contre ses idées acquises.

Il y a dans les montagnes des Philippines une quantité incroyable de singes d'une grosseur monstrueuse & d'une hardiesse proportionnée. Lorsqu'ils manquent de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer pour se nourrir d'huîtres & de crabes. S'ils trouvent une huître ouverte, ils y jettent une pierre dedans, pour l'empêcher de se fermer & la manger sans crainte. C'est avec la même adresse qu'ils prennent les crabes, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup lorsqu'elles viennent à les serrer.

Les Singes de l'Isle Célebes sont, dit-on, comme en possession de l'empire du pays, autant par leur grandeur & leur fé-

rocité que par leur nombre. Il y en a qui n'ont point de queue. On remarque l'espéce de ceux qui se tenant droits comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derriere. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'aussi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes qu'ils étranglent & déchirent, après leur avoir fait toutes sortes d'outrages. Leurs plus cruels ennemis sont d'affreux serpens qui leur donnent la chasse nuit & jour, & boivent leur sang jusqu'à la derniere goutte, lorsqu'ils les ont attrapés. Cette antipathie ou plutôt le goût des serpens de Célebes pour les singes, préserve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste pourtant assez pour tenir dans des allarmes continuelles les *Insulaires*, qui ont sans cesse leurs champs & leurs femmes à défendre contre des animaux également lascifs & voraces. Il est vrai que le seul mouvement d'un bâton entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer.

Les Ouenderons de Ceylan sont des singes grands comme nos épagneuls, qui ont le poil gris & le visage noir, ou le

corps & la face d'une blancheur éclatante, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre, qui les feroit prendre pour des vieillards. Cette espéce cause peu de mal ; elle ne vit que de feuilles & de bourgeons. Les Rillours n'ont point de barbe, mais ils ont le visage blanc & des cheveux sur la tête qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Cette espéce commet des ravages continuels dans les grains. Les Chingulais estiment la chair de toutes les espéces de singes.

Dans les endroits où croissent le poivre & le cocos, les Indiens se servent de l'adresse du singe pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premieres branches ; ils en cassent les extrêmités où est le fruit, & après les avoir arrangées par terre, ils se retirent. Les singes qui les ont examinés avec attention, viennent aussi-tôt, à leur imitation, dépouiller les mêmes arbres jusqu'à la cime. Les Indiens reviennent la nuit, & enlevent la récolte. On tourne leur adresse contre eux-mêmes. Pour les prendre, on mettra des bottes en leur présence, & on leur en laissera de petites enduites de glu dans lesquelles ils s'empêtreront, quand ils seront seuls. On se

HISTOIRE DES INDES.

regardera dans des glaces à différentes reprises, & on placera à leur portée des miroirs à ressorts qui leur accrocheront les pattes de devant, lorsqu'ils les toucheront, &c.

Observations sur les hommes des bois.

La foule des voyageurs fait des singes des mêmes êtres, dont sous le nom d'Orangoutang, les Indiens font des hommes sauvages; & dont les anciens faisoient des Divinités, sous les noms de Satyres, de Faunes, de Sylvains Les Africains les nomment Pongos, Beggos, Enjokos, Mandrills & Quojas Morros. Il y a apparence que ce sont les Sin sin de la Chine que l'on a qualifiés d'hommes singes, parce qu'ils ont, dit-on, beaucoup plus de ressemblance que les autres singes avec l'espéce humaine, soit par leur forme, soit par leurs actions, soit par la facilité avec laquelle ils marchent sur les pieds de derriere. Le nom de Sin Sin rappelle le cri de *Chin-Chin*, que Rubruquis, sur le témoignage des prêtres Katayens, attribue à des créatures de forme humaine, couvertes de poil, hautes seulement d'une coudée, & habitant l'est du Katay Plano Carpini donne quelques traits semblables à des créatures dispersées dans le désert d'Aumil, humaines en apparence, mais n'ayant aucun langage. Marco-Polo rap-

porte que dans la petite Java on embaume dans des boîtes de petits singes qui ont le visage de l'homme, & que les marchands font passer pour des Pigmées. Les Portugais croient les Orangoutangs presque aussi raisonnables que les Sauvages de Borneo, & ne les appellent pas autrement que *Béajou*, qui est le nom des anciens habitans de l'Isle. Les voyages sont remplis de descriptions de pareils animaux antropoformes.

Les Pongos, suivant la description de Battel, ont une ressemblance exacte avec l'homme. Avec un visage humain, ils ont les yeux enfoncés. Leurs mains, leurs joues, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs. Le poil dont le reste de leur corps est couvert, est de couleur brune. La seule partie qui les distingue des hommes est la jambe, qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils se font sur les arbres une espéce de toît, sous lequel ils dorment à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. Les Pongos sont si robustes, que dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter. Les Negres en

HISTOIRE DES INDES.

prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mere, au corps de laquelle le petit s'attache fortement. Un de ces jeunes animaux fut transporté de Congo en Hollande, & présenté au Prince d'Orange, Frédéric Henri. On en a vu un en France que son maître a fait étouffer, après l'avoir voulu faire baptiser. Les Negres assurent que ces animaux forcent les femmes & les filles. Les voyageurs qui parlent des Indes, donnent à peu près des Orangoutangs le même portrait que Battel fait des Pongos. On assure qu'avec la figure & la taille humaine, ils paroissent tenir beaucoup de notre intelligence. Ils apprennent facilement à se servir des pattes de devant pour rincer des verres, verser à boire, tourner la broche, & autres semblables offices. Gemelli Carreri affirme qu'ils ressemblent parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme; mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout, dit-il, par celles qui procédent des passions. Chacun peut s'assurer, comme je l'ai fait, par le témoignage de plusieurs François, qui ont vu aux Indes & même élevé des Orangoutangs, de la conformité de *mœurs* de ces animaux avec celles de l'homme naturel. On peut même conjecturer que le vul-

gaire des hommes, s'il étoit dépourvu des avantages que procure la parole, n'éleveroit peut-être pas son intelligence au-dessus de celles des *Hommes des bois*. Il est tombé dans l'esprit à quelques voyageurs que cette espéce d'animaux pouvoit être sortie d'une femme & d'un singe. Cette absurdité n'a pas pu même trouver crédit chez les Negres.

Les différences qui se trouvent dans la conformation extérieure des Orangoutangs ne paroissent pas suffisantes pour les exclure de la classe des hommes. Il y en a de plus frappantes du Negre au Blanc. Elles sont plus fortes entre le Groenlandois & le Géant des terres Australes. On prétend que des peuples entiers ont des queues comme les quadrupédes. Plusieurs Missionnaires Jésuites assurerent à Carreri que les Manghians sauvages, habitans des montagnes de l'Isle de Mindoro, avoient des queues d'une demi-palme de longueur, sans que cette difformité entraînât aucune altération dans les caractéristiques moraux de l'homme. Plusieurs voyageurs attestent aussi qu'un peuple de l'Isle Formose est remarquable par la même singularité. Jean Struys révolté contre cette idée, fut obligé de se rendre au rapport de ses sens.

Un de ces hommes à queues qui avoit tué un Ministre Hollandois fut pris ; & comme on le dépouilloit pour le mettre à mort, on s'apperçut qu'il avoit une queue longue de plus d'un pied, toute couverte d'un poil roux, & fort semblable à celle d'un bœuf. Quand il vit les Hollandois étonnés à cette vue, il leur dit que ce défaut, si c'en étoit un, lui étoit commun avec tous les Insulaires de la partie méridionale de l'Isle. Il y a actuellement à Paris un garçon Bourrelier ou Sellier, né avec une pareille excrescence, qu'il est obligé de conduire de dessous l'anus jusques sur le ventre, pour en être moins incommodé dans le travail. Un Chirurgien très-digne de foi qui l'a visité m'a attesté ce fait. Je n'ajouterai à ces singularités de l'espéce humaine que celle de certains Indiens du Malabar qui ont les jambes comme celles de l'éléphant. Thevenot vit un de ces hommes à Cochin. Il est très-prudent de former des doutes sur ces faits, mais il n'est pas raisonnable de les rejetter, à cause de leur singularité ; le Philosophe suspend là-dessus son jugement : mais l'on trouvera dans le cours de cette Histoire mille exemples incontestables de différences accidentelles dans l'espéce humaine.

Il ne faut donc pas ranger les Orangoutangs parmi les brutes, par la raison seule que leur conformation différe dans quelques traits indifférens par eux-mêmes, de la conformation commune de l'homme. On ne voit point, dit M. Rousseau de Genéve, les raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité & aussi parce qu'ils ne parloient pas; raisons foibles, ajoute-t'il, pour ceux qui sçavent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel.... Il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce que son espéce n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractère spécifique de l'espéce humaine: expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur les Pongos & l'Orangoutang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen, continue ce Philosophe, par lequel si l'Orangoutang

ou d'autres étoient de l'espéce humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration ; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit point pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit constater le fait, pût être tentée innocemment. M. Rousseau, appuyé sur ces raisons & sur des observations favorables à l'Orangoutang, doute si ces animaux antropoformes ne seroient pas de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois, n'avoit eu aucune occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature.

Il semble que M. R. en suivant ses principes, n'avoit qu'un pas à faire pour sortir de l'incertitude au sujet de l'Orangoutang. Si cet animal étoit homme, son espéce auroit pû se perfectionner. Si elle l'avoit pu, elle l'auroit fait, puisqu'avec des facultés virtuelles, elle auroit eu l'occasion & les moyens de les développer, le besoin & l'exemple. L'Orangoutang a vu l'homme civil des Indes lui tendre

des piéges, l'attaquer avec des armes, se mettre à couvert de sa vengeance dans des maisons, former une communauté avantageuse, jouir du fruit de différens arts, &c. Plusieurs animaux de cette espéce ont été élevés dans la société civile; plusieurs de ces animaux apprivoisés se sont enfuis dans leurs anciennes demeures. Quel avantage a retiré l'espéce, tant de la société naturelle que ses individus ont entre eux, que de leur communication avec l'homme civil, leur ennemi? Comment cette race si ancienne invitée par tant d'appas à se perfectionner, seroit-elle restée dans un état si barbare que l'on ne peut la distinguer des brutes? Mais comment auroit-elle acquis aucun degré de perfection, puisqu'elle manque de l'instrument propre à s'élever au-dessus de la bête? J'entends, la faculté de parler. La parole n'est point naturelle à l'homme, non sans doute, mais la nature l'a doué de la faculté de parler. Il paroît que l'Orangoutang est absolument dépourvu de cet organe. Des hommes sauvages trouvés en différens temps dans les forêts même de l'Europe, n'ont donné, au sortir des bois, aucune marque de raison, parce qu'ils n'avoient aucun langage; mais dans le commerce de la société civile, leur voix

& leur raiſon ſe ſont développées. Les Orangoutangs tranſplantés, même dans le plus bas âge, au milieu des langues, n'ont jamais pu apprendre à articuler des ſons pour exprimer leurs idées. Comment ſe perſuader que la nature ou plutôt la providence eût fait préſent à toute une eſpéce d'une faculté auſſi noble, auſſi utile & auſſi caractériſtique que celle de parler, ſans lui en procurer le développement & l'exercice? Il faudroit ſuppoſer qu'elle a manqué ou de ſageſſe ou de puiſſance. Je ſens bien qu'on pourra rejetter ce défaut ſur des cauſes accidentelles; mais outre que ce n'eſt là qu'une allégation gratuite qui ne réſout point la difficulté & qui ouvre la carriere à toutes les ſuppoſitions, il eſt dans les vrais principes du raiſonnement de conclure qu'un vice général qui affecte toute une eſpéce & dans tous les lieux où elle eſt répandue, eſt un vice naturel: c'eſt le cas des Pongos. Si l'eſpéce de ſinges non plus que les autres eſpéces de bêtes ne ſe perfectionnent point, c'eſt que les individus n'ont pas le moyen de communiquer à l'eſpéce la perfection que chacun acquiert; au lieu que l'uſage de la parole tourne au profit de l'eſpéce humaine tous les développemens des facultés de chaque homme. Ainſi l'homme,

difficile à distinguer dans son état originel de la bête, a laissé par la communication progressive des connoissances acquises, toutes les autres espéces d'animaux à une distance immense de la sienne; & sans cet avantage, elle seroit encore pêle-mêle avec les autres dans les bois. Si les bêtes paroissent valoir au bout de quelques mois tout ce qu'elles vaudroit le reste de leur vie, c'est que partant toujours de l'état de pure nature, elles s'arrêtent à la ligne qui ferme le cercle de leurs besoins physiques, comme le feroit l'homme naturel, privé du commerce des pensées. Cependant si l'on place les bêtes dans de nouvelles positions, on les verra diriger leurs opérations sur des idées nouvelles; mais l'on n'observe pas assez philosophiquement les animaux pour juger des variations de leur *esprit*, (qu'on me pardonne ce terme impropre).

Les mers & les grands fleuves des Indes produisent une grande quantité d'animaux monstrueux. Les Grecs, accoutumés à la médiocrité des poissons de la Méditerranée, furent étonnés & effrayés de l'énormité de ceux-là. Quelle impression auroient fait sur eux les monstres marins du Nord! Ils donnerent à ceux des Indes les noms d'éléphans, de lions, de pan-

théres, de beliers, de chiens & d'autres animaux terrestres avec lesquels ils avoient quelque ressemblance. Je ne parlerai point de la baleine, du requin & de quelques autres animaux aquatiques qui sont connus ou que j'ai dépeints ailleurs. Les crocodiles méritent une attention particuliere. Si l'on en croit les relations des anciens, ceux qui peuplent les marais des bords du Gange, sont si grands qu'un homme pourroit se tenir debout entre leurs deux mâchoires, lorsqu'ils ont la gueule ouverte. Les nouvelles relations rapportent qu'on en a pris qui avoient dix toises ou soixante pieds de long, en comprenant la queue, qui pour l'ordinaire a autant d'étendue que le reste du corps. Cet animal ne vit que dans les pays chauds & il croît à proportion de la chaleur. Le midi a donc en propre ses productions extraordinaires comme le nord. On n'avoit point vu de crocodile vivant en France avant l'an 1681. Il fallut que ceux qui l'apporterent à la Rochelle, le missent souvent auprès du feu, comme on peut le voir dans le 3e volume des Mémoires de l'Académie. Il ne mangea plus depuis qu'il fut sorti du vaisseau, & il mourut après qu'on l'eût gardé près d'un mois à Versailles. Les Indiens prennent les crocodiles

en

en tendant en travers de la riviére, trois ou quatre rangs de gros filets, dans lesquels ils s'embarrassent d'eux-mêmes. Lorsqu'on a tiré l'animal hors de l'eau, il se débat jusqu'à épuiser ses forces; on le blesse de plusieurs coups, & pendant qu'il perd son sang, on lui lie la queue à la tête & les pates sur le dos, afin de lui ôter tout mouvement, mais sans le faire mourir. Comme dans tous les lieux qu'arrose le Gange, la dévotion des peuples est d'être enseveli dans ses ondes, ces monstres subsistent de cette multitude de cadavres. Hors de l'eau, ils sont peu redoutables. Tavernier en tua plusieurs à coups de fusil, quoique l'on croie aux Indes que les balles ne peuvent percer leurs écailles. Les crocodiles qui infestent la mer des Philippines, ont un ennemi redoutable dans un poisson que l'on nomme Epée, à cause d'une arme naturelle d'environ cinq palmes de longueur, avec laquelle il tâche de percer le ventre du crocodile, qui est presque toujours vaincu. L'arme de l'épée est hérissée d'une bordure de dents aussi pointues que des cloux, & forme une scie. Avec cet instrument, le monstre perce, coupe & déchire du même coup. Les crocodiles de la grande riviére de Macassar, attaquent les petits bâtimens.

HISTOIRE DES INDES.

La plûpart des voyageurs, fondés sur des ressemblances considérables, ont classé sous une seule espéce l'alligator & le crocodile. Dampier, autorisé par des différences remarquables, suit l'opinion contraire. Il n'a jamais trouvé d'alligator qui eut plus de seize à dix-sept pieds de long, ni qui fut plus gros qu'un *poulin* de bonne taille. Cet animal a la figure du lésard. Sa couleur est d'un brun fort sombre, au lieu que la couleur du crocodile est jaune. Il a à chaque côté de la mâchoire inférieure une très-longue dent que le crocodile n'a point. Celui-ci a les jambes plus longues, & les nœuds des écailles du dos plus épais. La chair de l'autre jette une forte odeur de musc, surtout de quatre glandes placées, deux dans l'aîne près de chaque cuisse, deux vers la poitrine. On les porte comme un parfum. Mais la force de l'odeur ne permet de manger la chair que dans une extrême nécessité. Le crocodile n'a aucune de ces glandes, & sa chair ne répand point l'odeur du musc. Ces deux amphibies n'habitent pas les mêmes lieux. Tous deux vivent sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau salée & pour l'eau douce. Ils aiment également la chair & le poisson. Leurs œufs se ressemblent

si parfaitement qu'on ne peut les discerner à la vue. De tous les amphibies, on n'en connoît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du chien. Les crocodiles sont plus féroces & plus hardis que les alligators ; cependant on a souvent trouvé des enfans dans le ventre de ces derniers. Leur gueule est assez large pour engloutir un homme. En quelques lieux, on les appelle les uns & les autres Caimans.

Il y a différentes espéces de poissons volans. L'espéce la plus commune est de la longueur du hareng. Lorsque cet animal amphibie est poursuivi, il prend son vol, & il se soutient tant que ses aîles sont mouillées. Lorsqu'elles séchent, il tombe dans l'eau, & devient la proie des animaux qui le poursuivent & qui ne le perdent jamais de vue, lors même qu'il a pris son essor dans l'air. Le P. Martini fait mention dans son Atlas de la Chine, d'un poisson ou oiseau jaune, nommé Hoangcioqu, qui en été vole sur les montagnes, & après l'automne se jette dans la mer, où il devient fort délicat. La premiere espéce de ces poissons volans se trouve aussi dans les mers de l'Amérique.

Ils volent par grosses troupes à la hauteur d'une pique, & l'espace de cent pas. Leurs aîles approchent de celles des chauve-souris.

Le Dauphin, animal fort différent du Dauphin imaginaire des armoiries du premier fils de France, est un poisson de belle apparence. Il a le ventre jaune, tacheté de bleu jusqu'aux yeux, & le reste d'un bleu clair, avec des taches d'un bleu plus foncé autour de la tête. Ses nageoires sont jaspées de couleurs très-vives, de verd, de violet, de blanc & de jaune. Ces couleurs s'éteignent après sa mort, & ses écailles ressemblent à de la porcelaine. Il a sur le dos une nageoire qui regne depuis le cou jusqu'à la queue, deux autres sur le ventre près du cou, & une à chaque côté de la tête. Suivant la description qu'en a donnée le Brun, il a la tête écrasée comme la sole, mais ronde & proportionnée à sa longueur qui est de quatre pieds; le corps presque semblable à celui de l'esturgeon, l'arête extérieure du dos comme la perche, la queue fourchue comme le maquereau. Ces poissons suivent les navires comme les Bonites & les Albicores pour ramasser les immondices qu'on jette dans la mer. On les prend avec un crochet à plusieurs

pointes recourbées. On garnit quelquefois l'hameçon d'un paquet de plumes, que le Dauphin prend pour un poisson volant.

On trouvera dans l'Histoire Naturelle des autres contrées de l'Orient, la description de divers oiseaux communs dans les Indes; l'Autruche, le Phenix, le Pelican, &c. Voyez aussi les Observations particuliéres sur les différentes contrées de l'Inde.

HISTOIRE DES INDES.

Monnoies, Poids, Mesures, Commerce, Arts.

Depuis Bagdad jusqu'aux Isles de Ceylan, de Célébes & de Bornéo, le commerce se fait par larins, ancienne monnoie qui se fabrique particuliérement dans l'Arabie. Cinq larins valent notre écu; cependant ils sont plus bas de huit sols. C'est ce que les Emirs Arabes prennent pour leur fabrique, au passage des marchands qui se rendent en Perse ou aux Indes, & qu'ils forcent de changer en larins, les écus, les piastres & les ducats d'or.

Tout l'or & l'argent qui entre sur les terres du Grand Mogol, est rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en roupies. La roupie d'or revient à 21 liv. de France. La roupie d'argent étoit de 29 ou 30 sols du temps de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, &c. M. Otter l'évalue à quarante-cinq sous, monnoie de

France. On l'estime aujourd'hui quarante-huit sols de cette monnoie. Sa forme est aujourd'hui ronde. Ceux qui entendent le commerce & qui portent d'ici de l'argent ou de l'or dans l'Indostan, ont toujours sept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes.

Tavernier qui ne doit être consulté qu'avec précaution dans tout ce qu'il rapporte d'historique, dit que la Sulthane Nourmahal, femme de Géhanghir, ayant obtenu de ce Prince qu'elle regneroit souverainement pendant vingt-quatre heures, fit frapper pour deux millions de roupies avec l'empreinte d'un des signes du Zodiaque, contre la loi de Mahomet, qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. L'Empereur Schah-Géhan fit ramasser & fondre presque toute cette monnoie. La roupie porte le nom du Monarque regnant & celui du lieu où elle a été frappée. Celles de Pondichéri & de Madras portent également le nom d'Arcate, parce que la permission de battre monnoie a été accordée par le Nabab de ce pays. On distingue celles de Pondichéri par un croissant, & celles de Madras par une étoile.

La plus grande monnoie de cuivre de

l'Indostan vaut deux sous de notre monnoie; celle qui suit, un sou; celle d'après, qu'on nomme pecha, six deniers. Il faut environ 50 ou 60 koris ou coquilles des Maldives pour un pecha; 80 de ces coquilles font un ponis. Le ponis n'est pas une piéce de monnoie, mais une valeur numeraire, comme une pistole. Il faut 36 ou 37 ponis pour une roupie d'argent d'Arcate. On compte par ponis dans le Bengale.

Les mamoudis & les demi-mamoudis sont des piéces d'argent qui ont cours dans le Guzarate. Cinq mamoudis passent pour un écu. Dans cette Province, on ne reçoit pas les koris; on a pour petite monnoie de petites amandes des environs d'Ormuz & des déserts du Royaume de Lar; 40 amandes valent un pecha. Elles haussent & baissent; & les Scherafs ou Changeurs y trouvent leur compte.

Plusieurs Princes tributaires du Grand Mogol ont le droit de faire battre monnoie. Le pays de Matonchi, enfermé, au nord d'Agra, dans de hautes montagnes, jouit de ce privilége. Son principal commerce consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indostan, d'où il

HISTOIRE DES INDES.

tire du sel en échange. Sa principale monnoie est au même titre que la roupie. Celle du Raja de Porta-Jajoumola, un des plus grands Princes qui soit au-delà du Gange, passe pour une des plus belles des Indes. Ses principales richesses consistent en éléphans, en musc & en rhubarbe. Il envoie tous les ans au Gouverneur de Patna vingt éléphans pour le Grand Mogol. Manquant de sel, il leve un impôt considérable sur celui qui va par ses terres du Mogolistan dans le Nord. Le Raja d'Ogen, pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, a aussi ses monnoies particuliéres.

Les pagodes, espéces d'or de différentes formes, n'ont proprement cours que dans les terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velour. Elles sont de la valeur d'environ quatre roupies. Les vieilles pagodes, frappées sous les anciens Rajas, quoique de même poids & de même or, sont quelquefois plus estimées de 20 à 29 pour cent que les nouvelles. La raison qu'en apporte Tavernier, c'est que les Schetafs qui sont tous idolâtres, ont la superstition de croire que si cette monnoie étoit refondue, le pays seroit menacé de quelque désastre. Dans tout le Royaume de Golkonde, le commerce se

fait en vieilles pagodes. Leur taux ordinaire est de huit livres dix sols. Les Anglois ont fait battre assez long-temps une espéce de pagode à Madras. Les Hollandois en fabriquent aussi à Paliacate, ainsi que des roupies d'argent.

[redacted]
HISTOIRE DES INDES.

Le fanos est une piéce d'or de différens titres. Il y en a de six & de dix à quinze pour un écu. C'est la monnoie qui regne sur la côte de Coromandel, depuis le Cap Comorin jusqu'au Bengale, avec les pechas & les koris. Il y a des fanons d'argent qui ne valent pas tout à fait six sous, & des caches de cuivre qui valent un peu plus d'un denier.

Le pays de Queda & Péra n'a que de la monnoie d'étain. Les mines de métal découvertes dans ces lieux ont causé beaucoup de préjudice aux Anglois qui en fournissoient autrefois une partie de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Mogol, & plus encore dans l'Arabie & dans la Perse, où toute la vaisselle est de cuivre & demande d'être étamée tous les mois. Les Hollandois vont à présent acheter de l'étain à Quada pour le transporter dans tout l'Orient. La plus grande piéce de monnoie de ce pays y vaut deux de nos sous, la petite quatre deniers.

HISTOIRE DES INDES.

Dans l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait frapper une monnoie d'or dont le titre est meilleur que celui de nos louis. Ces piéces pésent dix grains & reviennent à 16 sous 8 deniers de notre monnoie. Il y a des espéces d'étain, dont [ce métal évalué à 16 sous la livre] soixante quinze ne feroient qu'un de nos sous.

Les Hollandois prennent pour un florin de leur monnoie, l'espéce d'or du Roi de Macassar. Le Roi de Camboie a des piéces d'argent du poids de 32 grains. Quoiqu'il ait quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en espéces. Il fait frapper aussi une monnoie de cuivre qui sert apparemment de modéle aux Rois de Bantam & des Moluques; car ils n'en ont que de la même forme & de la même matiére. Les monnoies d'argent étrangeres ont un libre cours dans ses Etats. A Bantam, à Batavia & dans toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des piastres d'Espagne, des rischdales d'Allemagne, & des écus de France. Dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite monnoie, des escalins, des doubles sous & des sous.

Siam a des monnoies d'or, d'argent &

[redacted]
HISTOIRE DES INDES.

de cuivre. Si les marchands qui vont négocier dans cette contrée en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises à acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit sur ces deux métaux. L'Orient n'a point d'espéce d'une aussi étrange fabrique que celle des piéces d'argent de ce pays. Leur figure, dit la Loubère, est celle d'un petit cylindre ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin qui est double sur chaque piéce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois puissent expliquer. Elles pésent trois gros & demi & vingt-cinq grains : le titre de l'argent à 3 livres dix sous l'once, elles sont de 37 sous & demi. La monnoie de cuivre doit avoir avec celle d'argent, qui se nomme tical, une proportion connue, puisqu'on en donne réguliérement deux cens piéces pour une d'argent.

Les monnoies d'argent des Royaumes d'Azem, de Tipoura, d'Arrakan & de Pégu, sont du même titre que nos écus, en les mettant à trois livres dix sous l'once, comme ils étoient du temps de Tavernier. Elles sont de différens poids.

Dans la Chine & dans le Tonquin, il ne se bat aucune monnoie d'or ni d'argent. On emploie dans le commerce des masses, lingots, ou pains d'or. Le Japon a des espéces d'or de 87 livres 10 sous. Ses piéces d'argent ont cours pour la valeur de trente sous. Ce qu'on appelle les barres du Japon est une sorte de monnoie d'argent très-informe, & dont la variété n'est pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus grosses reviennent à 24 livres 10 sols de France. La monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différens nombres, jusqu'à 600 qui font la valeur d'une Telle, trois gouldes & demi de Hollande, ou 4 livres 5 sous de France.

La monnoie d'or que les Portugais font battre à Goa est de meilleur titre que celui de nos louis, & pése un grain de plus qu'une demie-pistole. Ils affectent de la tenir fort haute, afin qu'elle ne sorte point du pays. Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le S. Thomé, c'est le nom de cette monnoie, valoit six francs. Autrefois lorsqu'ils avoient le commerce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mosambique, on admiroit la quantité de cette monnoie d'or qu'ils faisoient battre, & celle des ou-

vrages d'or qui se fabriquoient dans leurs villes, mais sûr-tout de ces ouvrages de filigrane qu'ils envoyoient aux pays étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales par la voie des Philippines. Depuis que Goa ne tire presque plus de l'or que du Mozambique, ils craignent qu'il n'en sorte même en espéces. Outre les espéces étrangeres, ils ont des pardos, piéces d'argent de la valeur de 27 sous de France.

Parmi les poids, il y a deux sortes de bahars. Le grand bahar contient deux cens catis dont chacun est de vingt-six taëls, ou 38 onces & demie, poids de Portugal. C'est à cette sorte de poids qu'on pése communément dans les Isles, le poivre, le girofle, la noix muscade, le gingembre, la canelle, les tamarins, la lacque, le macis, le sucre, les mirabolans, le bois de sandal, l'indigo ou anis, l'alun, &c. Le petit bahar contient aussi deux cens catis, mais ces catis, ne sont que de 22 taëls ou 32 onces & un huitiéme. C'est le poids du vif-argent, du vermillon, du cuivre, du fer blanc, de l'étain, du plomb, de l'ivoire, de la soie, du musc, de la civette ou agaglia, de l'ambre & du camphre.

Dans le continent, le camphre, la casse, le bois d'aloës, la rhubarbe & le

nard se pésent par faratéles, dont chacune vaut une arrobe, ou deux livres poids de Lisbonne. Le saffran se vend à amméne, poids de deux livres.

Le maon ou mein est le poids le plus ordinaire. On s'en sert pour péser toutes les denrées & la plûpart des marchandises. Il contient douze catis de 27 taëls, ou quarante serres qui équivalent à 34 livres 9 onces de Paris. Tous ces poids varient en différens lieux.

Les diamans, les rubis & autres pierres précieuses se pésent par mangelis, dont chacun est de cinq grains : les émeraudes par cates, poids de trois grains.

Les Apoticaires se servent du métricol, qui est la 6[e] partie d'une once, & du mitricoli qui en est la huitiéme.

La mesure commune pour le riz & les autres grains se nomme candile. Elle contient environ quatorze boisseaux du poids de 500 livres. C'est par cette mesure qu'on jauge les vaisseaux, & l'on dit un vaisseau de tant de candiles.

A Java & dans les Isles voisines, on se sert du gantan, qui contient environ trois livres de poivre. Le sac qu'on nomme Baruth, contient 17 gantans, 54 ou 56 livres de Hollande. Il y a pour les autres grains le gedeng, mesure de quatre livres de poivre.

La mesure d'étendue est le cobit, de deux pieds de Roi, seize lignes. On le divise en 24 tassots, dont chacun a un peu plus d'un pouce. Les toiles & les étoffes du pays se vendent ordinairement par piéces & demi-piéces, qui doivent avoir une mesure déterminée, de quatorze ou quinze aunes environ.

Le gros poivre qui vient pour la plus grande partie du Malabar & du Visapour, se vend 28 à 30 réales le bahar, pésant 500 livres. La réale évaluée à trois livres & quelques sous de notre monnoie, le bahar reviendroit à plus de 100 francs. Le petit poivre qu'on tire de Bantam, d'Achem & autres lieux, se vend 14 mamoudis, ou 7 livres 8 sous le mein; la canelle de Ceylan depuis 50 jusqu'à 60 mamoudis le mein; le clou de girofle, 103 à 104; le macis ou la fleur de muscade, 157 à 158; le poivre long, 155 & le bois de ce poivre, 4.

Les drogues, couleurs & aromates se vendent aussi au même poids. L'indigo d'Agra, 54 à 55 mamoudis, & celui d'Amadabath, 45; le salpêtre rafiné, 7; le sel ammoniac, 20; la gomme laque, 7; lavée, 10; en cire d'Espagne, 40; & si l'on mêle dans la cire du musc, 50 à 60. Les Hollandois l'achetent 10 sous la

livre, & la revendent 10 sous l'once. Le safran de Surate, 4 à 5; le borax, 35; le cumin blanc, 35; l'encens d'Arabie 3; le Gingembre 7; la mirrhe, ou miragilet, 7; la mira-bolts, 30; le sucre candi, 18; la casse, 2; l'aloës sucotrin, 28; le bois du grand morceau de l'aloës, 200; & celui du petit morceau, 400; il y en a jusqu'à 4000.

Les bassetas blancs, toiles de coton, qui se font aux environs de Surate, ont, les uns 19 à 20 cobits de long sur 22 tassots de large, du prix de 2 à 6 mamoudis la piéce; d'autres de la même longueur, sur 31 à 32 tassots de large, prix de 5 à 12 mamoudis. Il en est de si fins qu'ils valent jusqu'à 500 & 1000 mamoudis, quoiqu'ils soient égaux aux premiers pour la mesure. Nos marchands d'Europe n'en apportent point. On voit des bassetas de toutes couleurs & de toutes qualités. Les uns & les autres coûtent le même prix, pour la teinture & les façons. On donne un mamoudis & demi pour teindre chaque piéce, la battre, la plier, mettre la chape & l'envelopper de papier. Celles de Brampour ne valent que 3 mamoudis; celles de Seronge, qui ont 16 cobits de long, 9 mamoudis.

A l'égard des toiles peintes, leur prix

n'est pas réglé : il dépend de leur finesse, de la beauté du dessein & de la vivacité des couleurs. Il y en a de deux sortes, d'imprimées & de peintes au pinceau. Les dernieres sont infiniment plus belles que les autres ; & parmi celles-ci, les Masulipatanes sont les plus estimées.

Les cotons les moins chers se vendent depuis 15 jusqu'à 55 mamoudis le mein, de 39 livres pesant. Il en est dont la finesse égale celle des cheveux. Les plus beaux vont de 400 à 700 mamoudis. De ceux de 400 mamoudis, les Indiens en font des baffetas de 30 à 32 mamoudis la piéce ; & de ceux de 700, des baffetas de 80 à 100.

Les taffetas communs de 15 cobits de longueur valent 14 m. la piéce ; les cotonis de soie pure, piéce de 9 cobits, 18 ; les cotonis soie & argent, 12 à 13 ; les cotonis soie & or, 13 à 14 ; les atlas ou satins de soie & or, 21 m. la piéce de 9 cobits, &c. Voyez le Dictionnaire de Savari. On ne sera pas étonné du bas prix de ces marchandises, quand on fera réflexion que les épiceries & la matiere des étoffes croissent sur les lieux presque sans culture ; & que dans un pays où la nourriture est si peu couteuse, la main d'œuvre est extrêmement basse.

Les Isles Moluques sont abondantes en aromates & en fruits. Elles produisent aussi de l'aloës, du sandal, de la canelle, du macis ou fleur de muscade, de la muscade, de la cire, du miel, & une grande quantité de cloux de girofle. On y fabrique des tamettes, espéce de toile d'un usage commun. Dans leurs ports, on trafique des pierres précieuses, de l'or, du bezoar, des gommes. Les Hollandois y ont sur leurs établissemens, des Chinois qui attirent tous les ans de Macao une vingtaine de jonques chargées de riz, d'or mêlé, de thé, d'outils, de fer, de porcelaine, de soies, &c. On y vend bien la plus grande partie des marchandises de la Chine, les toiles de Guzarate, les taffetas de bas prix, les perles de verre, le plomb, l'acier, l'étain, un métal fait d'un alliage d'or & d'argent, des toiles de Madure & de Baly, des foriades, toiles blanches avec des bordures jaunes, des toiles peintes de Coromandel, des velours, des armoisins, des damas, du fil d'or, de l'opium, &c.

L'Isle Célébes ou Macassar a de l'or, de l'étain, du cuivre, de l'ébene, du sandal, du calamba, des bois de charpente & de menuiserie, des baumes, des simples, &c. On y porte les mêmes marchandises qu'aux Moluques.

Les marchandises des Maldives sont les bolys ou coquilles qui servent de monnoie, les cordages & les voiles de cocotier, l'huile & le miel du même arbre, les cocos mêmes, le poisson sec, les écailles de tortues nommées cambes, les nattes de jonc, les toiles de coton colorées, des étoffes de soie qu'on y apporte crue, & que les habitans mettent en œuvre pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robes. L'industrie des Insulaires est renommée; cette réputation leur produit en échange ce que la nature leur a refusé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soie & du coton crus, de l'huile, de l'areka, du bétel, du fer, de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même, & de l'argent qui ne sortent jamais des Maldives une fois qu'ils y sont entrés : on les emploie en ornemens pour les maisons, ou en bijoux pour la parure. L'industrie est la principale richesse de ce pays.

Les éléphans & la canelle font le principal article du commerce de Ceylan. On en tire aussi du poivre long, du coton, de l'ivoire, des drogues, du tabac, de la soie, du riz, de l'ébene, du bois à bâtir, de la cire, du cristal, du musc, du souffre, du salpêtre, du sucre, du fer, du

plomb, de l'acier, du cuivre, des pierreries, &c. Depuis que les Hollandois sont maîtres des côtes, les Chingulais ont resserré le négoce entre eux & l'ont borné aux productions du pays. En rassemblant tout ce que la nature accorde aux divers cantons, les Insulaires ont de quoi subsister sans le secours des Etrangers.

Les Isles de la Sonde renferment trois Isles principales, Sumatra, Java & Bornéo. A Sumatra, on négocie en or, en argent, en étain, en cuivre, en fer, en pierreries, en poivre, en cire, en miel, en camphre, en casse, en sandal, en indigo, en soufre, en riz, en sucre, en gingembre, en benjoin. Java a, outre cela, des noix de cocos, de l'huile, de l'areka, & des drogues médicinales. Quoiqu'on ne pénétre pas dans l'intérieur de Bornéo, il y a dans ses ports un trafic en diamans, en or, en perles, en bezoar, en bois de sapan, en cire, en poivre, en encens, en muscade, en mastic & en gommes. Les marchandises de la Chine, les toiles blanches du Bengale, les porcelaines, les armoisins, les velours rouges, la soie, le fil d'or, le mercure, &c, sont de débit à Sumatra. Le commerce des Javans est très-florissant, non seulement dans les Isles voisines, mais jusqu'à la Chine &

dans la plus grande partie des Indes. Ils tirent du coton & diverses étoffes de Bali & de Cambaie, du fer de l'Isle Bornéo, de la résine de l'Isle de Banica, de l'étain & du plomb de Malaca, du riz de Macassar & Sombaie, des noix de cocos de Balambuan, & de divers autres lieux, du miel, de la cire, du sucre, du poisson sec, ainsi que du sel qu'ils transportent eux-mêmes dans l'Isle de Sumatra, où ils l'échangent pour du lacq, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue, &c. L'Isle de Bornéo a besoin d'une partie de ces marchandises.

Les Philippines, riches par leur propre fonds, peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes pour se répandre de nouveau dans l'univers. Les Espagnols y viennent par l'Occident; d'autres nations de l'Europe & les nations Indiennes par l'Orient. Manille se trouvant placée entre les plus riches pays des deux mondes, cette situation la rend un des plus beaux théâtres du commerce. On y trouve l'argent du Pérou & de la nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les

noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Bornéo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le commerce étoit ouvert avec le Japon, les Philippines recevoient tous les ans deux ou trois vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie & des cabinets d'un admirable vernis, en échange pour du cuir, de la cire & des fruits du pays. Pour faire juger, en un mot, des avantages de Manille, on dit qu'un vaisseau qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent avec un gain de quatre pour un. Les Philippines ont du riz, de la canelle, du poivre, des perles, de l'or, des bois de construction, du coton, du tabac, de la cire, de la civette, des nids d'oiseaux, &c. Tout le commerce de Manille passe par les mains des Marchands Chinois, appellés Singleys. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, leur laissent le soin de faire valoir leur bien.

Le peuple, ou plutôt le Roi de Siam a beaucoup de bétel & d'arreka à vendre, avec un peu d'or & d'argent, du plomb, du tambac, du calin, métal semblable à

l'étain, quelques pierres fines, des bois de construction & de senteur, des peaux de bêtes, du poivre, du sel, du vernis, de la cire, du miel, du sucre, du salpêtre, de la poudre à feu, des gommes, de la soie, de l'ivoire, du coton, &c. Entre les marchandises étrangères, les Siamois recherchent les draps de toutes les couleurs, les glaces fines, les étoffes d'or & d'argent, les velours, les satins, différentes espéces de toiles, &c. Quelques Relateurs ont prodigieusement enflé les richesses de ce pays. Le Laos, démembrement de Siam, a beaucoup de riz, du benjoin, du musc, de l'or, des pierres, des perles & de la gomme laque, si estimée que les marchands de Camboie y vont en chercher, quoique leur pays en produise de très-bonne. Le sel s'y forme naturellement d'une espéce d'écume que les pluies laissent sur la terre & que le soleil durcit. Les éléphans sont si communs dans ce pays qu'il en a tiré le nom de Laos, millier d'éléphans. La principale richesse du Tonquin & la seule employée au commerce étranger, est la soie crue & travaillée. Il ne sçauroit y avoir de commerce dans un pays où les habitans, quand ils achetent de l'étranger, demandent toujours quelques mois de cré-

HISTOIRE DES INDES.

dit, où les marchands n'ont pas le moyen ou le courage d'employer tout d'un coup deux mille écus en marchandises ; où enfin le Gouvernement leve des droits exorbitans sur le commerce étranger. C'est une maxime politique dans toutes ces Cours, de ne pas souffrir que les sujets deviennent riches, de peur que l'ambition & l'orgueil ne leur fassent perdre le goût de la soumission ; & les Souverains ferment l'œil par cette raison sur les injustices de leurs officiers. Par l'avidité d'un seul, la richesse même de la nature y produit la misére publique, comme on le voit par les pierres précieuses du Pégu, dont le Roi n'en laisse point sortir de quelque valeur. On s'attend à voir des peuples heureux dans des lieux fertiles, & l'on n'y voit qu'indigence & besoin : c'est le gland sur le chêne. Les Chinois ont entre leurs mains presque tout le commerce de cette partie de l'Inde. A Patane, ils exercent encore tous les arts & tous les métiers. Leurs facteurs sont toujours en voyage, portant des porcelaines, des poëles, des chauderons, toutes sortes de ferrures, des viandes séches & fumées, du poisson sec & salé, des toiles, &c. En retour, ils prennent du bois, des rattangs, des cordages, du riz, de l'huile de coco, des

fruits,

fruits, des peaux, &c. Les Patanois ont un fonds de pareſſe qui répond à la fertilité du terroir.

Surian eſt l'unique entrepôt du commerce étranger qui ſe fait au Pégu, par les Maures Indoſtans, par les Chinois, par les Portugais, par les Arméniens, & par un petit nombre d'Anglois & de Hollandois. Ils en tirent des dents d'éléphans, de la cire, du vernis, des huiles, divers métaux & des diamans. Les Européens y apportent des chapeaux & des rubans, dont il ſe fait un grand débit dans le Royaume.

Le commerce d'Arrakan a été très-conſidérable. Les Maures y avoient de grands magaſins de draps, de toiles & d'autres marchandiſes étrangeres, ſans parler de celles du pays. Les Portugais & les Hollandois y ont eu des habitations & des comptoirs; mais les Bengalois & d'autres peuples tributaires du Grand Mogol, ou par ruſe ou par force, les leur ont fait abandonner. Les marchandiſes qu'on trouve dans le pays ſont des bois de conſtruction, du plomb, de l'étain, du vernis, de l'ivoire, du riz, &c. On y porte de la toile, du coton, du ſandal, du fer, de l'acier, du cuivre, des cuirs dorés, des porcelaines communes. Les Maures In-

dostans viennent acheter dans ce Royaume beaucoup d'éléphans, qu'ils transportent dans les contrées occidentales de l'Asie. On y voit aussi des pierres précieuses, qui sans doute y sont apportées du Pégu.

Le principal objet du commerce du Royaume de Boutan, autrement Lassa, dans le Tibet, c'est le musc. Il se trouve dans un petit sac, de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'un animal qu'on regarde comme une espéce de chevreuil, & que les Chinois appellent chevreuil odoriférant. Les anciens Naturalistes ont confondu cet animal avec le castor. Ces chevreuils, lorsque leur vessie est trop pleine de ce sang putride coagulé, ont coutume de se froter contre les arbres ou les rochers pour la faire crever; & les chasseurs recueillent avec soin ce précieux dépot. Delà l'idée populaire que le castor, lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs, s'arrache les testicules, où l'on croit que se forme le musc. Les chasseurs qui l'ont de la premiere main le falsifient de différentes maniéres. Les négocians de Boutan le portent à Kaboul & à Patna, ville de l'Indostan, avec d'excellente rhubarbe & & de la semencine, poudre à vers dont les Persans & d'autres Orientaux, les Anglois mêmes & les Hollandois se servent

comme d'anis pour mettre dans les dragées. Ils troquent avec les Tartares leurs denrées contre des chevaux, des mulets & des chameaux. Quelques-uns de ces marchands vont jusqu'à Ispahan, d'où ils rapportent du corail en grains, de l'ambre jaune & du lapis en grain. De Moultan, de Lahor & d'Agra, ils tirent des toiles, de l'indigo, des cornalines & du cristal; de Patna & de Daca, du corail, de l'ambre jaune, des brasselets & des piéces d'écaille de tortue & d'autres coquilles de mer.

Le Royaume de Camboie posséde de l'or très-pur, de la soie, de l'ivoire, des bois de senteur, du vernis, des drogues médicinales, & une gomme très renommée dans toute l'Asie. Malacca, ville admirablement située pour négocier avec la Chine, le Japon, les Moluques & autres lieux, fut attaquée & ruinée par les Européens, dans le déclin de son brillant commerce, causé par la tyrannie des Gouverneurs & par le luxe des habitans. Avant ce temps-là on voyoit arriver dans son port une multitude prodigieuse de navires qui venoient, non-seulement des pays qu'on a nommés, mais de Bengale, de Coromandel, de Malabar, & même du Golfe Persique. Elle envoyoit même au-

dehors des colonies nombreuſes qui répandoient ſa gloire & ſes richeſſes en diverſes contrées. Les Hollandois l'ont ruinée pour augmenter leur commerce de Batavia.

C'eſt dans l'étendue des Etats du Grand Mogol que ſe fabriquent les plus belles étoffes de ſoie & de coton qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la ſoie & du coton dans preſque tout l'Orient, il ſemble que l'induſtrie ſoit l'appanage des ſujets de cet Empire. Le ſeul village de Kaſambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans juſqu'à 22 mille balles de ſoie, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achetent ſix ou ſept mille, & qu'ils en enleveroient davantage s'ils n'y trouvoient de l'oppoſition de la part des marchands Mogols & Maures, qui en prennent une égale quantité. Le reſte demeure aux habitans pour la fabrique des étoffes. Cette ſoie eſt jaunâtre. Les habitans ont l'art de la blanchir, avec une leſſive compoſée des cendres de l'arbre qu'on nomme figuier d'Adam, & qui lui donne la couleur de la ſoie de la Paleſtine, la ſeule de l'Orient naturellement blanche. Il n'y a point de pays dans les Indes où le travail des ſoies s'exerce avec

plus de conſtance & d'habileté que dans le Guzarate, ſur-tout dans les cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-ſeulement toutes ſortes d'étoffes, mais diverſes eſpéces de beaux tapis, ſoie, or & argent. Les chites ou toiles de coton peintes qu'on nomme calmandar, c'eſt à-dire faites au pinceau, ſe fabriquent particuliérement dans le Royáume de Golkonde, ſur-tout aux environs de Maſulipatan. Les toiles ne ſont jamais d'un beau blanc, ſi elles ne paſſent par l'eau de limon. Il y en a de ſi fines, que ſi l'on peut ajouter foi au merveilleux Tavernier, un Ambaſſadeur Perſan qui revenoit de la Cour du grand Mogol, préſenta au Roi, ſon maître, une noix de çocos, de la groſſeur d'un œuf d'autruche, dont on tira un turban long de ſoixante aunes & d'une toile ſi fine qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Ce voyageur ajoute qu'il apporta lui-même, en France, une once de fil, dont la livre coutoit ſix cens mamoudis ou environ 360 livres de France de ſon temps; & que toute la Cour fut ſurpriſe de voir un fil ſi délié qu'il échappoit preſqu'à la vue. Les cotons filés & non filés ſortent de toutes les parties des Indes, mais il n'en paſſe guére de non filés en Europe, parce que

HISTOIRE DES INDES.

cette marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Pour les cotons filés, les Compagnies de Hollande & d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les espéces qui servent à faire des bas & des méches de chandelle, ou qui peuvent être mêlées dans le fond des étoffes de soie. Les colis ou accommodeurs de coton forment une caste particuliére.

Amadabath, capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, à 18 lieues de Camboie, est une des places les plus commerçantes des Etats du Mogol. L'Asie n'a presque point de nation ou de marchandises qu'on ne trouve dans cette ville. Il s'y fait, particuliérement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soie & de coton. On y fabrique aussi des brocards d'or & d'argent, mais on y mêle trop de clinquant, ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Il y a des manufactures de satins, de velours, de taffetas, de toiles de coton, d'alcatifs, tapis à fond d'or, de soie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse. Les marchandises dont le débit y est le plus considérable, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre sec &

confit, les mirabolans & toutes sortes de confitures, le salpêtre, le sel armoniac, l'indigo, des diamans de Visapour & de Golkonde, du musc & de l'ambris gris, mais tirés du dehors. Un commerce des plus lucratifs est celui du change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie & jusqu'à Constantinople. Les marchandises ne payent ni entrée ni sortie. On en est quitte pour un présent au Cotwal. Les seules marchandises de contrebande sont la poudre à canon & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission facile à obtenir du Gouverneur, moyennant une légere marque de reconnoissance.

Camboie, que son Golfe rend très-propre au commerce, attire des marchands de toutes les nations étrangeres. On y achete des toiles de coton de toute espéce, parfaitement fabriquées, des canafasses ou grosses toiles propres à faire des voiles & des sacs, plusieurs sortes d'étoffes de soie, des ceintures, des écharpes pour couvrir la tête & le visage des femmes, des draps d'or, des tapis, des couvertures de lit de soie & de coton, piquées ou brodées, des pavillons, des matelas, des cadels ou bois de lit, des

ustensiles, du salpêtre, du borax, de l'opium, du cumin, de la rhubarbe, & plusieurs sortes de pierreries sur lesquelles on peut faire un très-grand profit, comme il est très-facile d'y être trompé par l'artifice des Banians Joailliers. Leurs ouvrages, d'ailleurs, ne le cédent point pour la perfection du travail à ceux des Lapidaires Européens.

Surate est au-dessus de Camboie. Il y a dans cette ville des Banians riches de plusieurs millions. Les Européens, les Turcs, les Arabes, les Persans & les Arméniens y trouvent des marchandises de toutes les contrées de l'Asie. Le fonds de son commerce consiste en cotons filés & en bourre, en toiles de coton, en étoffes de soie unies ou rayées d'or ou d'argent, en toiles peintes que nous appellons Perses, en soie crue, en indigo, en aloës, en bois de sandal, en caffé, en borax, en encens, en gomme laque, en terre ou bol rouge, en musc, en bezoart, en perles, en diamans. Ce que l'on peut porter de mieux en échange, après l'or & l'argent en lingots, sont le cuivre, les écailles de tortue, le camfre, le vernis, le benjoin, l'alquemi, l'étain & les draps. Il y a à Surate de l'or si fin, qu'en le transportant en Europe, on peut y gagner 12 ou 14 pour cent. L'argent,

qui est le même dans tous les Etats du Mogol, surpasse celui du Mexique & celui de Seville : il a moins d'alliage que tout autre argent. Les Hollandois apportent ici toutes sortes d'épiceries. Les Anglois y vendent particuliérement du poivre.

HISTOIRE DES INDES.

Le principal commerce de la côte du Malabar roule sur le riz blanc, qui y croît en si grande abondance, qu'il en faut une quantité considérable pour lui donner un prix. Tous les ans, il y arrive environ deux cents vaisseaux qui en vont faire leur charge. Le poivre n'y coûte que deux ou trois sous la livre. On y trouve encore des pierreries. La canelle en est médiocre. Il n'y a point de pays où les cocotiers soient en si grande quantité, & où l'on en tire autant d'avantages. Schouten ne balance point à regarder le Malabar comme le plus beau pays des Indes Orientales. Les Mahométans de cette côte sont pour la plûpart corsaires. Ils exercent leurs pirateries sur toutes les côtes de l'Inde, dans le Golfe Persique & jusque dans la mer rouge, pillant indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Les Hollandois sont tout-puissans sur cette côte. Ils ont fortifié Coylang, Cranganor, Cochin, &c. & les belles villes que les

Portugais qui semblent n'avoir travaillé que pour eux, avoient bâties dans cette contrée.

Les Européens, invités par la bonté & la sûreté des ports du Coromandel, se sont également emparés de cette côte. C'est-là néanmoins que les vaisseaux marchands des Isles, de *Bengale* & de la Chine viennent souvent mouiller pour le commerce de Golkonde, de Visapour, de Carnate & du Mogol : on y trouve par conséquent toutes sortes de marchandises. Voyez les observations particuliéres sur les pays occupés par les Européens.

Le principal commerce du Dékan est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance des vivres de ce pays met les habitans en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toiles que l'on transporte aussi par mer ; ce qui n'empêche pas le commerce de terre avec les Mogols, les peuples de Golkonde & ceux de la côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soie. On trouve à Visapour un grand nombre de Joailliers & quantité de Perles, mais ce n'est pas dans ce pays qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent

d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand commerce dans le Dékan, sur-tout avec les marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achetent d'eux le poivre à sept ou huit piastres le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la clincaillerie d'Europe. On distingue par le nom de Venesars, une race de négocians Dekanins, qui achetent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indostan & dans les autres pays voisins, en caffilas ou caravanes de cinq, six, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge.

Les plus riches magasins des Indes sont dans la Province de Bengale. Diamans, brocards, étoffes de soie de toute espéce, tapis, drogues médicinales, confitures exquises, bois, graines, sucre, opium, indigo, laque, cire, musc, ambre, caffé, coton, soie, tout ce qu'il y a de précieux dans les Isles & dans le continent se trouve dans ce pays. Quoique les matiéres dont nous venons de parler forment le fonds d'un riche commerce, cependant les bassins, les toiles & les autres ouvrages de coton filé qui s'y fabriquent sont le principal objet qui attire les Compagnies

d'Europe. Il est des coutils blancs & d'autres rayés de jaune, dont les raies se font avec du fil de coton crud. Les basins sont tout blancs, mais façonnés; les uns croisés comme les serges, les autres à carreaux, assez semblables aux petits ouvrés de France. C'est sur les premiers que l'on fait ces admirables broderies *à chainettes* avec des soies rondes, dont la finesse, les desseins & les vives couleurs ne s'imitent que très-imparfaitement en Europe. On en fait des meubles & des habillemens, suivant les patrons & les modéles que les Européens fournissent aux Banians, directeurs de manufactures. Il est des mousselines dans toutes sortes de goût, sur-tout sur les desseins de France. On trouve encore une espéce singuliére de toile qui n'est ni fil ni coton & dont on fait des tapis & des couvertures. On les nomme simplement herbes, parce qu'elles sont formées d'une sorte de bourre de certaines plantes, que les femmes du pays filent. On prendroit ces étoffes pour de la soie, mais elles sont sujettes à se couper par le plis. La Compagnie de France en tire surtout des casses ou mousselines doubles, des doréas ou mousselines rayées, des tanjebs, mousselines serrées, des amans, très belles toiles de coton, mais moins

fines que les ſanas de Ballaford, des ornis, toiles à bandes moitié coton, moitié or ou argent, des piéces de mouchoir de ſoie, de coton, de malles molles, & d'autres toiles de coton. La grande ville de Daca fournit les meilleures & les plus belles broderies des Indes en or & en argent comme en ſoie. Delà viennent les ſtinkerques & les belles mouſſelines brodées qu'on apporte en France. C'eſt de Patna que la Compagnie tire du ſalpêtre & tout l'Orient de l'opium. Les jamavars, les armaſins & les cotonis viennent de Caſſambazar. En général, les meilleures mouſſelines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton de Pondichéri, les plus belles étoffes de ſoie à fleurs d'or & d'argent de Surate. Le commerce le plus floriſſant eſt à Brampour. Ses toiles ſe tranſportent en Perſe, en Turquie, en Moſcovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. On trouve d'excellentes inſtructions & des vues profondes de commerce dans le Mémoire de M. Dupleix.

Réflexions ſur la richeſſe des Indes.

L'Aſie tire de l'or de ſon propre ſein. De toutes les parties de cette vaſte région, le Japon eſt celle qui en fournit la plus grande quantité. Les Chinois ont de l'or, mais preſqu'au plus bas titre, & comme ils manquent de mines d'argent, prix

pour prix, ils échangent leur or contre ce métal. Les riviéres & les torrens roulent de l'or avec leur sable dans les Isles de Macassar & de Sumatra. Vers les montagnes du Tibet, ancien Caucase, dans les terres d'un Raja, au-delà du Royaume de Kachemire, on connoît des mines d'excellent or, de grenats & de *lapis*. Mendès-Pinto donne de l'or aux Royaumes de Camboie & de Champa. Il répand aussi des mines d'argent dans le pays de Siam, Tangu & d'autres Provinces éloignées des côtes maritimes. Cependant on ne vante gueres en Asie d'autres mines d'argent que les mines abondantes du Japon. Il est certain que les Indiens dérobent, autant qu'ils le peuvent aux étrangers, la connoissance des sources de leurs métaux.

Les Indiens ont en général le bonheur de ne presque point recueillir dans leur sol de ces richesses fictives, qui font la misère des peuples auxquels la nature les prodigue en marâtre. C'est dans les pays de l'or & de l'argent que se réalise la fable de Midas, témoin l'Afrique. Ces métaux sont la plaie de la stérilité; ils rendent ceux qui exploitent les mines esclaves de ceux qui labourent la terre; ils réduisent ceux qui les possédent, à mendier, pour ainsi dire, leur pain à la porte de ceux

qui ont des denrées & des marchandises. C'est à ceux-ci qu'appartient l'or de l'Univers, témoin l'Inde. Les Européens y versent presque la moitié de celui qui sort des sources de l'Amérique. Elle engloutit presque tout l'or de l'Afrique par son commerce ou avec les Européens ou avec les Africains mêmes.

Le Gouverneur de Mozambique pour le Portugal a sous lui les commandans de Sofala & de Chepon-Goura, les plus abondantes sources de l'or en Afrique. Cet or devient le prix des marchandises de Goa. Quantité de peuples Africains, dont à peine connoissons-nous les noms, tirent directement des Indiens des toiles, sur-tout des toiles teintes en noir, surtout ceux qui sont liés avec eux par la profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusque dans les ports de l'Abyssinie qui regardent la Mer rouge; d'autres sur les côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont l'Empire s'étend jusqu'aux confins de l'Abyssinie, prend l'une ou l'autre de ces voies, & se dispense, autant qu'il le peut, de contribuer à l'enrichissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus fin & le plus pur de l'Afrique. On n'a besoin pour le tirer de la terre que d'y fouiller à la profondeur de deux ou

trois pieds. On prétend même que dans plusieurs cantons que leur sécheresse rend déserts, il se trouve sur la surface de la terre des morceaux d'or, de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Les peuples de la côte Orientale de l'Afrique, sçachant dans quelle saison les bâtimens des Indes arrivent dans cette mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises, l'or à la main, ou avec une simple promesse de payer l'année suivante, si l'or leur a manqué. Les négocians se fient à leur promesse; sans cette confiance, il n'y auroit bientôt plus de commerce ouvert pour eux dans ce pays. C'est aux mêmes conditions que les Ethiopiens trafiquent au grand Caire.

L'or de l'Amérique passe par l'Europe aux Indes, soit par la voie directe du commerce maritime, soit par les voies de la Turquie, de la Perse, de l'Arabie, où les Européens achetent des marchandises, & d'où les marchands vont en acheter aux Indes. » Tous les peuples qui ont négocié » aux Indes, lit-on dans l'Esprit des Loix, » y ont toujours porté des métaux, & en » ont rapporté des marchandises. C'est la » nature même qui produit cet effet. Les » Indiens ont leurs arts, qui sont adaptés

» à leur maniére de vivre. Notre luxe ne » ſçauroit être le leur, ni nos beſoins être » leurs beſoins. Leur climat ne leur de- » mande ni ne leur permet preſque rien » de ce qui vient chez nous. Ils vont en » grande partie nuds ; les vêtemens qu'ils » ont, le pays les leur fournit convenables ; » & leur religion qui eſt indeſtructible, » leur donne de la répugnance pour les » choſes qui nous ſervent de nourriture. » Ils n'ont donc beſoin que de nos mé- » taux, qui ſont les ſignes de valeurs, & » pour leſquels ils donnent des mar- » chandiſes que leur frugalité & la nature » de leur pays leur procure en grande » abondance. Les Auteurs anciens qui » nous ont parlé des Indes, nous les dé- » peignent telles que nous les voyons » aujourd'hui, quant à la police, aux ma- » niéres & aux mœurs. Les Indes ont été, » les Indes ſeront ce qu'elles ſont à pré- » ſent ; & dans tous les temps ceux qui » négocieront aux Indes y porteront de » l'argent & n'en rapporteront pas ».

Et l'on négociera aux Indes, tant que le luxe regnera ſur quelque contrée de l'Aſie ou de l'Europe ; tant que la molleſſe ſurchargera parmi nous la nature de beſoins ; tant que les hommes auront la ſottiſe de s'eſtimer par ce qui n'eſt point

eux ; tant que le commerce entretiendra une rivalité entre les nations ; tant que nous nous ferons des maux dont l'ignorante & superstitieuse médecine ne cherchera pas ou ne pourra pas trouver le remède dans nos climats ; tant que les peuples apprécieront leur puissance & leur grandeur par de fausses richesses, par la possession d'un plus vaste & plus brillant superflu ; tant que l'homme ne restera point l'homme de la nature, d'un tel climat, & d'un tel pays ; toujours.

Jehan-Ghir, dit Bernier sur le témoignage des Jésuites, résolut de faire habiller toute sa Cour à la maniére des François, & après avoir commencé à prendre cet habit lui-même, il fit revenir un de ses principaux Omrahs pour le consulter sur son projet. Le Seigneur lui répondit froidement qu'il étoit le maître de tenter des entreprises fort dangereuses. L'Empereur rentrant en lui-même tourna la chose en plaisanterie, & ne crut pas devoir exposer sa couronne & sa vie pour un habit ridicule.

Qu'est-ce que le luxe des Indiens ? des femmes, des esclaves, des animaux domestiques, des étoffes fines, des liqueurs fortes, des pierreries, des parfums, &c. Le climat leur donne & ces goûts & les

choses propres à les satisfaire, en même temps qu'il leur fait, d'une main généreuse, le précieux présent de la frugalité & des choses de nécessité premiere, & même de l'industrie que leur luxe demande. C'est sur-tout cette industrie qui rend les Etats du Mogol plus florissans que le reste des Indes. Quoique l'Indostan demande des épiceries, des éléphans, des perles & des métaux aux Moluques, à Ceylan & au Japon; du plomb à l'Angleterre, & des écarlates & autres draps aux Européens & sur-tout aux François; des chevaux à la Perse, à l'Arabie & au pays des Uzbeks; des fruits frais & secs à Samarkande, à Bali, à Bokhara & à la Perse; quelques autres marchandises à la Chine; quelques esclaves à l'Ethiopie & à divers peuples commerçans d'autres choses dont il peut absolument se passer; il a de son sol & dans ses manufactures non seulement de quoi payer en marchandises, mais de quoi acheter l'or de toutes les parties du monde. Il y entre par mille voies différentes; & il n'a presque point de voie pour en sortir. Aussi Bernier regarde-t'il l'Indostan comme l'abyme de la plus grande partie des trésors du monde.

Comment, malgré cette quantité pres-

que infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en sort pas, comment arrive-t'il suivant l'observation de Bernier, qu'il ne s'en trouve pas plus qu'ailleurs dans les mains des particuliers? Il en passe beaucoup dans cette quantité incroyable d'étoffes d'or & d'argent qui se fabriquent dans les manufactures du pays. Une grande partie est employée à la dorure, à des bijoux, à la décoration des maisons & des temples, & à toutes sortes d'ouvrages d'orfevrerie: objet immense dans un Empire où la magnificence, sur tout dans les choses publiques, n'a point de bornes. Le seul Trône du Paon, enlevé par Schah-Nadir, étoit évalué neuf kourours. Le kourour vaut cent lecqs, & le lecq 100 mille roupies. La crainte d'attirer sur soi l'avarice des Grands & des Princes engage le paysan, l'artisan, le commerçant, les grands eux-mêmes à dérober leurs richesses aux yeux du public & même à les retirer entiérement du commerce ordinaire de la Société. Ils déposent secrétement leurs trésors en terre; les Gentils, qui sont presque les seuls maîtres du négoce & de l'argent, les laissent ensevelis même à leur mort, imbus de l'opinion superstitieuse, qu'ils leur serviront dans une autre vie. Une partie

des plus précieux métaux retourne ainsi dans l'Indostan, au sein de la terre, d'où ils avoient été tirés en Afrique & en Amérique. Enfin les Empereurs ont la manie d'amasser des trésors immenses; & quoiqu'on n'ait accusé que Schah Jehan d'une avarice outrée, ils s'occupent tous à renfermer dans des caves souterreines une grande abondance d'or & d'argent, qu'ils croient pernicieuse dans les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. Les métaux versés dans les Indes par le commerce fondent dans ces gouffres, qui ne s'ouvrent que pour engloutir, si ce n'est quelquefois dans les nécessités extrêmes de l'Empire, jusqu'à ce que livrés à la soif d'un conquérant étranger, ils s'écoulent dans d'autres contrées.

Qui ne croiroit voir dans un pays dont les richesses naturelles attirent & absorbent les richesses des pays les plus opulens & les mieux cultivés, qui ne croiroit voir dans ce pays un peuple nombreux, laborieux, industrieux & heureux, toujours à la culture des terres ou dans l'exercice des arts, partager avec la nature l'honneur de sa fécondité & recueillir dans le commerce le prix de ses sueurs? cependant l'on ne trouve, du moins l'on ne trouvoit avant ces derniers

temps où le luxe des Européens a animé les peuples au travail, dans toutes les Indes, que terres en friche ou négligemment cultivées, que des arts dans l'enfance & dans la langueur, qu'un peuple oisif, rare & misérable. La paresse est l'élément de l'Indien. Les causes morales, loin de corriger les causes physiques qui énervent son bras, concourent avec elles à l'asservir à la force d'inertie. Des hommes à qui la nature donne beaucoup d'elle-même & qui ont besoin de peu; des hommes qui sous un ciel brûlant, supportant à peine le poids du jour, ne sont aiguillonnés ni par l'espérance de s'enrichir ni par celle de s'élever; des hommes qui n'ont à attendre d'un ouvrage pénible qu'un modique salaire, de leur succès qu'une plus profonde servitude, de leur aisance que des vexations; des hommes qui travaillent moins pour eux & pour leurs familles que pour leurs tyrans, travaillent peu ou travaillent mal.

Dans toutes les Indes, les terres sont, à ce qu'on prétend, censées appartenir au Prince, mais toutefois avec plus ou moins de restrictions, suivant les lieux. Pour l'ordinaire il les régit lui-même, ou il les donne à ferme aux Seigneurs de sa Cour; & le laboureur est chargé du soin

de la culture presque toujours sans profit & pour sa nourriture seule. Dans les Etats du Mogol, ce n'est que par le bâton & par le korrach, cet horrible grand fouet qui pend à la porte des Omrahs, ce n'est que par la violence que l'on attache les paysans à la terre. Delà leurs révoltes, delà leur fuite dans les terres des Rajas Indiens qui les traitent avec un peu plus d'humanité, delà la dégradation des terres, delà la dépopulation : il en est de même de la plus grande partie des artisans des villes, ils ne travaillent que pour le service de l'Empereur, ou des grands ou de gros négocians qui ont acheté la protection de quelque Omrah. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans les premieres villes de l'Empire, des boutiques d'excellens artistes. Ce n'est pas que les Indiens n'aient de l'esprit & même du talent ; ce n'est pas qu'en quelques endroits, leur industrie n'égale celle des Européens & que leurs ouvrages ne soient comparables, à plusieurs égards, à ceux de nos plus habiles ouvriers. Plusieurs Voyageurs assurent qu'ils font des piéces d'orfevrerie & des peintures de la plus grande beauté. Bernier trouva merveilleux un bouclier sur lequel un fameux Peintre avoit représenté les combats

d'Akebar. Rhoe eut de la peine à distinguer un original qu'il avoit porté d'Europe, des copies que le Grand Mogol en avoit fait tirer par ses Peintres. En général les Peintres & les Sculpteurs n'ont aucune idée de l'élégance ni de la beauté du dessein. L'on chercheroit inutilement du goût dans la magnificence du riche Empire du monde. Les connoissances des Indiens dans les méchaniques, dit l'Historien Anglois des guerres de l'Inde, sont si bornées que nous admirons, sans pouvoir le comprendre, comment ils ont pu élever leurs principales pagodes. Il paroît, ajoute-t-il, qu'ils n'avoient jamais construit de ponts sur aucune de leurs riviéres avant que les Mahométans fussent entrés dans leur pays. Les artistes Indiens ne sont guidés que par l'instinct, ils ignorent les préceptes de l'art. Mais dès qu'un d'entr'eux se distingue, aux yeux barbares de ces peuples, il est pris aux gages, & pour ainsi dire, mis aux fers de quelque Omrah qui l'entretient & le garantit du korrah pour toute récompense. Les autres, excepté ceux qui sont dévoués à de riches marchands, sont si méprisés, si maltraités, si mal payés, que la violence ou la nécessité seule leur fait mettre la main à l'œuvre. Si quelque officier a besoin d'un ouvrier

ouvrier du bazar, il l'envoie quérir, l'oblige à faire ce qu'il lui ordonne, & le récompense comme il lui plaît; trop heureux ce misérable, quand il n'est pas payé à coups de korrah.

Dans la plûpart des contrées de la presqu'Isle située en-delà du Gange, comme à Siam, les hommes libres doivent au Prince un service personnel de plusieurs mois, service peu différent de l'esclavage. Comme l'objet de ces corvées est arbitraire, les Indiens sont obligés de s'exercer de bonne heure à toutes sortes de métiers & condamnés à n'exceller dans aucun. La plûpart de leurs arts méchaniques se bornent à la recherche du nécessaire; rarement s'étendent-ils aux commodités de la vie, parce que la servitude & la pauvreté ne comportent point le luxe. Leurs ouvrages de menuiserie, leur manière de fondre les métaux, leurs dorures, leurs broderies, leurs pièces d'orfévrerie & sur-tout celles de filigrane, prouvent qu'il ne manque à ces peuples que l'encouragement & l'instruction. Lorsqu'ils ont satisfait au service forcé que le Prince demande, ils se livrent entiérement à l'inaction, & laissent aux femmes tous les travaux. La politique commune dans ce pays & dans toutes les Indes est d'offrir

un asyle à tous les aventuriers qui se présentent, de mettre à profit leur industrie & leur talent, de les ménager tant qu'ils sont utiles, d'user même de violence pour qu'ils ne sortent point de l'Etat, d'oublier leurs services, lorsqu'on n'en attend plus rien, & de s'en délivrer par une perfidie, lorsqu'ils deviennent redoutables. Quel est, demande un voyageur fondé sur des observations & sur sa propre expérience, quel est l'artiste Européen qui se soit enrichi au service d'un Prince ou d'un Seigneur de l'Inde? Dans quelques contrées comme à Arrakan, les négocians étrangers éprouvent toutes sortes de vexations, il n'y a point de sureté à s'y établir, & tout espoir est fermé de profiter des lumieres étrangeres pour sortir de la barbarie. Aussi ne voit-on dans ces pays, pour me servir de l'expression d'un observateur judicieux, que villes de terre, de boue & de crachat au prix des nôtres.

L'Auteur de l'Histoire des dernieres guerres de l'Inde, nous fournira quelques remarques très-importantes sur l'industrie des Indiens & sur les effets du commerce des Européens avec eux. » La souplesse de » la configuration des Indiens, dit-il, se » remarque à la forme de leurs mains;

» elle les met en état de porter les ma-
» nufactures de toiles à ce degré exquis
» de perfection que nous leur connois-
» sons. Avec les mêmes instrumens qu'un
» Indien emploie pour fabriquer les plus
» fines, les doigts grossiers des Européens
» formeroient à peine une piéce de cane-
» vas..... Il paroît que rien n'auroit man-
» qué au bonheur de cette nation, si les
» autres l'avoient regardée avec la même
» indifférence qu'elle a pour le reste de
» l'univers : mais non contens des présens
» que la nature a répandus avec profusion
» sur leur climat, ils ont fait des amé-
» liorations sans y être engagés par aucune
» nécessité. Ils ont cultivé les productions
» excellentes & variées de leur terrein,
» non pour subvenir à ce qui pouvoit leur
» manquer, mais pour fournir aux be-
» soins & au luxe des autres nations. Ils
» ont poussé leurs manufactures de toiles
» à un degré de perfection, qui surpasse
» les plus belles productions de l'Europe,
» & ont encouragé avec avidité les tributs
» annuels d'or & d'argent que les autres
» peuples se disputent le droit de leur ap-
» porter. De temps immémorial ils pa-
» roissent avoir été appliqués autant au
» commerce qu'ils ont marqué d'éloigne-
» ment pour la guerre; en sorte qu'ils

[redacted]
HISTOIRE DES INDES.

» ont toujours eu d'immenses richesses,
» mais qu'ils ont toujours été incapables
» de les conserver ».

Sciences, Grammaire, Philosophie, Astronomie, Histoire, Poësie, &c.

Les sciences des Indiens ne sont proprement qu'une ignorance bouffie de quelques vieilles traditions. Il est défendu aux Indiens par leur religion, dit l'Auteur que nous venons de citer, de sortir de leur pays; ils sont si éloignés de vouloir amener les étrangers à leurs opinions, ou de leur faire embrasser leurs usages, que si quelqu'un sollicitoit le privilége de suivre le culte de Vistnou, sa proposition seroit reçue avec le plus grand mépris. Il faut conclure delà que ces peuples ne songent ni à s'éclairer ni à éclairer les autres. Sans parler des obstacles invincibles que le despotisme & leur paresse opposent à l'esprit philosophique, ils ne se rendroient pas à la lumiére que la philosophie leur présenteroit, par leur aveuglement superstitieux pour leurs *Beths* ou livres sacrés, dans lesquels ils puisent leur doctrine. Dieu a parlé, qui osera examiner & démentir sa parole? la raison de l'homme qui n'est qu'erreur, illusion & incapacité? Le nom de Beth signifie Science, & les Gentils prétendent que toutes les sciences sont comprises dans ces livres. Leurs maîtres sont les Bramines &

les Talapoins. Leur premiere étude est sur le Hanscrit ou Samskret, *langue pure*, ancienne langue connue des seuls Penders ou Sçavans. Le P. Kirker en a publié un alphabet, sur les Mémoires du P. Roa. Lorsque les Indiens ont appris le Hanscrit, travail difficile, ils commencerent à lire le Purane; c'est une interprétation & un abrégé des Beths. La plûpart des étudians s'en tiennent à cet abrégé, parce que les Beths sont obscurs, & que d'ailleurs on les communique à peu de personnes, soit pour les rendre plus respectables par leur rareté, soit pour les empêcher de tomber entre les mains des Mahométans, qui ne manqueroient pas de les jetter au feu. Après la Purane, ceux qui sont les plus avides de sçavoir se jettent dans la Philosophie.

HISTOIRE DES INDES.

Bénarès ou Banarou, ville située sur le Gange, passe pour une des écoles la plus célebre de la Gentilité des Indes. Les maîtres sont dispersés dans les maisons ou dans les jardins des fauxbourgs, où les riches marchands leur permettent de se retirer avec un très-petit nombre de disciples. Le nombre des éleves ne sçauroit être très-considérable dans des pays où la science ne produit rien, où chacun est fixé dans une telle condition, où l'on n'est

HISTOIRE DES INDES.

pas, ou du moins, où l'on ne veut point paroître assez riche pour entretenir des enfans dans des colléges, & pour leur donner une éducation sans profit. Le P. Pons, qui dans le 26e Recueil des Lettres édifiantes, a répandu beaucoup de lumiéres sur les sciences des Indiens, dit que l'Académie de Noudia dans le Bengale est devenue la plus célebre de toute l'Inde. Suivant ce Missionnaire, il n'y a que ceux de la véritable caste des Rajas qui puissent être instruits dans toutes les sciences par les Bramines. On ne peut communiquer aux autres Tribus que certains Poëmes, la Grammaire, la Poëtique & des Sentences morales.

La plûpart des voyageurs disent nettement que les Indiens n'ont point de bonne Grammaire; la Grammaire des Brames, au rapport du P. Pons, que les Auteurs de l'Histoire des Indes & de l'Histoire moderne auroient dû consulter, peut être mise au rang des sciences les plus belles; & jamais l'analyse & la synthese ne furent plus heureusement employées que dans leurs ouvrages grammaticaux sur le Hanskrit, langue admirable par son abondance, son énergie & sa douceur, mais si corrompue aujourd'hui que dans les livres sacrés, elle est quelquefois pres-

que inintelligible. On compte six Grammaires très-estimées dans l'Indostan. Il est étonnant, dit l'Auteur, que l'esprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art qui éclate dans ces méthodes. Les Auteurs y ont réduit par l'analyse une des plus riches langues du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne signifient proprement rien, ils ont seulement rapport à une idée. Le mot *kru* emporte, par exemple, une idée d'action. Les élémens secondaires qui affectent le primitif, sont les terminaisons qui le fixent à être nom ou verbe, de telle déclinaison ou de telle conjugaison. En plaçant entre le primitif & les secondaires certaines syllabes, certains mots, le primitif change de signification & de figure. Ainsi *kru* devient *kar*, *kar*, *kri*, *kir*, *kîr*, suivant ce qui le suit. La synthèse en combinant ces élémens, en forme une variété infinie de termes usités. Ce sont les règles de ces combinaisons qu'enseigne la Gammaire : de maniére qu'un écolier qui n'auroit point d'autre connoissance, pourroit, en opérant suivant ces règles, sur un élément primitif, composer plusieurs milliers de mots vraiment samskrets. C'est de cet art que

HISTOIRE DES INDES.

vient le mot de samskret, qui signifie synthétique ou composé. L'usage variant à l'infini le sens des mots, quoiqu'en leur conservant une analogie avec l'idée attachée à leur racine, il a fallu déterminer leurs différentes significations par des Dictionnaires. Il y en a dans l'Indostan dix-huit, faits selon diverses méthodes, sans parler de ceux qui concernent les sciences. De cette exposition que le P. Pons donne des Grammaires Indiennes, l'on peut conclure qu'il n'y a point de langue qui ait été plus artistement & plus philosophiquement composée que le Hanskrit. On ne connoît point la distinction des classes introduites en Europe par des Grammairiens modernes. Les disciples sont dix ou douze années à recevoir des instructions. Les Indiens étudient, sans tourmenter leur paresse naturelle, & en mangeant tranquillement leur kichery, mélange de légumes. Dans la presqu'Isle, les enfans sont instruits dans les Couvens de Talapoins, en habit de moines. Après la lecture, l'écriture & l'arithmétique, on leur enseigne les règles de la langue Bali, langue sçavante de ces cantons, pour les préparer à l'intelligence des livres de Religion & de Philosophie. Quelques peuples plus voisins de la Chine suivent les méthodes

des Chinois, dont ils ont adopté les Sciences.

Les anciens livres de Physique sont remplis d'expressions figurées & énigmatiques; le style ordinaire des Sçavans des premiers âges est la source de la plûpart des superstitions. Dans un de ces ouvrages les plus estimés des Indiens, on donne pour principes de la nature, cinq élémens, l'eau, le feu, la terre, l'air & l'Agachum, ou l'espace qui est entre le ciel & notre athmosphére; cinq couleurs; cinq vies, la nutritive, la corporelle, la vie de la volonté, celle de la sagesse & celle de la félicité; trois causes de déreglement, l'Anouboum, qualité attachée à l'ame comme l'enveloppe l'est aux légumes, source de convoitises; le Maguée, présidant à l'imagination & aux arts; le kamium, cause de tous les excès; trois complexions principales, la mélancolique, qui produit la sagesse, le bon naturel, la vie reglée; la sanguine ou colérique, qui porte au repentir, à la continence & à la vertu; la phlegmatique, qui excite à l'impureté, à la fraude, à l'injustice, au mensonge, au sommeil & à la tristesse. On peut juger du reste par cet échantillon.

Les Philosophes de l'Indostan sont divisés en six principales sectes, dont cha-

cune prétend que sa doctrine est plus conforme aux Beths & lui donne le droit de mépriser ou de haïr les autres. La secte qui se nomme Bauté, est la plus détestée; elle passe pour Athée, & ses usages sont aussi extraordinaires que ses opinions. Les uns établissent que tout est composé d'atômes indivisibles, moins par leur dureté que par leur petitesse. Les autres ne reconnoissent pour premiers principes que la matiére & la forme. Quelques-uns admettent la lumiére & les ténebres; d'autres le néant & les quatre élémens; plusieurs, enfin les privations qu'ils distinguent du néant ou des accidens. Tous ces Philosophes conviennent que leurs principes sont éternels, & que l'univers n'a pu sortir que d'une matiére préexistante. La création ou l'extraction hors du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit non plus qu'aux Philosophes de la Gréce. S'ils ne font pas le monde éternel, ils le font si ancien, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent pas nombrer leurs calculs, dit Bernier. D'ailleurs leurs systêmes sont obscurs & leurs raisons mal digérées, & ou leurs Pendets sont fort ignorans, ou leurs Auteurs absurdes. Leurs différentes idées sur les principes des choses, idées des anciens Bra-

mines, se retrouvent mot pour mot dans l'Histoire de la Philosophie des Grecs. » Ce n'est point en Gréce, dit la Phi- » losophie dans un dialogue de Lucien, » que je fis ma premiere demeure. Je » portai d'abord mes pas vers l'Indus; & » l'Indien, pour m'écouter, descendit » humblement de son éléphant. Des Indes, » je tournai vers l'Ethiopie; delà je me » transportai en Egypte; d'Egypte, je » passai à Babylone, je m'arrêtai en » Scythie; je revins par la Thrace, je con- » versai avec Orphée, & Orphée me con- » duisit en Gréce ».

Les Sçavans de l'Inde prétendent que les semences des plantes & des animaux existent depuis le commencement du monde, mais dispersées & mêlées par-tout; & qu'elles forment en petit des plantes & des animaux parfaits, des Embryons, ou comme ils disent, des lengue-cherires, quoiqu'elles ne paroissent sous leur véritable forme qu'au moment où elles commencent à se nourrir, à se développer & à s'étendre. Cette opinion peut mériter les considérations du Philosophe.

L'ancienne doctrine de l'ame universelle est très-commune parmi les Penders de l'Indoustan, ainsi que parmi les lettrés de la Perse, mais mystérieusement pro-

feſſée. Sous le regne de Schah-Jéhan, il s'éleva, en ſa faveur, une cabale ſoutenue par les Sultans Dara & Sujah. Elle eſt expoſée en vers Perſiens très-emphatiques dans le Goultchenraz, ou parterre des myſtéres. Les Cabaliſtes ou Pendets Indous ſoutiennent que l'Etre ſouverain qu'ils nomment Achar, immuable, immobile, a tiré de ſa ſubſtance, non-ſeulement les ames, mais tous les êtres matériels, quoiqu'il ſoit Biapek ou incorporel, comme une araignée qui produit une toile la tire de ſon corps. Ainſi, diſent-ils, la création n'eſt qu'une extraction & une extenſion que Dieu fait de lui-même, par des eſpéces de rets qu'il tire de ſes entrailles; & la deſtruction du Maperlé ou Perlea, dernier jour du monde, ne ſera qu'une reprise générale de cette divine ſubſtance & de ces rets, ſemblable à celle que fait quelquefois l'araignée de ſes fils. En ſorte qu'il n'y a rien de réel dans tout ce qui frappe nos ſens, & ce monde n'eſt qu'une eſpéce de ſonge & d'illuſion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'eſt qu'une ſeule & même choſe, qui eſt Dieu; comme les nombres dix, vingt, cent ne ſont qu'une même unité repréſentée pluſieurs fois. On diroit que ces peuples ont fourni à nos Romanciers de Philoſophie

& de Théologie, le modéle de toutes les rêveries qu'ils ont tâché d'encadrer dans les idées de la saine religion.

Les Indiens comptent quatre âges du monde. Leur âge d'or dura plus de 1700 mille ans. Brahma naquit au commencement du second âge, & sur la fin parurent les Rajas. Le péché abrégea la vie de l'homme, qui de quatre cents ans fut réduite à un siécle. Toutes les nations qui ont une Théologie expliquent le mystère du mal physique par celui du mal moral. Le diable, qui par le péché acquit du pouvoir sur les hommes, en corrompit d'abord la quatriéme partie. Dans le troisiéme âge les bons & les méchans se trouverent à peu-près à nombre égal. Dans ce dernier âge la dépravation s'est si fort étendue, qu'à peine s'en trouve-t-il un quart de justes; & les Dieux qui voient l'iniquité s'élever jusqu'au comble, ne souffriront pas que cet âge soit de longue durée. Le second avoit duré huit millions d'années; le troisiéme 1219 mille seulement, suivant le récit de Salmon. Un Bramine dit en 1639 à Abraham Roger qu'il s'étoit écoulé de notre âge 4739 ans.

D'autres comptent quatorze mondes d'une prodigieuse étendue, qui ont tous

été au commencement sous la domination de Tetchanen, pere de la Déesse Parvadi, femme du Dieu Isuren. Le premier de ces mondes est le Padalalogum ou l'enfer, gouverné par Emen, Dieu de la mort, dont la Cour est composée de divinités malfaisantes. Le second, nommé Palogum, est celui que nous habitons. Le troisiéme, Melalogum, la résidence du Dieu Vistnou. Le quatriéme, Deva-Logum, monde des Dieux : il en contient 30 fois dix millions & 48 mille prophêtes soumis au Roi Devendiren. Biruma ou Brama regne dans le cinquiéme, &c. Un livre écrit d'après la parole d'Isuren lui-même, établit dix-huit mondes ou âges qui se succédent dans l'espace d'un billon, 72 millions, 38400 ans. Le nôtre qui est le dernier a déja duré plus de 40 mille ans. Ces millions d'années forment une minute du temps de Devendiren, le Roi des Dieux. Après des millions de millions d'années composées de pareilles minutes, Brama comptera une minute de sa vie. Ainsi de prophête en prophête, il s'écoulera un temps qui passant tout calcul conduit à un des jours du Dieu Vistnou. Delà après un autre espace encore plus grand, Isuren mourra & renaîtra plusieurs fois comme tous ces autres Dieux. A la suite d'une

infinité de révolutions, viendra le temps de l'Isuren incréé, qui est le seul vrai Dieu.

Dans le premier de ces dix-huit mondes ou âges naquit Vistnou, sous le nom d'Addi-Naraien; dans le second, Brama. La loi fut révélée dans le troisiéme; dans le quatriéme, Indiren fut produit par la loi. Dans le cinquiéme, le soleil & la lune furent produits par Indiren. Dans les mondes suivans, ces deux astres enfanterent huit génies tutelaires des principaux angles du monde; ces génies, les couleurs; les couleurs, les nuées; les nuées Varumen, Dieu de la pluie; Varumen, les grains, les fruits & les fleuves. Ensuite naquirent les animaux. Un nouveau livre de la loi fut créé. La loi produisit les diverses races ou tribus des Indiens. De l'œil qu'Isuren a au milieu du front sortirent le Diroumourou ou la cendre sacrée de fiente de vache, l'armure & le parasol du soleil, les ustensiles du ménage, les cordons & le bandeau des Bramines. Les cérémonies de religion s'introduisirent avec l'ordre des Sannias ou Moines. Les voluptés sensuelles furent ensuite portées à l'excès. La mort naquit de la joie & de la douleur. Enfin l'âge présent a été un renversement entier de toutes choses. La

loi même & les Dieux se sont divisés ainsi que les élémens.

La plûpart des Indiens croient que la terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, entourés chacun d'une mer de lait ou de sucre, de beurre, de vin, &c. & plus ou moins parfaits, suivant leur hauteur; que le premier & le plus beau de ces étages est au pied du Someire, lieu habité par les Deutas ou génies très-parfaits; que les hommes comme les plus imparfaits des êtres, sont placés dans le dernier étage; que toute cette masse est soutenue par des éléphans, dont les mouvemens causent les tremblemens de terre. Qui portera les éléphans? une tortue, & la tortue? Si ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses Sciences des anciens Brachmanes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue, ce qui l'invite à le croire, c'est la grande ancienneté de la religion Indienne, de la langue Hanskrit, des livres de Science écrits dans cette langue, monumens marqués au coin des siécles les plus reculés. Mais chez les anciens, c'est moins la *Science* qu'il faut chercher que la *Sagesse*. Dans un genre, c'est à certains égards, ou le second âge, ou même l'enfance de l'esprit humain; dans un autre, c'est sa parfaite maturité.

Nous verrons bientôt la beauté de la Philosophie morale des Brachmanes. Il faut se rappeller aussi que les Sciences sont ici enveloppées dans les voiles des énigmes. On verra bientôt que la doctrine primitive a été corrompue & oubliée.

Les Siamois & leurs voisins construisent l'univers d'une maniére différente. Dans leur plan, la terre est quarrée, & le firmament porte à plomb sur elle, comme une cloche de verre sur une couche de fumier. Elle est partagée en quatre mondes, séparés par de vastes mers. Au milieu de ces quatre régions, s'éleve une vaste montagne en pyramide à côtés égaux. Depuis le niveau de la terre jusqu'au sommet de cette montagne, il y a 80 mille jods, de huit mille toises chacun; sa dimension en profondeur est la même. Notre monde est au midi de la montagne, autour de laquelle tournent le soleil, la lune & tous les astres. Au-dessus est un premier ciel, appellé Intratiracha; & sur ce ciel, la demeure des bienheureux.

Empruntons du P. Pons quelques remarques sur la Philosophie Indienne. Ses sectateurs ne proposent en général dans l'étude de cette science d'autre but que de délivrer l'ame de sa captivité & des miséres de cette vie, en lui procurant une félicité parfaite, qui essentiellement est sa

délivrance ou son effet immédiat. Toutes les écoles s'accordent à enseigner que la sagesse ou la science de la vérité est la seule par laquelle l'ame, après avoir roulé de misére en misére par différentes transmigrations, peut parvenir à un état pur qui la conduit au bonheur; quoiqu'elles aient des opinions particuliéres *sur le* bonheur & sur les moyens *de l'acquérir*. Elles procédent d'adord à la recherche des principes des vraies connoissances. Ces principes établis, elles enseignent à en tirer des conséquences, par des raisonnemens d'une forme semblable à nos syllogismes, & suivant les régles d'une dialectique exacte. L'école *Nyayam*, c'est-à-dire, jugement ou raison l'emporte sur toutes les autres dans cette matiére. Son systême philosophique porte sur quatre principes; sçavoir le témoignage des sens bien appliqués, *les signes naturels tels que la fumée, l'application* d'une définition connue au défini jusques-là inconnu, enfin l'autorité d'une parole infaillible. *De* l'examen du monde sensible, *que* l'on compose d'atômes indivisibles, éternels, inanimés, on passe à la connoissance de son Auteur, dont on conclut l'existence, l'intelligence & l'immatérialité. Dans la constitution de l'homme, ces Philosophes trouvent un corps & deux ames, l'une su-

prême & l'autre animale. La sagesse, ajoutent-ils, consiste à éteindre l'ame sensitive par son union avec l'ame suprême, c'est à dire, avec Dieu. Cette union appellée *Jog*, d'où vient le nom des Joguis, commence par la contemplation de l'être suprême; elle se termine par une espéce d'identité avec cet être, dans laquelle il n'y a plus ni sentiment ni volonté: là cesse la métempsycose. C'est à peu-près là le systême des Talapoins de l'autre partie de l'Inde & d'une secte contemplative de la Chine. Le P. Pons ajoute que les Bramines de l'école de Nyayam ont étouffé cette doctrine sous un chaos de questions aussi subtiles que vaines. Suivant cette exposition, on pourroit soupçonner une ancienne communication de science entre les Indes & l'Europe.

L'école de Vedantam domine dans l'Indostan par sa métaphysique; c'est celle qui abonde en beaux esprits, & qui fournit les Saniassi ou Docteurs & les Sages. Son opinion fondamentale est celle de l'unité simple d'un seul être existant, éternel, immatériel, infini, & en quelque façon trinaire par son existence, par sa lumiére infinie, par sa joie extrême. Cet être n'est autre que le moi ou l'ame. Mais avec ce principe, il y a un principe négatif, ap-

pellé Maya ou l'erreur. Il faut, pour devenir sage ou heureux, se débarrasser du Maya, par une application constante à soi-même, en se persuadant que l'on est l'être unique, sans se laisser distraire de son attention par les atteintes du Maya. De la persuasion spéculative de cette proposition, *Je suis l'être suprême*, doit naître la conviction expérimentale qui ne peut exister sans la félicité. Telle est la clef de la délivrance de l'ame. Ce systême a beaucoup de rapports avec celui de Nyayam; les autres sectes s'en éloignent peu, à l'exception de celle de Mimâmsâ, qui admet un destin invincible, & qui s'attache, comme les Académiciens de la Gréce, à l'analyse critique des opinions des autres écoles. On reconnoît dans ces systêmes de quiétisme l'empreinte du climat.

A l'égard de l'Astronomie, les Indiens ont des tables, suivant lesquelles ils prédisent les éclipses; sinon avec toute la justesse des Astronomes de l'Europe, du moins sans s'en écarter beaucoup. Quant à la cause de ces phénomenes, c'est, disent-ils, la malignité des monstres qui attaquent & dévorent le soleil & la lune, qu'ils abandonnent ou rejettent ensuite, ce qui cause l'émersion. Quand on leur

objecte que l'instant même de l'éclipse [redacted] est exactement prévu ; ils répondent tranquillement que ces dragons ont des pas reglés & que ceux qui ont étudié leur allure connoissent l'heure & la mesure de leur appétit. Pendant l'éclipse, ils se plongent dans les riviéres & jettent de l'eau contre le soleil, priant, en grande dévotion, jusqu'à ce que la lumiére lui soit rendue ; en d'autres endroits, ils font un grand bruit de poëles & de chaudrons pour effrayer l'animal. Après l'éclipse, on jette de l'argent dans l'eau & l'on en distribue aux Bramines. Entre les Talabs ou reservoirs de l'Indostan, le Tanaiset reçoit ce jour-là plus de 150 mille personnes assemblées de tous les côtés de l'Inde, parce que son eau passe, dans ces phénomenes, pour plus sainte & plus méritoire qu'aucune autre. Le langage des Astronomes a pu donner lieu à la croyance superstitieuse des Orientaux. Ils disent que les éclipses se font dans la tête & dans la queue du dragon ; & l'ignorance populaire n'a pu découvrir sous ce nom qu'un animal ennemi des astres. Le P. Pons dit qu'entre leurs méthodes d'Astronomie, il y en a une d'un Philosophe Grec qui laissa dans son ouvrage les noms Grecs des planétes, des signes du zodiaque, & plu-

HISTOIRE DES INDES.

HISTOIRE DES INDES.

sieurs termes comme *Hora*, vingt-quatriéme partie du jour; *Kendra*, centre, &c. Ce Missionnaire se servit à Déhli de cette connoissance, pour persuader aux Astronomes du Raja-Jasing qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe. Ce Prince sera sûrement regardé, dans les siécles à venir, ajoute l'Auteur qui écrivoit en 1740, comme le restaurateur de l'Astronomie Indienne; car les tables de M. de la Hire auront cours partout sous son nom dans peu d'années. Avec la même obstination dans leur ignorance, les Indiens prétendent que la lune est de 400 mille cosses ou 50 mille lieues au-dessus du soleil; que la lune, lumineuse par elle-même, verse dans notre cerveau une certaine eau vitale qui descend delà, comme d'une source, dans tous les membres, pour favoriser leurs fonctions; que tous les astres sont des Deutas ou des Temples; que la nuit arrive, lorsque le soleil est arrivé derriere le sommet de la montagne qu'ils placent au milieu de la terre, & qu'ils peignent avec la forme d'un pain de sucre renversé. A Ceylan, les opérations annuelles d'Astronomie ou les prédictions d'Almanachs sont réservées aux Tisserands.

Il n'y a ni science, ni art, ni industrie

aux Indes qui soit aussi bien payée que l'imposture des Astrologues. Tous les Princes Orientaux leur donnent de grands appointemens pour lire ce qui est écrit dans le ciel, & pour leur marquer le sahet ou moment heureux pour le succès d'une entreprise. La populace n'est pas moins imbécille que la Cour; mais elle n'a pas dans les places & dans les marchés d'aussi magnifiques oracles, parce qu'elle n'a que des péchas à donner. Ses Astrologues, tant Gentils que Mahométans, sont des gueux qui vont dans les bazars s'asseoir au soleil sur un tapis poudreux, avec de vieux instrumens de Mathématique, & un grand livre ouvert, représentant les figures du zodiaque. Attirés par ce séduisant appareil, les hommes & les femmes vont leur conter à l'oreille, comme à des confesseurs liés avec le ciel d'une étroite amitié, toutes leurs affaires & les prier de rendre les astres favorables à leurs desseins. D'autres Charlatans, sous le nom de Chymistes, abusent également de la crédulité des peuples. Il y a beaucoup de gens riches qui s'adonnent à la recherche de la pierre philosophale. Le Roi de Siam, pere de Chaou Naraie, y employa deux millions. Chaque science a ses chiméres; & c'est de ces chiméres que

[redacted]

HISTOIRE DES INDES.

l'on s'infatue principalement, parce qu'elles promettent de grandes choses.

Leurs livres de médecine ne contiennent que des méthodes & des recettes. Leur pratique, très-différente de la nôtre, est fondée sur ces principes; qu'un malade, dans la fievre, n'a pas besoin de grande nourriture; que le principal des remédes est l'abstinence; qu'on ne peut donner à un malade rien de pire que des bouillons de viande, rien qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fievreux; qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, comme dans des inflammations considérables à la poitrine, au foie & aux reins, ou dans la crainte d'un transport au cerveau. Le Médecin Bernier ne décide point si cette pratique est la meilleure; mais il assure qu'elle réussit. Tous les Médecins Mahométans, sur la foi d'Averroës & d'Avicenne, y sont religieusement attachés, ainsi que les Mogols & les Gentils, sur-tout à l'égard des bouillons de viande. On peut juger que leur pratique est la meilleure pour leur climat. En effet les bouillons de viande y relâchent trop l'estomac; l'on y substitue une bouillie très-légere de riz. En général leurs remédes sont très-chauds; & il semble que ceux qui concentrent ou qui

qui augmentent la chaleur naturelle sont les plus analogues à leur tempérament délicat. Une des pratiques singulieres des Médecins Siamois, consiste à fouler avec les pieds le corps du malade, pour amollir & relâcher les parties. La Loubére rapporte que les femmes grosses ont recours à cette opération, afin de se procurer un accouchement plus facile. Les Mogols, dans les accidens dont on a parlé, sont plus prodigues de sang que les autres Médecins. Ce n'est pas, dit Bernier, de ces petites saignées de nouvelle invention de Goa & de Paris; ce sont de ces saignées copieuses des anciens qui vont souvent jusqu'à la défaillance, & qui souvent aussi étranglent les maladies, dans leur commencement, comme dit Galien, & comme j'ai vu plusieurs fois. La magie joue un grand rôle dans la médecine Indienne. Les esprits y donnent la plûpart des maladies; & celles-là ne peuvent être guéries que par les sorciers.

L'horreur pour les cadavres & l'usage de les brûler ne permettent pas aux Indiens de connoître l'Anatomie. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a dans le corps de l'homme cinq mille veines, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées. Pour les grandes opérations

chirurgicales, les Indiens recourent ordinairement à des mains Européennes.

Un de ces hommes très-rares qui voyageant uniquement pour s'instruire, ont tout observé, parce que ni leur devoir, ni leur profession, ni leur goût, ne les fixoient à un objet particulier, & qui dans le desir de rendre leur expérience utile à l'humanité, ont tracé dans le tableau de leurs découvertes, de leurs observations, de leurs réflexions & de leurs fautes, la route qu'il faut tenir dans la carrière qu'ils ont parcourue; le fameux Gemelli Carreri, le seul peut-être des voyageurs qui ait donné des leçons ouvertes & des avis généralement utiles pour les voyages, dit que le conseil le plus important qu'on puisse suivre, quand on veut voyager dans l'Orient, sans le secours du commerce, c'est de prendre une teinture de médecine, & sur-tout de chirurgie. Avec une habileté médiocre qui ne consiste souvent qu'à connoître, en général, les différens symptômes des maladies, à sçavoir faire une saignée & composer quelques médicamens des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter avec soi une petite pro-

vision de drogues dans une boîte un peu curieuse, & de ne s'arrêter dans cette ville, qu'autant qu'il est nécessaire, pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, sont deux sources de richesses pour un tel voyageur.

L'on peut appliquer aux Indiens ce que j'ai dit des autres Orientaux, touchant la Poësie & l'Eloquence. Tous ces peuples naissent Poëtes; leur Gouvernement ne leur permet pas d'être Orateurs. Avec une imagination vive, ils ont des idées extraordinaires, qui dans leurs langues abondantes en figures, paroissent gigantesques & folles à des esprits plus modérés & plus philosophes. Leurs Bramines ont des traités de versification & de poësie en grand nombre: dans les poëmes qu'ils conservent, il y a des restes précieux de la plus haute antiquité. Il y est, par exemple, parlé des victoires d'Alexandre le Grand, sous le nom de Javana Raja, Roi des Javans ou des Grecs. Il est traité dans d'autres poëmes du Nitichastram, science morale; chaque vers de ces ouvrages renferme une maxime. Le style de ces peuples est en général sententieux & énergique. Les fables Indiennes traduites par les

Arabes forment un recueil de cinq petits poëmes, composés pour l'éducation de quelques Princes. La poësie Indienne a des vers rimés. Sur l'art de parler, ces peuples n'ont des livres de préceptes que touchant la pureté & les ornemens de l'élocution ; ce qui forme la science appellée Alankara-Chastram. Quant à *leurs* ouvrages historiques, ils sont remplis de merveilles & de fables, pour lesquelles les Bramines ont un goût singulier : ainsi l'histoire manque à la littérature Indienne ; cependant le P. Pons dit qu'on lui a assuré qu'il y avoit dans la partie septentrionale de l'Indostan des livres nommés Natak, qui contiennent des morceaux d'histoire ancienne, sans mélange de fictions. M. Frazer a apporté en Angleterre beaucoup de monumens historiques originaux, dont on attend la publication. On se promet aussi beaucoup de lumiéres sur cet objet & en général sur les sciences des Indiens, des recherches que M. Anquetil a faites aux Indes, d'où il a apporté en France des manuscrits précieux. Ce sçavant donne une idée du style romanesque & fabuleux des Indiens, dans ses réflexions sur l'utilité que l'on peut retirer des écrivains Orientaux, servant de préface à la traduction du Bouen-Dehesch, Cosmogonie des Perses.

» Lorſque j'étois à Surate, dit-il, la » ville changea de maître par une de ces » cataſtrophes dont l'Orient eſt le théâtre » continuel. Celui qui eſt chargé d'in- » former la Cour de Dehli de ce qui ſe » paſſe dans les Gouvernemens ſubal- » ternes, fit la relation ſuivante de cette » révolution, qui étoit le fruit de l'intrigue » & de la trahiſon, plutôt que de la va- » leur. Un Mogol de mes amis me com- » muniqua cette piéce. J'y vis des flots » de ſang répandus, des exploits ſupé- » rieurs à ceux de nos Paladins. On fai- » ſoit paroître ſur la ſcéne des héros, qui » d'un coup de ſabre fendoient la terre à » deux lieues de profondeur. Voilà comme » s'exprimoit de ſang froid un écrivain » obligé par état de rapporter fidélement » ce qu'il avoit vu avec 50 mille habitans. » Cette relation fut envoyée à Dehli, & » ſans doute dépoſée dans les archives de » l'Empire. Il n'étoit pourtant queſtion » que de la priſe d'une grande maiſon, » défendue par quelques piéces de canon; » ce qui arriva par la trahiſon d'un Por- » tugais qui commandoit cette chetive ar- » tillerie, & ſans qu'il y eût preſque de » ſang répandu; ce trait me donne lieu » de faire les réflexions ſuivantes. Les re- » ligions ont changé dans une partie de

» l'Asie, mais le caractére des Orientaux » & la forme de leur Gouvernement n'ont » point éprouvé de variation. Le des- » potisme y regne comme autrefois, & » n'y est pas plus absolu. L'influence qu'il » peut avoir sur le caractére des peuples, » n'est donc pas différente de ce *qu'elle* » étoit alors; ainsi l'on peut juger *du style* » des anciennes annales par celui de la re- » lation que je viens de citer ». Il faut donc regarder ces hyperboles & ces exagérations outrées comme des traits de caractéres, comme des ornemens du discours, dans lesquels un lecteur judicieux qui les réduit à leur juste valeur, peut découvrir le fond de la vérité.

La plûpart de ces peuples ignorent les regles de la musique, la diversité des parties dans le chant, & même l'art de noter. Ils font des airs de génie, mais en général peu flatteurs pour des oreilles Européennes. Leurs concerts ont un air de charivari. La symphonie du grand Mogol, composée d'une grande quantité de *karnas* ou hautbois très-longs, & de larges timbales de cuivre ou de fer, causa d'abord à Bernier un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, sur-tout la nuit, quand il l'entendoit de

loin, couché ſur ſa terraſſe. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majeſté, mais dans l'éloignement.

Religions & choſes religieuſes.

La religion des Gentils Indiens des contrées ſituées en-deça du Gange & de la plûpart des Iſles, différe eſſentiellement de la religion des Indiens de la preſqu'Iſle au-delà du Gange. Je parlerai d'abord de la premiere.

Le religion des Indous, des Malabarès & autres Indiens du midi & du nord, eſt une eſpéce de Déiſme converti par le peuple en idolâtrie. Ils reconnoiſſent l'être des êtres, le Seigneur de toutes choſes, le Sauveur de l'univers, ſeul vrai Dieu. Cet être ſouverain, diſent leurs Beths, eſt inviſible, incompréhenſible, immuable, éternel; il eſt un. Perſonne ne l'a vu; le temps ne l'a point compris. Son eſſence remplit tout; tout tire de lui ſon origine. Toute ſcience, toute puiſſance, toute ſainteté, toute ſageſſe, toute vérité ſont en lui. Il eſt infiniment bon, juſte & miſéricordieux. Il prend plaiſir à être au milieu des hommes pour les conduire au bonheur éternel, qui conſiſte à l'aimer & à le ſervir. Cet être, ajoutent-ils dans un ſtyle ſymbolique qui répond au goût de la nation, cet être eſt comme dans une mer, dont l'étendue n'a point de bornes.

HISTOIRE DES INDES.

Si quelqu'un ſouhaite de le voir & de le connoître, il faut qu'il appaiſe l'agitation des vagues, qu'il ſe tienne dans une parfaite tranquillité, & que le recueillement de ſes ſens n'ait pour objet que Dieu. . . . Il n'y a qu'un ſeul être véritable, qui eſt préſent en tous lieux, & qui ſemblable aux rayons du ſoleil, s'inſinue par tout. Aucun des hommes ne le veut reconnoître. Ils aiment mieux ſe vautrer dans l'ordure du péché. Pour moi, je ne trouve rien au monde que je puiſſe comparer à ſa magnificence, non plus qu'aux douceurs que je goûte avec lui . . . . La tortue fait ſon ſéjour ordinaire dans la mer. Après s'être délivrée de ſes œufs & les avoir enterrés ſur le rivage, elle retourne dans ſon élément. Cependant ſon imagination toujours occupée de ſes œufs, y aboutit comme une eſpéce de fil qui s'étend juſqu'à eux. D'abord que ſes petits ſont éclos, ils ſuivent ce fil imaginaire & ſe rendent auprès d'elle. De même Dieu, qui nous a mis dans le monde, fait ſon ſéjour dans le ciel. Il nous a toujours dans ſa penſée, qui ſemblable à un fil, s'étend juſqu'à nous. Si nous ſuivons la trace que ce fil nous préſente, nous trouverons Dieu infailliblement. . . . . Seigneur vous m'avez créé; mais je n'ai appris à vous connoître

que lorſque j'ai fait uſage de mon entendement... Vous vous êtes donné à moi & je me ſuis donné à vous... Vous êtes venu à moi, ô Dieu, comme un éclair qui tombe du ciel... On découvre Dieu par ſa loi & par les merveilles de ce monde. On le découvre par la raiſon qu'il a donnée aux hommes, ainſi que par la création & par la conſervation des êtres. Ce qui lui eſt dû, principalement de la part des hommes, conſiſte dans l'amour & la foi. La loi ordonne de l'aimer, de le croire de bouche & de cœur, & d'agir par ces deux principes, ſuivant la regle de ſes commandemens.

Les livres ſacrés & les écrits des ſages de l'Inde ſont remplis de ces idées & de ces maximes. Le peuple les a dans les mains, mais incapable en quelque ſorte de s'élever à la plus haute contemplation, il demeure ſtupidement dans ſon idolâtrie. Les Auteurs inſtruits conviennent unanimement que l'unité de Dieu eſt le dogme fondamental de la religion Indienne. S. François Xavier rapporte dans une de ſes lettres écrites des Indes, qu'un Bramine de la côte du Malabar lui avoit avoué en ſecret, qu'un des myſtères de ſon école, étoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu, créateur du ciel & de la terre, que ce Dieu ſeul

devoit être honoré, & que les idoles n'étoient que des représentations de malins esprits. Plusieurs Docteurs, dit Thevenot, soutiennent que leur Ram n'est pas Dieu & qu'il n'a été qu'un grand Roi, dont la sainteté & les services qu'il a rendus aux hommes lui ont acquis une communication plus particuliére avec Dieu; & que par cette raison, ils lui portent beaucoup de respect. Quant à leurs idoles, ils répondent qu'ils ne les adorent point; que leurs hommages se rapportent toujours à Dieu; qu'ils n'honorent les statues que parce qu'elles rappellent le souvenir du Saint qu'elles représentent; qu'en matiére de religion, il falloit, si on vouloit être bien instruit, consulter les Sçavans & non pas s'arrêter à l'ignorance du menu peuple, dont l'imagination toujours tournée vers la superstition, lui forge mille chiméres; que si les ignorans croient que plusieurs grands hommes, sous la figure desquels Dieu s'est fait connoître, sont des Dieux, pour eux ils n'en croient qu'un; & que si Dieu a pris de telles formes, ç'a été pour faciliter le salut des hommes, & pour s'accommoder autant au goût qu'à la capacité des nations.

Bernier apprit des Pendets de la plus

fameuse école de la Gentilité, qu'ils honoroient les statues, non comme Bratma lui-même ou quelqu'autre Dieu, mais comme des représentations de ces sublimes intelligences. Nous les plaçons, disoient-ils dans nos temples, parce qu'il faut offrir à la piété des hommes quelqu'objet sensible. Quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le maître absolu, le seul tout-puissant. Quant à leurs Deutas ou Anges, les uns bons, les autres mauvais, les autres indifférens, ils étoient partagés sur la nature de ces intelligences. Dans le neuviéme tome du recueil des lettres édifiantes, on trouve ces vérités confirmées par une lettre du P. Bouchet, Missionnaire de Maduré sur la côte de Coromandel, à M. Huet. Les Indiens, dit ce Jésuite, reconnoissent un Dieu, infiniment parfait qui existe de toute éternité, & qui renferme en soi les plus excellens attributs, &c.

Suivant ces idées, le culte apparent que les Indiens rendent aux animaux, n'est plus une grossiere absurdité, dans le systême de la métempsycose ou de la transmigration des ames humaines en diffé-

rens corps, dogme accrédité depuis trois mille ans dans cette partie du monde. Les Deutas, soit pour purifier leur vertu, soit dans la vue de se rendre utiles à l'espéce humaine, ont paru sur la terre sous diverses figures d'hommes, de serpens, d'éléphans, de bœufs, de lions, de pourceaux, &c. Visnou, lui-même, *la plus puissante* de leurs Déités, s'est communiqué aux hommes par une voie semblable. On place ces mêmes figures dans les temples, pour apprendre au peuple l'histoire de sa religion, échauffer son zèle & sa reconnoissance envers ses bienfaiteurs, & conduire ses hommages de ces signes jusqu'au Dieu, qui pour leur bien a daigné se revêtir de ces corps. Il en est de même de tant de représentations bisarres & monstrueuses qui sont, non de vraies idoles, mais des emblêmes & des signes hiéroglyphiques qui servent de voile à des vérités morales, ou à des dogmes théologiques, ou à des choses naturelles.

S'il est dans l'ordre de la loi *naturelle* & même de la loi divine, de rendre des honneurs à la vertu & des honneurs religieux à la sainteté, pourquoi les Indiens n'honoreroient-ils pas les animaux, eux qui leur supposent des ames humaines; de la religion, la capacité de parvenir à

une vie éternelle, des vertus raisonnées & , dans quelques-uns, une sorte de ministére dont Dieu les charge pour le bien de l'homme? S'ils ont pour la vache une vénération particuliére, c'est qu'elle leur fournit, au moyen de son lait, une bonne partie de leur subsistance, qu'elle leur donne, dans le bœuf, le principal instrument du labourage, c'est-à-dire, le soutien de leur vie. Les législateurs auront considéré que l'Inde ne peut nourrir une grande quantité de bétail, & que s'il n'étoit ménagé avec soin, le pays en seroit bientôt dépourvu & les terres resteroient en friche. En représentant la disette du bétail & les effets de cette disette, les Bramines obtinrent de Géhanghir qu'on n'en tueroit point durant un certain nombre d'années. Ils présenterent une requête & une somme considérable à Aurengzeb pour qu'il renouvellât cette défense. Leur demande étoit motivée sur l'état des terres dont une partie, depuis 50 ou 60 ans, demeuroit inculte, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop rares & trop chers. Les législateurs auront considéré, dit Bernier, que la chair de vache & de bœuf dans les Indes n'a pas grand goût, ni n'est guère saine, si ce n'est en hiver. Thevenot dit qu'elle est la meil-

leure des grosses viandes des Indes. Les législateurs auront donc entrelacé l'intérêt des peuples dans leur religion, d'une maniére analogue à leurs dogmes. La superstition est venue à leur secours. On a dit qu'il y avoit entre cette vie & l'autre un fleuve qu'il faut passer en se tenant à la queue d'une vache, idée analogue à l'exemple des bergers de l'Egypte, qui passoient le Nil, en se prenant à la queue d'un bœuf ou d'un busle.

Un zélé inconsidéré a pu, dans l'exposition de la croyance des peuples abandonnés à leur sens reprouvé, fournir des armes à l'esprit fort, qui se plait à abrutir, en quelque sorte, l'homme en lui refusant les lumiéres d'une loi antérieure aux institutions humaines. Il importe à la vraie religion de prouver invinciblement à ces ennemis mortels de la vérité, sur laquelle la société est établie, que, chez tous les peuples, sous la noire croute de la corruption, épaissie & durcie par les siécles, il reste toujours des traces profondes de la religion naturelle, imprimée dans tous les cœurs. Et quelle main pourra rendre à ces caractères si chargés d'obscurités leur netteté premiere, si ce n'est celle qui les a gravés, celle devant qui tous les obstacles sont comme le néant, & qui seule peut,

par une révélation nouvelle, démêler toute vérité de toute erreur.

La révélation même n'a peut-être pas été inconnue aux Auteurs de la religion Indienne. Baldœus prétend que les attributs de fils de Dieu & de gouverneur suprême des Anges, donnés par les Malabares à Brama, doivent leur origine à ce que ces peuples ont ouï-dire, quoique peut-être confusément de Jesus-Christ: mais il paroît que ce point de la doctrine Indienne est plus ancien que la venue du Messie. Le P. Roa, Jésuite Allemand, dont le P. Kirker a suivi les Mémoires dans ses éclaircissemens sur la Chine, homme très-versé dans le Hanskrit, assuroit que les livres des Gentils enseignoient non-seulement le dogme d'un Dieu en trois personnes, mais même l'incarnation de la seconde personne de la Trinité. Bernier ne doute point que ce ne soit là le fondement de la Mythologie Indienne. Les Gentils, dit le Missionnaire dans ce voyageur, tiennent que la seconde personne de la Trinité s'est incarnée neuf fois pour délivrer le monde de ses maux. La huitiéme de ces incarnations est la plus remarquable. Le monde étant asservi sous la puissance des Géans, fut racheté par la seconde personne de la Divinité, qui na-

quit à minuit d'une Vierge, au bruit des cantiques que les Anges chantoient dans les airs, & au milieu d'une pluie de fleurs que les cieux versoient sur la terre. Un Géant, qui par sa grandeur obscurcissoit le soleil, voloit dans l'air, il tomba, *il* fit trembler la terre par sa chute, *& de* son poids, il s'enfonça jusque dans l'enfer. Le Dieu incarné, blessé au côté dans son premier conflit avec le Géant, tomba aussi; mais sa chute mit ses ennemis en déroute. Après s'être relevé & avoir délivré le monde, il monta aux cieux. Ces Gentils disent encore que la troisiéme personne de la Trinité s'est manifestée aux hommes. Ils racontent que la fille d'un Roi, interrogée par son pere sur l'époux qu'elle désiroit, répondit qu'elle ne vouloit être unie qu'à une personne divine. Aussitôt la troisiéme personne de la Trinité apparut en forme de feu. Comme les Conseillers du Prince s'opposoient à son mariage, elle embrasa leur barbe, & *ils* furent brûlés ainsi que le Palais. Ensuite il épousa la Princesse. On ajoute que la premiere incarnation de la seconde personne fut dans la nature d'un lion ou d'un poisson; la 2ᵉ dans celle d'un pourceau; la 3ᵉ dans celle d'une tortue; la 4ᵉ dans celle d'un serpent ou d'un héros nommé

Rama; la 5[e] dans le corps d'un Pigmée Brachmane; la 6[e] dans celui d'un monſtre homme-lion. On vient de lire la huitiéme. Dans la neuviéme Dieu paroît ſous la forme d'un ſinge. Dans la dixiéme il prendra la figure d'un grand cavalier. Quelques Pendets, au rapport de Bernier, prétendent que ces corps ne furent pas unis à la divinité, mais à l'ame de certains grands hommes, élevés à la qualité de génie ou déïtés ſubalternes. D'autres regardent ces apparitions comme des allégories myſtiques de divers attributs de Dieu. Les plus doctes reconnoiſſent que ces incarnations ne ſont que des fables inventées par les légiſlateurs pour conduire les hommes par le frein de la religion. M. Scrafton, ſçavant Anglois, qui a derniérement publié à Londres des réflexions ſur le Gouvernement de l'Indoſtan, témoigne que pluſieurs Brames lui ont avoué de bonne foi qu'il s'étoit gliſſé bien des erreurs dans leur religion & dans le culte; mais que quant à eux, contens d'adorer un être ſuprême, infini, tout-puiſſant, ils condamnent en ſecret l'idolâtrie de la multitude, mais qu'ils croient ces biſarteries néceſſaires pour en impoſer au peuple. Ils ajoutent que la religion chrétienne eſt reſpectable; mais

que l'être qui a créé différens peuples, leur a donné différentes loix ; & que comme chaque nation tient du législateur son caractére distinctif, chacune aussi doit avoir une religion & un culte conforme à son caractére.

Dans le Vedam ou la Bible des Indiens, on retrouve manifestement le premier chapitre de la Génése, la création du monde, l'esprit de Dieu porté sur les eaux, le verbe engendré mystérieusement, la révolte & la chute des Anges, le péché du premier homme, le paradis, l'enfer, &c. Le Shastah publié par Brama, exprime ainsi la création des Anges ; » l'Eternel, dans la contemplation de sa » propre existence, résolut dans la plénitude du temps de partager sa gloire » & son essence avec des êtres capables » de goûter & de partager sa béatitude, » & de contribuer à sa gloire. Ces êtres » n'existoient point encore ; l'Eternel voulut qu'ils existassent, ils existerent. Il » les forma en partie de sa propre *essence*, » capables de perfection, mais avec pouvoir de la perdre, l'un & l'autre dépendant de leur volonté ». M. Holwel remarque avec raison que lorsqu'on lit ce que dit Milton de la révolte & de l'expulsion des Anges, on est tenté de croire

qu'il fût inspiré par le même esprit que Brama, dont cet écrivain nous rapporte les paroles. Suivant le récit de Brama, les ames ou les esprits qui habitent les corps humains sont autant d'Anges coupables qui expient le crime de leur rebellion : premiere idée de la métempsycose. Tous les anciens poëtes semblent avoir pris ce qu'ils disent de la formation de l'univers dans la cosmogonie de ce législateur. Dans la suite les Indiens trouverent l'histoire de l'origine du monde propre à souffrir des fictions qui les adaptassent au génie des peuples ; ils les chargerent de fables. L'idée de l'incarnation étoit assortie aux idées dominantes de la métempsycose ; ils formerent une chaîne de transmigrations divines pour multiplier les merveilles. L'imposture divinisa leur ouvrage. Voyez la démonstration évangelique de M. Huet, p. 4. ch. 6. & la lettre du P. Bouchet à ce sçavant Prélat, dans le 9e recueil des lettres édifiantes. Comment les Théologiens chrétiens peuvent-ils disputer entr'eux sur la possibilité de l'union & de la divinité avec le corps d'une brute, & favoriser ainsi les absurdes impiétés de la mythologie Indienne ? M. Freret a donné dans le 18e volume des Mémoires de l'Académie des Belles-

Lettres, un excellent Mémoire sur le système théologique de ces Orientaux.

» Une des plus grandes erreurs des » Bramines, dit le Portugais Manuel » Godinho, dans la relation du voyage » qu'il fit aux Indes en 1663, c'est de » croire que notre religion & leur *secte* » ne différent que par l'*abstinence de la* » chair des vaches; car, *disent-ils*, pour » ce qui est des mystères & des préceptes, » nous suivons la même doctrine. Les » chrétiens adorent un seul vrai Dieu & » nous aussi. Ils croient que dans la di- » vinité, il n'y a qu'une essence & trois » personnes, c'est précisément notre » croyance. Ils appellent ces trois per- » sonnes, le Pere, le Fils & le S. Esprit: » nous les appellons Rama, Vistnou & » Chrisna. Ils gardent les commande- » mens; *nous ne nous en écartons pas*, » car *nous adorons Dieu*; *nous ne jurons* » *point*; nous ne *travaillons point les* » *jours de fête*; nous honorons nos *peres* » & nos meres; nous n'ôtons pas *la vie* » même à une fourmi; nous ne dérobons » point; en un mot nous ne transgressons » aucun de leurs commandemens ».

Il y a aux Indes, au Tibet & à la Chine des idoles représentant une Trinité divine. Deux Caçanares ou prêtres chré-

tiens des Malabares, en visitant, après le synode de Diamper, les terres du Zamorin, découvrirent, à ce que rapporte Gouvéa, dans un lieu écarté qu'on appelloit Todamala, un peuple dont tout le culte consistoit dans l'adoration d'un tableau, sur lequel étoient peints un vieillard, un jeune homme & un oiseau. Ces prêtres demanderent aux habitans du lieu ce qu'ils concevoient par cette image. Ils répondirent que c'étoit leur Dieu *Bidi*, Auteur de toutes choses. Ce mot signifie dans leur langue, le Destin. Les Caçanares leur donnerent de leur tableau une explication chrétienne, qu'ils écouterent avec plaisir, & consentirent à recevoir le baptême.

Les Gentils Indiens ne consacrent directement aucune idole au Dieu suprême, quoiqu'ils aient dans leurs maisons & même dans leurs temples des images symboliques, sous lesquelles ils prétendent le représenter. Tantôt c'est un triangle, & tantôt une figure humaine, chargée d'idoles ou d'êtres visibles. Un Missionnaire Danois cité par la Croze, ayant demandé par écrit à quelques Indiens pourquoi ils ne rendoient point de culte au Dieu souverain, ils lui répondirent d'une maniére uniforme que

Dieu est un être incompréhensible, dont l'homme ne peut se former aucune idée matérielle, & que l'hommage que l'on rend aux idoles des divinités inférieures ayant été reglé par la loi, le Dieu souverain le récompensera comme une obéissance qu'on lui aura rendue. Ainsi *les Indiens* font consister le culte de *Latrie dans* une adoration spirituelle & dans les œuvres de la loi. Les Gnanigueuls qui sont à proprement parler, les sages de l'Inde, ont en horreur le culte des idoles, & rejettent ouvertement les cérémonies extérieures. Le seul objet de leur adoration est l'être infiniment parfait. Dans leurs livres qui sont communs aux Indes, il n'est fait mention que de l'amour de Dieu & de la regle des mœurs.

Le Lingam est le symbole le plus ordinaire de la divinité. Les sectateurs d'Isuren lui adressent un culte. Dieu, disent-ils, ayant résolu de créer la matiére, se donna un corps à lui-même, sans quoi *il* n'auroit eu aucune action sur des êtres corporels. Comme il contient nécessairement en soi l'essence des deux sexes, lorsqu'il entreprit de former la nature, il sépara les sexes qu'il avoit jusqu'alors retenus unis & confondus en lui-même. Delà le Dieu Tchiven, le même qu'I-

Isuren, qui est la vertu masculine & l'origine de tous les Dieux ; & la Déesse Tchaddi, autrement Parvadi, femme d'Isuren, qui signifie l'autre sexe, & de laquelle toutes les Déesses ont pris naissance. Le Lingam représente l'union des deux principes de la génération. Il est ordinairement placé dans le lieu le plus reculé & le plus saint des pagodes des adorateurs d'Isuren. C'est à cette monstrueuse idole que se rapporte le culte le plus religieux. Les Bramines se sont reservé seuls le privilége de pouvoir lui présenter des offrandes ; ce qu'ils ne font qu'avec un profond respect & de grandes cérémonies. Une lampe allumée brûle continuellement devant cette idole, environnée de plusieurs autres lampes à sept branches, entiérement semblables au chandelier des Juifs, dont la figure se voit sur l'arc triomphal de Titus. Ces lampes ne s'allument que lorsque les Bramines font leurs offrandes à l'idole. On entrevoit dans ce culte un mélange profane des cérémonies de la loi de Moïse & des mystéres de Bacchus & d'Osiris.

Les Indiens, dont nous examinons la religion, s'accordent assez généralement à reconnoître & à honorer trois faux

Dieux, ou le Dieu suprême dans la personne de trois créatures divinisées sous une infinité de noms différens; Birumha, Isuren & Vistnou; Brama, Bescheu & Mehahdeu; Ram, Vistnou & Chrisna; Pérémaël, Esvara & Isura; Brama, Bufsinna & Mais, &c. Les Bramines *portent* trois cordelettes, qui passent *de l'épaule* gauche sur le côté droit, où *elles s'unissent* en un grouppe, pour marquer qu'ils sont consacrés au culte des trois divinités qui gouvernent l'univers. Brama n'a point de culte particulier; il n'est honoré que dans la personne des Bramines, qui, dit la Croze, étant plus blancs que les autres Indiens, pourroient descendre de ceux qui ont apporté les superstitions des Indes en Egypte. Cependant Brama est peint de couleur olivâtre ou Indienne, ainsi que sa femme Sarachubadi. Isuren a la carnation blanche comme les Européens; ce pourroit être l'Osiris des *Egyptiens*. *Hellanicus* cité par Plutarque dans le traité d'Isis & d'Osiris, dit qu'il avoit entendu les *prêtres* d'Egypte prononcer Ysiris. Parvadi, la premiere femme d'Isuren, est verte; Kenkei, sa seconde femme, est peinte de couleur rouge, avec une queue de poisson. Vistnou a le visage verd, les mains & les pieds rouges. Letschimi & Poumadévi,

Poumadévi, ses femmes, sont d'une carnation olivâtre, tirant sur le jaune.

Touchant le rang d'Isuren & de Vistnou, il y a deux sectes fort opposées l'une à l'autre, dont l'une enseigne qu'Isuren est le premier Dieu, tandis que l'autre attribue la supériorité à Vistnou. La secte des Tchiva-Paddikarer, ou adorateurs d'Isuren est la plus étendue : ces Gentils se frottent le front & quelques autres parties du corps avec une cendre faite de fiente de vache. Ils attachent à cette cendre une grande idée de sainteté, parce qu'elle leur tient lieu de profession publique du zèle & de la confiance qu'ils ont en leur idole. La secte des Vistnou-Paddikarer se frotte le corps, non de cette cendre, mais d'une autre drogue qui lui est propre, formée avec une terre rouge qui vient d'un lieu éloigné dans les terres du grand Mogol. Ceux-ci s'impriment aussi avec un fer chaud sur le haut des deux bras, des brûlures qui représentent, s'il les en faut croire, les armes de Vistnou. Ces sectes se condamnent l'une l'autre ; il n'y a point d'alliance entr'elles. S'il arrive, ce qui est fort rare, qu'une fille Indienne se marie avec un homme d'une secte différente de la sienne, il faut qu'elle se range à la religion de son mari, ce qui cause des

différends dans les familles. Chaque secte dit que les Rois devroient se servir de leur autorité pour chasser l'autre. Elles ont leurs Bramines, leurs cérémonies, leurs dogmes particuliers. Outre les familles des trois premiers Dieux qui sont très-nombreuses, ces Indiens ont *une* foule prodigieuse de Deutas *inférieurs*, dont ils ne peuvent même sçavoir les noms, puisqu'ils les font monter à 330 millions, sans parler de 48 mille prophêtes, respectés pour mille extravagances. Le grand nombre des sectes subalternes rend les fables de ces payens remplies d'une infinité de contradictions. Je parlerai tout-à-l'heure des principales sectes des Banians.

Tous ces Gentils ont, outre le culte des trois divinités, des dogmes, des pratiques, des usages communs; tels sont le culte des animaux, la *distinction* des castes, la métempsycose, & des cérémonies universellement reçues aux Indes. On peut réduire les principaux dogmes *théologiques* de leurs Beths aux articles suivans. 1°. Il y a un Dieu éternel, infini, souverainement parfait. 2°. Ce Dieu a formé trois êtres parfaits. Il a chargé le premier du soin de créer, le second du soin de conserver, le troisiéme du soin de dé-

truire, pendant qu'il se tient enveloppé dans sa propre gloire. Ces trois êtres, au récit de Bernier, sont Brama, qui signifie pénétrant en tout; Beeschen, existant en toutes choses; Mehahdeu, grand Seigneur. Dieu publia par Brama les quatre Beths, & c'est pour cette raison qu'on représente cette divinité avec quatre visages sur la même tête. La secte des Samaraths donne aux trois substituts de leur Dieu Permiser ou Vistnum, les noms de Brama, de Bussinna & de Maïs. L'emploi de Brama, selon eux, est de disposer du sort des ames & de les faire passer dans d'autres corps: celui de Bussinna, de leur enseigner à vivre suivant la morale des Beths, ainsi que de faire croître le bled, les plantes & les légumes: celui de Maïs, secrétaire de Vistnum, d'examiner les œuvres des morts, & d'en faire un fidéle rapport à son maître, qui, après les avoir pesées, les envoie dans le corps qui leur convient. M. Holwel, dans ses observations sur la mythologie & la cosmogonie des Gentous, placées à la suite *des Evénemens historiques & intéressans, relatifs au Bengale & à l'Indostan*, nouvellement traduits en françois, ouvrage que nous regrettons de n'avoir pas connu, avant l'impression de notre Histoire des Indes,

M. Holwel, écrivain Anglois, profondément versé dans la connoissance de la langue & des livres sacrés des Gentils, assure que les noms de Birmah, Bissnoo, Sieb, désignent trois êtres angéliques, créés sous les qualités de second, troisiéme & quatriéme en puissance après Dieu, & avec les caractéres de créateur, *conservateur*, & destructeur, relatifs aux premiers attributs de Dieu & à ses actes de puissance, de gouvernement & de gloire, de tendresse & de bienveillance, de terreur & de destruction. Quant au nom de Brama, il n'est donné au publicateur du Shastah que pour marquer la spiritualité & la divinité de sa mission & de sa doctrine.

3°. Avant cette vie, continuent les Beths, chacun en a mené une autre, & le bien ou le mal qu'il ressent est la récompense ou la punition de sa vie précédente. Les ames, en quittant leurs corps, passeront ainsi dans d'autres corps ou d'hommes ou d'animaux, suivant *leurs* œuvres. Lorsque le terme de l'exil des bons est expiré, elles sont élevées dans le séjour de la béatitude, pour y jouir de toute la félicité que desire leur cœur. On convient que le nombre de ces ames fortunées est très-petit. Quelques-uns-mêmes

nient que l'humanité puiſſe être aſſez parfaite pour mériter cet état d'immutabilité, dont la certitude met le dernier ſceau au bonheur. Les plus criminels des hommes tombent dans l'enfer ou le puits d'obſcurité, où l'on ſouffre la faim, le froid & des déchiremens éternels. Il eſt des forfaits aſſez noirs pour mettre au rang de purs diables ceux qui en ſont ſouillés. Leurs ames, voltigeant dans l'air, ſouffrent de grands beſoins, & pour ſe venger, elles ne s'occupent qu'à faire du mal aux hommes.

4°. On obtient le pardon de ſes péchés en viſitant les pagodes ſituées à l'embouchure du Gange, & l'eau de ce fleuve a la vertu de purifier les ames de toutes ſouillures. Ainſi la porte eſt ouverte à tous les crimes; qu'importe qu'on vive vertueuſement ou non? on ſe fera jetter dans le Gange. Auſſi des quartiers les plus reculés, on apporte des urnes pleines des cendres des morts pour les jetter dans ſes eaux. Ceux qui meurent ſur ſes bords ſont réputés exempts des peines de l'autre vie, & deſtinés à habiter une région délicieuſe. Lorſque la religion, dit M. de Monteſquieu, juſtifie pour une choſe d'accident, elle perd inutilement le plus grand reſſort qui ſoit parmi les hommes. Le légiſ-

HISTOIRE DES INDES.

lateur détruit ainsi sa loi par elle-même; il rend toutes les loix tant civiles que religieuses, impuissantes. Un homme ne craint rien, il ose tout, qui se croit assuré du bonheur dans l'autre vie, qui se croit assuré que la plus grande peine que puisse lui infliger le Magistrat, finira dans un moment pour commencer son bonheur.

Si la prétendue vertu des eaux du Gange, honoré comme le Nil en Egypte, produit quelque bien; c'est d'attacher les peuples à leur pays. Tous les Orientaux sont liés à leur climat par la loi des lotions. Les Indiens sont obligés de se laver le corps trois fois le jour; il y a plus de mérite à le faire dans l'eau courante que dans l'eau morte. Cette loi si convenable au pays, devient mortelle pour les Indiens dans les pays froids. Cependant ils s'y exposent à périr plutôt que de l'enfreindre. Si on leur dit que dans le nord, il seroit impossible de l'observer pendant l'hiver, ils répondent qu'ils ne prétendent point que leur loi soit universelle, que Dieu ne l'a faite que pour eux, & que c'est pour cela qu'ils ne peuvent recevoir un étranger dans leur religion. Du reste, ajoutent-ils, chaque peuple peut avoir une loi bonne pour lui. Dieu a le pouvoir de tracer plusieurs chemins différens pour

aller au ciel. Les Beths ordonnent aussi de faire oraison, tous les jours, le matin, à midi & le soir, le visage tourné vers l'Orient.

5°. Suivant les mêmes livres, dit Bernier, les Indiens doivent être distingués comme ils le sont effectivement en quatre Tribus principales; la premiere des Bramines, race sacerdotale; la 2e des Quetterys, gens de guerre; la 3e des Bescué ou Banians, marchands; la 4e des Seydra, artisans & laboureurs: ensorte que les tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres. Un homme d'une caste supérieure est souillé par le commerce d'une caste inférieure. Ainsi elles ne se confondent jamais par le mariage. Elles s'entrehaïssent mortellement. Un de leurs prophêtes appellé Kaviler, s'en est plaint en leur remontrant que Brama lui-même avoit eu une concubine de la tribu de Bareïens, qui passe aujourd'hui pour une des plus infâmes. » La pluie du ciel, ajoute-t'il, » tombe-t'elle avec quelque différence sur » les uns & sur les autres ? Le soleil leur » distribue-t'il inégalement sa lumiere ? Le » genre humain est un comme Dieu est » un ». Les Gnaniguels ou parfaits des Indes n'ont aucun égard à cette distinction des castes. Ils mangent indifférem-

ment dans toutes les maisons des Gentils, & sans passer pour hérétiques. Ils publient que comme toutes ces tribus ont la même langue & la même loi, la même origine & la même fin, il n'y a point de différences fondamentales entr'elles. Ces Gentils Indiens fuient généralement l'attouchement des Européens, qu'ils appellent Francs ou Pranguis, & qu'ils regardent comme des peuples infâmes. Tout Indien qui embrasse le christianisme est banni de sa tribu, & abandonné aux insultes de la nation.

Enfin par les Beths il est défendu de tuer, de mentir, de voler, de faire tort à personne; il est commandé d'aimer les pauvres, de s'abstenir de la chair des animaux, de ne point faire usage des liqueurs fortes, &c.

Les voyageurs ont presque tous ignoré l'opinion de Brama & de ses sectateurs sur la nature de l'ame & sur l'origine primitive de la métempsycose. Une partie des Anges s'étant révoltée à l'instigation de Moisasour, Dieu les chassa du ciel & les précipita dans les ténebres éternelles. Cependant fléchi par les priéres des trois premiers Anges soumis, il adoucit leur châtiment & leur laissa le pouvoir de réparer leur faute par certaines épreuves, &

de recouvrer par là leur premiere félicité. Pour cet effet il créa quinze régions, dans lesquelles les coupables devoient passer par autant de degrés de châtiment & de purification, avant que de rentrer dans leur ancienne demeure. Notre globe est le dernier & le principal séjour d'épreuve. Les Deutas ou Anges rebelles furent renfermés dans des corps mortels, pour y souffrir, dans 99 transmigrations différentes, des maux tant moraux que physiques, à proportion du crime qu'ils avoient commis. Dieu daigna permettre aux Anges fidéles de descendre, de temps à autre, dans les régions du châtiment, & d'y supporter les peines de la vie, en faveur de leurs freres coupables. Ce sont ces esprits bienfaisans qui ont paru sur la terre sous une forme mortelle, & sous les noms d'Endeer, Brama, Jaggernaut, Kissen, Tajour, Rhaam, Luccon, &c. lesquels avoient combattu contre Moisasour & ses complices. C'est principalement dans la crainte de chasser ces Deutas bienfaisans & rédempteurs de leurs demeures que les Gentils s'abstiennent de tuer aucun animal. La longue vie des animaux passe chez les Bramines pour une marque de la grandeur du crime commis par les esprits incarnés dans leurs corps, parce

HISTOIRE DES INDES.

qu'elle les éloigne de leur purification. Les plus coupables des Anges apostats sont dans la classe des animaux carnassiers & impurs : c'est pourquoi un Gentil, s'il est touché par un cochon, se croit souillé par l'esprit malin qui l'anime. Dieu a voulu que ceux-là se châtiassent réciproquement par la guerre déclarée qui regne entre différentes espéces d'animaux. Cependant l'inimitié entre les animaux n'existe que depuis l'âge de corruption, où les Deutas impurs ont dégénéré sous des formes mortelles. Les Anges les moins coupables ne passent que dans des corps qui se nourrissent de végétaux. Les femelles sont plus favorisées de Dieu que les mâles. Les Bramines disent qu'il n'y a que Moisasour ou le chef des Anges rebelles qui ait pu avoir imaginé un usage aussi barbare & aussi impie que celui des sacrifices sanglans. Il est à croire que Pythagore a emprunté sa doctrine tant sur ce sujet que sur la métempsycose, des anciens Brames, dont les idées sont trop systématiques & trop théologiquement liées les unes aux autres, pour qu'ils aient reçu quelques dogmes fondamentaux d'un philosophe étranger qui venoit s'instruire aux Indes. Il est parlé dans les annales des Gentils de Pythagore ainsi que de Zoroastre son

contemporain, qui tous les deux puiserent leur morale dans l'école des Brames, lesquels, par une loi religieuse, ne pouvoient voyager chez les nations étrangeres ni y entretenir des liaisons.

Telle est la doctrine Indienne que M. Holwel a extraite des Beths & principalement du Chartah-Bhade-Shastah, publié par Brama. Suivant la tradition des Bramines, la théologie contenue dans le Shastah tire son origine du temps même où les Anges furent expulsés du ciel; mais elle ne fut réduite que long-temps après en un corps de loix écrites, & il y a 4866 ans que par la permission de Dieu, elle fut publiée & prêchée dans l'Inde. Mille ans après la mission du prophête-législateur, Brama, les écritures originales souffrirent des variations. A cette époque & dans les siécles suivans, on répandit des commentaires écrits dans une langue, composée de l'Indostan commun & du Sanscrit ou Hanscret; de sorte que le texte original fut presqu'oublié. Les Rajas de la maison de Succadit, descendant de Brama en droite ligne, coururent risque d'être détrônés pour avoir voulu s'opposer à ces innovations. Les commentateurs embrouillerent tellement la religion par les fables & les allégories, que le commun des

Brames n'y comprit plus rien. On entremêla aussi dans les nouveaux systêmes les histoires du pays allégorisées. Les laïques ne pouvant plus consulter le code original, adapterent leur religion à leurs idées particuliéres, ou plutôt livrerent superstitieusement leur conscience & leur conduite aux Bramines, tant dans les matiéres spirituelles que dans les choses temporelles. Chaque chef de famille fut obligé d'avoir un de ces prêtres auprès de lui, & ce ne fut plus qu'un peuple automate, qui n'avoit de mouvement & d'action qu'autant qu'il plaisoit à ces tyrans domestiques de lui en donner. La famille sacrée de Brama s'éteignit dans la personne de Succadit Mahahmahah Rajah (le très-puissant Roi) Souverain de tout l'Indostan. Sa mort fournit une nouvelle époque que l'on appelle l'ere de Succadit, laquelle commence à 1689 ans avant l'année 1768. Alors révolution totale dans le Gouvernement, entreprises des Gouverneurs transformés en Rajas ou Rois, division de l'Empire en autant de Royaumes qu'il y avoit de viceroyautés, guerres continuelles entre les usurpateurs. Le schisme étoit dans la religion comme la confusion dans l'état. Les dogmes simples & les devoirs religieux consacrés dans le Beth de

Brama & entiérement défigurés 1500 ans après sa publication, furent absorbés par les doctrines nouvelles & par les cérémonies absurdes que les Bramines avoient tracées dans leurs paraphrases pour élever & affermir leur autorité. Le peuple tombé dans un double esclavage, perdit tout le courage qu'inspirent l'amour de la liberté & la connoissance claire de ses premiers devoirs; & l'Empire fut enfin la proie des Mahométans.

On trouve dans ce récit qui doit servir à dilucider & à rectifier ce que nous avons dit ailleurs de l'histoire ancienne des Indes, la premiere origine de cette multitude innombrable de sectes qui divisent le culte de l'Indostan.

Dans chaque secte, on partage ordinairement les hommes en quatre classes, qu'on appelle Tchariguei, Kiriguei, Jogum & Gnanum. Les premiers sont ceux qui à cause des embarras & du commerce de la vie, ne peuvent vaquer à la multitude des cérémonies prescrites dans leurs livres. On ne les oblige qu'à se frotter de certaines drogues, à se purifier par des lotions, à répéter souvent une formule de prieres qui consiste en cinq syllabes, à révérer les idoles, à suivre les coutumes de leurs tribus, & à être per-

suadés que par ces pratiques, ils obtiendront le salut éternel. Les Kiriguei doivent accomplir exactement la loi dans toute son étendue. Les Bramines, les Pantares & les Antigueuls, prêtres ou sçavans des Indes, appartiennent à cette classe distinguée par un collier de perles noires. *Je* parlerai plus bas des Joghigueuls ou contemplatifs, qui faisant peu de cas des cérémonies extérieures, vivent dans la méditation, dans la retraite & dans une austérité inconcevable. Les Gnanigueuls méprisent toutes les choses de ce monde, jusqu'au culte des idoles.

Mandeslo, Abraham Rogers, Gautier Schouten & d'autres voyageurs comptent parmi les Banians jusqu'à 83 ou 84 sectes idolâtres; mais sous le nom de Banians, ils comprennent, non-seulement les marchands, mais encore les artisans, les guerriers & les Bramines mêmes, & ils forment de toutes ces castes la nation Baniane, une des plus anciennes du monde connu. Toutes ces sectes peuvent se réduire à quatre principales; celle des Ceurawaths, celle des Samarats, celle des Bisnaux & celle des Gonghis ou Joghis.

Les Ceurawaths n'admettent ni providence, ni enfer, ni paradis, quoiqu'ils

croient l'immortalité de l'ame & la métempſycoſe. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils ſe diſtinguent des autres ſectes. Ils n'allument point de feu dans leurs maiſons, de peur qu'il ne s'y brûle quelqu'inſecte, & ils ne boivent point d'eau froide, de peur qu'il ne s'y en rencontre quelqu'un. Leurs pagodes ſont quarrées avec une ouverture, vers la partie orientale, ſous laquelle ſont les chapelles des idoles, dans leſquelles il y a ſur des degrès, des ſtatues des perſonnages remarquables par quelque bonheur extraordinaire. Ils ont un Saint qu'ils nomment Fiel-Tenck-Ser. Ils ſe mortifient, ſur tout au mois d'Août, par des pénitences fort auſtères. Mandeſlo confirme le témoignage de divers voyageurs, qui atteſtent que pluſieurs de ces idolâtres paſſent un mois & même ſix ſemaines, ſans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer. Cette ſecte admet les femmes mêmes & les enfans à la prêtriſe, laquelle impoſe l'obligation du célibat : elle eſt maudite des autres. Les veuves ne ſe brûlent point avec leurs maris ; il leur eſt ſeulement défendu de ſe remarier. Ces ſectaires brûlent les corps des perſonnes âgées & enſeveliſſent ceux des enfans.

HISTOIRE DES INDES.

La secte des Samarats comprend des gens de tous les métiers, même des guerriers ou Rajeputes. Elle croit une premiere cause, qui disposa de tout par des lieutenans. Il n'y en a point dont les femmes se sacrifient si gaiement à la mémoire de leurs maris, persuadées que cette mort n'est qu'un passage à un bonheur *sept fois* plus grand que tous les plaisirs qu'elles ont goûtés sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages est, dès qu'elles sont accouchées, de faire apporter à leur enfant une écritoire, du papier, des plumes, &, si c'est un garçon, un arc, dans la vue d'engager Busthinna à graver la loi de Vistnou dans le cœur de l'enfant, & d'assurer sa fortune à la guerre, s'il doit embrasser cette profession. Les Samaraths brûlent les cadavres sur le bord d'une eau courante, excepté ceux des enfans au-dessous de trois ans. C'est une consolation pour les malades d'expirer dans le lieu de leurs obséques.

La secte des Bisnaux fait consister sa principale dévotion à chanter dans ses agoges ou temples, des hymnes en l'honneur du Dieu Ram-Ram, au son des instrumens & au milieu des danses. Dieu, selon ces sectaires, régit tout par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de

beurre, de lait & d'arsenia, composition de gingembre, de mangues, d'ail, de citrons & de moutarde. En se baignant, ils se plongent tout le corps, se vautrent dans l'eau & nagent; ensuite leurs Bramines leur frottent quelques parties du corps avec une drogue odoriférante, moyennant une rétribution de riz, de bled ou de légumes. Ils ne permettent point aux femmes de se brûler avec leurs maris, mais ils les forcent à garder un veuvage éternel. Les mœurs sont fort douces dans cette secte.

La secte des Gougis ou Joghis qui comprend les Fakirs & Santons, c'est-à-dire, les Moines, les Hermites, les Missionnaires & tous les dévots par état, a pour regle de ne rien posséder en propre, de n'exercer aucun métier, de faire un éternel divorce avec les femmes & les plaisirs de la vie, d'honorer un Dieu créateur par la priére, par la contemplation & par des austérités barbares; mais sur-tout de ne rien manger qui ne soit apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré; de ne couper, ni laver, ni peigner le poil qui leur couvre le corps, & d'attendre que le peuple auquel leur aspect inspire une sainte horreur, leur apporte une nourriture qu'ils

HISTOIRE DES INDES.

ne demanderoient pas. On raconte de leurs mortifications des choses incroyables. Il en est qui restent couchés nuit & jour sur la cendre, auprès de quelque talab ou reservoir, & jusque dans les galeries des Deuras ou temples. Quelquefois ils se veautrent dans les immondices, pour paroître plus hideux dans les lieux publics. On en voit qui se font une cruelle habitude de tenir les deux bras élevés & toujours tendus au-dessus de la tète, les mains croisées. Dans cette posture violente leurs nerfs perdent leur souplesse, & ils ne peuvent plus abaisser les bras pour prendre la moindre chose. Ces Joghis impotens sont servis avec un grand respect par des novices. Quelques-uns tiennent les mains fermées si long-temps que leurs ongles les percent de part en part. D'autres font vœu de rester sept ou huit jours debout sur leurs jambes qui enflent extraordinairement ; ils s'appuient seulement quelques heures de la nuit sur une corde tendue. D'autres ont toujours les yeux tournés vers le ciel sans les abaisser sur la terre, objet indigne de leurs regards. Plusieurs entreprennent de longs pélerinages, nuds & chargés de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans. D'autres font des heures entieres

ſur leurs mains, la tête en bas & les pieds en haut. Thevenot fait mention d'un de ces fakirs, qui pour ſe ſignaler par une nouveauté en dévotion, imagina de meſurer l'Empire Mogol d'une extrêmité à l'autre, avec ſon corps, ſe couchant & ſe relevant enſuite pour ſe recoucher en partant du point qu'avoit touché ſa tête. Il faiſoit de cette maniére trois quarts de lieue par jour. Il y en a qui, le corps tout nud ou couvert ſeulement à l'épaule d'une peau de tigre, courent le pays, avec une maſſue à la main, comme des inſenſés. Un de ces fakirs aima mieux perdre la tête que de ſe couvrir au moins la ceinture d'un morceau de toile, comme l'Empereur Aurengzeb le lui ordonnoit. Et c'eſt par un motif apparent de religion que ces inſenſés, avec autant de brutalité que d'ignorance, ſe livrent à des extravagances & à des infâmies, où l'on cherche envain l'ombre de la piété! La ſuperſtition, l'attrait d'une vie pareſſeuſe & indépendante, la vanité, l'eſpoir de renaître dans un état délicieux, la folie qui donne tant de force, toutes ces paſſions ſecourues par l'artifice ſont les reſſorts qui font jouer à ces perſonnages tant de ſinguliéres tragi-comédies. » Le grand nombre d'a-» vantages temporels, dit un écrivain An-

HISTOIRE DES INDES.

» glois, que ces prêtres (les Bramines) » retirent de leur autorité spirituelle, » & l'impossibilité d'être admis dans leur » tribu, peuvent avoir occasionné cette » multitude de Jogues & de Fakirs qui » se donnent la torture par des pénitences » aussi étonnantes que variées, unique- » ment pour acquérir la même vénération » qu'un Bramine tire de sa naissance ». La doctrine de l'extinction de l'ame animale & de l'erreur conduit d'elle-même aux contemplations & aux austérités des Joghis.

Les Fakirs Hermites se condamnent quelquefois à des jeûnes si longs, qu'on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu, quoique dans ces pays, on ne soit pas cruellement tourmenté par la faim. On les voit aussi s'abymer si profondément dans la méditation, qu'ils passent les heures entieres ravis en extase, leurs sens externes privés de leurs fonctions, & l'ame absorbée dans la contemplation de Dieu, qu'ils voient, disent-ils, *comme* une lumiere très-blanche & très-vive, avec une joie & une satisfaction inexprimable, d'où naissent un mépris & un détachement entier du monde. Dieu seul, dit Bernier, sçait au vrai ce qui en est, & si dans cette solitude & dans ces jeûnes

l'imagination affoiblie ne se laisseroit point aller à ces illusions, ou si ce ne seroit point de ces espéces d'extases naturelles où Cardan dit qu'il entroit quand il vouloit, d'autant plus qu'il y a dans ces opérations de l'artifice, vu qu'ils prescrivent des règles pour se lier peu à peu les sens. En effet ils disent qu'après avoir jeûné plusieurs jours au pain & à l'eau, il faut être seul dans un lieu retiré, & là tenir les yeux élevés & attachés à un objet, les abaisser peu à peu, les arrêter enfin sur le bout de son nez, & les y fixer jusqu'à ce que la lumiére paroisse. Les moyens d'entrer dans ce ravissement sont le grand mystére de leur cabale. Ces Illuminés sont de parfaits Joghis, c'est-à-dire, parfaitement unis à Dieu.

Quelques-uns de ces Fakirs ont une dévotion plus douce & plus polie. Ils n'ont que la tête & les pieds nuds. Leur propreté égale leur modestie affectée. On les voit, avec un petit pot de terre à la main, entrer dans les maisons des Gentils, qui les reçoivent comme s'ils leur apportoient la bénédiction du ciel. Il ne faudroit point les accuser d'hypocrisie ; cependant on n'ignore point ce qui se passe souvent dans ces visites entr'eux & les femmes ; mais c'est la coutume, & nonobstant toute

raison contraire, ils sont en possession d'être saints & d'honorer la maison qu'ils ne respectent pas. Ce n'est pas sur cela que je m'arrête, dit Bernier, il y a bien des endroits dans le monde où l'on n'y regarde pas de si près; mais ce que je trouve tout-à-fait ridicule dans ces gens-là, c'est qu'ils sont assez impertinens pour se comparer à nos Religieux qu'ils voient dans les Indes.

Quelquefois des bandes de Fakirs se mettent en campagne avec des étendards & des trompettes. Ils demandent l'aumône l'arc & la fleche à la main, & quand ils sont les plus forts, ils ne laissent pas à la discrétion des voyageurs le choix de donner ou de refuser. Il arrive souvent qu'un Banian donnera une grosse somme à un Fakir, parce que celui-ci proteste qu'il se tue si on ne lui octroie sa demande. Il est arrivé que sur un refus plusieurs de ces insensés se sont en effet donné la mort.

Il est de ces étranges personnages, qui, perpétuellement errans & vagabonds, persuadent au peuple qu'ils sçavent faire de l'or & préparer si admirablement le mercure, qu'aucune maladie ne lui resiste & que l'estomac ne peut en être rassasié. Quand deux de ces Joghis se rencontrent,

ils se piquent à l'envi de l'emporter l'un sur l'autre en charlatanerie. On leur attribue des tours singuliers. C'est, dit-on, pour eux un jeu que de deviner les pensées, de découvrir ceux qui volent de l'argent, de faire éclore d'un œuf mis dans leur sein tel oiseau qu'on demande. Bernier qui se plaint de n'être point de ces gens heureux qui sont toujours témoins de prodiges, assure qu'un de ces devins n'osa essayer en sa présence ni de produire ainsi des oiseaux ni de lui dire ce qu'il pensoit, quoiqu'on l'y eût engagé par l'espoir d'une grande récompense. Ce sage voyageur découvrit plusieurs fois l'artifice de ces charlatans, quoique dans la crainte d'être assailli par le peuple il criât comme lui au miracle. A Baramoulay dans le Royaume de Kachemire, il y a une mosquée ou temple Mahométan, célèbre par les prodiges qui s'opérent sur le tombeau d'un fameux Pire ou Saint Dervisch. Le jour que Bernier y parut, il ne se fit point de guérison merveilleuse, comme à l'ordinaire, mais onze Mollahs entreprirent d'enlever avec le bout d'un doigt seulement, à ce qu'on disoit, une pierre que l'homme le plus fort eût à peine soulevée. Au moyen de quelques roupies, il engagea un de ces hommes merveilleux à lui

céder ſa place, & il s'aſſura que s'ils n'y avoient mis adroitement une partie de la main le miracle ſe feroit évanouï, & la pierre ſeroit tombée par terre. L'incroyable Tavernier, qui écrit quelquefois pour la populace, paroît au contraire s'intéreſſer à la réputation de ces charlatans. Il en vit un à Baroche, qui, après s'être lié le corps à nud avec des chaînes de fer rouges, ſans en reſſentir aucun mal, fit porter des mangues à un morceau de bois qu'un des aſſiſtans planta en terre. Le Bateleur s'accroupiſſoit de temps en temps, couvert d'un linceul. Tavernier s'étoit placé de maniére à ſuivre des yeux ſes opérations à travers l'ouverture du drap. *J'apperçus*, dit-il avec une grande confiance au témoignage de ſes yeux ou en la crédulité de ſes lecteurs, *j'apperçus que cet homme, ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, avec un raſoir, il frottoit de ſon ſang le morceau de bois. Chaque fois qu'il ſe relevoit, le bois croiſſoit à vue d'œil. A la troiſiéme, il en ſortit des branches avec des bourgeons. A la quatriéme, l'arbre fut couvert de feuilles. Enfin on y vit des fleurs. Un Miniſtre Anglois, par un accès de zèle, arrêta ces opérations diaboliques.*

Les

Les Rajeputes ou Rasbouts, sujets des Rajas, anciens Princes des Indes diffèrent de ces sectes Banianes en ce qu'ils mangent de la chair, répandent le sang, & vivent de meurtres & de rapines. Ils sont néanmoins humains envers les bêtes & surtout envers les oiseaux, dans la persuasion que leurs ames entreront un jour dans ces petits corps. Leur héroïsme rappelle la valeur des premiers Indiens, & comme la guerre est presque leur unique métier, ils pourroient bien être issus de l'ancienne Caste militaire. Cette milice est si renommée, que le grand Mogol & la plûpart des autres Princes ont coutume d'en avoir un grand nombre à leur solde. Leurs veuves se brûlent avec le corps de leurs maris, à moins que dans le contrat de mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne les y forcera point. Cette précaution ne les déshonore pas.

Il y a dans l'Indostan & dans les provinces voisines des Gaures ou Parsis. On y distingue aussi deux autres sectes de payens dont les uns sont originaires de Moultan, & les autres du Bengale. Ceux-là tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, quoiqu'ils ayent beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. Dans leurs assemblées religieuses qui se

font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. La plûpart suivent la profession des armes.

La seconde secte qui porte le nom de Gentives abhorre l'effusion du sang, parce qu'elle reconnoît la métempsycose : aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi ces payens. Ils punissent rigoureusement l'adultere & n'attachent aucun deshonneur à la fornication. Quelques familles que l'on appelle parmi eux Bagavates, font profession de se prostituer ouvertement. Les jeunes Gentives d'une beauté distinguée, sont consacrées aux plaisirs de leurs idoles que leurs Bramines ont soin d'animer; il y a de ces femmes qui fiéres des faveurs de leurs Dieux, craindroient de se dégrader, si elles s'abaissoient à jetter les yeux sur des Gentils étrangers, des Chrétiens ou des Mahométans. Leur plus célèbre idole est celle de Jagannat, ville située sur le Golfe de Bengale. Dans une fête qui s'y donne tous les ans, une foule de fanatiques se précipite sous les roues du charriot dans lequel l'idole de Jagannat est portée par toute la ville. Cette coutume insensée a passé des Indes au Japon. Ces Gentils ont l'ame basse, ils sont d'une ignorance crasse & d'une simplicité aussi surprenante dans ce qui

regarde la vie civile que dans ce qui appartient à la religion, dont ils se reposent sur leurs prêtres. Ils croient que dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu qui s'en est associé plusieurs autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par de belles actions. Ils sont laboureurs ou tisserands. C'est de leurs manufactures que sortent les plus fines toiles de coton & les plus belles étoffes de soie. Les filles & les femmes ont la réputation d'être laborieuses & gaies dans le travail. J'ai vu cent fois, dit Schouten, des Gentives travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou ou à la mamelle. Les hommes paroissent lâches & paresseux à côté d'elles.

Les Molaks & les Théers forment deux sociétés fort obscures & généralement méprisées. Salmon rapporte que les premiers ont des fêtes semblables aux Bacchanales. Aurengzeb défendit sous peine de la vie des assemblées dans lesquelles ils se mêlent, hommes & femmes, pour se livrer mystérieusement à la débauche : mais toute l'autorité impériale n'a pu les abolir surtout dans les provinces éloignées de la capitale. Les Sectaires que Mandeslo appelle Théers, ne paroissent point différer des Pouliats du Mala-

HISTOIRE DES INDES.

bar & des Piriares de Golkonde. C'est une société d'hommes vils, employés aux plus basses fonctions, à nettoyer les puits, à exécuter les criminels, à écorcher les bêtes mortes dont ils mangent la chair. On ne connoît point leur religion, l'horreur que toutes les autres Castes ont pour eux, leur a fait donner le surnom *d'Alkores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des villes.

Les grandes pagodes des Banians ont assez généralement la forme d'une croix à branches égales, au cœur de laquelle s'éléve une tour, à plusieurs pans, qui offre des balcons saillans à chaque étage. Les dedans & les dehors sont ornés de figures d'animaux en relief. Au milieu de la pagode est un autel richement paré & tourné vers la principale porte du temple, de maniére que les femmes, les filles & les gens d'une certaine tribu qui n'ont pas la liberté d'entrer dans le sein de l'édifice, voient en face les idoles. Dans le vestibule, porche soutenu de piliers, un Bramine se tient auprès d'une grande cuve remplie de certaine matiére dont les Banians prosternés reçoivent l'empreinte. Les temples s'ouvrent avant le lever du soleil. Les adorateurs y entrent au bruit des instruments, avec une queue de paon ou quelqu'autre éventail à la

main pour écarter les insectes du Sanctuaire. Les temples des petites villes sont de misérables édifices, plus ressemblans à des fours qu'à des lieux sacrés. Il n'y a qu'une porte sans fenêtres. Le nombre en est presque infini. Les idoles offrent une variété confuse de représentations de toute espéce. Les autels en sont surchargés. Parmi celles qui ont une forme humaine, il y en a qui sont aussi hautes que le temple même. La plûpart sont assises les jambes en croix à la maniere du pays. On en voit quelques-unes d'argent ou d'or massif avec des yeux de diamans, des colliers de perles précieuses & un riche dais sur la tête soutenu de piliers d'or ou d'argent. Les dévotions Indiennes consistent dans des chants & des danses; dans des offrandes de riz, de laitage, de légumes dont les Bramines profitent; dans le soin d'orner les autels, de laver les idoles, de chasser de leur visage les mouches, de leur offrir de l'encens & des vœux. Ils attachent une sorte de sainteté & beaucoup de vertu aux choses que leurs prêtres font toucher aux idoles. Leurs pélerinages sont remarquables par la longueur des courses, par la multitude des voyageurs, & par la modestie de ces pieuses caravanes. Il

HISTOIRE DES INDES.

n'est pas rare de rencontrer dans les grandes routes des processions de quatre ou cinq mille pélerins qui entreprennent des voyages de plusieurs mois, portant sur des palekis ornés de brocard ou de velours à franges d'or, des pagodes couverts de grands parasols garnis de sonnettes d'or & d'argent. Dans tous les lieux où passent ces caravanes, le peuple s'empresse de leur présenter du tabac, des légumes & des boissons. Ces charités se pratiquent assez généralement envers les voyageurs de quelque religion qu'ils soient.

Il y a dans les Indes de parfaits Déistes qui réglés dans leurs mœurs, vivent dans une grande indifférence pour toutes les religions, mettant le christianisme & le paganisme sur le même pied. M. Ziengenbalg cité par la Croze, lequel avoit souvent disputé sans fruit contre ces gens-là, dit *qu'il se trouve dans les Indes des Mahométans qui sont dans les mêmes dispositions à l'égard des religions différentes.* Au rapport de Gervaise, *il y a*, au-delà du Gange, des Indiens qui rejetant les idoles, reconnoissent un premier être unique dans son espéce, qui a créé le monde pour son amusement, & aux yeux duquel toutes les religions sont bonnes, parce qu'elles tendent toutes au

même but qui eſt d'honorer l'être ſuprême, comme différentes routes conduiſent à une grande cité. En général tous les peuples Indiens établis en deça du Gange, loin de ſe conſidérer comme payens, mettent cette épithéte au nombre des plus groſſes injures, & ſoutiennent qu'on ne peut s'en ſervir qu'à l'égard des gens qui ne connoiſſent point l'être infiniment parfait & qui ne lui rendent aucun culte. Leurs Bramines ont, dit-on, chaſſé l'Athéiſme au-delà du Gange. Dans les Royaumes de Siam, de Laos, de Pégu, d'Arrakan, de Camboie, Dieu paroît être abſolument ignoré, ſi l'on s'en rapporte à la Loubére. Quoiqu'on y rencontre le culte des idoles & beaucoup d'opinions ſuperſtitieuſes. En parlant d'après cette opinion, je ſuis bien éloigné de la garantir. Cette accuſation d'Athéiſme eſt ſans doute uniquement fondée ſur ce que ces Indiens ne rendent aucun culte extérieur & fixe à un être ſuprême, d'où l'on a mal-à-propos conclu qu'ils en nioient & qu'ils en ignoroient l'exiſtence. On peut ne pas honorer cet être, parce qu'on le croit au-deſſus de nos hommages ; on peut ſe taire ſur ſon eſſence, parce qu'on déſeſpére de la connoître. Tels ſont les principes & les procédés de pluſieurs

ſectes Théiſtes des Indes & des autres pays. Retraçons une idée de la religion dominante de la ſeconde partie des Indes.

Le Dieu Viſtnou, ſelon les livres des Indiens du Malabar & du Coromandel, naquit dans la ſixiéme apparition ſous la figure d'un homme & ſous le nom de Vegouddova Avatarum. Il regnoit dans ce tems-là deux ſectes pernicieuſes, les Buddergueuls & les Schammanetgueuls, c'eſt-à dire, les ſectateurs de Budda & les Sammanéens dont la religion étoit la même. Pour les détruire, Vegouddova feignit au commencement d'être de leur ſecte; il vécut parmi eux à leur maniére, juſqu'à ce qu'ayant acquis aſſez de crédit, il inſtruiſit douze diſciples par le moyen deſquels il extermina entiérement cette religion, qui conſiſtoit à blaſphêmer les adorateurs de Viſtnou & d'Iſuren, à déteſter les Bramines, à ne faire aucun cas des purifications extérieures ni des cendres & des terres ſacrées, à ne mettre aucune différence entre les Caſtes, & à honorer des Idoles, quoique ſans aucune autre apparence de religion, c'eſt-à dire ſans doute, ſans le culte réglé d'une divinité ſuprême. Il n'y a point de ſignes qui ſouffrent plus d'interprétations diffé-

rentes que le culte extérieur. Combien de peuples ont élevé des statues même à des hommes vivans, sans dessein d'en faire des Dieux. A la Chine, on dédie des édifices sacrés aux Mandarins, on établit même dans ces lieux un culte accompagné de prosternations & de parfums, quelque loin que l'on soit de reconnoître dans ces Magistrats aucun caractère de divinité. Plusieurs Princes Chrétiens sont servis à genoux; en France, les députés du tiers-état parlent au Roi en cette posture. Dans nos églises, on donne de l'encens aux particuliers. Pour juger de ces signes équivoques, il faut considérer l'esprit de l'institution & l'intention de l'auteur. Or il est certain, comme on le verra plus bas, que les Indiens établis au-delà du Gange n'honorent point leurs idoles ou plutôt les personnages figurés par leurs idoles, comme des Dieux, & s'ils ont appliqué ce nom aux hommes à la mémoire desquels ils ont consacré des temples, c'est qu'ils n'en ont pas compris la force. Comme il paroît par les livres des Sammanéens qu'il n'y a pas six cents ans qu'il restoit des sectateurs de cette doctrine dans les Royaumes du Coromandel, on peut croire que la domination absolue

du paganisme moderne n'est guére ancienne que de six siécles dans ce pays-là. Il paroît que les Schammanes ou Sammanéens avoient été originairement Théistes, suivant le témoignage de plusieurs Auteurs anciens qui leur donnent une religion commune avec les Bramines. Dans les pays ou leur doctrine *s'est* refugiée, on a conservé l'opinion de la transmigration des ames.

Les Sammanéens étoient sectateurs de Boutta ou Boudda, au rapport de S. Clément d'Aléxandrie. On ne peut douter que l'intolérance quelquefois plus funeste à la vérité, lors-même qu'elle s'arme pour elle, qu'à l'erreur à laquelle elle intéresse l'humanité en la persécutant ; on ne peut douter, dis-je, que l'intolérance n'ait tenté de porter sa tyrannie jusque dans les consciences des partisans de cette doctrine. On peut voir dans les lettres du P. Pons, Jésuite, que les Brachmanes de l'école de Niagam, profitérent de leur faveur auprès des Princes pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs Royaumes. Le sang de l'Athée coula par les mains du Deïste, Balta fut le Prince qui se signala dans cette sacrilége inhumanité. J'appelle sacrilége, le plus affreux de tous les crimes qu'on fait com-

mettre à la religion elle-même. Ce Prince, pour se purifier de ces horreurs, se brûla en grande solemnité sur la côte d'Orixa.

Budda, dont le nom tient la place de celui de Mercure pour marquer le Mercredi chez les Malabares, dans l'Isle de Ceylan, chez les Siamois & même dans le Hanskrit, la langue sainte des Bramines, ne paroît pas différer du Sommonacodom des Siamois ni du Xaca des Japonnois, des Chinois & de divers peuples des Indes. Les Habitans du Royaume de Laos où les Talapoins Siamois vont étudier la religion & les sciences, se servent indifféremment de ces noms pour signifier leur idole. Il n'est pas possible d'assigner une époque fixe à ce législateur, on convient seulement qu'il a précédé de plusieurs siécles l'ére chrétienne. Tous les Auteurs le supposent né dans un Royaume situé au milieu des Indes, les uns à Ceylan, les autres à Siam. Voyez dans l'article du Japon les fables débitées au sujet de Xaca.

Les Siamois, dit expressément la Lonbére, n'ont nulle idée d'aucun Dieu. Le P. Tachard assure qu'après avoir examiné leur croyance avec toute l'attention possible, il s'est convaincu qu'ils admet-

toient un Dieu, être composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes en leur enseignant la véritable religion & les choses nécessaires pour bien vivre. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage des vertus morales dans le dégré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Sommonacodom la principale idole de la péninsule orientale étoit un Talapoin des forêts, suivant la signification du mot *Sommona* en langue balie. Cette idole s'appelle aussi *Pouti-Sat*, ou *Prapouti Tchaou*, excellent Seigneur, Seigneur Pouti; le nom de Pouti répond à celui de Bouda, chef des Sammanéens, que S. Clément d'Aléxandrie peint parfaitement ressemblans aux Talapoins des bois des Royaumes placés au-delà du Gange. Le mot Tchaou répond au Xaca ou Tchaca des Japonnois & au Tchékia des Chinois. Les Talapoins n'ont point d'autre nom en Siamois que *Tchaouca* ou *Tchaoucou*, Seigneur de moi, monseigneur.

Sommonacodom, suivant les livres balis, eut pour pere un Roi de Téve-Lancà, c'est-à-dire, de la célébre Ceylan, & pour mere Maha Maria ou Mania,

la grande Marie. Le nom de Marie a donné occasion aux Siamois de croire que Jésus-Christ étant fils d'une femme de ce nom, étoit leur Thevetat, frere scélérat de Sommonacodom qu'ils disent être puni en enfer d'un supplice qui tient de celui de la croix. Nous avons dit que les Portugais au commencement des découvertes trouvérent une idole nommée Marian. Tavernier décrit un temple du voisinage de Banarou dont l'idole représente une fille debout, sous le nom de Ram Marion, laquelle avoit élévé un enfant qui devint la victime de l'envie des Princes. Vistnou dans sa neuviéme incarnation porte le nom du héros Chrismen, comme on peut le voir dans une lettre du P. de Saignes, 24e Recueil des lettres édifiantes. La mere de Sommonacodom, dit un fameux Sancrat dans Tachard, étoit une fille retirée du monde qui étant un jour en priéres conçut sans perdre sa virginité, par le ministére d'un rayon du soleil. Elle mit son enfant sur le bouton d'une fleur qui s'épanouit d'elle même pour le recevoir, & ensuite le renferma comme dans un berceau. Cette fille disparut, enlevée à ce qu'on croit dans le ciel, sans avoir été exposée à la commune nécessité des autres hommes. Un saint Anachoréte

éleva l'enfant, & comme des Rois jaloux entendant que les peuples disoient entr'eux que le Roi des Rois étoit né, conjurérent sa perte, il s'en fut avec cet enfant dans un desert du Royaume de Camboie. Là Sommonacodom convainquit le bon vieillard de sa divinité par une foule de prodiges. Le merveilleux enfant revint à Siam à l'âge de douze ans ou environ. Sommonacodom se dégagea d'abord par des aumônes de tous les attachemens de la vie. Lorsqu'il eut donné tous ses biens, sa charité n'étant pas encore satisfaite, il s'arracha les yeux; il tua sa femme & ses enfans pour les donner à manger aux Talapoins. Ainsi des peuples qui ont la plus grande horreur pour le meurtre même des animaux, regardent d'exécrables parricides comme *les œuvres les plus méritoires de leur législateur*. Peut être, dit *la Loubére*, *pensent-ils qu'à titre de propriété un homme a autant de droit sur la vie de sa femme & sur celle de ses enfans qu'il leur semble qu'il en a sur la sienne propre*. Sommonacodom, s'étant fait Talapoin par les pratiques de la vie parfaite, en acquit tous les priviléges. Il se trouva doué d'une si grande force qu'il vainquit en combat singulier les hommes

les plus robuſtes de ſon tems, tels que Prà-Aria-Seria, qui avoit quarante braſſes de haut. Le victorieux champion ſe rendoit auſſi grand & auſſi petit qu'il le vouloit. Ayant donné à ſon corps une entiére agilité, il ſe tranſportoit dans un clin d'œil d'un lieu à un autre, pour prêcher la vertu à toutes les nations. Cet homme parfait pénétra le paſſé, l'avenir & tous les myſtéres de la nature. Il eut deux principaux diſciples, Prà-Moglà & Prà-Saribout, dont on place les Statues derriere la ſienne ſur le même autel. Prà-Moglà, à la priere des Dames, renverſa la terre pour prendre le feu de l'enfer. Il le prit en effet dans le creux de ſa main, mais lorſqu'il eſſaya de l'éteindre dans les riviéres, ce feu les ſécha. Prà-Pouti Tchaou ou Sommonacodom lui dit que les hommes deviendroient trop méchans, s'ils perdoient la crainte de ce ſupplice. Ce maître de vertus commit pourtant la faute de tuer un Man, ſon ennemi; & à cauſe que l'ame de ce Man étoit alors, il n'importe comment, dans le corps d'un cochon, le ſaint meurtrier, en punition de ſa faute, gagna, en mangeant de la chair de cochon, une colique dont il mourut en diſparoiſſant tout d'un coup comme une étincelle. Avant ſon dernier

soupir, il ordonna qu'on lui consacrât des temples & des statues.

Depuis sa mort, il est dans un état de repos que les Siamois expriment par le mot Nireupan, mot que les Portugais ont rendu par celui d'anéantissement, sans en connoître la force. Sommonacodom, *dans* le néant mystique, n'a ni pouvoir, *ni* action, ni félicité. Néanmoins les Siamois lui adressent des prieres comme à un être aussi puissant qu'heureux, soit que leur doctrine ne s'accorde point avec elle-même, soit qu'ils portent leur culte au-delà de leur doctrine, entraînés par le sentiment du besoin qui conduit naturellement l'homme aux pieds de l'être supérieur. On peut parvenir au Nireupan dès cette vie, par la pratique de la contemplation & des vertus les plus austéres, accompagnées d'un parfait détachement de ce monde. Ce néant, au rapport de Navarrete, est considéré par les Indiens, comme une espéce d'être sans entendement, sans volonté, sans force, sans pouvoir, quoiqu'il soit pur, subtil, infini, incorruptible, très-parfait. C'est proprement une maniére d'être apathique, un quiétisme, un état d'insensibilité ou plutôt d'extase, un bonheur consistant dans une contemplation indépendante de l'u-

ſage des ſens. Mais quel eſt l'objet de cette contemplation, dans laquelle l'homme s'anéantit en quelque ſorte ? Si ces peuples avoient eu une exacte connoiſſance de Dieu, ils auroient pu s'élever juſqu'à l'idée ſublime du paradis de la vraie religion. Si leur théologie étoit plus profondément examinée, on trouveroit peut-être dans leur Nireupan, la réunion de l'ame à l'être ſuprême, ſuivant les idées des philoſophes de l'Indoſtan, dont il a été parlé ci-deſſus. Les Siamois croient, comme tout le reſte des Indiens, que l'objet particulier de leur culte n'a aucun droit ſur les hommages des autres nations. Des peuples qui n'honorent que des hommes de leur pays & à titre de modéles, de légiſlateurs, de bienfaiteurs propres, ne peuvent aſſujettir à leur religion les étrangers, puiſque les relations de leurs Dieux ou idoles ne s'étendent point au-dehors. Aux yeux d'une nation qui n'enveloppe point l'univers moral dans le ſein d'un Dieu unique, l'auteur & la fin de toutes choſes, il ne ſçauroit y avoir ni foi ni culte qui doive être la foi & le culte de toutes les nations. Qu'on démontre aux Indiens les abſurdités, les contrariétés, les ignorances groſſieres de leurs livres, ils ne les rejetteront pas pour

cela, non-seulement parce qu'on ne parvient pas à désabuser des hommes qui croient à cause qu'ils ne sçavent pas douter, mais encore parce qu'ils prétendront que si leurs livres ne sont pas la vérité même, elle n'est nulle part, & qu'étant faits pour eux par des hommes extraordinaires de leur nation, ils sont les meilleurs qu'ils puissent suivre.

Le P. Tachard dit que les *Docteurs* Siamois comparent la mort à un flambeau éteint ou au sommeil qui nous rend insensibles aux maux de la vie, avec cette différence qu'en mourant, Dieu en est délivré pour toujours, au lieu que pour les hommes ce sommeil n'en est qu'une suspension passagere. Depuis que Sommonacodom avoit aspiré à devenir Dieu, il étoit revenu 550 fois au monde, sous différentes figures, & à chaque renaissance, il avoit toujours été le premier, le Prince des animaux dont il portoit le corps. Les divinités qui se sont succédées sur la terre, n'ont regné que jusqu'à ce que le nombre des élus que leurs mérites devoient sanctifier fut entiérement rempli; après quoi disparoissant du monde, elles tomboient dans un repos, qui est bien opposé à l'anéantissement. La divinité qui succéde à celle qui vient de dis-

paroître, entre dans tous ses droits & gouverne l'univers à sa place.

Les Indiens dont nous examinons la religion, attendent un autre homme miraculeux comme leur Prà-Pouti-Sat, prédit & nommé Prà-Narotte, par Prà-Pouti-Sat lui-même. Prà Narotte consommera sa vertu en donnant, comme son précurseur, ses enfans à manger aux Talapoins. Cette attente d'un nouveau Dieu, si l'on peut employer ici ce terme, les rend attentifs & crédules, toutes les fois qu'on leur propose quelque personnage extraordinaire, sur-tout si ce personnage est entiérement stupide, parce que l'entiere stupidité ressemble, à ce qu'ils se figurent, à l'inaction & à l'impassibilité du Nireupan. Un jeune garçon né muet & si hébété qu'il ne sembloit avoir rien d'humain que la figure, jetta les Siamois dans un vertige religieux contre lequel il fallut employer la violence des châtimens. Les Bonzes de la Cochinchine s'enrichirent avec un enfant stupide qu'ils présenterent à l'adoration des peuples, & qu'ils brûlerent après lui avoir ravi l'usage des sens par un breuvage, comme s'il étoit dans le Nireupan. La stupidité, à un certain âge, passe chez les Turcs pour un des caractéres des Emirs issus de Mahomet.

HISTOIRE DES INDES.

J'ai déja parlé des cinq préceptes négatifs auxquels se réduit la morale Indienne : ne point tuer, ne rien dérober, ne commettre aucune impureté, ne point mentir, ne point boire de laou ou liqueur enivrante. Le précepte contre l'impureté s'étend chez quelques peuples, non-seulement à l'adultere mais à tout commerce charnel & au mariage même. Au-delà du Gange, le célibat est un état de perfection & le mariage un état de péché. Les philosophes Chinois disent que la femme est en soi une chose mauvaise, & qu'il n'en faut point garder dès qu'on a des enfans qui puissent rendre à leurs ancêtres les devoirs que la religion juge nécessaires au repos des morts.

Le premier précepte pris rigoureusement défend non-seulement de tuer les hommes & les animaux, mais encore de détruire les plantes & les semences, ce qui réduiroit l'homme à vivre de fruit. Il défend non-seulement de détruire les plantes & les semences, mais encore, quelque *autre* chose que ce soit, parce que les Indiens croient toute la nature animée, ce qui réduiroit l'homme à se détruire lui-même par l'inaction. Ils supposent tous comme les nations de l'antiquité les plus admirées, que les astres, les montagnes, les

riviéres, & en particulier le Gange, peuvent penser, parler, se marier, & avoir des enfans. Cependant par l'opinion de la métempsycose, l'homicide même seroit souvent louable, puisqu'il délivreroit certaines ames d'une vie malheureuse. Cette raison qui engage les Chinois à tuer leurs enfans n'a point d'effet sur l'esprit des Siamois & de leurs voisins qui répondent, sans resoudre la difficulté, que c'est toujours offenser les ames que de les déloger par force. Mais il est permis, selon eux de disposer, de sa propre vie, tant parce qu'on est Maître de soi-même que parce que le sacrifice acquiert à l'ame de nouveaux dégrés de vertu & de bonheur. Ainsi les Siamois, les Péguans, les Arrakanois, les Malabares mêmes, & plusieurs autres peuples, se pendent à des arbres, se brûlent, se font écraser sous les roues des chariots de leurs idoles. Ceux qui ne sçavent comment concilier cette étrange conduite avec le respect singulier de ces gentils pour la vie des insectes mêmes, ne les accuseroient point d'inconséquence & de contradiction, s'ils étoient instruits de leur philosophie. Dans les cantons où les femmes se brûlent avec les cadavres de leurs maris, la religion regarde cette pratique non comme

une peine, mais comme une action glorieuſe & ſuivie d'un grand bonheur. On croit auſſi qu'elle ſera très-avantageuſe aux enfans, & en effet les enfans de celles qui ſe livrent à la mort, ſont recherchés par les familles les plus diſtinguées de leurs tribus, ou même admis dans une tribu ſupérieure. D'ailleurs les femmes ne ſont point conduites par force ſur le bucher, leur ſort eſt à leur choix : il eſt vrai que ſouvent la ſuperſtition fait violence à la nature. Il eſt faux qu'une veuve qui refuſe de ſe brûler avec le cadavre de ſon mari, ſoit notée d'infamie & chaſſée de ſa Tribu. Dans les pays ſoumis à des Princes Mahométans, les Indiennes ſont obligées de demander la permiſſion de ſe brûler aux Gouverneurs qui tentent toutes les voies de la douceur pour les guérir de leur folie. La crainte d'une révolte empêche le gouvernement d'abolir cette coutume, trop chere aux idolâtres dont il faut tolérer la religion. Les Sçavans de l'Indoſtan diſent qu'après que Brama fut mort, ſes femmes furent ſi ſenſibles à ſa perte, qu'elles réſolurent de mêler leurs cendres avec les ſiennes. Celles des principaux Officiers, jalouſes de montrer à leurs maris la même affection, imitérent cet exemple glorieux. Les

Brames déclarérent que les ames de ces héroïnes avoient achevé leurs transmigrations d'épreuve, pour entrer dans le cercle des purifications; & aussi-tôt ils fixérent les cérémonies du sacrifice qu'ils prétendirent autoriser par des passages obscurs du Beth de Brama. La suite de l'exemple & de la doctrine fut que toutes les femmes regardérent comme un acte aussi utile qu'honorable pour elles, de s'immoler à Dieu & aux mânes de leurs époux. Les Indiens d'au-delà du Gange n'ont jamais reçu, que l'on sçache, cette pratique. Au lieu que les autres brûlent avec les morts, les animaux & les meubles qui étoient à leur usage, ceux-ci, par une sage économie, ont établi qu'il suffisoit de brûler ces mêmes choses figurées en papier découpé & souvent doré ou peint. On peut conclure de l'usage de brûler généralement les meubles & les animaux dont les morts se servoient pendant leur vie, que les femmes n'ont pas été enveloppées dans ce sacrifice, pour garantir les maris de leur trahison, comme on l'a dit, malgré la preuve tirée de la liberté qu'elles ont de ne pas le faire & de la gloire qu'elles acquiérent en le faisant. On a cru que ce qui périroit avec les hommes renaîtroit avec eux, pour satisfaire leurs besoins dans l'autre vie, & l'on aura

HISTOIRE DES INDES.

attaché à leur ſort ce qu'ils avoient de plus cher. C'étoit l'opinion des Gaulois qui avoient la même coutume. Dans l'Indoſtan, l'on croit que l'eſprit qui habitoit dans le corps des femmes va rejoindre celui de leurs maris dans un état de purification, lorſqu'elles ſe brûlent avec eux. Dans pluſieurs cantons de l'Inde, *les* femmes eſclaves ſuivent quel*quefois* volontairement leur maîtreſſe à *la* mort. On a vu les domeſtiques s'y engager au Japon. Il n'eſt pas ſans exemple aux Indes, qu'un mari ſe conſume avec ſa femme par l'eſpérance d'aller jouir avec elle d'une autre vie.

En général les Indiens ont plus d'horreur du ſang que de la mort même, comme ſi l'ame étoit principalement dans le ſang ou qu'elle ne fut que le ſang même. De-là leur horreur pour les ſupplices dans leſquels le ſang eſt répandu, tandis qu'ils n'ont aucun ſcrupule à brûler ou à étouffer les criminels. L'ame, ſuivant les Indiens & tous les Orien*taux*, eſt une ſubſtance exactement con*formée* comme le corps, mais d'une matiére aſſez ſubtile pour ſe dérober à l'attouchement & à la vue. Tels étoient les mânes & les ombres des Grecs & des Romains. Les Orientaux donnent aux ames, ſans

ſçavoir

ſçavoir pourquoi, une figure humaine, quoiqu'ils les ſuppoſent également propres à entrer dans toutes ſortes de corps. Lorſque les Mancheoux voulurent forcer les Chinois à ſe raſer les cheveux à la Tartare, pluſieurs d'entr'eux aimérent mieux ſouffrir la mort, que d'aller, diſoient-ils, en l'autre monde paroître tondus devant leurs Ancêtres; s'imaginant que l'on raſoit la tête de l'ame en raſant celle du corps. Loin d'avoir un penchant naturel pour les corps, les ames ſouffrent d'y être renfermées, & elles n'y ſont que pour expier leurs péchés. Leur vrai enfer conſiſte dans des tranſmigrations éternelles, qui ne ſeront point terminées par le niteupan ou parfait repos. Il n'y a point d'autre juge des actions humaines, à ce qu'ils croient, que la fatalité. Il eſt dans leurs ſyſtêmes des ſympathies ſecrettes mais certaines, entre la vertu & le bonheur, entre le vice & le malheur, ſuivant leſquelles la vertu eſt toujours récompenſée & le vice toujours puni. Ainſi la juſtice diſtributive eſt auſſi exactement obſervée qu'elle le ſeroit par l'être le plus juſte & le plus intelligent; puiſque les œuvres bonnes ou mauvaiſes ont eſſentiellement une propriété corporelle qui a la force de faire aux hommes le

bien ou le mal qu'ils méritent, comme les choses pesantes ont un principe qui les détermine à descendre, & les choses légeres un autre qui les détermine à monter. Si le méchant prospére dans ce monde, c'est qu'il y jouit de la récompense qu'il a méritée en une autre vie par de bonnes actions. Si la vie de l'homme est mêlée de bien & de mal, c'est que tout homme a bien & mal fait, quand il a autrefois vécu. La vie a donc deux rapports l'un à une vie antérieure comme récompense, l'autre à une vie nouvelle comme mérite.

Les Indiens ne croient point que l'exacte vertu soit faite pour tout le monde, ils n'en jugent capables que les Talapoins. Le métier des séculiers, disent-ils, est de pécher, & celui des prêtres de ne point pécher & de faire pénitence pour ceux qui péchent. La peine nécessairement attachée au péché peut passer du coupable sur l'innocent, si l'innocent s'y soumet pour délivrer le coupable; il faut donc que les Talapoins soient plus purs que ceux dont ils expient les péchés. Ces hommes qui portent les iniquités des autres se contentent de s'abstenir de mauvaises actions, mais ils n'ont point de scrupule à les faire commettre aux séculiers pour en profiter. Ils ne feront pas

bouillir du riz pour leur nourriture, parce que c'eſt le faire mourir; mais ils chargeront de ce péché leurs Tapacaous ou domeſtiques ſéculiers, ou les enfans Talapoins qu'ils élévent. Les ſéculiers n'obſervent ni n'éludent les préceptes que par la crainte des châtimens publics ou par un éloignement naturel pour la mauvaiſe action. Ils rachétent leurs péchés par de bonnes œuvres, qui conſiſtent principalement à donner aux temples & aux Talapoins, ſuivant la maxime que l'aumône rachéte les péchés. Les Moines qui ſe croient ſeuls vertueux, ſe permettent en conſéquence tout l'orgueil poſſible vis-à vis des ſéculiers. Ils ſe croient diſpenſés de l'humilité par les humiliations. Ces peuples ont des idées de preſque toutes les vertus, & ils n'en ont preſque aucune qui ſoit exacte; car ils portent ſuperſtitieuſement les unes au-delà de leurs bornes, & pour les autres, ils demeurent au deſſous de la juſte meſure.

Un Talapôin péche, s'il joue de quelque inſtrument; ſi étant aſſis, il n'a pas les jambes croiſées; s'il cultive la terre, car c'eſt manquer de reſpect pour cet élément; s'il a pluſieurs vêtemens; ſi quand il a mangé, il recueille les reſtes pour le lendemain; s'il mange quelque choſe

qui ne lui ait pas été offert les mains jointes; s'il ſonge en dormant qu'il voit une femme & que le ſonge l'éveille; s'il urine ſur le feu, ſur la terre, ou dans l'eau, car c'eſt détruire ou corrompre ces élémens; s'il ſe frotte le corps contre quelque choſe; s'il reçoit quoi que ce ſoit de la main d'une femme; s'il n'aime pas tout le monde également; s'il fait une idole, car l'idole étant au-deſſus de l'homme, il y a de l'incongruité qu'elle en ſoit l'ouvrage, & il faut laiſſer ce péché aux ſéculiers pour leſquels il eſt inévitable; s'il ſe découvre dans les rues une partie du corps; s'il éléve la voix en riant; s'il s'attriſte de la mort de ſes parens, car il n'eſt pas permis aux Crengs, *c'eſt-à-dire*, aux Saints de pleurer les Cahats ou pécheurs; s'il ignore de certains nombres ou calculs; s'il fait du bruit avec ſes pieds, quand il entre dans une maiſon; s'il dort ſur quelque choſe d'élevé; s'il cauſe avec quelqu'un en mangeant; s'il laiſſe tomber du riz de ſa cuiller; s'il prend les vêtemens d'un mort, leſquels ne ſont pas encore percés; s'il met la main dans la marmite; s'il dort dans un lieu où d'autres ont couché enſemble, &c. Les Talapoins de Siam doivent, ſous peine de feu, garder exactement le célibat, tant qu'ils

demeurent dans leur profeſſion : comme elle leur donne de grands priviléges, les Princes ont grand ſoin d'empêcher qu'elle ne devienne trop commode, principalement ſur l'article de la chaſteté. On les a ſoumis à des examens de ſcience, après leſquels on les réduit à la condition ſéculiére, s'ils n'ont pas été jugés aſſez inſtruits. Il leur eſt défendu de ſe mêler d'affaires d'état ; ſoit que ce ſoin ait paru à leurs chefs entraîner trop de diſtraction, & attirer l'envie ſur ceux qui en ſont chargés ; ſoit qu'une ſage politique ait inſpiré aux Princes d'éloigner du gouvernement des gens qui ont tant de pouvoir ſur l'eſprit des peuples.

Les Talapoins des villes vivent dans des Vats ou Couvens. Ils ſont moins eſtimés que ceux des bois, parce que ceux-ci ménent une vie beaucoup plus dure & qui ſeroit intolérable dans des climats moins chauds, & pour des hommes naturellement moins frugals. Il y a dans leurs maiſons des cellules pour des Talapoines, dont l'âge avancé paroît une caution ſuffiſante de continence. Ils inſtruiſent la jeuneſſe & ils élévent des enfans dans leurs Couvents pour leur état. Les ſupérieurs des communautés les plus conſidérables s'appellant Sancrats. On a comparé

les Sancrats aux Evêques ; mais quoiqu'eux seuls puissent faire des Talapoins, ils n'ont aucune jurisdiction sur le peuple ni même sur les Talapoins d'un autre couvent. Tous ces supérieurs sont indépendans les uns des autres. Le corps seroit trop à craindre, s'il n'avoit qu'une tête, & s'il agissoit toujours de concert & par les mêmes maximes. L'esprit de l'institut est de se nourrir des péchés du peuple. L'objet de plusieurs de ces Religieux est d'amasser de l'argent pour retourner ensuite à la vie séculiere. Ils prêchent, & leurs sermons leur attirent beaucoup d'aumônes. Il y en a qui poussent leur carême jusqu'à cent jours de jeûne. Les Siamois citent des exemples de Talapoins qui ont passé tout ce temps là sans manger, mais ils attribuent ces jeûnes à magie. Ils portent un chapelet sur lequel ils prononcent des paroles balies. Leur habit ou pagne est composé de quatre piéces. Ils se rasent la barbe, la tête & les sourcils. Les jours où ils font cette opération sont des jours de dévotion pour le peuple, & de présens pour eux. Il y a des temps où les Talapoins lavent leurs Idoles & leurs Sancrats avec des eaux parfumées. Le peuple les lave à leur tour, & ensuite dans les familles, les enfans lavent leurs

parens, ſans égard pour le ſexe. Leur régle les aſſujettit à une eſpéce de confeſſion, mais qui conſiſte à dire plutôt ce qu'ils n'ont pas fait que ce qu'ils ont fait de mal. Il y a des cantons dans les Indes où les Talapoins ſe marient, mangent de la viande, & tuent même des animaux pour des ſacrifices. L'habit, les couvens & les temples des Talapoins ſont inviolables, quoiqu'on trouve dans les révolutions des exemples contraires. Un Prince qui uſurpe une couronne ne croiroit pas pouvoir attenter sûrement à la perſonne d'un Talapoin de la famille Royale, ſi par adreſſe il ne l'avoit engagé à quitter cette profeſſion.

La plus grande partie de ces opinions & de ces coutumes ſont communes aux Royaumes de Siam, de Pégu, d'Arrakan, de Laos, &c. Dans le pays d'Arrakan, les prêtres portent le nom de Raulins & ſe diviſent en trois ordres, ſous les noms de Pongrins, de Pangians & de Xoxoms, tous ſoumis à un ſeul chef, raſés & vêtus de jaune comme les Talapoins Siamois. S'ils manquent à l'obſervation du célibat, ils ſont ſeulement réduits à l'état de laïques. Les Pongrins portent une eſpéce de mitre. Outre les idoles des temples qui ſont en ſi grand nombre qu'on en

compte jusqu'à vingt mille dans un seul; chaque maison a les siennes, auxquelles les habitans ne manquent pas d'offrir une partie des alimens qu'on leur sert, & dont ils portent les marques imprimées avec un fer chaud sur le bras ou sur l'épaule. Ils jurent par ces Dieux domestiques. Dans le Pégu, la vénération qu'on a pour les Talapoins est portée si loin, qu'on se fait un honneur de boire de l'eau, dans laquelle ils ont lavé leurs mains. Sheldon ne donne à ce peuple ni temple ni culte régulier: c'est une erreur occasionnée par l'ignorance dans laquelle il étoit de l'ancienne religion du pays; car il ne voit dans le Pégu que la doctrine des deux principes, l'un auteur du bien, l'autre auteur du mal, dans laquelle il confond des dogmes de la religion Siamoise. Les partisans de Sommonacodom adorent Samsai, autre divinité Siamoise; Prà Prumb, Dieu des Camboiens; Kiakiac & Dagun, Dieux particuliers aux Péguans. Kiakiac dont ont voit une statue colossale de 60 pieds, dort, suivant eux, depuis 606 ans; il sortira de ce sommeil pour détruire le monde; Dagun en rassemblera les débris pour en former un monde nouveau. La secte Manichéene est si fortement pénétrée de la crainte du démon, qu'elle

croit voir ce cruel ennemi dans tout homme d'une figure extraordinaire. Ces idolâtres ont coutume, au commencement de l'année, de ramasser une bonne provision de vivres qu'ils abandonnent à l'avidité du génie infernal, espérant par ce sacrifice l'engager à les laisser tranquilles le reste de l'année. Ils ont une si haute opinion de la sainteté des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés. Les singes n'ont pas moins de part à leur vénération.

La religion dominante de cette contrée de l'Inde, religion conforme à celle des Bonzes de la Chine & du Japon, a peut-être pris son origine dans le Tibet, d'où elle se sera répandue dans d'autres Provinces de l'Inde, à la Chine, au Japon & dans la Tartarie occidentale, d'une extrêmité à l'autre. Les prêtres des Indes & de la Chine étoient autrefois soumis au grand-Lama, comme à leur grand prêtre ou pontife universel, ainsi que les Lamas du Tibet & de la Tartarie, qu'il est aisé de reconnoître dans les Bonzes & dans les Talapoins. Avec des dogmes semblables, l'église du Tibet a une forme beaucoup plus régulière & plus parfaite que les autres, si l'on en excepte celle du Japon, établie sur le même modéle. Enfin la plû-

part des institutions religieuses que l'on voit éparses dans les Royaumes voisins du Tibet, se trouvent réunies en un systême dans ce pays. Il semble qu'il est naturel d'en conclure que les Indiens de Pégu, de Siam, &c. en se séparant de la communion des Tibetans, ont altéré leur religion pour l'accommoder à leur *génie* ou aux circonstances, pendant que la Métropole pour laquelle elle avoit été instituée, l'a conservée dans sa forme primitive. Les Japonnois, sectateurs de Xaca, qui comme on l'a vu, est incontestablement le même que le Buddo des Indiens, le Sommonacodom des Siamois, le Fo ou le Xekia des Chinois, ont dans leur culte & dans leur hiérarchie une conformité presqu'entiere avec les sectateurs de La ; d'ailleurs ils reconnoissent qu'ils ont reçu leur religion des Indiens.

La, appellé Fo par les Chinois, est l'objet principal du culte des habitans du Tibet. C'étoit un Prince qui naquit 1026 ans avant l'ere chrétienne & qui regna dans une partie de l'Inde, que les uns nomment Chang-Tyen Cho, & d'autres Si-Tyen. Il se fit passer pour un Dieu qui s'étoit revêtu de la chair humaine. A sa mort, on prétendit qu'il n'avoit disparu que pour un temps & qu'il reparoîtroit

bientôt. Ses disciples sont persuadés, suivant une tradition confirmée par les écrits de leurs anciens auteurs, qu'il apparut au jour marqué. L'imposture est renouvellée dans toutes les occasions où elle demande d'être soutenue, c'est-à-dire, à la mort de chaque successeur du prétendu Dieu; de sorte que La ne cesse pas de vivre & d'être corporellement présent dans la personne du Lama-Dalay. Les prêtres expliquent ces incarnations par la doctrine de la transmigration des ames, dont ils disent que La fut l'inventeur. Cependant le Jésuite Desideri assure dans le 15[e] tome du recueil des Lettres édifiantes, que les habitans du Tibet rejettent la métempsycose, ainsi que la polygamie & la distinction des viandes défendues. Bentink, dans son Histoire des Turcs, des Mongols, &c. remarque que si la transmigration est la doctrine commune du Tibet, les plus habiles néanmoins croient que l'ame ne passe pas réellement d'un corps dans un autre, mais seulement ses facultés. La transmigration des ames admise dans cette religion, ne se fait que dans les corps humains & non dans ceux des animaux, suivant l'observation du P. Regis, qui concilie l'opposition apparente de quelques autres écrivains. Au rapport de De-

sideri, ces peuples reconnoissent un Dieu sous le nom de Konchok, Konju, suivant le P. Grueber. On donne au grand Lama, ce surnom qui signifie *éternel* & & qui ne doit être qu'une qualification de La. On adore aussi un être nommé Urghien, homme Dieu, né d'une fleur, comme Brama. Cependant il y a des statues représentans une femme avec une fleur à la main, laquelle passe pour la mere d'Urghien. Les Mahométans de la petite Bukkarie croient que la mere d'Isa ou de Jesus conçut en flairant une fleur. On peut se rappeller que les Siamois donnent à la mere de Sommonacodom le nom de Maria. Quelquefois, dit Desideri, ces peuples nomment Dieu Konchok-Chik, le seul Dieu & quelquefois ils l'appellent Konchok-Sum, Dieu Trion. Ils ont l'usage d'une sorte de chapelet, sur lequel ils répétent sans cesse *om*, *ha*, *hum*. Le premier de ces trois mots signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire pouvoir; le second, la parole; le troisiéme, le cœur ou l'amour. Suivant le P. d'Andrade, ils disent que Dieu est un en trois personnes, dont la premiere s'appelle Lama Konioc, pere éternel; la seconde, Chokonioc, le grand livre; la troisiéme, Sanguya Konioc, la vision & l'amour de la gloire.

La ſeconde perſonne eſt l'auteur & la parole même de leur loi. Elle a répandu ſon ſang pour le genre humain, ayant été percé de cloux. Dans leurs livres, on la trouve étendue ſur une croix. Leur principale idole qui s'appelle Menippe ou Manipa, a trois têtes de différentes formes. C'eſt devant cette idole que le peuple obſerve des rites ſacrés, avec quantité de danſes & de mouvemens ridicules en criant, ô Manipe Mihum, ou Manipe ſauvez-nous. Le grand Lama célèbre une eſpéce de ſacrifice avec du pain & du vin, dont il prend une petite quantité & diſtribue le reſte aux Lamas préſens à la cérémonie.

Le grand Lama, ou Lama Dalay, pere ou prêtre univerſel, poſſéde dans l'opinion de ceux qui le regardent comme le Dieu Fo incarné, toutes les perfections de la divinité, ſur-tout la ſcience univerſelle & la connoiſſance la plus intime des ſecrets du cœur. Les Chinois l'appellent Ho-Fo, le Fo-vivant. On le nomme le pere céleſte, Dieu le pere. Lorſqu'il paroît mourir, il ne fait que changer d'habitation; & le corps fortuné qui doit lui ſervir de réſidence eſt révélé par certains ſignes que les prêtres Tartares ſont obligés d'apprendre des autres Lamas, parce

qu'ils sçavent seul quel est l'enfant destiné à remplacer le grand Lama. Ce souverain pontife, lorsqu'il se croit près de sa mort, assemble ordinairement son conseil, pour déclarer que son ame doit passer dans le corps de tel enfant nouvellement né. Lorsque ce jeune Dieu que les Lamas élevent, est parvenu à l'âge de six ou sept ans, on lui présente quelques meubles du mort mêlés avec les siens; s'il les distingue, c'est une preuve manifeste de la transmigration. Grueber raconte que le grand Lama se tient assis dans un profond appartement de son palais, orné d'or & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, sur une espéce de lit couvert d'une précieuse tapisserie. En approchant de lui, ses adorateurs baissent la tête jusqu'à terre & lui baisent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le visage couvert, & les Lamas qui le servent expliquent ses oracles. On a soin de lui choisir un successeur, dont la figure ressemble à la sienne; ainsi les peuples le croient toujours vivant & immortel. Les Indiens & sur-tout les Tartares viennent avec un zèle singulier recevoir sa bénédiction. Ces aveugles pélerins ne manquent pas de relever ce qu'ils ont souffert pendant leur voyage. Les

Khans & les autres Princes ne ſont pas plus diſpenſés de ces adorations que les plus vils de leurs ſujets, & ils ne ſont pas traités avec moins de hauteur par le pontiſe, qui ne daigne pas même leur rendre le ſalut. A peine fit-il un leger mouvement, comme s'il eût voulu ſe lever, lorſque l'Ambaſſadeur de l'Empereur Kang-Hi lui offrit l'hommage de ſon maître. Les grands du Tibet ſe procurent avec beaucoup d'empreſſement quelque partie des excrémens du grand Lama, pour les porter autour du cou en forme de reliques & pour en aſſaiſonner leurs alimens. On croit qu'ils garantiſſent, ainſi que ſon urine, de toutes les infirmités corporelles. La grande faveur qu'il daigne accorder, c'eſt de mettre la main ſur la tête de ſes adorateurs, qui ſe croient abſous par là de tous leurs péchés. Les Rois qui ſont profeſſion de ſon culte, tels que les Khans Tartares & l'Empereur de la Chine, ne manquent point en montant ſur le trône, de lui envoyer des Ambaſſadeurs avec de riches préſens, pour demander ſa bénédiction, qu'ils croient néceſſaire au bonheur de leur regne. Ce Pontife qui n'étoit d'abord qu'une puiſſance ſpirituelle, eſt devenu par degrés un Prince témporel aſſez redoutable.

Bentink affirme avec plusieurs voyageurs sensés, que les Lamas Tartares soutiennent fortement la nécessité d'adorer un seul Dieu; qu'ils regardent le Dalay Lama & les Kutuktus, ses vicaires, comme des serviteurs privilégiés auxquels ce Dieu se communique pour l'instruction & pour l'utilité des hommes; & que les images qu'ils honorent ne sont que des représentations de la divinité ou des saints, exposées à la vue du peuple pour lui rappeller ses devoirs. Cet Auteur ajoute qu'ils enseignent & qu'ils pratiquent les trois grands préceptes fondamentaux, qui consistent à honorer Dieu, à n'offenser personne & à rendre à chacun ce qui lui est dû. La plûpart des Missionnaires accusent les Lamas d'être livrés à la débauche. D'autres écrivains protestent que cette accusation blesse la justice. Ces prêtres remplissent les premiers postes auprès des Princes, occupent les premieres places dans les assemblées & ont quelque teinture des Sciences. Le Capucin Horace de la Penna, dont la relation représente le grand Lama & les Princes du Tibet, disposés par sa mission terminée en 1741, à recevoir le Christianisme, dit que le Tibet a des colléges & des universités où l'on apprend ce qui concerne la religion du pays.

On voit au Tibet une hiérarchie eccléſiaſtique compoſée de divers officiers qui répondent à nos archevêques, à nos évêques & à nos prêtres. On y voit auſſi des abbés & des abbeſſes, des prieurs, des provinciaux & d'autres ſupérieurs dans les mêmes degrés pour le gouvernement du clergé régulier. Les Lamas ſont vêtus de laine. Outre le chapeau, ils portent divers ornemens de tête, ſuivant leurs dignités. Le plus remarquable eſt celui qui reſſemble à la mitre de nos évêques. La couleur de l'habit du grand Lama eſt rouge. Bentink & Deſideri diſent que les moines & les religieuſes du Tibet font des vœux comme les nôtres. Ils ont ſans ceſſe entre les mains un grand chapelet, ſur lequel ils récitent continuellement des prieres.

Il paroît que le Prête-Jean dont Marco-Polo & tant d'autres voyageurs ont parlé, eſt le grand Lama, qui à cauſe de la reſſemblance de ſa religion avec le Chriſtianiſme, aura été repréſenté par les Neſtoriens & regardé par les Mahométans comme un Prince Chrétien. En effet Carpini & Zakut placent ce Prête-Jean dans la grande Inde, qui juſqu'à préſent a compris le Tibet, du moins en grande partie. Rubruquis place ſon pays au ſud des montagnes de

HISTOIRE DES INDES.

Karakitay, ce qui s'accorde avec la situation du Tibet. Il est probable que ce Prête-Jean est le Vut de Rubruquis, l'Unad de Zabut, l'Ung de Marco-Polo & d'Abulfiaradge, le Vang des Auteurs Chinois, c'est-à-dire, un Khan des Karaïtes, nommé prêtre par les Nestoriens dont on prétend qu'il professoit les dogmes, & tué par Genghiskhan. Hayton, ne se bornant pas à reconnoître pour Chrétiens Ung ou Vangkhan & toute sa tribu, assure que Kublay, conquérant de la Chine & Houlagou, son frere, qui regna sous lui dans la Perse, furent convertis à la foi chrétienne. Mais, dit l'Historien des voyages, on ne trouve rien dans l'Histoire qui favorise cette opinion, à moins que les Bonzes ne fussent Chrétiens, car les Historiens Chinois reprochent à Kublay de leur avoir été trop attaché. Voyez dans l'article de la Chine ce que nous avons dit, après M. de Guignes, sur le Christianisme des Bonzes; les observations présentes prêtent de fortes couleurs de vraisemblance à cette opinion, sur-tout si on les rapproche des réflexions que nous avons faites sur la religion de Xaca telle qu'elle est au Japon. Il est difficile de ne pas reconnoître le Christianisme & l'Eglise Romaine comme la source dans

laquelle une main impure a puisé le culte répandu dans les Indes, la Tartarie, la Chine & le Japon.

Le célèbre P. Gerbillon qui a tant voyagé dans la Chine & dans la Tartarie à la suite ou par ordre de l'Empereur Kang-Hi, remarque avec étonnement que les Lamas ont l'usage de l'eau-bénite, le chant dans le service ecclésiastique, la priere pour les morts & des habillemens semblables à ceux des Apôtres, ainsi que la mitre des Evêques, sans parler de la ressemblance du grand Lama avec le Pontife de Rome. Le P. Grueber va plus loin. Il assure que sans avoir jamais eu de liaison avec aucun Européen, leur religion s'accorde sur tous les points essentiels avec l'Eglise Romaine. Outre le sacrifice du pain & du vin, ils ont l'usage de l'extrême-onction, la bénédiction des mariages, les processions, les reliques des Saints, les priéres pour les malades, les monastéres, les jeûnes, les mortifications, sur-tout par l'usage de la discipline, la consécration des Evêques, les missions. Je ne rapporte rien, dit Grueber, que sur le témoignage de mes propres yeux. Horace de la Penna, autre témoin oculaire, dit que la religion du Tibet est une image de celle de Rome. On y croit un Dieu, une Trinité, un pa-

radis, un enfer, un purgatoire, mais avec un mélange de fables. Je ne sçais si l'on y connoît le dogme de la résurrection des corps, mais au rapport de Knox, il est admis par les Insulaires de Ceylan, lieu de la naissance de Buddou, Sommonacodom & sans doute La. Les sacrifices pour les morts, les aumônes, les *vœux* du Monachisme, l'ordre *hiérarchique*, *la* confession dont les Lamas *reçoivent* le pouvoir de l'Evêque, l'eau bénite, le signe de la croix, le chapelet & beaucoup d'autres pratiques chrétiennes; tant de traits réunis forment un corps de ressemblance trop singulier & trop frappant pour révoquer en doute la prédication de l'évangile dans le Tibet ou dans les contrées voisines. Aussi dans la relation de l'Ambassade Russienne de 1623, liton à l'occasion des Lamas ou Moines Mongols, qu'ils prétendent que leur religion est la même que la nôtre, avec cette différence que les Moines Russiens sont noirs & que ceux de leur religion *sont* blancs. Les Lamas, rapporte Desideri, nous ont assuré que les livres de leur loi ou de leur religion, ressemblent aux nôtres. Le Roi & plusieurs de ses courtisans nous regardoient comme des Lamas de la loi de Jesus-Christ. Les Chinois, au

rapport du P. Gaubil, donnent aux Lamas du Tibet le nom de Bonzes de l'oueſt ; & ſouvent ils ont pris les Miſſionnaires Chrétiens pour des Bonzes de l'oueſt ou des Lamas & pour des Mahométans. Le P. Andrada entreprit le voyage du Tibet ſur ce qu'il avoit entendu dire que les habitans de cette contrée faiſoient profeſſion du Chriſtianiſme.

Le P. Grueber ne croit pas qu'il y ait jamais eu aucun Européen, avant lui, qui ait porté la religion chrétienne dans le Tibet, & le P. Gaubil ne conçoit pas comment on pourroit jamais ſe perſuader qu'il y ait des nations chrétiennes dans l'Orient, à moins que la réalité de cette ſuppoſition ne ſoit prouvée comme un fait. Cette ſuppoſition paroît l'être par les probabilités que l'on vient d'accumuler. Quoi qu'en diſe la Croze, il eſt difficile de ſe refuſer aux témoignages des anciens Hiſtoriens & de la tradition ſur l'Apoſtolat de S. Thomas dans les contrées de l'Orient. Euſébe atteſte que les écrits des anciens en faiſoient foi. La prédication de S. Thomas aux Indes étoit ſi généralement reconnue dès le troiſiéme ſiécle, que Manès, qui s'étoit choiſi des Apôtres comme un ſecond Meſſie, envoya aux Indes un nommé Thomas, dans l'eſpé-

HISTOIRE DES INDES.

rance peut-être que son disciple seroit un jour confondu avec le disciple de Jesus-Christ, idée que Cave, Auteur protestant, insinue. En effet le Manichéisme se trouve répandu dans toutes les Indes. Mr Maigrot, Evêque de Conon & Vicaire apostolique, cité & suivi par la *Croze*, prétend que les Missionnaires *ont pris* pour l'Apôtre S. Thomas, un certain Tamo, l'un des plus insignes *fripons* qui soient jamais entrés dans la Chine, lequel s'est fait chef d'un rameau de la secte de Foe vers l'an 582. La tradition de l'Eglise, celle des Chrétiens du Malabar & le témoignage unanime des voyageurs, détruisent cette prétention destituée de fondement. S. Jerôme assure dans sa septiéme lettre, que tous les jours, Frunence, Evêque des Indes, recevoit à Jérusalem des Moines de cette contrée qui venoient visiter les lieux saints. Ce furent des Religieux des Indes qui apporterent à l'Empereur Justinien des œufs de ver à *soie*. Cosmas d'Alexandrie qui parcourut les Indes vers le milieu du sixiéme siécle, y vit un nombre infini d'Eglises, d'Evêques, de Fidéles, de Martyrs, de Moines & de Solitaires. Marco-Polo rapporta, dans le 13e siécle, que les Indiens du Malabar conservoient le corps de S. Thomas &

qu'ils l'honoroient avec beaucoup de zèle. Les habitans de Méliapour & de Cochin en parlerent ainsi aux Portugais. L'Arménien Hayton dit que cet Apôtre avoit converti plusieurs Provinces des Indes, mais que la foi s'y étoit presqu'évanouie, à cause que ces pays sont éloignés des lieux où la religion chrétienne est généralement professée. Depuis la découverte des Indes, les voyageurs Européens ont tous attesté la tradition du pays.

Le Nestorianisme s'introduisit de bonne heure dans les contrées de l'Inde les plus opposées. Le Patriarche de Seleucie, centre de cette communion, donnoit la mission aux Evêques d'Orient par le moyen de deux Primats, l'un des Indes, l'autre du Katai. Ces prêtres Nestoriens inspirerent à leurs Prosélytes tant de haine pour la communion de l'Occident, que, suivant les meilleures relations, les Chrétiens des Indes en étoient remplis, quand les Portugais s'y établirent & que leur attachement au schisme forme le plus grand obstacle à leur conversion. Il est certain que le Christianisme Nestorien fleurissoit dans la Tartarie, avant le regne de Genghiskan. Le Prête-Jean, dont on vient de parler, l'avoit étendu & affermi dans les contrées de l'Inde voisines de la Chine &

de la Tartarie. Les députés que la Cour de France & celle de Rome envoyerent en Tartarie, peu de temps après cet événement, rapporterent qu'ils y avoient trouvé un grand nombre de Chrétiens, mais infectés des erreurs de Nestorius & d'autres erreurs encore plus pernicieuses. Ces *faits* incontestables étayés des *ressemblances* que nous avons remarquées, *prouvent* invinciblement que le *Christianisme* est connu aux Indes depuis un grand nombre de siécles & que la religion du Tibet n'en doit être qu'une corruption.

Lorsque le Portugais Cabral arriva aux Indes, en 1500, deux Chrétiens de Cranganor lui assurerent qu'ils avoient une Eglise avec des croix, mais *sans* images & sans cloches; qu'ils avoient leur Pape, sous lequel étoient dix Cardinaux & deux Patriarches, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques; que cette Cour ecclésiastique résidoit en Arménie, où les Evêques de Cranganor alloient *recevoir* leur dignité & leur *consécration*; que la jurisdiction du Pontife *s'étendoit* fort loin dans l'Inde & dans le Katai; que les deux Patriarches faisoient leur résidence dans ces contrées; que leur Pape portoit le nom de Catholique; & que la tonsure

tonſure du Clergé étoit en forme de croix.

Les Chrétiens de S. Thomas ſe rendirent ſi puiſſans dans le Malabar, qu'ils ſecouerent le joug des Princes infidéles. Le premier Roi de leur religion s'appelloit Baliarté; il prenoit le titre de Roi des Chrétiens de S. Thomas. Ils ſe conſerverent quelque temps dans l'indépendance des Infidéles, juſqu'à ce qu'un de leurs Rois, qui, ſelon une coutume établie dans les Indes, avoit adopté pour fils le Roi de Dampier, mourut ſans enfans. Ce Roi payen lui ſuccéda dans tous ſes droits ſur les Chrétiens des Indes. Par une adoption ſemblable, ils paſſerent enſuite ſous la juriſdiction du Roi de Cochin, auquel ils étoient pour la plûpart ſoumis, lorſque les Portugais arriverent aux Indes. Vaſco de Gama, ayant paru devant Cochin avec une flotte, les Chrétiens lui envoyerent des députés, par leſquels ils lui repréſentoient que, puiſqu'il étoit vaſſal d'un Roi Chrétien, au nom duquel il venoit conquérir les Indes, ils le prioient de les honorer de ſa protection & de celle de ſon Roi, duquel dès-lors, dit Gouvéa, ils ſe déclaroient les vaſſaux. Ces députés préſenterent à l'Amiral Portugais un bâton, dont les extrémités

garnies d'argent, étoient surmontées de trois clochettes. C'étoit, disoient-ils, le sceptre de leurs Rois, dont le dernier étoit mort peu de temps avant l'arrivée des Portugais. Comme il n'y avoit dans toutes les Provinces des Indes, aucune trace du Christianisme qui fut exempte d'erreur, les Missionnaires Portugais s'attacherent à soumettre les Chrétiens du Malabar à l'Eglise Romaine. Les Caçanares, prêtres de ces Chrétiens, leur opposerent beaucoup de résistance. Don Menezès, Archevêque de Goa, se signala dans cette entreprise, principalement par le synode de Dampier, tenu en 1599. L'Histoire du Christianisme des Indes par la Croze, n'est presque que l'Histoire satyrique de ce synode.

Les Missionnaires Européens se sont empressés à l'envi de prêcher l'Evangile dans les Indes & dans tout l'Orient; ils ont eu différens succès, suivant les circonstances, suivant que ces Princes leur ont accordé ou refusé leur protection. Tout le monde connoît les grandes conversions opérées dans ce pays par S. François Xavier, dont tant d'hommes Evangéliques ont suivi les traces. Mais ces premiers succès avoient besoin de nouveaux succès pour ne pas s'évanouir. Le grand œuvre

HISTOIRE DES INDES.

de la miſſion n'eſt point de faire des proſélytes, une ſeule prédication peut opérer cet effet, c'eſt de former des établiſſemens ſtables, à l'ombre deſquels la foi s'éleve & s'affermit ; cet ouvrage demande un concours de circonſtances favorables, qui paroît demander les ſoins d'une providence jalouſe de la réuſſite. Le zèle eſt, comme le courage, plein d'eſpérance, il brûle d'entreprendre, il exécute avec activité par l'aſcendant qu'il a ſur les conſciences, il s'éblouit par ſes premiers avantages; mais il n'a rien fait, tant qu'il lui reſte quelque choſe à faire. L'Hiſtoire des miſſions eſt ordinairement l'Hiſtoire d'une grande entrepriſe formée avec de petits moyens, qui s'épuiſent même par des efforts heureux & brillans, avant qu'elle ſoit conſommée, ſi le ciel, par des ſecours extraordinaires, ne la conduit lui-même à ſa fin.

La religion Chrétienne avoit à vaincre dans les Indes, non-ſeulement une religion naturaliſée, en quelque ſorte, par une longue ſuite de ſiécles, non-ſeulement une religion jalouſe & puiſſante, telle que le Mahométiſme, mais encore des préjugés directement conçus contre elle avec une ſorte de juſtice, par exemple, ſur la cruauté & le débordement des

Européens établis dans ces contrées. Elle avoit non-seulement à renverser les religions regnantes, mais encore à dompter le climat, mais encore à changer les mœurs, & cela chez une espéce d'hommes en qui l'éducation & l'habitude formoient une seconde nature & une sorte d'instinct, au-dessus duquel la paresse, l'ignorance, la stupidité & l'entêtement qui en résulte, ne leur permettent guere de s'élever. Il est aisé de comprendre de quelle conséquence il sera toujours que les Missionnaires connoissent parfaitement les mœurs de ces peuples & qu'ils s'y accommodent, autant qu'il est possible, sans blesser la religion. Constance, Ministre du Roi de Siam, disoit aux Jésuites, au rapport du P. Tachard, que pour la conversion des Siamois, il ne suffisoit point de gagner leur estime & leur affection par le zèle, par la douceur & par la science si propre d'ailleurs à prévenir les esprits en faveur de leurs opinions. Il jugeoit qu'outre l'observatoire qui donneroit aux peuples une haute idée de leur capacité, il falloit que les Missionnaires eussent une maison, dans laquelle ils menassent la vie austére & retirée des Talapoins, sous l'habit même de ces prêtres Gentils. Cette conduite avoit réussi aux Jésuites Portugais. Dans le Ma-

duré, où ces Religieux avoient passé plusieurs années sans recueillir aucun fruit de leurs travaux, le P. de Nobilibus présuma que revêtu de l'habit de Bramine, il pourroit s'attirer la confiance de la nation. En effet il se mit à parcourir presque nud les sables brûlans du pays & à se nourrir avec un excès de frugalité, qui paroît intolérable, & l'on dit que par ce moyen, il convertit près de 40 mille ames. Cette conduite fut approuvée à Rome par le tribunal de la propagation de la foi, sur l'exposition que l'habit particulier des Bramines n'étoit pas une marque de religion, mais d'une noblesse & d'une qualité distinguée.

Je suis convaincu, dit la Loubere, que le véritable secret de s'insinuer dans l'esprit de ces peuples, supposé qu'on n'ait pas le don des miracles, c'est de ne les contrarier en rien directement, mais de leur faire voir, comme sans y penser, leurs erreurs dans leurs sciences. C'est de changer les termes de leur culte le moins qu'il est possible, de donner au vrai Dieu des noms qui signifient dans la langue du pays ce qu'il y a de plus digne de vénération, tel que le mot *Prà* en Siamois; comme les Allemands lui donnent le nom de Gott, qui signifioit Mercure; comme

on lui donne les noms de Theos & de Deus, qui signifioient en Gréce & en Italie de fausses divinités; mais en même temps il faudroit leur apprendre à attacher à ces noms l'idée entiére de la divinité, idée d'autant plus aisée à recevoir qu'elle ne fait que relever & embellir les basses idées des faux Dieux. Il faudroit, ajoute cet écrivain, leur parler avec estime de Brama, de Sommonacodom & des autres objets de leur culte. Il faudroit, puisqu'ils se scandaliseroient si nous paroissions scandalisés des honneurs qu'ils rendent à la vertu de ces hommes, convenir qu'ils ont eu de grandes lumiéres naturelles & des intentions dignes de louanges, mais leur insinuer qu'étant hommes, ils se sont trompés sur des choses importantes au salut. Et à cet aveuglement près, pourquoi ne loueroit-on pas les législateurs de l'Orient aussi bien que les législateurs Grecs, de ce qu'ils se sont appliqués à inspirer aux peuples ce qui leur a paru le plus vertueux & le plus propre à les maintenir dans la paix & l'innocence? Pourquoi les blâmeroit-on des fables qu'une longue suite de siécles pleins d'ignorance a inventées sur leur sujet, &c? Enfin » comme les Apôtres & les premiers » Chrétiens, lors même que Dieu ap-

» puyoit leur prédication par tant de mer-
» veilles, ne découvroient pas tout d'un
» coup aux payens tous les mystéres que
» nous adorons, mais leur déroboient
» long temps & aux Catéchumenes mêmes
» la connoissance de ceux qui pouvoient
» les scandaliser, il me semble à plus
» forte raison que les Missionnaires qui
» n'ont pas le don des miracles, ne doivent
» pas découvrir d'abord aux Orientaux ni
» tous les mystères, ni toutes les parties
» du Christianisme ».

En suivant ces maximes ou peut-être en leur donnant trop d'étendue, des Missionnaires ont mérité l'animadversion du Saint Siége. Ils ont été accusés, non-seulement de favoriser l'Idolâtrie à la Chine & au Malabar, mais encore de la mêler avec le Christianisme. Dans la congrégation tenue à Rome en 1645, sur le culte de Confucius & des ancêtres, il fut agité plusieurs questions relatives aux coutumes observées par les Jésuites dans la prédication de l'Evangile au Malabar. En 1669, le Pape Clément IX rendit, sur l'avis de la même congrégation divers décrets, qu'il enjoignit à tous les ordres d'observer. En 1704, M. le Cardinal de Tournon donna à Pondichéri un Mandement, par lequel il condamna diverses

cérémonies, conservées pour ménager l'esprit des Payens. En 1706, Clément XI confirma le Mandement de M. de Tournon; ainsi que Benoît XIII, en 1727; Clément XII en 1734 & 1739. Enfin en 1744, Benoît XIV, par la Bulle connue sous le nom *Omnium sollicitudinum*, a renouvellé en termes exprès tous les décrets rendus dans cette cause, jusqu'au Mandement du Cardinal de Tournon inclusivement. Un extrait de cette derniere piéce sur laquelle toutes les autres sont fondées, donnera une idée suffisante des matiéres controversées dans cette dispute.

» Nous ordonnons, dit ce célèbre Cardinal, que dans la collation du baptême, » on pratique toutes les cérémonies, spécialement celles de la salive, du sel & » du souffle, que l'Eglise Catholique a » reçues de la tradition apostolique.... » Comme c'est la coutume du pays que » les enfans, dans l'âge le plus tendre, » contractent des mariages indissolubles » par l'imposition du *Tally*, médaille que » l'époux attache au cou de l'épouse, nous » défendons que ces mariages, qui sont » nuls avant l'âge prescrit par l'Eglise, se » pratiquent parmi les Chrétiens. Et » comme suivant les plus sçavans sec» tateurs de cette religion impie, le Tally

» est une image, quoiqu'informe de l'idole » Pullear ou Pillayar, qui préside, selon » eux, aux cérémonies nuptiales, il est » indécent que des femmes Chrétiennes » le portent à leur cou; pour se distinguer » des filles, elles n'auront qu'à se servir » de Tallys, sur lesquels l'image de la » croix ou quelqu'autre représentation » chrétienne sera empreinte... Toutes les » cérémonies anciennes étant infectées » des erreurs du Paganisme, les Mission» naires en retrancheront tout ce qu'il y » aura de superstitieux, le rameau de » l'arbre Aresciomaran, le nombre des » plats, la qualité des mêts, l'usage de » certains vases; les cercles qui se font sur » la tête des époux pour détourner les » maléfices; le fruit du coco, dont les » Gentils tirent des augures, suivant la » maniére dont il se casse ».

» Les femmes ne seront point exclues » du Sacrement de pénitence, quand elles « éprouveront les infirmités ordinaires de » leur sexe; elles n'observeront point, » suivant la coutume des Gentils, les » jours de leur purification. C'est une pra» tique tout-à-fait contraire à l'honnêteté, » dont une Vierge Chrétienne doit faire » profession, que la premiere fois que » l'âge de la fécondité se déclare chez

» elle, elle le publie impudemment &
» que dans sa maison, il se fasse, suivant
» la coutume des Payens, une fête sur un
» sujet si honteux... Cette pratique pa-
» roît avoir été introduite par l'impudence
» des Gentils, qui ont voulu par-là di-
» minuer la sage retenue que la nature &
» la modestie inspirent à une fille, *afin*
» d'avoir ensuite la liberté de *les solli-*
» *citer* effrontément aux plus *grands* dé-
» sordres ».

» Nous ne pouvons pas souffrir que les
» Médecins spirituels refusent de rendre
» aux malades, pour le salut de leur ame,
» les devoirs de la charité auxquels les
» Médecins Gentils, quoique de *caste*
» noble, ne dédaignent pas de s'abaisser
» pour procurer le salut du corps à ces
» mêmes malades, quoiqu'ils soient de la
» condition la plus abjecte, que l'on ap-
» pelle des Pareas... ».

» Nous enjoignons aux Missionnaires
» de défendre aux joueurs d'instrumens
» de jouer aux fêtes & aux sacrifices des
» Idoles, sous prétexte de l'espéce de ser-
» vitude qu'ils ont contractée envers le
» public... Nous leur défendons de bé-
» nir les cendres faites de fiente de vache,
» & aux fidéles de les appliquer sur leur
» front, parce-que ces cendres ont du

» rapport à la pénitence impie instituée
» par Rutren. Nous leur défendons de
» même de porter aucune des marques
» que les Indiens ont coutume de porter
» sur quelque partie de leur corps ».

Au commencement de ce siécle, le Roi de Danemarck établit une mission Luthérienne à Tranquebar, ville du Coromandel, dont les Danois sont en possession depuis 1621. M. Barthelemi Ziégenbald & M. Henri Plutschau furent les premiers ouvriers qui jetterent en 1706 les fondemens de cette entreprise, que les Anglois favoriserent par leurs libéralités. » Ces Missionnaires, dit M. Francke, » leur maître de théologie, dans l'Histoire » de la mission Danoise, imprimée à Génève en 1745, prêcherent l'Evangile » aux Payens avec un zèle qui n'avoit » point encore eu d'exemple dans les » Indes, & leurs prédications eurent un » succès très-heureux. Le nombre d'Indiens qu'ils convertirent, les Eglises » qu'ils fonderent en divers lieux, la traduction de l'écriture sainte en plusieurs langues, la façon dont ils s'y » prirent pour répandre de côté & d'autre » l'Evangile, l'établissement des écoles » pour l'instruction de la jeunesse, la manière de préparer & d'instruire ceux des

» Néophytes qui avoient le plus de ta-
» lens, à être les uns régens d'école & les
» autres docteurs de l'Eglise ; enfin les
» fruits qu'ils ont retirés de leurs tra-
» vaux, en faveur du Christianisme, sont
» autant d'événemens qui doivent inté-
» resser les Chrétiens ». Ce sont les paroles de M. Francke. On peut juger du succès de cette mission par l'état que donnent ses Panégiristes des personnes qu'elle a converties à la religion, sur la fin de l'année 1753, on en comptoit à Tranquebar 9825, à Madras 1133 & à Goudelour 768.

Le Mahométisme, plus analogue au climat & aux mœurs des Indes que la religion chrétienne, s'est d'autant plus facilement répandu dans ces régions orientales, que des Princes qui la professoient y ont fait de vastes conquêtes & qu'une foule d'Arabes, de Persans & de Tartares de cette religion ne cesse de s'y établir tous les jours. Dans l'Indostan, c'est entre les mains des Mahométans ou des Maures que réside toute l'autorité, non-seulement pour l'administration des affaires politiques, mais pour tout ce qui concerne le commerce & les finances. Comme les Indiens sont ou suspects au Prince ou peu propres au Gouvernement, les Persans

remplissent les premieres charges de la Cour & de l'armée. Les Mogols sont Sunnites. On assure que les Rois de Comorin, de Java, des Maldives, d'Achem, de Bantam, de Macassar, &c. sont aussi purs Mahométans. Leurs sujets ne sont pas toujours de la même croyance, quoiqu'assez généralement ils soient, au dehors, de la religion du Prince, mais le Gouvernement leur laisse la liberté de conscience. Les colonies Arabes qui se sont trouvées dans toutes les villes maritimes des Indes à la découverte des Portugais, ont donné lieu de croire qu'ils y étoient d'abord venus par mer & qu'ils les avoient établies à peu-près comme les Portugais, ont conquis & peuplé une grande étendue de pays depuis le Cap Boïador jusqu'à la Chine. Mais il paroît, suivant les observations de l'Abbé Renaudôt, dans sa dissertation sur l'entrée des Mahométans à la Chine, que ces peuplades ont été fort différentes. Les Arabes étoient établis à Mozambique & à Sofala, sur la côte orientale de l'Afrique, avant la découverte du Cap de Bonne-Espérance. La force des armes les avoit mis en possession de tous les pays situés jusqu'à l'Indus; ils avoient même passé ce fleuve de bonne heure, delà il leur étoit facile d'aller par

terre de Royaume en Royaume jusqu'aux extrêmités de l'Orient. S'ils avoient eu de grandes flottes pour se rendre maîtres de la mer, ils auroient pu conquérir toute cette vaste région.

Depuis l'Indus jusqu'au Cap Comorin, les Portugais trouverent des Négres d'Afrique établis en plusieurs endroits, *mais* particuliérement dans les Etats du Zamorin. Les petits Souverains de cette côte qui étoient continuellement en guerre, attiroient à leur service les Maures qui passoient pour les meilleurs soldats de ces contrées. Au-delà du Cap Comorin, sur la côte & dans les Isles du côté de l'Orient, les Portugais ne virent plus un si grand nombre de Mahométans, quoiqu'il y en eût à Malaca, dans l'Isle de Sumatra & aux Moluques. Ces voyages de long cours n'étoient ni si sûrs ni si fréquens, & les marchands se voyoient obligés de séjourner dans les principales échelles où ils prenoient des femmes qui les fixoient, ainsi que la faveur des Princes intéressés à attirer dans leurs ports le commerce de l'Arabie, de la Perse, de l'Afrique & de l'Europe. Ces Princes idolâtres, assez indifférens sur toutes les religions qui n'auroient point troublé leurs Etats, permettoient à leurs sujets d'embrasser le Maho-

métisme, dans l'espérance de mériter par-là la protection des Sultans Arabes ou Turcs. Dans des temps difficiles, il y en eut qui embrasserent cette religion pour joindre à leur parti les Maures, qui bientôt peuplerent des villes entieres & une partie des plus considérables. Lorsqu'ils furent élevés aux premieres charges dans les Cours, l'Alcoran domina. Ce fut ainsi que l'intérêt du commerce & le secours des Maures engagerent les Rois de Tidor, de Ternate & du reste des Moluques à recevoir le Mahométisme.

A ce premier moyen d'introduire leur religion dans les Indes, les Maures en joignirent un autre qui ne fut pas moins efficace par la maniére adroite & subtile dont ils l'employerent; ce fut la prédication de leur Dervischs ou Faquirs, qui loin de condamner ouvertement le culte établi, s'abstenoient au contraire de tout ce qui pouvoit choquer ceux dont ils appréhendoient la puissance & les oppositions, en attendant que l'esprit du Prince fût disposé à recevoir leurs dogmes. Les Maures, quand ils avoient soumis un pays à leur religion, se rendoient facilement maîtres du commerce, ce puissant intérêt aiguillonnoit leur zèle. Sous prétexte de défendre les Princes leurs amis & leurs

freres, ils les appelloient leurs compatriotes & ils devenoient quelquefois si redoutables qu'ils commandoient dans les ports où ils n'avoient été reçus que comme marchands. Dans cet état florissant de leurs affaires, il ne leur étoit pas difficile d'attirer à leur religion plusieurs personnes, entr'autres les esclaves & les métifs qui devenoient par là exempt de tributs, suivant le privilége accordé aux Mahométans pour les appeller dans les échelles. Depuis la découverte des Indes par les Européens, le Mahométisme n'a pas cessé de faire de nouveaux progrès, parce qu'il est tolérant dans toutes ces contrées, qu'il se plie aux usages reçus & qu'il ne gêne point les passions favorites.

Les Arabes ont eu si peu de scrupule sur la maniére d'établir leur religion aux Indes, qu'on y voit presque dans tous les pays Mahométans, les superstitions de l'Idolâtrie mêlées avec les leurs. C'est ainsi que l'on voit aux Moluques d'anciennes familles se glorifier de tirer leur origine des anciens Dieux du pays, sans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Maldives sont peut-être de toutes les Isles celles où le Mahométisme s'étoit conservé le plus pur, du moins dans les premiers temps

de son introduction. Ceux qui avoient fait le voyage de la Mecque & de Medine étoient appellés Agis ou Saints, titre accompagné de priviléges & d'honneurs auxquels le défaut de naissance n'étoit point un obstacle. La plûpart des Javanois professent aussi la loi de Mahomet : ceux du milieu des terres sont payens & fort attachés au dogme de la métempsicose. Comme les conquérans étrangers se sont presque bornés à envahir les côtes des Isles, l'idolâtrie s'est refugiée & maintenue dans le centre, pendant que la religion Chrétienne ou la Mahométane s'établissoient sur les bords.

Un culte presque généralement reçu autrefois dans les Indes & encore conservé dans la plûpart des pays idolâtres, c'est celui du soleil & de la lune. On les adore encore dans le Malabar & dans presque toute cette partie du continent. Avant que les Espagnols eussent conquis les Philippines, les Insulaires honoroient, avec les Astres, un Dieu fabricateur, les animaux, les oiseaux, les rochers, les rivieres & autres choses naturelles ou des Dieux présidens sur ces objets. Il n'y avoit point de vieil arbre auquel on ne rendît des honneurs divins, c'étoit un sacrilége d'en couper. Cette superstition n'est pas

HISTOIRE DES INDES.

tout-à-fait détruite. Ces Indiens croient voir encore sur la cime de ces arbres, des Tibalang, fantômes d'une figure gigantesque. Ils reconnoissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Suivant l'ancienne croyance des habitans de Macassar, le soleil & la lune ont toujours exercé la suprême puissance dans le ciel; ils avoient vécu en bonne intelligence jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, dans laquelle le soleil blessa la lune qui accoucha de la terre. Elle doit pareillement accoucher de plusieurs autres mondes à mesure que le feu du soleil consumera ceux qui subsistent. Ces astres ayant reconnu par une expérience commune, que le monde avoit besoin de leurs influences, se sont reconciliés, à condition qu'ils en partageroient l'Empire. Ils étoient l'unique objet de l'adoration des Macassarois, avant qu'ils connussent le Christianisme, auquel le Mahométisme a succédé dans leur Isle. Si par hazard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leurs prieres, ils les supposoient irrités & ils se hâtoient de rentrer dans leurs maisons pour se prosterner devant leurs images. L'opinion de la métempsycose étant établie parmi eux, ils auroient cru commettre un grand crime s'ils avoient tué quelqu'animal; mais ils

se faisoient un devoir de les immoler & à leur défaut leurs propres enfans, au soleil & à la lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de tout ce qu'ils possédoient à l'heureuse fécondité de leurs influences. Les peres de familles offroient les sacrifices particuliers devant la porte de leurs maisons.

Les Chingulais adorent le soleil & la lune sous les noms d'Irri & de Handa, ainsi que le Dieu Ossa-Polla-Maups, créateur du ciel & de la terre & le Dieu Buddou, sauveur des ames. Cette derniere divinité, descendue autrefois sur la terre, se montroit souvent sous un grand arbre nommé Bogaha, qui est depuis ce temps-là un des objets de leur culte. Elle remonta au ciel du sommet d'une montagne, où l'on voit encore l'empreinte de ses pieds. Le nombre des pagodes de Ceylan surpasse l'idée qu'on peut s'en former. On y sacrifie beaucoup de coqs au diable, qui, suivant l'opinion générale adoptée par le bon homme Knox, exerce sur les Chingulais un cruel empire. Il pousse, dit-il, la nuit des cris si effroyables que les chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit. Ce voyageur Protestant & d'ailleurs sensé, s'imagine avoir souvent vu des hommes & des femmes si étrange-

ment possédés qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que leurs agitations venoient d'une cause surnaturelle. Les démons partagent aussi les principaux soins des habitans de l'Isle d'Amboine, les Indiens les plus superstitieusement dévoués à la nécromanie & à tous les présages. Qu'une femme meure enceinte ou en couche, les Amboiniens croient qu'elle se change en une espéce de démon, dont ils font des récits aussi absurdes que leurs précautions pour éviter ce malheur. On ne leur fait pas plaisir de louer leurs enfans, parce qu'ils craignent que ce ne soit dans le dessein de les ensorceler. Lorsqu'un enfant éternue, on se sert d'une espéce d'imprécation pour conjurer l'esprit malin, qui cherche à le faire mourir. Les personnes mêmes qui ont embrassé le Christianisme ne sont pas exemptes de ces superstitions. Le culte du démon est répandu dans toutes les parties des Indes.

Le commerce des Indes paroît trop manifestement avantageux, pour que les Juifs ne l'aient point entrepris de bonne heure. C'est une ancienne tradition qu'une partie des Juifs réduits en captivité du tems de Salmanasar passa dans le Royaume de Kachemire, & que les Kachemi-

riens en descendent. Bernier dit qu'en effet ces Indiens lui parurent Juifs à leur port & à leur physionomie. Quoique tout le pays soit Mahométan ou Gentil, il y reste quelques traces de Judaïsme. Le Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut l'Asie vers la fin du douziéme siécle, dit dans sa relation, que dans un lieu qui, suivant les Indiens, ne peut être que le Cap Comorin près de l'Isle de Ceylan, il y avoit à Katiphan, la Capitale, 50 mille Juifs qu'il juge descendus des tribus transplantées par Salmanasar. On a remarqué que cet Auteur se rendoit souvent suspect d'altérer la vérité, en tâchant de faire croire que les Juifs possédent des états, pour éluder les oracles prophétiques. Hamilton prétend que le pays de Cranganor a longtemps appartenu à une République Juive, composée de 80 mille familles. Il ajoute que les Juifs de Cochin conservent dans leur Synagogue un journal des événemens les plus remarquables de leur histoire depuis Nabuchodonosor, gravé sur des tables de cuivre. M. Van Rhede, un des directeurs du comptoir Hollandois de Cochin, en a fait un extrait dans la langue de son pays. Suivant ces tables, les premiers fondateurs de leur colonie, furent envoyés par Manassé, fameux Capitaine Chaldéen, dont

HISTOIRE DES INDES.

ils se vantent de descendre. Leur nombre s'accrut insensiblement; ils s'enrichirent par le commerce, ils achetérent la Souveraineté de Cranganor, & leur état, suivant le récit d'Hamilton, fut détruit à peu-près comme on le voit dans la piéce rapportée par M. Dupin dans l'histoire des *Juifs*. Je ne sçais, dit ce sçavant Auteur, ce que l'on doit penser d'une longue lettre que les Juifs de Cochin écrivirent, il y a quelques années, en hébreu à la Synagogue d'Amsterdam. Ils y disent qu'ils se sont retirés aux Indes dans le tems que les Romains conquirent la Terre Sainte. Que dans l'espace de mille ans, ils ont eu 72 Rois, & que leur état s'étant affoibli par une division élevée parmi eux par la jalousie de deux fréres aspirans à la couronne, les Princes voisins les subjuguérent, & depuis ce tems, ils ont été soumis aux Indiens. Il est certain que les Juifs se sont formé de grands établissemens dans la partie méridionale de l'Inde. Ils en ont à Cochin, à Goa même, malgré le Tribunal de l'Inquisition, & dans plusieurs villes du Malabar. Leurs Synagogues sont nombreuses & publiques, mais ils ont corrompu dans leur service les anciennes institutions. Tous les jours, il arrive dans cette contrée des Juifs de la Palef-

tine, ſoit pour y commercer, ſoit pour ſe fixer dans un des plus beaux cantons du Royaume de Cochin qu'ils ont obtenu du Prince. Le Juif Samuel Caſtoel étoit Gouverneur de la Capitale, en 1640; il laiſſa ſon gouvernement à un autre Juif de ſon nom. On en voit dans le conſeil du Prince. Cependant ils ne font point de proſélytes. Les habitans de la ville d'Halabas, au rapport de Thévenot, prétendent ſuivre la religion d'Adam & d'Eve. On voit, dit-il, en certain tems, une affluence incroyable de peuples qui y viennent en pélerinage de toutes les parties des Indes, attirés par la croyance où ils ſont qu'Adam & Eve ont été créés dans le lieu où ſont bâties d'anciennes pagodes. Avant que de s'approcher de ce lieu Saint, ils ſe purifient dans le Gange, & ils ſe raſent pour s'y introduire avec décence. C'eſt tout ce que rapporte ce ſincére voyageur.

Gouvernement, Mœurs, Caractéres des Indiens.

» En Aſie, dit l'Illuſtre Préſident de » Monteſquieu, on a toujours vu de » grands Empires, en Europe ils n'ont » jamais pu ſubſiſter, c'eſt que l'Aſie que » nous connoiſſons a de plus grandes » plaines; elle eſt coupée en plus grands » morceaux par les montagnes & par les » mers; & comme elle eſt plus au Midi,

» les sources y sont plus aisément taries, » les montagnes y sont moins couvertes » de neiges, & les fleuves moins grossis » y forment de moindres barriéres. *La* » puissance doit donc être toujours despo- » tique en Asie. Car si la servitude *n'y* » étoit pas extrême, il se feroit d'*abord* » un partage que la nature du *pays ne* » peut souffrir «.

Le célèbre Auteur du livre de *l'Esprit*, rejette cette explication du phénoméne politique du despotisme oriental. » On a, » dit il, cherché dans la position physique » des peuples de l'Orient la cause de leur » servitude : en conséquence on a regardé » le Midi comme une *vaste plaine*, *dont* » l'étendue fournissoit à la tyrannie *les* » moyens de retenir les peuples dans l'es- » clavage. Mais cette supposition est con- » traire à la géographie : on sçait que le » Midi de la terre est de toutes parts hé- » rissés de montagnes; que le Nord, au » contraire peut être considéré comme une » plaine vaste, déserte, & couverte de bois, » comme vraisemblablement l'ont jadis été » les plaines de l'Asie «. Il semble pourtant que toutes les relations nous peignent des montagnes dans le Nord & de l'Europe & de l'Asie, éparses, à la vérité. La Tartarie & la Chine dans sa partie septentrio-

nale

nale sont non-seulement entourées d'un cercle de montagnes de toute hauteur, mais encore coupées par des lignes qui s'étendent dans tous les sens. On descend du Midi au Nord de l'Asie, par des échelles de montagnes. Ces admirables boulevards s'élèvent de tous côtés dans la Norvége & dans la Laponie. On a fait les mêmes observations sur le Spitzberg & sur les pays les plus Septentrionaux. Cependant le despotisme oriental ne me paroît point expliqué par l'idée de M. de Montesquieu. Les Indes, qui sont l'objet particulier de mes observations, sont naturellement divisées par des montagnes, par de grands fleuves, & par la mer, en une infinité de petits Etats, & tous ces Etats sont despotiques. Comment la tyrannie a-t-elle forcé la liberté dans ces retranchemens?

» La grande chaleur, dit M. de Montesquieu, énerve la force & le courage » des hommes, & il y a dans les climats » froids une certaine force de corps & » d'esprit qui rend les hommes capables » des actions longues, pénibles, grandes » & hardies, cela se remarque non-seulement de nation à nation, mais encore dans un même pays d'une partie » à l'autre. Il ne faut donc pas être

HISTOIRE DES INDES.

» étonné que la lâcheté des peuples des » climats chauds les ait presque toujours » rendus esclaves, & que le courage des » peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive » de sa cause naturelle... Avec la délica» tesse d'organes que l'on a dans les pays » chauds, l'ame est souverainement émue » par tout ce qui a du rapport à l'union » des deux sexes, tout conduit à cet » objet... On y aime l'amour pour lui» même, il est la cause unique du bon» heur, il est la vie «.

L'Auteur de l'esprit ne croit pas que la luxurieuse Asie n'enfante que des hommes sans force, sans vertu, & qui livrés à des desirs brutaux, ne soient nés que pour l'esclavage, ni qu'en conséquence les contrées du Midi ne puissent adopter qu'une religion sensuelle. Il prétend que ces conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire. On sçait, dit-il, que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses; que l'amour n'amollit point le courage; que les nations les plus sensibles au plaisir ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, souvent été les plus courageuses; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempéra-

ment des Asiatiques ; &c. Examinons ces raisons relativement aux Indes.

Dans tous les climats, les hommes sont & doivent être sensibles au plaisir de l'amour ; mais le desir en est plus ardent & plus répété dans les climats plus chauds, l'expérience le démontre. Pendant que les peuples Septentrionaux usent si sobrement de ce don de la nature, les orientaux ne cessent d'en abuser, & les peuples des zones tempérées transplantés dans leurs pays, se transforment en de nouveaux hommes qui ne mettent point de frein à la lubricité. Cependant un germe fécond de courage est renfermé dans ce plaisir, si le Légissateur sçait profiter du vice du climat, pour élever l'ame à des actions aussi nobles que le sentiment de l'amour est vif ; si, comme chez les Béotiens & chez les Cretois, comme chez les François & autres peuples de l'Europe dans les tems de la Chevalerie, les femmes n'accordent leur estime & leurs faveurs qu'aux braves ; si, comme chez les Samnites, la plus grande beauté est le prix de la plus grande vertu ; si, comme chez les Assassins, comme chez les anciens Indiens du Royaume de Bisnagar, les femmes les plus charmantes attendent les guerriers intrépides, pour essuyer par la

main des plaiſirs leur ſueur & leur ſang; ſi, comme chez les Germains, & chez les Gaulois, l'empire des femmes ſur les hommes, n'eſt pas l'empire de la molle volupté, mais celui de la mâle généroſité; ſi, comme chez les Lacédémoniens, l'opinion & la loi rendent les héros *plus* heureux par les louanges que *par les* faveurs des femmes & auſſi modéré dans leurs plaiſirs qu'avides de travaux; ſi, comme chez les Tartares, le ſexe foible ne craint point d'entrer en communauté de péril & de gloire avec l'autre ſexe; ſi, comme chez les Sarraſins, le danger des combats & la mort ſont le paſſage au parfait bonheur des ſens.

Les Légiſlateurs de l'Inde, loin *d'avoir* appliqué le feu des ſens à des objets utiles, ou du moins d'en avoir modéré l'ardeur qui conſume le corps &, en quelque ſorte, l'ame, ſemblent au contraire n'avoir pris conſeil que du climat lui même, pour en accélérer les funeſtes effets. L'amour qui pourroit être le reſſort de l'honneur & de la vertu, n'eſt-là que la paſſion de la brute dépravée, la corruption extrême de la nature, & la continuelle deſtruction de ſoi-même, protégée, promue, conſacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. Cette

passion y absorbe tout l'homme qui ne peut presque pas y avoir d'autre passion. Les ressorts les plus puissans de l'ame concourent à rendre l'Inde le théâtre le plus affreux de l'impudicité.

Nous avons déja parlé de l'idole monstrueuse à laquelle se rapporte le culte le plus religieux des Indiens. Non-seulement les femmes portent sur leurs Tallys l'image de cette figure obscéne, qui ajoute beaucoup à l'infâmie du Phallus des Egyptiens & des Grecs, mais les hommes mêmes s'en parent jusque sur la tête comme d'un ornement sacré ; on ne s'en dépouille presque jamais ; on l'enterre même avec soi. Le Lingam sort quelquefois du sanctuaire pour insulter dans les processions à la pudeur & à la crédulité de la populace. Dans le pays de Masulipatam & sur toute la côte de Coromandel, les pagodes sont si pleines de figures impudiques, qu'on ne sçauroit y entrer sans horreur, dit Thévenot. On a vu dans plusieurs contrées les Dieux sanctifier les filles en leur arrachant leur virginité, avec des indécences qu'on n'ose décrire, comme on peut le voir dans le VI[e] t. du recueil des voyages Hollandois. Les pagodes sont partout peuplées de malheureuses victimes solemnellement

dédiées au culte des idoles & à l'impudicité publique. Destinées à subsister & à enrichir les Temples de leurs prostitutions, elles célèbrent les fêtes par des danses lascives & par des chansons obscénes, qui expriment les fables impures de leurs Dieux. Les filles qui naissent de ces débauches sacrées suivent la destinée de *leur* mere.

On honore la nudité des Bramines. Pourquoi, disent ces faux Prêtres, devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puisque nous sommes sortis nuds, sans honte, du ventre de notre mere. Quelques-uns s'attachent, dit-on, une clochette au prépuce. Il *est d'une femme* de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette. C'est, quelque part, un crime pour un Bramine que d'épouser une vierge. Au Royaume de Cochin, curieux de faire gouter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, ces prêtres ont persuadé au Roi & au peuple qu'ils sont destinés par leur état à cette sainte œuvre. Dans tout l'Indostan, quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes. Lorsque le Zamorin de Calicut meurt, on met un fils de sa Sœur sur le trône, parce que les Bramines ayant eu les pre-

mices des faveurs de la Reine, & demeurant sans cesse auprès d'elle, on présume que les enfans auxquels elle donne le jour leur appartiennent plutôt qu'au Roi, au lieu que les fils de la sœur du Prince sont certainement du sang Royal. Les couvens des Talapoins sont remplis de Religieuses concubines dont on se débarrasse, quand elles cessent d'être agréables. Les portes de ces asyles sont assiégées par une foule de femmes qui demandent aux Moines, les présens à la main, la grace insigne d'y être reçues. Les danseuses forment dans les Indes des sociétés. Elles font, dit Dellon, une espèce de vœu de n'être pas chastes. Les Banians honorent sous le nom de la Déesse Banany, une de leurs Reines, qui suivant le témoignage de Dellon, laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés, & prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amans & même à deux à la fois. » Les voluptés, disent ces peuples, dans » un Auteur célèbre, sont les filles du ciel, » des dons de sa bonté; en jouir c'est » honorer la divinité, c'est user de ses » bienfaits. Qui doute que le spectacle » des caresses & des jouissances de l'amour » ne plaise aux Dieux? Les Dieux sont » bons; & nos plaisirs sont pour eux

HISTOIRE DES INDES.

» l'offrande la plus agréable de notre » reconnoiſſance.

HISTOIRE DES INDES.

Les loix & les Coutumes qui ſont la loi & la morale du peuple, s'accordent avec la religion, en faveur de la débauche. Tirada, Reine de Siam ou de Pégu, pour dégouter les hommes d'un amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Elle établit que les femmes, la gorge & les cuiſſes à moitié découvertes, portées dans les rues ſur des Palankins, s'y préſenteroient dans des attitudes propres à exciter les deſirs des hommes. L'amour des perſonnes libres y eſt regardé comme mariage, & l'inconſtance comme un divorce. Cependant les Seigneurs Siamois ſont ſi jaloux de leurs filles, que ſi elles tombent en faute, ils les vendent à un homme qui a droit de les proſtituer pour de l'argent, moyennant un tribut qu'il paye au Roi. L'on dit que cet homme a eu juſqu'à ſix cens filles d'Officiers de conſidération. Il achete même les femmes convaincues d'infidélité. Le Roi de Siam ſoumet ſes femmes infidéles à un cheval accoutumé, je ne ſçais comment, dit la Loubére, à l'amour des femmes avant que de les faire mourir : c'eſt ainſi qu'on venge la pudeur. Knox rapporte

qu'à Ceylan, lorsque le Roi condamne au supplice quelques grands Officiers, il livre leurs femmes & leurs filles aux gueux : ces gueux sont des scélérats proscrits qui couchent librement, les peres avec leurs filles & les garçons avec leurs meres.

Dans cette Isle, les hommes & les femmes essayent ordinairement de cinq ou six mariages, avant que de se fixer solidement. Une femme a souvent deux maris, & quelquefois pour maris deux freres. Les Chingulais connoissent peu les tourmens de la jalousie. Ils ne se croient deshonorés par les commerces d'amour de leurs femmes que lorsqu'elles se livrent à des amans d'une condition inférieure. La plus grande injure qu'on puisse dire à une Chingulaise, c'est de lui reprocher d'avoir couché avec dix hommes de la lie du peuple. D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Elles jouissent de grands priviléges. Leur sexe est respecté jusque dans les animaux : par une loi qui est peut être sans exemple, la charge d'une bête de somme femelle ne paye aucun droit à la douane.

Aux Maldives, le déréglement des mœurs ne contribue pas moins que le climat à ruiner la santé & la constitution

HISTOIRE DES INDES.

des habitans. Leur lascivété est surprenante. Aucune loi n'y défend la fornication; les filles s'y abandonnent aussi librement que les hommes. C'est un grand péché, disent les Maldivois, de laisser souffrir les filles du besoin d'hommes. L'on n'entend parler que d'inceste, d'adultére & de sodomie; quoique les lois y opposent de grandes menaces.

Aux Philippines, il y avoit, avant l'arrivée des Espagnols, des officiers publics payés fort chérement pour ôter la virginité aux filles, parce qu'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du mari. Il n'y reste plus aujourd'hui aucune trace de cette *infâme pratique*; mais Carréri assure, sur le témoignage des Missionnaires, qu'un Bisayas s'afflige encore à présent de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon. Quant à l'adultére, une amende suffit pour rendre l'honneur à l'offensé. Ces peuples sont si livrés au plaisir des sens, qu'ils ne peuvent regarder la continence comme une vertu. Une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite qui n'est digne que de mépris.

Aux Marianes, les femmes sont maîtresses absolues dans la maison. Si leurs maris ont à se plaindre de leur conduite,

ils n'ont pas droit de les maltraiter, leur unique ressource est le divorce : mais une femme convaincue d'être trahie par le sien, arme toutes les femmes de l'habitation qui, la lance à la main & le bonnet de leurs maris sur la tête, attaquent, chassent, dépouillent, ruinent le coupable. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles, les autres en achettent pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue, & dans des lieux séparés, ils se livrent avec elles à tous les excès de l'incontinence. Au Pégu, le Roi n'a pour interprêtes & pour hérauts de ses volontés, que de jeunes garçons des plus beaux de la Cour, servans à ses plaisirs. Les femmes de ce Royaume semblent avoir entiérement renoncé à la modestie naturelle. Il est difficile aux Etrangers qui font quelque séjour dans le pays de résister à la dissolution publique. Les peres s'empressent de leur offrir leurs filles pour de l'argent. Le marché se régle sur la durée du commerce. Quand le bail est fini ou que l'étranger part, les filles retournent à la maison paternelle, on leur cherche de nouveaux amans, & elles n'ont pas moins de facilité à trouver des maris. Linschot assure que les nobles

HISTOIRE DES INDES.

& le Roi même font tenir leur place par un autre homme la premiere nuit de leur mariage. Le même usage est établi dans le Royaume d'Arrakan où, au rapport de Sheldon, le Roi est obligé d'épouser l'aînée de ses sœurs, afin que la race Royale soit surement perpétuée dans sa pureté. Les Péguans sont réduits à employer des précautions extraordinaires & presque incroyables pour mettre un frein à leurs penchans effrénés. Les hommes ont besoin d'être avertis par une sonnette placée sous une partie secrette, de s'abstenir du péché contre nature auquel ils sont fort enclins. Quant aux filles, il faut les dénaturer en quelque sorte, pour qu'elles attendent l'âge de maturité. La pudeur ne permet pas d'en dire d'avantage. Voyez Linschot.

Les Péguanes s'habillent ordinairement de toiles tout-à-fait transparentes. Cet usage est assez commun dans l'Indostan. Les Sulthanes & les Dames Mogoles surtout, se font des chemises & des robes de gaze, que l'Empereur & les grands se plaisent à leur voir porter. Les Banianes portent de pareilles étoffes, & comme leur habillement est lâche, on les voit nues depuis le sein jusqu'à la ceinture. Parmi ces idolâtres, une fille qui n'est pas ma-

riée à l'âge de douze ans tombe dans une eſpéce d'opprobre. Dans le Guzarate, les femmes offrent aux hommes toutes les complaiſances qu'on peut deſirer de leur ſexe : un refus les offenſe vivement. Dans le Royaume de Batimena, lit-on dans le chriſtianiſme des Indes, il n'y a point de femme de quelque qualité qu'elle ſoit qui ne ſoit obligée ſous peine de la vie, de ſe ſoumettre à la brutalité de quiconque oſe lui faire des propoſitions deshonnêtes. Si elle ne céde, l'homme eſt en droit de la tuer ſur le champ. A Patane, la lubricité des femmes eſt ſi grande que les hommes ſont contraints de ſe faire des garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes. Les femmes ſont également hardies dans tout le Bengale. Il n'y a point d'adreſſe dont elles n'uſent pour corrompre les jeunes gens & ſur-tout les étrangers. Elles en viennent aiſément à bout, dit Thevenot, parce qu'elles ſont pour la plûpart bien faites & bien miſes. Le même voyageur rapporte qu'on n'eſtime dans les Indes que les peintures d'Agra & de Dehli, mais que celles d'Agra ſont ſi indécentes que les honnêtes Européens n'oſent les acheter, car elles repréſentent des poſtures laſcives pires que celles de l'Aretin.

Les Bengalois connoissent si peu la jalousie, qu'ils ne s'offensent point des libertés qu'un étranger prend devant eux avec leurs femmes. On loue pour trente sols par mois, au rapport de l'Estra, une belle Indienne qui sert de femme & de servante, & qui s'estime heureuse de donner des enfans à son maître.

Le libertinage est si public & si *effréné* sur la côte de Coromandel, que le P. Tachard dit avoir entendu publier, à son de trompe, à Ganjam, qu'il y avoit du péril à aller chez les Devadachi qui demeuroient dans la ville; mais qu'on pouvoit aller voir en toute sûreté celles qui desservoient le Temple *de Cappal.*

Dans le pays de Golkonde, *il y a la* tribu des femmes de débauche dont les unes, courtisanes distinguées, ne se prostituent qu'aux hommes d'une tribu supérieure, & les autres, femmes communes, ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres qui auront acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de cet état qui ont assez d'agrémens pour n'être pas rebutées de l'autre sexe, sont élevées dans l'unique vue de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles

des filles assez belles pour réparer la disgrace de leurs méres. On compte plus de 20 mille femmes publiques sur les rôles du Déroga de la capitale. Elles ne payent point de tribut : mais elles sont obligées d'aller tous les Vendredis en certain nombre, avec leur intendante & leur musique, se présenter devant le balcon du Roi, pour danser si le Prince s'y trouve. Ces femmes ont une souplesse étonnante. Le gouvernement les protége sur-tout à cause de la grande consommation de la liqueur de Tari, qu'elles occasionnent & sur laquelle le Roi léve un impôt.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naires du Malabar, ont ordinairement chacun leurs femmes, qu'ils s'efforcent envain d'engager par leurs libéralités & par leurs caresses à se contenter d'un seul mari, car la loi leur permet, si l'on en croit Dellon, d'en prendre plusieurs, pourvu que ce ne soit point dans une caste inférieure. De-là l'usage de ranger les enfans dans la tribu de leurs meres & de faire passer les héritages des hommes aux enfans de leurs sœurs. Celui qui rend visite à une femme commune, laisse ses armes à la porte : ce signal éloigne tous les autres maris ou amans. Les mariages n'engagent pas par

HISTOIRE DES INDES.

des liens indissolubles. Ces unions ne durent qu'autant qu'elles plaisent réciproquement & la voie du divorce est également ouverte aux femmes & aux hommes : c'est-à-dire, que le mariage n'est à proprement parler qu'un concubinage, si le récit de Dellon est exact ou que les mœurs accordent parfaitement ensemble l'un & l'autre. Au Tibet, les filles, au rapport de Marco-Polo, portent au cou des dons de l'impudicité. Plus elles sont ornées d'anneaux de leurs amans, & plus leurs nôces sont célebres, &c. &c. &c. Les filles satisfont, sans scandale, toutes leurs fantaisies & elles ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés de mille galans.

Les Indiens mangent beaucoup de drogues & de fruits chauds pour s'exciter à la volupté. Pour jouir plus librement de leurs amours, les femmes font boire à leurs maris des jus de certains fruits mêlés dans leurs boissons ou dans leurs mets, qui les rendent ivres & comme insensés, à un tel point qu'ils ne sçavent ni ce qu'ils font ni ce qu'on fait en leur présence. Ils s'endorment ensuite, & lorsqu'ils s'éveillent, ils croient avoir toujours dormi. Les hommes qui veulent réduire une femme difficile, corrompent des esclaves

pour lui faire avaler ce dangereux poiſon. Pyrard dit que pendant ſon ſéjour à Goa, pluſieurs filles ſe trouverent groſſes, ſans ſçavoir d'où venoit leur diſgrace. Le Carme Vincent Marie rapporte que dans ce climat de feu, l'inclination au mal eſt ſi forte, que pluſieurs Portugais croient le péché néceſſaire. On ne ceſſe, par la manière de vivre, de s'y enflammer les entrailles déja ſi furieuſement embraſées par la chaleur du pays.

Dans ces climats brûlans, les mœurs ne ſçauroient être pures qu'à proportion que la clôture des femmes y ſeroit exacte; mais elle ne ſçauroit l'être là où ce qu'on appelle les grands & les riches n'ont guére que de petits moyens & leur ſubſiſtance; là où l'honneur eſt attaché au débordement; là où la miſère eſt ſi profonde que ce ſeroit détruire d'un ſeul arrêt une foule immenſe de citoyens, que de leur fermer quelque voie que ce ſoit de gagner leur vie; là où les Dieux, & leurs Lieutenans, & leurs Miniſtres canoniſent le libertinage; là où la pareſſe, la molleſſe, l'incontinence des hommes donnent tant d'empire aux femmes, par un extrême beſoin qu'ils contractent de leurs travaux, de leurs ſecours, de leurs faveurs; là où les deux ſexes ont perdu leurs propres

loix, puiſque l'attaque & la défenſe ne ſont plus le caractère particulier de l'un & le caractère particulier de l'autre.

Les Indiennes ne ſont point contenues par le travail & le danger des accouchemens. Elles mettent ſi aiſément leurs enfans au monde, qu'il y en a qui ſortent le jour même qu'elles ſont accouchées pour aller ſe laver à la riviére. L'Eſtra dit que dans le Bengale, un quart d'*heure* après l'accouchement, elles reprennent leurs fonctions domeſtiques. Les enfans s'élevent avec la même facilité, &, pour ainſi dire, d'eux-mêmes. Deux mois après leur naiſſance, on les laiſſe ſe traîner par terre ſans les emmailloter, *juſqu'à* ce qu'ils ſe levent par leur propre force & marchent ſans ſecours. Ils vont nuds ou preſque nuds juſqu'à l'âge de ſept ans; & leurs beſoins ſe réduiſent à ſi peu de choſe qu'ils ne forment point une charge pour leurs parens. Ainſi tout favoriſe le goût pour le plaiſir. L'on ſe livre de ſi bonne heure à ce penchant, que la nature eſt uſée avant qu'elle ſoit parvenue à ſa force; & lorſqu'elle ſe refuſe à la chaleur de l'imagination & du ſang, l'art achéve de la détruire pour vouloir la ranimer. Les filles ſont nubiles à la vérité dans un âge fort tendre, mais on n'attend pas cet âge

pour les marier. Il s'en trouve peu qui ne le soient avant douze ans, il y en a qui le sont à six, à cinq & même à quatre. L'amour prévient toujours en elles la raison. A huit ans, elles souffrent l'homme, rien n'est plus commun que de les voir meres à dix ans. Il est à croire que ces mariages prématurés arrêtent les développemens de la nature. Ces femmes qui ont des enfans dans le temps où elles sont enfans elles-mêmes, cessent bientôt d'en avoir. Elles sont vieilles à trente, à vingt ans. Leur visage se ride, elles ne conçoivent plus & leur désespoir commence avec la raison. L'amour qui n'a de vie que par l'amitié, l'estime & la confiance, n'est donc dans ces climats que l'élancement momentané d'un instinct brutal, & la beauté qui doit partager l'empire avec la force & la raison, n'est qu'une proie que le besoin dévore avant qu'elle soit formée.

De cet affreux débordement de luxure, il arrive nécessairement que les corps se ruinent & qu'ils sont morts long-temps avant que leur souffle de vie soit évanoui; que les esprits s'affaissent & les ames s'énervent avec le corps; que le feu des vertus qui demandent de grands travaux & de grands efforts ne sçauroit vivre dans

ces cadavres ; que s'ils concevoient de nobles pensées & des desirs généreux, ils ne soutiendroient point une suite d'actions pénibles sans une sorte de fanatisme ; que la paresse, au sortir du plaisir, sera le seul bien qu'ils puissent goûter ; qu'il n'y aura plus de cohérence dans les familles, parce qu'il n'y aura ni amour conjugal ni tendresse paternelle ; qu'on ne pourra être bon sujet, parce qu'on ne sera ni pere ni mari ; & qu'on ne sera que bon esclave, parce qu'on ne conservera que des inclinations passives, des dispositions à supporter les châtimens plutôt que l'action de l'ame & la servitude, plutôt que la force d'esprit nécessaire pour se conduire soi-même. Ne disons donc pas que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays ou qu'il se trouve uni à quelqu'autre vice du Gouvernement. Il détruit infailliblement les vertus morales ; & sans ces vertus, non-seulement la félicité publique des peuples, mais la société même ne peut pas subsister, puisqu'elles seules maintiennent dans leur intégrité les relations de citoyen, de sujet, de pere, d'époux, d'ami ; puisqu'elles sont ces relations elles-mêmes.

La chaleur du climat qui a même forcé

le génie des législateurs, cause de la corruption des Indiens, l'est donc aussi de leur lâcheté & par-là de leur servitude. Des peuples efféminés tendent les bras aux chaînes. Ce n'est pas à dire que l'Asie n'ait produit des nations belliqueuses; mais dans quelles contrées? Dans les neiges du Nord ou dans le sable des deserts ou dans les horreurs des montagnes? Quelles ont été ces nations belliqueuses? Des nations de chasseurs & de brigands, des nations féroces & presque sauvages, des nations endurcies à une vie de fatigue & de danger; tels sont les Tartares & les Arabes; tels les Indiens mêmes des montagnes. Qui doute que les institutions morales ne puissent briser la force de climat? Qui doute que le fanatisme, par exemple, ne puisse encore susciter du sein même de la mollesse un peuple de Sarrasins? Il n'y a qu'à allumer dans l'homme une passion violente qui lui cache le péril ou qui place son bonheur au-delà du péril, & il aura du courage, mais il n'en aura que pour affronter l'ennemi qui s'oppose à ses desirs forcenés. Quelquefois le lâche se tue. Les prêtres vains, paresseux & fanatiques de l'Inde, menent une vie mille fois plus dure que le soldat sous la tente. Encouragés par la religion, l'Indien se

donne la mort, parce que le desir d'être heureux le presse violemment de changer d'être. La Loubere remarque que dans le zèle qui détermine les Siamois à se pendre, il y a toujours quelque sujet évident d'un grand dégoût pour la vie ou d'une grande crainte, comme l'est celle de la colére du Prince. La religion leur promet une vie plus heureuse par le suicide, & ils meurent. Ces hommes, qui pour fuir la douleur, se jettent dans les bras de la mort, ne s'exposeroient point à des supplices pour s'affranchir de l'esclavage, parce que le sentiment de la liberté & du bien public est étranger à leur ame, & que leurs Dieux n'ont point accordé de récompense dans un autre monde au patriote généreux. La même autorité qui leur conseille le meurtre de soi-même leur défend le meurtre d'autrui; ils seront donc aussi éloignés de donner la mort qu'ils sont prêts à la recevoir de leurs mains.

Ne tuez point : c'est l'ordre que le Roi de Siam donne à ses troupes. Aussi quand deux armées Indiennes se rencontrent, les soldats ne tirent point directement les uns contre les autres, mais ils tirent en l'air de maniere à faire retomber les coups perdus sur les ennemis, & bientôt

un des deux partis prend la fuite. L'esprit de la guerre est de faire des esclaves. Les Péguans entreront d'un côté sur les terres de Siam, les Siamois entreront de l'autre sur les terres du Pégu, les uns & les autres emmeneront des villages entiers en captivité & la guerre sera finie. Il ne faut qu'une épée nue, dit la Loubére, pour mettre en fuite cent Siamois. Le ton assuré d'un Européen, qui porte une canne à la main, suffit pour leur faire oublier les ordres exprès de leurs supérieurs. Cent soldats d'Europe, dit Tavernier, n'auroient pas grand'peine à battre mille Indiens. Bernier assure que les Persans qui s'établissent aux Indes, prennent à la troisiéme génération la nonchalance & la lâcheté Indienne. Les enfans des Européens nés aux Indes perdent aussi-tôt le courage de leur climat paternel. Comment ces peuples seroient-ils libres! Et pourroient-ils être conquérans! Les peuples Septentrionaux, dira-t on, ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du Nord; & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différens du leur, il est évident que les conquêtes des Septentrionaux sont absolument indépendantes

de la température de leur climat. Tacite dit que si les Septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les Méridionnaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur. Tacite se trompe à plusieurs égards, les Méridionnaux supportent long-tems la faim & *non* la soif. On a vu plus haut des exe*mples* des jeûnes étonnans des Indiens. Comme ils perdent beaucoup de la partie *aqueuse* du sang par la transpiration, ils sont obligés d'y substituer à chaque instant un liquide pareil. Mais les parties solides ne se dissipent point, & les fibres qui n'ont que peu de ressort & d'a*ction ne* s'usant guére, il faut peu de *suc nourricier pour* les réparer, ils mangeront donc peu. *Il* conste par l'observation que l'air chaud relâche les fibres dont l'air froid augmente le ressort, il y aura donc plus de vigueur dans l'homme du Nord que dans l'homme du Midi qui n'aura pas lutté contre son propre climat, plus de force pour soutenir la fatigue, plus de constance, plus de confiance en soi-même. Cela n'empêche point qu'un Négre du Sénégal qui aura également essuyé la chaleur du jour & la fraicheur des nuits, qui se sera plié à toutes les intempéries de l'air, qui aura passé sa vie dans l'exercice

cice d'une chasse pénible, qui aura combattu des lions, ne puisse être plus courageux & plus robuste, qu'un Russe amolli par le luxe.

Les Indiens ont croupi si profondément dans l'esclavage, qu'ils n'ont ni le sentiment ni même l'idée de la liberté. Non-seulement ils ne conçoivent point le gouvernement républicain, mais un Monarque, soumis à des loix, leur paroît un être de raison. Il en est de la liberté, dit un grand philosophe, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, disoit Brasidas, à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis; mais tu ne peux connoître le plaisir du mien. L'ame de l'Indien pesamment courbée sous le joug a perdu son élasticité. Ce sont des hommes qui par la longue & facile habitude de marcher à la maniere des quadrupèdes, sont devenus incapables de se redresser & de marcher sur leurs pieds seuls. Leur dévoûment aveugle & extrême, j'ai presque dit, leur religion envers leurs principes, suit du systême de la métempsycose. Si les grands honneurs sont des

HISTOIRE DES INDES.

récompenses des grandes vertus exercées dans une autre vie, les Rois sont donc des êtres excellens, aussi supérieurs à tous les autres par leur mérite, que leur condition paroît plus heureuse que celle des autres hommes; & dignes enfin des hommages religieux, que ces peuples accordent aux personnages distingués. Aussi l'Orient regarde-t-il ses Princes comme les fils adoptifs du Ciel. Les titres superbes qu'ils prennent répondent moins à l'opinion qu'ils ont d'eux mêmes, qu'à celle qu'en ont leurs sujets. La flatterie y est si basse, que le Prince ne sçauroit parler en homme raisonnable quoiqu'en esprit vulgaire, sans que les Seigneurs n'élévent les mains au Ciel en criant, karamat, karamat, merveilles, merveilles. Il n'y a point de Mogol, dit Bernier, qui ne se fasse gloire de dire & de suivre le proverbe persan: *Si le Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il faut dire que voilà la lune & les étoiles.* Les prêtres de Boutan, dit Tavernier, enseignent comme une partie de la religion que le Prince est un Dieu sur la terre. Cette superstition va si loin, que chaque fois que le Roi de ce pays satisfait aux besoins de la nature, on ramasse avec soin ses excrémens qui se vendent au marché & dont on saupoudre les viandes.

Les Malabares, au rapport de Dellon, saluent leurs Dieux & leurs Rois avec les mêmes gestes & les mêmes cérémonies. Leur respect va si loin pour leur Prince qu'à quelque distance qu'ils soient de sa personne, ils n'osent jamais s'asseoir dans un lieu où ses regards peuvent tomber. Les Chingulais donnent aussi à leur Roi & à leurs Dieux les mêmes titres. Lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un tel excès d'humiliation, qu'ils éloignent l'idée de leur personne pour y substituer les noms des plus vils animaux. Ainsi au lieu de dire, j'ai fait telle chose, j'ai un tel nombre d'enfans, ils disent, le membre d'un chien a fait cela, j'ai tel nombre de chiens & de chiennes. Dans toutes les Indes, les ames sont avilies par des principes & des coutumes semblables; la bassesse est les mœurs.

HISTOIRE DES INDES.

Les Rois Indiens, disent tous les voyageurs, punissent comme crime tout ce que les délateurs leur représentent comme tel. Ce métier infâme qui ne peut être que d'un coquin indigne de foi, est ordonné à tout le monde pour les moindres choses, même sous peine de mort. Sans formalité de justice, le tyran fera mourir l'accusateur avec l'accusé, l'innocent avec le calomniateur. L'esclave se glorifiera

du châtiment qu'il aura reçu de son Maître, comme d'un soin paternel & d'un témoignage d'affection. Un François s'offroit à un jeune Mandarin Siamois enfermé dans une prison, pour aller demander sa grace à son supérieur : *Non*, répondit le Mandarin, *je veux voir jusques où ira son amour*. Ainsi l'infamie est honneur, comme le vice est vertu. L'ambition ne mene qu'à un esclavage plus dur & plus orageux. La flatterie a persuadé aux Rois que s'il est de leur intérêt d'être informés de ce qui se passe, il est de leur dignité de ne rien entendre qui leur puisse déplaire. Si un Ministre leur donne un mauvais avis, *c'est-à-dire*, un avis contraire à leur goût, ils le punissent comme une offense. Il ne peut donc y avoir dans ces pays que des cœurs bas, des ames viles, des fourbes, des lâches, des traîtres, des scélérats, des animaux stupides ; plus de notions du bien, plus de principes de justice, plus d'idée de l'intérêt public. Il ne regne plus que la loi du plus fort, non celle de l'état de nature où le sentiment distinguoit le vice des vertus, mais celle de la corruption extrême où les passions ont bouleversé toutes les idées & dénaturé tous les sentimens.

Réunissons les causes du despotisme

des Indes. Les Indiens tiennent du climat des vices & des vertus d'esclaves, la paresse, la dissolution, une molle frugalité, l'extrême douceur, d'où la foiblesse & la patience. La paresse y naît, non-seulement de la chaleur & de la luxure, mais encore de la fertilité des terres & du peu de besoins de l'Indien. Elle produit beaucoup de vices, & dégrade ses vices mêmes, comme on le voit par l'orgueil de ces peuples. Ceux du Carnate & du Coromandel, lit-on dans le tome premier du recueil des voyages de la Compagnie des Indes, sont des peuples orgueilleux & paresseux; ils consomment peu, parce qu'ils sont misérables. Les femmes des Indes, trouve-t-on dans le 12[e] recueil des Lettres édifiantes, croient qu'il est honteux pour elles d'apprendre à lire. C'est l'affaire, disent-elles, des esclaves qui chantent des cantiques dans les Pagodes. Dans une caste, elles ne filent point; dans une autre, elles ne doivent pas même piler le riz. Les peuples d'Achim, dit Dampier, sont fiers & paresseux : ceux qui n'ont point d'esclaves en louent un, ne fût-ce que pour porter cent pas, & porter deux pintes de riz; ils se croiroient deshonorés, s'ils en portoient eux-mêmes. Ainsi l'orgueil

HISTOIRE DES INDES.

même devient dans ce pays un ressort du despotisme, car il engendre l'ignorance, la pauvreté, le mépris du travail, l'abandon de tout, & il s'honore de ses mauvais effets. La passion dominante du plaisir & de la mollesse énerve les passions courageuses, elle absorbe toutes les passions. Son ivresse enfante le sommeil. *Le* despotisme qui ne trouve plus d'ennemi à combattre, enchaîne sans résistance *toutes* les facultés de l'ame, pourvu que ses fers ne gênent point le penchant au plaisir. La frugalité bornant les besoins & les desirs, elle arrête l'industrie & l'activité. Quand on peut se passer aisément de richesses, on peut encore *mieux se passer* de liberté, si les autres causes morales ne rendent le besoin de la liberté plus vif. A Ceylan, suivant le second recueil des voyages Hollandois, un homme vit pour dix sols par mois; on n'y mange que du riz & du poisson. Le Chevalier de Forbin dit qu'à Siam, il faisoit vivre trente cinq esclaves pour cinq sols par jour. Dans de tels pays, les hommes se vendront facilement, si l'esclavage y est doux, parce qu'étant bornés à une légére subsistance, la condition d'esclave ne sera guére plus dure que celle de sujet. Les Indiens traitent leurs esclaves comme leurs enfans, ils les marient, ils leur donnent la liberté;

& si la servitude civile s'y établit, la servitude politique n'est pas loin. Ce peuple est naturellement doux, tendre & compatissant. Il n'est point susceptible de ces passions mâles, si nécessaires pour contrebalancer la force d'inertie qui l'entraîne au repos : c'est là son élément. Il souffre plutôt que de faire violence à sa paresse, à sa langueur, & à sa bénignité. Il lui en coute moins pour être esclave qu'il ne lui en couteroit pour se conserver ou pour se rendre libre, il ne demande que la paix, & il appelle paix, l'extrême subordination, il appelle tranquillité, la léthargie.

La religion des Indes augmente les mauvais effets du climat ; la paresse, en ce qu'elle place la félicité suprême dans le repos, l'inaction, l'insensibilité ; la dissolution, en ce qu'elle a des objets de culte & des pratiques infâmes ; la frugalité, en ce qu'elle leur interdit l'usage des liqueurs, des viandes & des choses les plus propres à aiguillonner l'appétit, à abuser de soi-même ; la douceur, en ce que par une suite du dogme de la métempsycose, elle lui inspire une charité si générale & si superstitieuse qu'elle conduit l'homme scrupuleux à la crainte éternelle & au danger continuel de pécher en faisant du mal à son prochain, c'est-à-dire, aux hommes & aux animaux ; charité fon-

HISTOIRE DES INDES.

vent cruelle & funeste pour ceux qui l'exercent. On a vu les précautions superstitieuses que prennent les Indiens pour ne pas blesser les insectes mêmes : on les a vus porter de la nourriture à des animaux malfaisans. Thevenot, vit distribuer à Surate des sacs de farine aux fourmis. Dans ces pays couverts d'hôpitaux, *monumens* de la misére publique si propres à l'entretenir, les soins de l'humanité sont partagés entre les hommes & les bêtes. Les bêtes à quatre pieds, les oiseaux, les insectes y sont entretenus toute leur vie, s'ils sont incommodés. Les idolâtres en achetent un grand nombre, des Chrétiens & des Mahométans *pour les délivrer*, disent-ils, de la cruauté des *infidéles*, & ils achetent à ces animaux des places dans des hôpitaux où ils sont bien soignés jusqu'au terme naturel de leur vie. Ovington rapporte qu'on voit auprès de Surate un hôpital fondé pour les punaises, les puces, & toutes les espéces de vermines qui sucent le sang des hommes. De tems en tems pour donner à ces animaux la nourriture qui leur convient, on loue un pauvre homme pour passer la nuit dans ce lieu, lié sur un lit, de peur que la douleur des piquures l'obligeant de se retirer avant le jour, il ne les nourrît point assez de son sang ; & sans doute

aussi de peur que dans les mouvemens qu'occasionnent ces piqûres, il n'arrive par malheur que quelqu'un de ces insectes soit écrasé.

Il est aisé d'imaginer que sous des gouvernemens despotiques, les loix & les usages affermissent les appuis naturels du despotisme. En général les loix des Indes donnent les terres aux Princes. En ôtant ainsi aux particuliers l'esprit de propriété, elles augmentent l'oisiveté qui les dédommage des biens dont ils ne peuvent jouir; elles leur font aimer leur misére même. La liberté y vaut si peu, qu'il y a des contrées, comme Achim, où tout le monde cherche à se vendre. Elle est si vile, par exemple à Siam, qu'il a passé en proverbe qu'on la vend pour manger des duvions, espéce de fruit, qu'on la joue plutôt que de ne point jouer du tout, qu'on la juge infiniment préférable à la mendicité. Le maître, chez ces peuples énervés, étant aussi lâche à l'égard de son Prince, que l'esclave l'est à son égard, l'esclavage civil & l'esclavage politique s'y étayent l'un l'autre. Les Spartiates apprenoient à commander en obéissant; les Indiens en commandant tyranniquement, apprennent à servilement obéir. Comme tous les hommes sont, en quelque sorte, égaux parmi eux, comme il n'y a point de fortune fixe, chacun y est à

chaque instant exposé à la nécessité de se vendre. L'étude de la morale, de la jurisprudence, de la méthaphysique, de la politique, de toutes les sciences intéressantes à l'humanité, & dès lors favorables à la liberté, y est interdite; & les sciences reçues conspirent avec le despote à l'abrutissement des peuples. L'inutilité, l'inhabitude & le danger de penser en ont entraîné l'impuissance. Ce sont toutes ces causes physiques, toutes ces causes morales dérivées pour la plûpart des causes physiques, qui ont naturalisé la servitude aux Indes.

M. H. rejettant les causes physiques dans lesquelles on trouve les *fondemens du despotisme oriental*, l'attribue à la destinée de toute société qui marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage, incontinent après sa formation, suivant le témoignage de l'histoire qui nous apprend qu'en se poliçant, les nations perdent peu à peu leur courage, leur vertu, & leur amour pour la liberté. Les peuples du midi s'étant rassemblés les premiers en société, doivent avoir été les premiers soumis au despotisme.

Le despotisme est, sans doute, le terme où toutes les sociétés aboutissent, en dégénérant, c'est le point qui ferme le cercle. Mais cette observation ne résout pas

entiérement le problême de l'esclavage des Orientaux. Si toute société tend au despotisme, toute puissance despotique tend à sa destruction. A force de révolutions, la société se réforme, & la liberté renaît dans les autres climats. L'Asie a été mille fois bouleversée, mais la liberté trop profondément ensevelie n'a pu soulever les ruines des Empires ni remonter sur le trône. La tyrannie ne tomboit point avec les tyrans, elle ne faisoit que changer son siége, c'étoit le despotisme barbare qui triomphoit du despotisme corrompu.

Je me borne aux Indes. L'effet du despotisme est de dépeupler les états & de les changer en deserts. Quelques familles échappées à la destruction policent insensiblement dans les forêts des nations sauvages, & cette succession, dit l'Auteur que je viens de citer, doit toujours conserver des républiques sur la terre. Aux Indes, l'extrême fécondité des femmes & l'extrême fertilité des terres empêchent ces terribles effets. Il semble que le despotisme y soit en quelque sorte nécessaire pour élaguer le superflu, & qu'il ne peut aller au de-là. La douceur des mœurs y retient son sceptre de fer. Enfin le commerce & les invasions recrutent sans cesse les anciens habitans. Toutes les autres contrées de l'Asie, l'Afrique

HISTOIRE DES INDES.

& l'Europe, y envoient tous les jours des colonies guerriéres ou marchandes. Les Indes sont entourées de peuples esclaves, elles ont été conquises, mais par des peuples esclaves, qui traînoient leurs chaînes après eux. Il s'y éléve des révoltes, mais contre le despote & non contre le despotisme. Un sujet ambitieux ou mécontent d'une injure personnelle attaque son Souverain, le peuple doute laquelle des ames ou de celle du Prince, ou de celle du rébelle vaut la mieux, & si l'adoption du ciel n'a point passé de l'un à l'autre : la victoire décide & nomme le despote, fils du ciel, & le peuple lui donne sa chaîne à gouverner. *Les Européens* qui ont joué dans ces climats le rôle de conquérans, conduits, comme ils l'étoient, par l'avarice, avoient trop d'intérêt à être servis par des esclaves, pour ne pas être tyrans & pour introduire l'esprit philosophique dans des lieux où les loix, les mœurs, les opinions, les vices forment tant de puissantes barriéres qui lui en défendent l'entrée. Ainsi nulle révolution ni de conquête, ni de guerre civile, ni de désolation intestine, ni de commerce, ni de science, n'a pu rendre aux Indiens la liberté.

Fin du Quatriéme Volume.

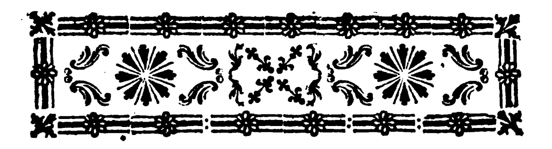


TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le Quatriéme Volume.

A.

G.

H.

Q.

R.

T.

U.

V.

Fin de la Table du Quatrième Volume.



